

Oeuvres
de
Walter Scott

t. XXX

Le Nain noir



On a en Europe des idées inexactes sur la nature des rapports ou des liens qui ne peuvent jamais être rompus entièrement entre le grand-seigneur et ses pachas appelés indépendans, tels qu'étaient Djézzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre; Ali Tébelen, pacha de Jamina; les deys d'Alger, de Tunis et de Tripoli, et tel qu'est aujourd'hui Mehemet Ali, pacha d'Egypte.

En sa qualité de khaliphe ou de souverain pontife de l'islamisme, le grand-seigneur conserve toujours sur ces rebelles et sur tous les Turcs à leur service, une influence morale telle qu'ils cesseraient d'être musulmans et d'avoir des musulmans à leur service, s'ils tentaient de s'y soustraire; quelques exceptions rares n'ont jamais été que temporaires; mais jamais les hommes extérieurement de respect et de soumission n'ont été refusés, et, en réalité, le grand-seigneur a toujours retiré plus de ces pachas indépendans, en secours militaires, que de ceux qu'il envoyait tous les ans de Constantinople, et qui obéissaient exactement à tous les ordres de son ministère, pour tous les objets d'administration intérieure. C'est cette portion d'autorité seulement qui était refusée, mais on a remarqué que, dans tel cas, les redevances étaient toujours plus avantageuses au fisc. Le pacha Mehemet Ali d'Egypte pouvait-il faire plus de sacrifices

5304
F7
m65
1232
V0130

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT.

LE NAIN NOIR.

LE MIROIR DE MA TANTE MARGUERITE.—LA CHAMBRE TAPISSÉE.

LA FANTASMOGARIE.

EXTRAIT DE L'EYRBIGGIA-SAGA.—LA MORT DE JOCK.

ABBOTSFORD.—LA MAISON D'ASPEN.



LE NAIN NOIR,

SUIVI

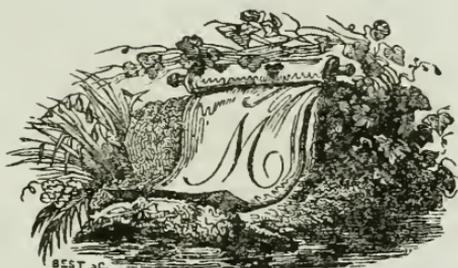
DE ROMANS VARIÉS ET DE PIÈCES DIVERSES.

Par Walter Scott.

TRADUCTION DE M. ALBERT MONTÉMONT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LA DERNIÈRE PUBLIÉE A ÉDIMBOURG.



PARIS,

MENARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SORBONNE, 5.

1837.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

1955

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

1955

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY



1955

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

1955

1955

1955

1955

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Nous avons réuni dans ce volume les plus saillantes des fictions légères échappées à la plume du romancier calédonien. Plusieurs n'ont pas encore été produites en français ; telles sont : *la Fantasmagorie*, *l'Eyrbiggia-Saga* et *la Mort de Jock*. Nous y avons ajouté la description du domaine de Walter Scott dans son pays natal, description faite, dit-on, par un Américain. On aime à connaître les moindres détails de la vie d'un grand écrivain : Tibur et Ferney ne cessent d'attirer la foule des visiteurs, amis des arts et des lettres ; Abbotsford aura inévitablement son tour, et s'il ne doit pas attirer une foule aussi considérable de pèlerins littéraires, ils ne seront ni moins fervents ni moins enthousiastes, car ils viendront dans le but spécial de voir ce lieu retiré, les montagnes nébuleuses de l'Écosse ne pouvant leur offrir le même attrait que les Alpes et les Apennins, sans parler des souvenirs que réveillent la Suisse et l'Italie, cette terre classique des arts, dont le beau ciel est déjà, seul, bien plus que suffisant pour motiver les douces prédilections du voyageur.

Enfin, le peu d'étendue des matières qui composent ce volume nous ayant permis de rechercher d'autres productions de Walter Scott, qui par leur brièveté pussent encore y entrer, nos regards se sont arrêtés sur un essai de tragédie en prose ayant pour titre *la Maison d'Aspen*, et nous en présentons de même la traduction. Le motif de notre préférence s'explique par l'analogie du genre tout à fait germanique de cet opuscule avec le genre sombre de la Melpomène anglaise. *La Maison d'Aspen* sera, du reste, pour nos lecteurs un sujet de comparaison avec *le Tribunal secret* de M. Léon Thiessé, tragédie qui a été représentée avec succès sur le théâtre de l'Odéon.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE NAIN NOIR.

INTRODUCTION

MISE EN TÊTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

« C'est très-bien, dit le prêtre; apportez-moi ces livres, car j'ai envie de les voir.—De tout mon cœur, répondit l'hôte.» Et allant à sa chambre, il en rapporta une valise ayant un cadenas et une chaîne; et l'ouvrant, il en tira trois gros volumes et un manuscrit en beaux caractères d'écriture. DOX QUICHOTTE. Partie I, chap. 52.

Comme je puis sans vanité me flatter que le nom et les qualités officielles détaillés en tête des présents prolégomènes leur assureront de la part de la portion sensée et réfléchie du genre humain, à laquelle je désire qu'il soit bien entendu que je m'adresse, toute l'attention qui est due au diligent instructeur de la jeunesse et à l'exact observateur de ses devoirs du dimanche, je m'abstiendrai d'allumer une chandelle en plein jour, ou d'offrir ce produit de mes travaux comme recommandable aux personnes judicieuses qui l'auront nécessairement jugé tel, d'après la lecture du frontispice.

Cependant je n'ignore pas que, comme l'envie suit toujours de près le mérite, il peut se trouver des gens qui disent tout bas que, bien qu'on ne puisse (le ciel en soit loué!) me refuser de l'instruction et de bons principes, néanmoins l'état que j'exerce à Gandercleugh m'a été plus avantageux sous le rapport du perfectionnement de mon savoir que sous celui d'une extension de connaissance des voies et des œuvres de la génération présente. A une pareille objection, si par hasard elle m'était faite, je ferais une triple réponse.

Premièrement, Gandercleugh est, pour ainsi dire, le point central, le *nombril* (*si fas est dicere*, s'il est permis de parler ainsi), du royaume d'Écosse, notre patrie; de sorte que les voyageurs qui, de tous les coins du pays, sont appelés par leurs affaires, les uns du côté de notre métropole de la loi, par laquelle dénomi-

nation j'entends Édimbourg, les autres du côté de notre métropole et grand marché du gain, ce qui donne à entendre que c'est Glasgow, se trouvent fréquemment à même de faire de Gandercleugh un lieu de relai et de repos pour la nuit. Et le sceptique le plus déterminé devra convenir que moi, qui ai passé pendant quarante ans mes soirées, hiver et été, excepté celles du dimanche, assis dans le fauteuil de cuir, au coin gauche de la cheminée, dans la chambre commune de l'auberge de *Wallace*, je dois avoir été plus à même d'étudier les mœurs et coutumes des diverses tribus et nations, que si j'eusse été obligé de me fatiguer par des voyages pénibles pour aller faire mes observations dans les contrées elles-mêmes. C'est comme le percepteur du droit de péage à la barrière très-fréquentée de la grande route de Wellbrae-Head, qui, assis tout à son aise dans son bureau, fait une recette plus abondante que si, allant et venant sur le chemin, il demandait une contribution à chaque personne qu'il pourrait rencontrer dans sa course, tandis que, suivant l'adage vulgaire, il courrait risque d'être salué de plus de coups de pied dans le derrière qu'il ne recevrait de demi-sous.

Mais, secondement, supposons que l'on voulût me presser, en disant qu'Ithacus, le plus sage des Grecs, acquit son grand renom, comme le poète romain nous l'assure, en visitant les pays et les hommes, je répondrai au Zoïle qui s'attachera à cette objection que, *de facto*, j'ai vu des pays et des hommes, moi aussi ; car j'ai visité les fameuses cités d'Édimbourg et de Glasgow, deux fois la première, et trois fois la seconde, dans le cours de mon pèlerinage sur la terre. Et de plus, j'ai eu l'honneur de m'asseoir à l'assemblée générale (comme auditeur, dans les galeries), et j'y ai entendu dire de si belles choses sur la loi du pâturage, qu'après les avoir fait fructifier dans mon esprit, j'ai été considéré comme un oracle sur cette doctrine, depuis mon heureux retour à Gandercleugh.

Enfin, et troisièmement, si, malgré tout cela, on prétend que ma connaissance des hommes, quelque étendue qu'elle soit, quelque peine qu'elle m'ait donnée à acquérir, par ma persévérance à demander des renseignements dans mon pays, et par mes voyages à l'étranger, ne me rend cependant pas capable de remplir la tâche de recueillir les agréables récits de mon hôte, je serai savoir à ces critiques, à leur éternelle honte et confusion, aussi bien qu'à l'humiliation et à la déconfiture de tous ceux qui vou-

draient témérairement me contredire, que je ne suis *point* l'auteur, ni le rédacteur, ni le compilateur des *Contes de mon hôte*, et que je ne suis pas responsable d'un seul iota de leur contenu, soit en plus, soit en moins. Et maintenant, ô vous, génération de critiques, qui vous élevez comme autant de serpents d'airain, pour siffler avec vos langues et mordre avec vos dents, courbez vos têtes jusque dans la poussière d'où vous êtes sortis, et reconnaissez que vos pensées vous ont été suggérées par l'ignorance, et vos paroles par la folie. Eh bien ! vous voilà pris dans votre propre piège ; la fosse que vous aviez creusée s'est ouverte pour vous. Renoncez donc à une tâche qui est trop pénible pour vous ; ne détruisez pas vos dents en rongant une lime ; n'épuisez pas vos forces en frappant du pied contre le mur d'une forteresse ; ne vous essoufflez point en luttant de vitesse contre un agile coursier, et laissez peser les *Contes de mon hôte* par ceux qui apporteront avec eux la balance de la candeur, purifiée de la rouille des préjugés par la main de l'intelligente modestie. C'est pour eux seulement que ces Contes ont été compilés, comme le prouvera le petit récit suivant, que, dans mon zèle pour la vérité, j'ai cru devoir ajouter comme supplément à ce préambule.

On sait fort bien que *mon hôte* était un homme amusant et facétieux, très-bien vu de tous les habitants de la paroisse de Ganderleugh, à l'exception seulement du laird, du collecteur de l'accise et de ceux à qui il refusait de donner de la bière à crédit. Je vais dire quelques mots sur les motifs de mécontentement de chacun en particulier, et j'y joindrai ma propre réfutation.

Son Honneur le laird accusait *notre hôte*, prédécesseur de celui-ci, d'avoir encouragé, en divers temps et lieux, la destruction des lièvres, lapins, volatiles noirs et gris, perdrix, coqs de bruyère, chevreuils, daims et autres oiseaux et quadrupèdes, en temps prohibé, et en contravention aux lois du royaume, qui ont, dans leur sagesse, réservé le massacre de pareils animaux pour les grands de la terre, j'en ai fait la remarque, qui y prenaient un plaisir extraordinaire, auquel, quant à moi, je ne comprends rien. Maintenant, avec l'humble déférence que je dois à l'honorable laird, et pour la justification de mon défunt ami, je répondrai à cette accusation, que, quelque ressemblance que l'on pût trouver entre ces animaux et ceux qui sont protégés par la loi, c'était pourtant une pure *deceptio visus* ; car ce que l'on prenait pour des lièvres était de jeunes moutons, et ce qui paraissait être

des coqs de bruyère, était réellement des pigeons ramiers, et servis et mangés *eo nomine*, et non autrement.

D'un autre côté, le collecteur de l'accise prétendait que feu *mon hôte* encourageait cette espèce de manufacture appelée *distillation*, sans avoir une autorisation spéciale de la part des grands, appelée en termes techniques une *licence*. Eh bien! je me présente pour confondre cette fausseté, et en dépit de lui, de sa jauge, de sa plume et de son écritoire, je lui déclare que je n'ai jamais vu, ni goûté un verre d'eau-de-vie illicite dans la maison de *mon hôte*; et je dis plus, c'est qu'au contraire nous n'avions pas besoin d'user de pareilles supercheries à l'égard d'une liqueur agréable et un peu séduisante, débitée et consommée à l'auberge de *Wallace*, sous le nom de *Rosée des Montagnes*. S'il y a une peine prononcée contre la fabrication d'une pareille liqueur, qu'il me montre la loi, et alors je lui dirai si je veux m'y conformer ou non.

Quant à ceux qui venaient demander à boire à *mon hôte*, et qui s'en retournaient le gosier sec, faute d'argent pour le moment, ou de crédit pour l'avenir, je ne puis m'empêcher de dire que mes entrailles en ont été émues, comme si la chose m'eût regardé personnellement. Néanmoins *mon hôte* avait égard aux nécessités d'un pauvre diable altéré, et lui permettait, dans un besoin extrême, et lorsqu'il voyait que son estomac était appauvri par le manque de moiteur, de boire jusqu'à concurrence de l'entière valeur de sa montre ou de ses habits, à l'exclusion toutefois des vêtements inférieurs qu'il le forçait inexorablement à garder, pour l'honneur de sa maison. Quant à moi, je puis bien dire qu'il ne m'a jamais refusé la petite dose de rafraîchissement avec laquelle j'ai l'habitude de ranimer mes esprits, après les fatigues de mon école. Il est vrai que je donnais à ses cinq garçons des leçons d'anglais et de latin, d'écriture, de tenue des livres, avec une teinture des mathématiques, et que j'enseignais le plain-chant à sa fille. Mais, hors ces petits verres, je ne me souviens pas d'avoir jamais rien reçu de lui, à titre d'appointements, ou d'*honorarium*, pour cet objet; et néanmoins cette sorte de compensation convenait parfaitement à mes habitudes, car c'est une terrible sentence que celle qui condamne un gosier altéré à attendre le paiement du prochain quartier ¹.

Mais, dans le fait, et s'il faut que je dise la chose telle que je la

¹ En Angleterre on paie par quartier, et non par mois. A. M.

conçois, je pense que ce qui engageait principalement *mon hôte* à déroger en ma faveur à son habitude d'exiger le paiement de l'écot, c'était le plaisir qu'il prenait ordinairement à ma conversation, qui, quoique au fond solide et édifiante, était comme un palais bien bâti, parce que je l'entremêlais de récits facétieux et de bons mots, qui étaient comme des décorations et des ornements de l'édifice. Et *mon hôte* du *Wallace* était si content des répliques qu'il faisait dans ces colloques, qu'il n'y avait pas de district en Écosse, que dis-je ! il n'y avait, pour ainsi dire, pas une coutume particulière et distinctive, qui ne devînt le sujet d'une dissertation entre nous ; au point que ceux qui nous entouraient avaient coutume de dire que le plaisir de nous entendre nous communiquer nos idées valait seul une bouteille d'ale. Il arrivait même que des voyageurs venant de pays éloignés, ou des cantons les plus reculés de l'Écosse, se mêlaient à notre conversation, et nous débitaient des nouvelles recueillies dans les pays étrangers, ou sauvées de l'oubli dans notre propre patrie.

Or il advint que j'avais fait un engagement, pour l'instruction des classes supérieures de mon école, avec un jeune homme nommé Peter, ou Patrick Pattieson, qui avait été élevé pour notre sainte Église, qui même, en vertu de licence de la part du *Presbytère*, avait fait entendre sa voix comme prédicateur. Il prenait plaisir à faire des collections de vieux contes et de vieilles légendes, et à les orner des fleurs de la poésie, dont il était un vain et frivole amateur ; car il ne suivait pas l'exemple de ces poètes nerveux que je lui proposais pour modèle, mais s'attachait à cette versification moderne de contexture faible, qui exige fort peu de travail, et encore moins de présence d'esprit. Aussi m'arrivait-il de lui chercher querelle, comme se mettant au nombre de ceux qui veulent opérer la funeste révolution annoncée par sir Robert Carey, dans sa prophétie sur la mort du célèbre docteur John Donne :

« A présent que tu es parti, tes lois paraîtront trop sévères pour les poètes qui se permettent des licences ; au point que la poésie, que tu avais épurée, n'est plus aujourd'hui qu'une versification de ballade. »

Je disputais aussi avec lui au sujet du trop grand penchant qu'il avait pour un style coulant et redondant, plutôt que pour une diction concise et grave dans ses compositions en prose. Mais, malgré ces symptômes d'un goût dépravé et sa manie de contre-

lire ceux qui avaient plus de connaissances que lui sur des passages d'auteurs latins qui présentaient un sens équivoque, je fus profondément affligé de la mort de Peter Pattieson, autant que s'il eût été mon propre enfant; et comme ses papiers avaient été confiés à mes soins (pour garantir le paiement des frais de maladie et d'enterrement), je me crus en droit de disposer d'un paquet qui avait pour titre : *Contes de mon hôte*, et de le céder à un homme expert dans son métier, comme on l'appelait, de vendeur de livres. C'était un homme d'un caractère gai, d'une petite taille, habile à contrefaire la voix des autres et à débiter des contes et des histoires facétieuses, et dont j'ai beaucoup à louer la conduite qu'il a tenue envers moi.

On peut donc voir maintenant l'injustice qu'il y aurait à m'accuser d'incapacité pour écrire ces Contes, si l'on considère que, bien que j'aie prouvé que j'aurais pu les composer, si je l'avais voulu, cependant, comme je n'en suis réellement pas l'auteur, la censure, si censure il doit y avoir, retombera avec raison sur la mémoire de M. Peter Pattieson, tandis que l'éloge, si l'éloge est dû, me revient de plein droit, vu que, suivant l'expression spirituelle et logique du doyen de Saint-Patrice :

La cause dans laquelle une chose n'est pas
Est cause nulle en tous les cas.

L'ouvrage est donc pour moi ce qu'un enfant est pour un père, dans lequel enfant, s'il tourne à bien, le père trouve honneur et applaudissements, tandis que, dans le cas contraire, la honte s'attache justement à l'enfant seul.

Je n'ai plus qu'une observation à faire; c'est que M. Peter Pattieson, en préparant ces Contes pour la presse, a plutôt consulté son caprice que l'exactitude de la narration; que même il a quelquefois réuni deux ou trois histoires, dans le seul but d'ajouter de la grâce à l'ensemble de sa composition. Quoique je désapprouve cette infidélité, et que je m'inscrive en faux contre elle, cependant je n'ai pas pris sur moi de la corriger, attendu que la volonté du défunt était que son manuscrit fût imprimé sans aucun changement, ni aucune diminution; bizarrerie d'exactitude de la part de mon défunt ami, qui, s'il eût pensé sagement, aurait dû me conjurer, par les tendres liens de notre amitié et de nos études communes, de revoir avec soin, de changer et d'augmenter ses écrits, suivant que mon jugement et ma prudence me

l'indiqueraient. Mais la volonté des morts doit être scrupuleusement obéie, même lorsque nous déplorons leur entêtement et leurs illusions. Ainsi, mon cher lecteur, je prends congé de vous au milieu des jouissances que vos montagnes vous procurent; j'ajouterai seulement que chaque Conte est précédé d'une courte introduction, faisant mention des personnes par lesquelles les matériaux ont été rassemblés et des circonstances qui ont amené leur publication.

JEDEDIAH CLEISHBOTHAM.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DU *NAIN NOIR*.

L'être idéal que l'on représente ici comme résidant dans une solitude, et tourmenté par le sentiment intérieur de sa difformité, ainsi que par l'idée qu'il s'était faite qu'il était l'objet général des railleries insultantes de ses semblables, n'est pas tout à fait imaginaire. L'auteur se rappelle que, de son temps, quoiqu'il y ait bien des années, il a existé un individu qui lui a servi de modèle pour le caractère qu'il a tracé. Le nom de ce pauvre infortuné était Davie Ritchie, natif de Tweeddale. Son père travaillait dans la carrière d'ardoise de Stobo; et il est probable que l'enfant apporta en naissant la difformité de corps et de figure qui le rendait si remarquable, bien qu'il l'attribuât quelquefois aux mauvais traitements qu'il avait éprouvés dans son enfance. Il avait été élevé dans l'état de brossier à Édimbourg, et avait long-temps erré de ville en ville, toujours exerçant le même métier, mais toujours renvoyé de chez ses maîtres à cause de l'attention désagréable qu'il attirait partout par la hideuse singularité de sa taille et de son visage. L'auteur croit même avoir entendu dire qu'il avait été jusqu'à Dublin.

Fatigué, à la fin, de se voir éternellement en butte aux cris, aux moqueries et aux insultes, Davie Ritchie résolut, à l'imitation du daim que le chasseur a séparé de son troupeau, de chercher une retraite dans quelque solitude où il pût avoir le moins de communication possible avec le monde qui l'accablait de ses railleries. Dans cette vue, il s'établit sur un petit coin de terre sauvage et marécageuse, au bas d'un tertre de la ferme de Woodhouse, au vallon solitaire de la petite rivière de Manor, dans le Peebles-Shire. Quelques personnes qui eurent occasion de passer par là furent très-surprises, et il s'en trouva de superstitieuses qui furent alarmées en voyant une figure aussi étrange que celle de Bowed Davie (Davie le tortu) employé à une tâche qu'il était absolument incapable de remplir, celle de bâtir une maison. La cabane qu'il construisit était extrêmement petite; mais les murs, ainsi que ceux du petit jardin qui régnait autour, montraient un certain désir

ambitieux de leur donner de la solidité, car ils étaient composés de grosses pierres et de mottes de gazon; même quelques-unes des pierres placées aux angles étaient tellement massives, que les personnes qui les voyaient ne pouvaient concevoir comment il avait été possible à un pareil architecte de les élever à cette hauteur. Dans le fait, Davie se trouvait grandement aidé par les voyageurs qui passaient en cet endroit, et par les personnes qui étaient attirées par la curiosité; et, comme aucun d'eux ne savait jusqu'à quel point il avait été assisté par d'autres, l'étonnement de chaque individu ne diminuait point.

Le propriétaire du terrain, feu sir James Naesmith, baronnet, passa par hasard devant cette singulière construction, qui, ayant été faite là sans aucun droit, sans aucune permission demandée ni obtenue, était exactement le pendant de la comparaison que fait Falstaff « d'une belle maison bâtie sur le terrain d'autrui », en sorte que le pauvre Davie aurait bien pu perdre son édifice pour l'avoir élevé sur une propriété qui n'était pas la sienne. Mais sir James n'eut pas même l'idée d'en exiger la confiscation, et sanctionna au contraire cet empiétement sans conséquence.

La description de la personne d'Elshender de Mucklestane-Moor a été généralement regardée comme un portrait assez exact et nullement exagéré de Davie de Manor-Water. Sa taille n'était pas tout à fait de trois pieds et demi, puisqu'il pouvait se tenir debout à la porte de sa demeure qui avait justement cette hauteur. Les détails suivants relatifs à sa personne et à son caractère sont extraits des *Scots Magazines* pour 1817, et il est à présent connu qu'ils ont été fournis par le savant sir Robert Chambers d'Édimbourg, qui a recueilli avec beaucoup de talent les traditions de la Bonne-Ville, et qui a publié d'autres ouvrages dans lesquels il a grandement et agréablement ajouté à nos connaissances en antiquités populaires. Il est originaire du même district que Davie Ritchie, et par conséquent a pu mieux qu'un autre rassembler diverses anecdotes sur son compte.

« Son crâne, dit l'auteur, qui avait une forme oblongue, et un peu hors de proportion, était tellement fort qu'il pouvait enfoncer le panneau d'une porte ou le fond d'un baril. Son rire était, dit-on, horrible, et sa voix de hibou, aiguë, dure et discordante, correspondait fort bien à ses autres singularités.

« Son costume n'avait rien de bien extraordinaire. Il portait habituellement un chapeau à bords rabattus lorsqu'il sortait, et

quand il était chez lui , un capuchon ou bonnet de nuit. Il n'avait point de souliers, parce qu'il n'aurait pu en adapter à ses pieds, qui ressemblaient presque à des nageoires de poisson ; ses jambes et ses pieds étaient enveloppés de morceaux de drap. En marchant, il s'appuyait sur une sorte de perche ou de pique beaucoup plus haute que lui. Ses manières étaient singulières sous plusieurs rapports , et indiquaient un esprit qui s'accordait avec la tournure désagréable de sa personne. Il était d'un caractère extrêmement jaloux, misanthrope et irritable. La connaissance qu'il avait de sa difformité le poursuivait comme un fantôme ; et les insultes et les railleries auxquelles cette difformité l'exposait, avaient empoisonné son cœur de sentiments de férocité et d'amertume que, sous d'autres points de vue, la nature ne paraissait pas lui avoir donnés en plus grande abondance qu'aux autres hommes.

« Il détestait les enfants, à cause de leur penchant à l'insulter et à le tourmenter. A l'égard des étrangers, il était toujours réservé, bourru et même brutal ; et quoiqu'il ne refusât nullement un secours ou une aumône, il était rare qu'il exprimât ou qu'il montrât beaucoup de reconnaissance. Même envers ceux qui avaient été ses plus grands bienfaiteurs, et qui avaient la plus grande part dans sa bienveillance, il avait fréquemment des moments de caprice et de jalousie. Une dame qui l'avait connu depuis son enfance, et qui a bien voulu nous fournir quelques détails sur la vie de cet homme, disait que, bien que Davie témoignât autant de respect et d'attachement pour la famille de son père qu'il lui était possible d'en témoigner pour qui que ce fût, cependant on était obligé d'être très-circonspect dans la conduite qu'on devait tenir envers lui. Un jour, étant allée lui faire une visite avec une autre dame, il les mena dans son jardin, et leur montra avec une sorte d'orgueil et beaucoup de bonne humeur toutes ses plate-bandes et bordures arrangées et diversifiées avec goût ; tout à coup elles s'arrêtèrent devant un carreau planté de choux, que les chenilles avaient un peu endommagés. Davie, remarquant qu'une des dames souriait, prit à l'instant son air dur et sauvage, se précipita au milieu des choux et les mit en pièces avec son bâton, en s'écriant : « Je déteste les chenilles, car elles se moquent de moi. »

« Une autre dame, qui était également une de ses anciennes connaissances, commit, bien contre son intention, une offense envers Davie dans une circonstance semblable. Après l'avoir intro-

duite dans le jardin, en marchant devant elle, il se retourna pour jeter sur elle un regard de jalousie, et se figura qu'il l'avait vue cracher. Aussitôt il s'écria avec une extrême férocité : « Suis-je un crapaud, femme, que vous crachiez sur moi... , oui, que vous crachiez sur moi ? » Et, sans écouter ni réponse ni excuse, il la chassa du jardin, en vomissant contre elle des imprécations et des injures. Lorsqu'il était irrité par des personnes pour lesquelles il avait peu de respect, sa misanthropie se déchainait en paroles et quelquefois en actions encore plus grossières, et dans ces occasions il employait un langage d'imprécations et de menaces les plus extraordinaires et les plus sauvages. »

La nature conserve dans tous ses ouvrages un certain équilibre entre le bien et le mal, et il n'est peut-être pas de position si complètement misérable qui ne possède quelque source de plaisir pour en adoucir le désagrément. Ce pauvre homme, dont la misanthropie était fondée sur le sentiment de sa difformité extraordinaire, avait néanmoins ses jouissances particulières. Forcé de se retirer dans une solitude, il devint un admirateur des beautés de la nature. Son jardin, qu'il cultivait avec le plus grand soin, et qui, d'un mauvais terrain de bruyères et de marécages, était devenu un sol très-productif, lui offrait un sujet d'orgueil et de délices ; mais il était également enchanté de beautés plus naturelles ; la pente douce d'une verte colline, le murmure d'une source limpide, ou le labyrinthe compliqué d'un bosquet sauvage, étaient des scènes qu'il contemplait, disait-il, avec un plaisir inexprimable pendant des heures entières. C'est peut-être pour cette raison qu'il aimait à lire les poésies pastorales de Shenstone et quelques passages du *Paradis perdu*. L'auteur l'a entendu répéter d'une voix discordante la fameuse description du *Paradis terrestre*, et il paraissait en sentir toute la beauté. Ses autres études étaient d'un genre différent et avaient principalement rapport à la polémique religieuse. Il n'allait jamais à l'église de sa paroisse, ce qui faisait qu'on le soupçonnait d'avoir des opinions hétérodoxes, quoiqu'il soit probable que sa répugnance avait pour motif le désagrément d'exposer sa tournure difforme aux regards d'un nombre considérable de personnes. Il parlait de la vie future avec un sentiment profond de piété, et même en versant des larmes. Il ne pouvait soutenir l'idée que ses restes seraient mêlés avec *les ordures du cimetière* comme il appelait les ossements du vulgaire : aussi, avec son goût ordinaire, fit-il choix d'un endroit charmant et agreste

dans le vallon où était situé son ermitage, pour y reposer après sa mort. Dans la suite cependant il changea d'avis, et finit par être enterré dans le cimetière commun de la paroisse de Manor.

L'auteur a donné au sage Elshie quelques qualités qui le faisaient passer aux yeux du vulgaire pour un homme doué d'un pouvoir surnaturel. Davie Ritchie jouissait de la même réputation, car quelques-uns des paysans pauvres et ignorants, aussi bien que tous les enfants, dans les environs, le regardaient comme ce qu'ils appelaient *uncunny*, non bon, méchant. Lui-même ne cherchait pas à détruire tout à fait cette idée; elle reculait les bornes très-étroites de son pouvoir, et son amour-propre s'en trouvait satisfait d'autant; elle tournait aussi à l'avantage de sa misanthropie, en ce qu'elle lui donnait des moyens plus nombreux d'inspirer la terreur et d'exercer sa méchanceté. Mais déjà, depuis trente ans, la peur des sorciers avait considérablement diminué, même dans les cantons les plus sauvages de l'Écosse.

Davie Ritchie affectait de s'enfoncer dans les lieux le plus solitaires, surtout dans ceux que l'on croyait fréquentés par les esprits, et il se faisait un grand mérite du courage qu'il montrait dans ces occasions. Il est sûr qu'il courait peu de chance de rencontrer un être qui fût plus effrayant que lui-même; mais, au fond, il était superstitieux: aussi avait-il planté un grand nombre de frênes autour de sa cabane comme une protection assurée contre la nécromancie; c'est aussi, sans doute, pour la même raison qu'il ordonna que l'on en mit autour de sa tombe.

Nous avons dit que Davie Ritchie aimait les objets de beauté naturelle. Ses seuls favoris vivants étaient un chien et un chat, auxquels il était singulièrement attaché, et ses abeilles, dont il avait le plus grand soin. Dans les dernières années de sa vie, il prit avec lui une de ses sœurs qu'il logea dans une hutte attenante à la sienne, mais à qui il ne permit jamais d'entrer chez lui. Elle était faible d'esprit, mais non difforme dans sa personne; simple, ou plutôt bête, mais non d'un caractère bourru et fantasque comme son frère. Davie n'eut jamais une grande affection pour elle, ce n'était pas dans son caractère, mais il l'endurait. Ils fournissaient à leurs besoins par la vente du produit de leur jardin et de leurs ruches, et dans les derniers temps ils obtinrent une petite pension de la fabrique de la paroisse. Au fait, dans l'état de simplicité patriarcale où se trouvait alors le pays, ceux qui étaient dans la position de Davie et de sa sœur étaient sûrs de

trouver des secours. Il ne s'agissait que de s'adresser aux premiers propriétaires et fermiers un peu à leur aise, qui étaient toujours disposés à subvenir à leurs besoins d'ailleurs très-modérés. Davie recevait souvent de la part des étrangers de petites douceurs, qu'il ne demandait point, qu'il ne refusait point, mais pour lesquelles il ne se croyait point obligé de montrer de la reconnaissance. Effectivement il se considérait avec raison comme un des pauvres de la nature, à qui elle avait donné un titre pour être entretenu par les membres de sa propre espèce, lequel titre était justement cette difformité qui le privait de tout autre moyen de se suffire par son propre travail. En outre, il y avait un sac qui était suspendu au moulin pour être rempli au profit de Davie Ritchie, et ceux qui remportaient leur farine manquaient rarement d'en verser une poignée dans le sac *élémosynaïre* du pauvre estropié. En un mot, Davie n'avait jamais besoin d'argent, excepté pour acheter du tabac à priser, seul plaisir qu'il cherchât à se procurer, et dont il jouissait amplement. Lorsqu'il mourut, au commencement de ce siècle, on trouva qu'il avait amassé une somme de vingt livres sterling, manie qui s'accordait parfaitement avec son caractère; car être riche c'est avoir du pouvoir, et le pouvoir était ce que Davie Ritchie ambitionnait le plus de posséder, comme une compensation de son exclusion de la société humaine.

Sa sœur lui survécut jusqu'à la publication du conte auquel cette courte notice sert d'introduction. L'auteur a appris avec peine qu'une sorte de sympathie locale et la curiosité que le public manifesta dans le temps concernant l'auteur de *Waverley* et des sujets de ses contes, ont exposé cette pauvre fille à des recherches et à des questions qui lui ont causé des désagréments. Lorsqu'on la pressait de donner quelques détails sur les singularités de son frère, elle demandait pourquoi on ne voulait pas laisser les morts reposer en paix, et lorsque d'autres personnes lui demandaient des renseignements au sujet de sa famille, elle répondait avec le même sentiment de mauvaise humeur et d'impatience.

L'auteur vit ce pauvre, et l'on peut dire malheureux individu, dans le courant de l'automne de 1797. Étant alors, comme il a le bonheur de l'être encore, intimement lié avec la famille du vénérable docteur Adam Ferguson, le philosophe et l'historien, qui résidait à cette époque à la maison seigneuriale du Halyards, dans

la vallée de Manor , à environ un mille de l'ermitage de Ritchie , l'auteur se trouvait à Halyards, où il passa quelques jours , pendant lesquels il fit la connaissance de ce singulier anachorète, que le docteur Ferguson regardait comme un personnage extraordinaire , à qui il rendait service de diverses manières , et à qui il prêtait , de temps en temps , quelques livres. Quoique le goût du philosophe et celui du paysan ne s'accordassent pas toujours ensemble, comme on peut bien se l'imaginer , cependant le docteur Ferguson le considérait comme un homme d'une grande capacité et plein d'idées originales , mais dont l'esprit avait été entraîné hors de sa pente naturelle et juste par un excès d'amour-propre et de ténacité d'opinion, rendu plus violent par le sentiment amer du ridicule et du mépris, et vindicatif contre la société, du moins en idée , par une farouche misanthropie.

Davie Ritchie , outre qu'il a vécu dans une obscurité totale , était mort depuis plusieurs années, lorsque l'auteur conçut l'idée de faire de ce personnage le héros d'un roman. En conséquence il esquaissa le caractère d'Elshie de Mucklestane-Moor. La narration devait être plus longue , et la catastrophe amenée avec plus d'art ; mais un critique de mes amis , au jugement de qui je soumis l'ouvrage , pendant que j'y travaillais encore , fut d'avis que l'idée que je donnais du solitaire était d'un genre trop révoltant et dégoûterait le lecteur au lieu de l'intéresser. Comme j'avais des raisons de croire que celui que je consultais était un excellent juge de l'opinion publique , je me débarrassai de mon sujet , en précipitant le plus vite possible la conclusion de l'histoire ; et en serrant pêle-mêle dans un seul volume les matériaux destinés à en remplir deux , j'ai peut-être produit un ouvrage aussi disproportionné et aussi mal tourné que le Nain Noir qui en est le sujet.

LE NAIN NOIR.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRE.

Y a-t-il quelque philosophie en toi, berger ?

SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Dans une belle matinée du mois d'avril, quoiqu'il eût abondamment neigé la nuit précédente, et que la terre restât couverte d'un manteau éblouissant de six pouces d'épaisseur, deux hommes à cheval arrivèrent à l'auberge de *Wallace*. Le premier était fort, grand, puissant, vêtu d'une redingote grise, ayant un chapeau couvert d'une toile cirée, une énorme cravache garnie en argent, des bottes et par-dessus un pantalon à l'épreuve du mauvais temps. Il montait une grande et forte jument grise, au poil rude, mais en bon état, avec une selle à la bourgeoise et une bride militaire à double mors. Celui qui l'accompagnait paraissait être son domestique; il montait un petit cheval à longs poils gris, avait un bonnet bleu sur sa tête et une grosse cravate rayée autour du cou, et portait de longs bas de laine bleus, au lieu de bottes; ses mains, sans gants, étaient fortement noircies de goudron, et l'on remarquait en lui un air de déférence et de respect pour son compagnon, sans que les manières de celui-ci indiquassent cette supériorité et cette exigence pointilleuse que la haute bourgeoisie manifeste à l'égard de ses domestiques. Au contraire les deux voyageurs entrèrent de front dans la cour, et la dernière phrase de la conversation qu'ils avaient tenue pendant long-temps, fut cette exclamation qu'ils firent ensemble : « Que Dieu nous conduise ! Si ce temps-ci dure, que deviendrons-nous ? » Ce que ces mots faisaient entendre suffirent à mon hôte, qui, s'avancant pour prendre le cheval du principal voyageur, et tenant la bride pendant qu'il descendait, tandis que le garçon d'écurie rendait le même service à son compagnon, dit à l'étranger qu'il était charmé de le voir à Gandercleugh, et presque sans reprendre haleine ajouta : « Quelles nouvelles des Highlands du Sud ? »

— Quelles nouvelles ? dit le fermier, d'assez mauvaises ; car nous nous estimerons très-heureux de pouvoir sauver les brebis ; quant aux agneaux, nous serons forcés de les abandonner aux soins du Nain Noir.

— Oui, oui, » ajouta le vieux berger (car c'en était un), en secouant la tête, « il aura fort à faire ce printemps avec les morts.

— Le Nain Noir ! dit *mon savant ami et patron* ¹, M. Jedediah Cleishbotham ; et quelle espèce de personnage est ce Nain Noir ?

— Bah ! laissez donc, répondit le fermier ; vous devez avoir entendu parler de Carmy Elshie, le Nain Noir, ou je serais bien trompé ; tout le monde fait des histoires sur son compte, mais ce ne sont que des folies après tout, et quant à moi, je n'en crois pas un seul mot.

— Votre père y croyait pourtant bien fermement, » dit le vieux berger, évidemment choqué du scepticisme de son maître.

« Oui, sans doute, Bauldie, répliqua celui-ci ; mais c'était du temps des noirands (des faces noires) ; on croyait alors à de bien drôles de choses : mais depuis que les longs moutons sont venus, personne n'y ajoute plus foi.

— Tant pis, tant pis, dit le vieillard. Votre père, et je vous l'ai dit souvent, maître, aurait été furieusement contrarié s'il avait vu sa vieille maison de tourbe démolie pour faire des barrières autour du parc ; et le joli tertre couvert de genêts, où, enveloppé de son plaid, il prenait tant de plaisir à s'asseoir à la fin de la journée, regardant les vaches descendre le *loanning* ; il n'aurait pas du tout aimé à voir ce charmant tertre, qui était si bien exposé, bouleversé par la charrue comme il l'est à présent.

— Allons, Bauldie, prends ce petit verre qui t'est offert par l'hôte, dit le fermier, et ne te tourmente pas, tant que pour ton compte tu n'auras pas à te plaindre des changements qui ont lieu dans ce monde.

— A votre santé, messieurs, » dit le berger ; puis ayant vidé son verre et fait l'observation que le whisky était de bonne qualité, il continua : « Ce n'est pas à des gens tels que nous qu'il appartient de juger, assurément ; mais néanmoins, indépendam-

¹ Walter Scott, fidèle à son premier rôle d'auteur gardant l'incognito, fait ici observer que les épithètes de *savant*, et autres données à Jedediah Cleishbotham, paraissent avoir été interpolées dans le texte de M. Pattieson. C'est une manière d'excuser la redondance de ces mots qui « chatouillent du cœur l'orgueilleuse faiblesse. »

ment de la beauté de ce tertre couvert de genêts, c'était aussi un excellent abri pour les agneaux dans une matinée froide comme celle-ci.

— Oui, dit son patron ; mais vous savez qu'il nous faut des navets pour les brebis à longues jambes, et que pour les avoir, il nous faut fièrement travailler avec la charrue et la herse, et il nous siérait mal de nous asseoir sur ce tertre et de faire des contes au sujet de nains noirs et autres sottises pareilles, comme on le faisait autrefois, lorsque les brebis à jambes courtes étaient en vogue ¹.

— Oh bien ! oh bien ! maître, dit le berger, les courtes brebis donnaient de courtes sommes pour loyer, je pense. »

Ici mon *digne et savant* patron s'interposa de nouveau, et déclara qu'il n'avait jamais pu apercevoir aucune différence matérielle, en fait de longueur, entre une brebis et une autre.

Ceci occasionna un grand éclat de rire de la part du fermier et un regard d'étonnement de la part du berger. « C'est la laine, monsieur, c'est la laine, et non la bête elle-même qui la fait appeler longue ou courte. Je crois que si vous mesuriez leur dos, la courte brebis serait celle des deux qui aurait le corps le plus long ; mais c'est la laine qui paie le loyer au temps où nous sommes, et nous en avons grand besoin.

— Ma foi, Bauldie a raison, dit le fermier ; les courtes brebis faisaient les courts loyers. Mon père payait alors 60 livres sterling pour notre ferme, qui m'en coûte aujourd'hui 300 tout compris ², et cela est très-vrai ! Mais je n'ai pas le temps de m'amuser ici à conter des histoires ; voyons, l'hôte, donnez-nous à déjeuner, et ayez soin que l'on n'oublie pas nos chevaux. Il faut que j'aille chez Christy Wilson, pour voir si nous pouvons nous mettre d'accord sur le luckpenny (pot-de-vin) que je dois lui payer pour ses agneaux d'un an. Nous avons bu six pintes pendant que nous faisons le marché à la foire de Saint-Bothwell, et je ne sais comment cela s'est fait, mais nous n'avons pu nous entendre exactement sur quelques détails, malgré le long temps que nous y avons mis ; j'ai bien peur qu'il ne faille en venir à plaider. Mais écoutez, voisin, » dit-il en s'adressant à mon *digne*

¹ Les moutons à jambes longues sont de l'espèce anglaise, avec leur laine longue et fine ; les moutons à jambes courtes sont de l'espèce écossaise, avec la laine courte et rude. A. M.

² Le texte parle de *placks and hawbies*, anciennes monnaies d'Écosse qui n'existent plus que dans les souvenirs. A. M.

et savant patron, « si vous voulez savoir quelque chose de plus sur les brebis longues et courtes, je reviendrai ici manger ma soupe aux choux vers une heure ; et si vous êtes curieux d'entendre de vieilles histoires sur le Nain Noir et autres de cette espèce, payez une demi-pinte à Bauldie que voici, il causera volontiers avec vous comme un fusil de plume ¹, et moi je vous régalerai d'une pinte si je termine bien avec Christy Wilson. »

Le fermier revint à l'heure dite, accompagné de Christy Wilson, leur différend ayant été arrangé à l'amiable, et sans avoir eu recours aux gens à longue robe. Mon *savant et digne* patron ne manqua pas au rendez-vous, à cause du régal qui avait été promis, tant pour l'esprit que pour le corps, quoique, à l'égard du dernier, il soit bien connu pour n'en user qu'avec beaucoup de modération, et la compagnie à laquelle mon hôte s'était joint prolongea sa séance assez avant dans la soirée, assaisonnant la liqueur d'un grand nombre de contes et de chansons choisies. Le dernier incident que je me rappelle est la chute de mon *savant et digne* patron, qui glissa de sa chaise précisément au moment où il terminait une longue dissertation sur la tempérance, et répétait deux vers du *Gentle Shepherd* (Gentil Berger) qu'il appliqua *fort heureusement* à l'ivrognerie au lieu de l'avarice :

L'homme content de peu sait dormir sans faiblesse,
Le superflu ne sert qu'à hâter la vieillesse.

Dans le cours de la soirée, le Nain Noir ² ne fut pas oublié, et

¹ *Like a pen-gun*, dit le texte, comme un canon de plume, par allusion aux boulettes de pommes de terre qu'il lance à la figure dans les jeux enfantins. A. M.

² Le Nain Noir, presque oublié maintenant, était autrefois regardé comme un personnage formidable par les Dalesmen (les habitants des vallées) du Border (de la frontière), qui l'accusaient de tout le mal qui arrivait à leurs moutons et à leur bétail. «C'était,» dit le docteur Leyden, qui lui fait jouer un très-grand rôle dans la ballade intitulée *le Cowt de Ceeldar*, «un démon ou esprit-fée de la race la plus malfaisante, un vrai Duergard du Nord.» Ce que l'on raconte de mieux et de plus authentique au sujet de cet être dangereux et mystérieux se trouve dans une historiette communiquée à l'auteur par cet éminent antiquaire, Richard Surtees, écuyer, demeurant à Mainsfort, auteur de l'histoire de l'évêché de Durham.

Selon cette légende très-bien attestée, deux jeunes gens du Northumberland, étant à faire une partie de chasse, s'enfoncèrent fort avant au milieu des montagnes et des marécages qui longent la frontière du Cumberland. Ils s'arrêtèrent, pour prendre quelques rafraîchissements, dans un vallon solitaire, au bord d'un petit ruisseau. Après avoir satisfait leur appétit en mangeant ce qu'ils avaient apporté, l'un d'eux s'endormit; l'autre, ne voulant pas troubler le repos de son ami, s'éloigna sans faire de bruit, dans le dessein d'observer les objets qui étaient aux environs. Tout à coup, à son grand étonnement, il se trouva tout près d'un être qui paraissait ne pas appartenir à notre monde, le nain le plus hideux que le soleil eût jamais éclairé. Sa tête était aussi grosse que celle d'un homme fait, ce qui formait

le vieux berger Bauldie conta plusieurs histoires à ce sujet, qui excitèrent beaucoup d'intérêt. Il parut aussi, après que nous eûmes vidé le troisième bol de punch, que le scepticisme du fermier, à cet égard, n'était en grande partie qu'une affectation, parce qu'il voulait passer pour un homme à idées libérales, et exempt des antiques préjugés, ainsi qu'il convenait à celui qui payait une rente annuelle de trois cents livres, tandis que, dans le fait, il ajoutait secrètement foi aux traditions de ses ancêtres. Selon mon usage, je pris de nouveaux renseignements auprès des personnes qui étaient en rapport avec les habitants du canton sauvage et pastoral dans lequel se sont passés les événements dont on va rendre compte, et j'eus le bonheur de retrouver plusieurs chaînons qui n'étaient pas généralement connus, et qui expliquent, du moins jusqu'à un certain point, certaines circonstances que l'exagération faisait paraître merveilleuses, et que la superstition avait surchargées d'ornements dans les traditions vulgaires.

un contraste effrayant avec sa taille, qui était de beaucoup au-dessous de quatre pieds. Elle n'avait d'autre couverture que de longs cheveux nattés, ressemblant pour l'épaisseur aux soies du blaireau, et pour la couleur, qui était d'un brun rougeâtre, à la fleur de la bruyère. Ses membres semblaient extrêmement forts; et on n'apercevait en lui aucune difformité, excepté celle qui provenait de la disproportion extraordinaire entre leur grosseur et la petitesse du corps. Le chasseur épouvanté tint ses regards fixés sur cette horrible apparition, jusqu'à ce que cet être horrible lui demandât d'une voix courroucée de quel droit il venait parmi ces montagnes, et en détruisait les paisibles habitants. L'étranger tout déconcerté chercha à apaiser la colère du nain en offrant de lui livrer son gibier, comme il le ferait au seigneur terrestre du manoir. Cette proposition ne fit qu'ajouter à l'offense commise envers le nain, qui déclara qu'il était le lord de ces montagnes et le protecteur des animaux qui trouvaient une retraite dans ces solitudes, et qu'il avait souverainement en horreur toutes les dépouilles qui provenaient de leur mort ou de leurs souffrances. Le chasseur s'humilia devant l'esprit irrité, protestant de son ignorance, et l'assurant qu'il était bien résolu de s'abstenir dorénavant d'une semblable intrusion, et parvint ainsi à l'apaiser. Le gnome devint alors communicatif, et parla de lui-même comme appartenant à une race d'êtres qui tenait en quelque sorte le milieu entre celle des anges et celle des hommes. Il ajouta en outre, ce à quoi on n'aurait guère pu s'attendre, qu'il avait l'espoir de participer à la rédemption de la race d'Adam. Il invita instamment le chasseur à venir visiter sa demeure, qui était, dit-il, tout près de là, lui donnant sa parole qu'il en reviendrait sain et sauf. Mais dans ce moment la voix de l'autre chasseur se fit entendre, appelant son ami; et le nain, comme s'il eût désiré n'être vu que par une seule personne, disparut à l'instant où le jeune homme sortit du vallon pour rejoindre son camarade.

Ceux qui avaient le plus d'expérience dans ces matières étaient généralement d'opinion que, si le chasseur eût accompagné l'esprit, il aurait, malgré toutes les belles paroles du nain, été mis en pièces, ou enfermé pendant plusieurs années dans quelque montagne enchantée.

Tel est le récit le plus authentique et le plus récent de l'apparition du *Nain Noir*.

) CHAPITRE II.

LA RENCONTRE.

N'y a-t-il donc que le rôle de Henri le Chasseur qui puisse vous convenir ?

SHAKSPEARE. *Les commères de Windsor.*

Dans un des cantons les plus reculés du sud de l'Écosse, où une ligne, que l'on s'imaginerait tirée le long des sommets glacés des hautes montagnes, sépare ce pays du royaume voisin, soumis au même monarque, un jeune homme, nommé Halbert ou Hobbie Elliot, de Preakin-Tower, (de la tour de Preakin) fameux dans les contes et ballades des frontières, revenait de la chasse au daim. Ces animaux, autrefois si nombreux dans ces vastes solitudes, étaient alors réduits à quelques troupeaux, qui, se réfugiant dans les retraites les plus reculées et les plus inaccessibles, rendaient la tâche de les poursuivre également laborieuse et précaire ; et néanmoins, il se trouvait un grand nombre de jeunes gens du pays qui se livraient avec ardeur à cet amusement, malgré tous ses dangers et toutes ses fatigues. L'épée avait été remise dans le fourreau, sur la frontière, depuis plus de cent ans, par la pacifique union des deux couronnes, sous le règne de Jacques I^{er} du nom en Angleterre. Toutefois, le pays conservait les traces de ce qu'il avait été jadis ; les habitants, dont les occupations paisibles avaient été continuellement interrompues par les guerres civiles du siècle précédent, n'étaient pas encore parvenus à se faire aux habitudes d'une industrie régulière. L'éducation des bêtes à laine n'était pas encore établie sur une échelle un peu considérable, et celle du gros bétail était le principal objet auquel on appliquait le produit des collines et des vallées. Tout auprès de son habitation, le fermier s'arrangeait pour faire venir une quantité d'avoine ou d'orge suffisante aux besoins de sa famille, et l'ensemble de ce mode de culture, mal dirigé, et par conséquent imparfait, lui laissait, ainsi qu'à ses domestiques, beaucoup de temps inoccupé. Les jeunes gens l'employaient ordinairement à la chasse et à la pêche, et l'esprit d'aventure qui, autrefois, donnait lieu à la dévastation et au pillage, se manifestait encore dans l'ardeur avec laquelle ils se livraient à ces divertissements particuliers à la campagne.

A l'époque à laquelle commence notre histoire, ceux des jeunes gens qui avaient l'âme plus élevée que les autres attendaient, avec plus d'espérance que de crainte, l'occasion d'imiter les exploits militaires de leurs pères, dont le récit faisait le principal sujet de leurs entretiens particuliers. La publication de l'*Acte de sécurité Écossais* avait jeté l'alarme parmi les Anglais, parce qu'il semblait présager une séparation entre les deux royaumes après la mort de la reine Anne, souveraine régnante. Godolphin, alors à la tête de l'administration anglaise, prévint que le seul moyen d'éviter l'extrémité à laquelle il était probable que l'on serait exposé, celle d'une guerre civile, c'était de parvenir à l'incorporation des deux royaumes. Comment ce traité fut conduit, combien peu il parut, pendant quelque temps, faire espérer les résultats avantageux qu'il a produits depuis à un degré aussi éminent, c'est ce qu'on peut voir en lisant l'histoire de cette époque. Il nous suffira, dans l'objet qui nous occupe, de dire que toute l'Écosse fut indignée en apprenant les conditions auxquelles la législature avait sacrifié son indépendance nationale. Le ressentiment général produisit les ligues les plus étranges, les projets les plus extravagants. Les Caméroniens même parlaient de prendre les armes pour le rétablissement des Stuarts, qu'ils regardaient avec raison comme leurs oppresseurs, et les intrigues de cette époque présentaient l'étrange spectacle de papistes, d'épiscopaux et de presbytériens, cabalant entre eux contre le gouvernement anglais, tous animés d'un même sentiment, celui de croire que leur pays était la victime de l'injustice. La fermentation était universelle; et, comme en général la population de l'Écosse avait été élevée au maniement des armes, par suite de l'acte de *sécurité*, elle se trouvait passablement préparée à la guerre, et n'attendait plus qu'à voir quelques membres de la noblesse se déclarer, pour se montrer ouvertement en état d'hostilité. C'est à cette époque de confusion générale que commence notre histoire.

Le cleugh, ou ravin sauvage, jusqu'au seuil duquel Hobbie Elliot avait poursuivi le gibier, était déjà loin derrière lui, et il était déjà fort avancé dans la route qui le ramenait à son habitation, lorsque la nuit commença à l'envelopper. Cette circonstance aurait été fort indifférente pour l'expérimenté chasseur, qui aurait parcouru les yeux bandés chaque pouce de terrain dans des bruyères qui lui étaient si bien connues, si elle n'eût pas eu lieu près d'un endroit qui, selon les traditions du pays, était en fort

mauvaise réputation, en ce qu'on le croyait le théâtre d'apparitions surnaturelles. Hobbie, dans son enfance, avait prêté une oreille attentive à des récits de cette espèce, et comme aucune autre partie du pays ne fournissait une aussi grande variété de légendes, il n'y avait personne qui fût aussi profondément versé dans la connaissance de toutes ces étonnantes merveilles que l'était Hobbie de Heugh-Foot; car c'est ainsi qu'on avait surnommé notre brave jeune homme, pour le distinguer d'une douzaine d'autres Elliot qui avaient le même prénom. Il n'eut donc pas besoin de faire de grands efforts pour rappeler à sa mémoire les épouvantables incidents qui se liaient avec la vaste étendue de terrain inculte qu'il allait parcourir; et dans le fait ils se retracèrent avec une promptitude qui fit naître en lui un sentiment voisin de celui de la terreur.

Cette lande solitaire était appelée Mucklestane-Moor (Pierre-Noire), à cause d'une énorme colonne de granit brut qui élevait sa tête massive sur une éminence située à peu près au centre de la bruyère, peut-être pour indiquer l'endroit où de vaillants guerriers reposaient en paix, ou pour conserver le souvenir de quelque combat sanglant. Au reste, la véritable cause de son érection était oubliée, et la tradition, souvent aussi prompte à inventer une fiction que soigneuse à conserver une vérité, avait pourvu à son remplacement au moyen d'une légende supplémentaire, fruit de sa propre imagination, qui se présenta tout à coup à la mémoire de Hobbie. Le terrain autour de la colonne était jonché ou plutôt encombré de plusieurs gros fragments du même granit, qui, d'après leur forme et la manière dont ils étaient dispersés sur la bruyère, étaient populairement appelés les Oies-Grisées de Mucklestane-Moor.

La légende donnait l'explication de cette forme et de ce nom dans le récit qu'elle faisait de la catastrophe arrivée à une fameuse et formidable sorcière qui fréquentait jadis ces pays montagneux, faisant avorter les brebis et les vaches, et commettant tous les actes de méchanceté que l'on attribue à ces êtres malfaisants. C'était sur cette bruyère qu'elle avait coutume de tenir ses assemblées diaboliques avec ses sœurs en sorcellerie. On montrait encore des cercles tracés, en dedans de la circonférence desquels jamais ne croissait gazon ni bruyère; le sol était pour ainsi dire calciné par les pieds brûlants de leurs associés infernaux.

Un jour, dit-on, cette sorcière eut à traverser ces landes, chas-

sant devant elle un troupeau d'oies qu'elle se proposait de vendre avantageusement à une foire voisine ; car on sait fort bien que le diable , quelque libéral qu'il se montre dans sa distribution des pouvoirs de faire le mal, est assez peu généreux pour laisser ses alliés dans la nécessité de s'occuper des travaux même les plus vils afin de pourvoir à leur subsistance. Le jour était très-avancé, et l'espoir qu'elle avait d'obtenir un bon prix de ses oies dépendait de son arrivée à la foire avant qui ce fût. Mais les oies, qui jusqu'à ce moment l'avaient précédée dans un assez bon ordre, n'eurent pas plus tôt atteint ce vaste communal entrecoupé d'espaces marécageux et de flaques d'eau, qu'elles se dispersèrent de tous côtés pour se plonger dans leur élément favori. Irritée de l'obstination avec laquelle elles résistaient à tous les efforts qu'elle faisait pour les rassembler, et ne se souvenant pas des termes précis du contrat par lequel le malin esprit s'était obligé à obéir à ses ordres pendant un certain espace de temps, la sorcière s'écria : « Diable, que je ne sorte plus de ces lieux, ni mes oies ni moi ! » Ces paroles ne furent pas plutôt prononcées que, par une métamorphose aussi soudaine qu'aucune de celles dont il est fait mention dans Ovide, la sorcière et son troupeau récalcitrant furent changés en pierres ; l'ange qu'elle servait, étant un rigoureux observateur des formes, avait saisi avec avidité l'occasion d'opérer la ruine complète de son corps et de son âme, en obéissant littéralement à ses ordres. On dit que lorsqu'elle eut la perception et le sentiment de la transformation qui allait avoir lieu, elle adressa ces paroles au démon perfide : « Ah ! double traître ! depuis long-temps tu me promettais une robe grise, et maintenant j'en revêts une qui durera à jamais. » Les dimensions de la colonne et la grosseur des pierres étaient souvent citées comme preuves de la taille et de la grosseur extraordinaire des vieilles femmes et des oies dans les temps anciens, par ces louangeurs du temps passé, qui se plaisaient à maintenir l'opinion d'une dégénération graduelle dans le genre humain.

Tous ces détails se présentèrent à l'esprit de Hobbie à mesure qu'il traversait cet endroit sauvage. Il se rappela aussi que depuis la castastrophe tout être humain avait évité d'y passer, du moins à la nuit tombante, parce qu'on regardait ce lieu comme le repaire ordinaire des *kelpys*, ou *spunkys* et autres démons, qui avaient été autrefois les compagnons des assemblées diaboliques tenues par la sorcière, et qui même encore continuaient de s'y

rendre , comme pour servir leur maîtresse métamorphosée. Le naturel courageux de Hobbie luttait néanmoins avec fermeté contre les sentiments de crainte qui semblaient vouloir s'introduire dans son âme. Il appela auprès de lui les deux gros lévriers qui avaient partagé avec lui les plaisirs de la chasse , et qui , comme il le disait lui-même, ne craignaient ni chiens ni diables ; il examina l'amorce de son fusil , et , comme le paysan bouffon dans *Hallowe'en* , il se mit à siffler l'air guerrier de *Jock of the side* ¹ , de la même manière qu'un général fait battre le tambour pour ranimer le courage chancelant de ses soldats.

Dans cette situation d'esprit , il fut charmé d'entendre quelqu'un derrière lui , qui , d'une voix amicale , se proposait comme compagnon de route. Il ralentit sa marche et fut bientôt rejoint par un jeune homme de sa connaissance , jouissant de quelque fortune dans le pays , et qui , comme lui , venait de se livrer ce jour-là au même genre d'amusement.

Le jeune Earnsliff, du domaine de ce nom , avait depuis peu atteint sa majorité et hérité d'une fortune peu considérable, parce qu'elle avait beaucoup souffert à cause de la part que ses parents avaient prise dans les troubles de l'époque. Sa famille était généralement respectée dans le pays , et il n'y avait pas de doute que le jeune héritier ne maintint parfaitement cette réputation, vu la bonne éducation qu'il avait reçue et les excellentes qualités dont il était doué.

« Certes, Earnsliff, s'écria Hobbie , je suis toujours charmé de rencontrer Votre Honneur quelque part que ce soit, et surtout dans un lieu solitaire comme celui-ci, on est bien aise d'être en compagnie. Où avez-vous été chasser aujourd'hui ?

— Jusqu'au Carle's-Cleugh, Hobbie, » répondit Earnsliff en lui rendant son salut. « Mais croyez-vous que nos chiens se maintiennent en paix ?

— Oh ! ne craignez rien de la part des miens , dit Hobbie , ils peuvent à peine se tenir sur leurs pattes. Mais, en vérité, je crois que les daims ont fui le pays. J'ai été jusqu'à Inger-Fill-Foot, et du diable si j'ai vu une seule corne, sauf trois jeunes daims sauvages, qui ne m'ont jamais laissé venir à portée de les tirer, quoique j'aie fait un détour d'un mille pour prendre le vent et tout ce qui s'ensuit. Pour mon compte je m'en souciais fort peu ; seulement j'aurais voulu apporter un peu de gibier à ma vieille

¹ Jacques du Côté. A. M.

bonne mère qui est assise dans son coin là-bas, contant des histoires des grands chasseurs et des fameux tireurs du temps passé. Ma foi, pour ma part, je crois qu'on a tué tous les daims qui étaient dans le pays.

— Eh bien ! Hobbie, je vous dirai que j'ai tué un excellent chevreuil que j'ai envoyé ce matin à Earnscliff, vous en aurez la moitié pour votre grand'mère.

— Bien des remerciements, monsieur Patrick, dit Hobbie ; vous êtes connu dans tout le pays pour votre bon cœur. Cela va réjouir le cœur de la bonne femme, surtout quand elle saura que c'est à vous qu'elle le doit, et bien plus encore si vous venez en prendre votre part, car je m'imagine que vous êtes seul maintenant à la vieille tour, et que toute votre famille est allée à cet ennuyeux Édimbourg. Je m'étonne quel plaisir ils peuvent trouver au milieu de tous ces rangs de maisons en pierres couvertes d'ardoises, tandis qu'ils pourraient vivre si agréablement au milieu de leurs vertes collines.

— Mon éducation, ainsi que celle de mes sœurs, a retenu ma mère à Édimbourg pendant plusieurs années, dit Earnscliff ; mais je vous assure que mon intention est de réparer le temps perdu.

— Et vous restaurerez un peu la vieille tour, dit Hobbie, et vous vivrez en bon et agréable voisin avec les vieux amis de la famille, comme il convient au laird d'Earnscliff. Je puis vous dire que ma mère..., ma grand'mère, dis-je, mais depuis que nous avons perdu notre mère, nous l'appelons tantôt d'une manière, tantôt de l'autre ; mais enfin elle pense qu'elle est votre parente peu éloignée.

— Cela est vrai, Hobbie, répliqua Earnscliff, et demain je viendrai dîner à Heugh-Foot, avec grand plaisir.

— Eh bien ! à la bonne heure, dit Hobbie. Nous sommes d'anciens voisins, si nous ne sommes pas parents, et ma bonne mère a grande envie de vous voir. Elle jase si souvent au sujet de votre père qui a été tué il y a long-temps.

— Chut, chut, Hobbie ! ne me parlez plus d'un événement si malheureux, et ne me rappelez pas ce que je voudrais tant oublier !

— Je n'en sais rien ! répliqua Hobbie ; si cela fût arrivé chez nous, nous en aurions conservé le souvenir pendant long-temps, et jusqu'à ce que nous eussions obtenu quelque dédommagement ;

mais vous savez mieux que personne ce que vous avez à faire, vous autres lairds. J'ai ouï dire que ce fut l'ami d'Ellislaw qui le frappa, après que le laird lui-même eut saisi son épée.

— Allons, n'en parlons plus, Hobbie. Ce fut une querelle occasionnée par le vin et la politique : plusieurs épées furent tirées, et il est impossible de dire qui est celui qui porta le coup.

— Quoi qu'il en soit, répliqua Hobbie, le vieux Ellislaw fut fauteur et complice, et je suis bien sûr que si vous étiez disposé à vous venger sur lui, personne ne vous désapprouverait, car ses mains sont encore teintes du sang de votre père, et il n'y a que vous qui puissiez en tirer vengeance; d'ailleurs Ellislaw est un épiscopal et un jacobite. Je puis vous dire que tous les gens du pays s'attendent à ce qu'il se passe quelque chose entre vous deux.

— Oh, fi donc, Hobbie ! vous qui prétendez avoir de la religion, exciter votre ami à contrevenir à la loi, à se venger de ses propres mains, et dans un lieu désert comme celui-ci, où nous ne savons par quels êtres nous pouvons être écoutés !

— Chut, chut ! » dit Hobbie, en se rapprochant de lui, « je ne pensais à rien de tout cela... Mais je devine à peu près ce qui retient votre bras, monsieur Patrick ; nous savons bien que vous ne manquez pas de courage. Ce sont certainement les deux yeux châains d'une jolie fille, de miss Isabelle Vère, qui vous tiennent si tranquille.

— Je vous assure, Hobbie, que vous vous trompez, » répondit Earnscliff d'un air un peu fâché; « et c'est fort mal à vous d'avoir ou d'exprimer une telle pensée; je n'aime pas que l'on s'oublie au point de lier mon nom à celui d'aucune jeune demoiselle.

— Eh bien ! le voilà, maintenant, le voilà, répliqua Elliot; ne disais-je pas que ce n'était pas le manque de courage qui vous rendait si doux ? Allons, allons, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais il y a une observation qu'il faut que je vous fasse en ami. Le vieux laird d'Ellislaw a l'ancien sang du pays plus chaud dans ses veines que vous. Au fait, il n'entend rien aux nouvelles idées de paix et de tranquillité; il est tout pour les anciennes coutumes de lever le bras et de frapper; et il a à sa suite un nombre de jeunes gens vigoureux dont il soutient bien l'ardeur, et qui sont aussi pleins de malice que de jeunes poulains. Où il prend son argent, c'est ce que personne ne sait, mais il vit grandement, et dépense même au-delà de ses revenus : néanmoins il paye bien. Ainsi, s'il arrive quelque soulèvement dans le pays,

il est probable qu'il sera un des premiers à se joindre aux mécontents; et bien sûrement, il n'oubliera pas ses anciennes querelles avec votre famille. Je soupçonne fort qu'il voudra faire quelque tentative contre la vieille tour d'Earnscliff.

— Eh bien! Hobbie, s'il est assez mal avisé pour l'entreprendre, je ferai mes efforts pour défendre la vieille tour contre lui, comme mes ancêtres l'ont fait contre les siens pendant bien longtemps.

— Fort bien, très-bien! voilà parler comme un homme, dit le brave fermier; et si les choses en viennent à ce point, vous n'avez qu'à dire à votre domestique de sonner la grosse cloche de la tour, et vous nous verrez, moi, mes deux frères et le petit Davie de Stenhouse, arriver auprès de vous avec tous ceux que nous aurons pu rassembler, en moins de temps qu'il n'en faut pour tirer une étincelle d'une pierre à fusil.

— Bien des remerciements, Hobbie; mais j'espère que nous ne verrons pas de notre temps une guerre aussi dénaturée et aussi anti-chrétienne.

— Bah! bah! monsieur Patrick, répliqua Elliot, ce ne serait qu'un petit bout de guerre entre voisins: certainement le ciel et la terre savent d'ailleurs que, dans une contrée aussi sauvage, c'est la nature du pays et des habitants; nous ne pouvons pas vivre tranquilles comme les gens de Londres, n'ayant pas autant à faire qu'eux; c'est une chose impossible.

— En vérité, Hobbie, dit le laird, pour un homme qui croit si sérieusement que vous aux apparitions surnaturelles, je dois dire que vous parlez du ciel un peu témérairement, surtout dans un lieu comme celui où nous nous trouvons.

— Pourquoi le Mucklestane-Moor ferait-il plus d'impression sur moi que sur vous, monsieur Earnscliff, » dit Hobbie un peu offensé. « Il est sûr que l'on dit qu'il y a des épouvantails, des choses avec de longs becs; mais qu'ai-je à m'inquiéter de tout cela? j'ai la conscience nette, et peu de chose à me reprocher, excepté peut-être quelques folies avec les jeunes filles, ou une bamboche dans quelque foire; mais ça ne vaut pas la peine d'en parler; et quoique ce soit moi-même qui vous le dise, croyez que je suis un garçon aussi tranquille et aussi pacifique...

— Et la tête de Dick Turnbull que vous avez cassée, et Willie de Winton sur qui vous avez fait feu? dit son compagnon.

— Ah, diable! Earnscliff, vous tenez donc registre des fautes

de tout le monde? interrompit Hobbie. Mais la tête de Dick est guérie ; et afin de vider entièrement notre querelle, nous devons nous battre à Jeddart, le jour de Sainte-Croix ; ainsi voilà une affaire arrangée d'une manière très-pacifique ; et puis Willie et moi nous sommes amis de nouveau ; pauvre garçon ! mais ce n'étaient que deux ou trois grains de grêle après tout... Je m'en laisserais faire autant par qui que ce fût pour une pinte d'eau-de-vie. Mais Willie a été élevé dans la plaine ; pauvre petit faon, la moindre chose l'effraie ; mais, quant à ces épouvantails, si nous en rencontrons un dans ce lieu même...

— Cela n'est pas invraisemblable, dit le jeune Earnscliff ; car voilà là-bas notre vieille sorcière, Hobbie.

— Je vous dis, » reprit Hobbie comme indigné du soupçon que son compagnon paraissait avoir, « je vous dis que si la vieille sorcière elle-même venait à sortir de dessous la terre, justement ici devant nous, je n'y ferais pas plus... Mais, Dieu nous préserve ! Earnscliff, qu'est-ce qu'il y a donc là-bas ? »

CHAPITRE III.

L'APPARITION.

Nain brun ou noir, qui erres dans ces lieux marécageux, dis ton nom à Keeldar.—L'homme brun du marécage, qui se tient sous la fleur de bruyères.

JOHN LEYDEN.

L'objet qui alarma le jeune fermier au milieu de sa courageuse déclaration, fit tressaillir un moment même son compagnon, quoique moins esclave des préjugés de l'époque. La lune, qui s'était levée pendant leur conversation, semblait, selon l'expression du pays, nager ou se débrouiller au milieu des nuages, et ne répandait qu'une lumière douteuse et interrompue. A la faveur d'un de ses rayons qui vint frapper sur la grosse colonne de granit de laquelle ils approchaient, ils aperçurent une forme qui paraissait être humaine, mais beaucoup au-dessous de la taille ordinaire, et qui marchait lentement au milieu des pierres grisâtres, non comme une personne qui se propose d'aller plus loin, mais avec cette allure lente, irrégulière, serpentante, d'un être qui erre autour d'un lieu qui lui présente de tristes souvenirs ; de temps en temps il faisait entendre un murmure sourd et totalement indistinct.

Ceci ressemblait si fort à l'idée qu'il s'était faite des mouvements d'une apparition, que Hobbie Elliot s'arrêta subitement; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il dit tout bas à son compagnon : « C'est la vieille Ailie, c'est elle-même ! lui tirerai-je un coup de fusil, au nom de Dieu ? »

— N'en faites rien, pour l'amour du ciel ! » dit son compagnon en retenant l'arme qu'il se préparait à mettre en joue ; « pour l'amour du ciel ! n'en faites rien ; c'est quelque pauvre créature qui a perdu la raison.

— Vous la perdez vous-même, en voulant vous en approcher autant, » dit Elliot, retenant à son tour Earnseliff qui se disposait à avancer. « Nous aurons le temps de faire une courte prière avant qu'elle vienne jusqu'ici : si je pouvais seulement m'en rappeler une... Ah, mon Dieu ! elle n'est pas très-pressée, » continua-t-il, devenant plus hardi en voyant le calme de son compagnon et le peu d'attention que l'apparition semblait faire à eux. « Elle marche comme une poule sur une grille brûlante. Je vous en prie, Earnseliff, » ajouta-t-il d'un ton de voix très-bas, « prenons un détour comme pour mettre le vent contre un chevreuil. Nous n'enfoncerons pas dans le marais au-dessus du genou, et mieux vaut encore terrain mou que mauvaise compagnie. »

Earnseliff néanmoins, en dépit de la résistance et des remontrances de son compagnon, continua à avancer par le sentier qu'ils avaient primitivement suivi, et se trouva bientôt en face de l'objet qui fixait toute leur attention.

La taille de cet être, qui même semblait décroître à mesure qu'ils s'en approchaient, paraissait être au-dessous de quatre pieds, et son corps, autant que la lumière imparfaite du jour leur permettait d'en juger, était presque aussi large que long, ou plutôt d'une forme sphérique, ce qui ne pouvait être occasionné que par quelque étrange difformité personnelle. Le jeune chasseur appela deux fois cet être extraordinaire, qui ne leur fit aucune réponse ; et sans s'occuper de son compagnon, qui le pinçait continuellement pour lui faire comprendre qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de continuer leur route, ni s'inquiéter davantage d'une créature d'un extérieur si singulier et tellement hors de la nature, il répéta une troisième fois ses questions : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici à cette heure de la nuit ? » Aussitôt une voix lui répondit, dont le son aigu, sauvage et discordant, fit faire à Elliot deux pas en arrière et fit même tressail-

lire son compagnon : « Passez votre chemin et ne demandez rien à ceux qui ne vous disent rien. »

— Que faites-vous dans un endroit aussi éloigné de tout abri ? ajouta Earnsliff. La nuit vous a-t-elle surpris en route ? voulez-vous venir chez nous ? (Dieu nous en préserve ! s'écria Hobbie involontairement.) Je vous donnerai un logement.

— J'aimerais mieux habiter seul le fond du Tarras-Flour , » murmura de nouveau Hobbie.

« Passez votre chemin, » répéta cet être étrange, d'un ton que la colère avait rendu plus rude ; « je n'ai besoin, ni de votre logement, ni que vous me serviez de guide ; cinq ans se sont écoulés depuis le jour où ma tête ne s'est reposée sous le toit de l'habitation des hommes, et j'espère que ce sera le dernier.

— Il est fou, dit Earnsliff.

— Il a quelque chose du vieux Humphrey Ettercap, le chaudronnier ambulante, qui périt justement dans cet endroit-ci, il y a environ cinq ans , » répondit son superstitieux compagnon ; « mais Humphrey n'était pas d'une grosseur aussi épouvantable.

— Passez votre chemin, » répéta de nouveau l'objet de leur curiosité ; « l'haleine des hommes empoisonne l'atmosphère qui m'environne ; le son de vos voix entre dans mes oreilles comme des aiguilles pointues.

— Que le bon Dieu nous bénisse ! » dit tout bas Hobbie ; est-il possible que les morts portent une aussi grande haine aux vivants ? Son âme doit être en proie à de grandes souffrances.

— Venez, mon ami, dit Earnsliff ; vous paraissez éprouver quelque grande affliction. L'humanité, et nous ne consultons qu'elle seule, ne nous permet pas de vous laisser ici.

— L'humanité ! » s'écria l'être inconnu en poussant un éclat de rire de mépris qui se fit entendre comme un cri perçant ; « où avez-vous pris ce vain mot, ce lacet à bécasses, ce voile derrière lequel sont les trappes à prendre les hommes. L'insensé qui se laissera prendre à cet appât reconnaîtra bientôt qu'il n'a servi qu'à voiler un hameçon dont les pointes sont dix fois plus aiguës encore que celles que vous présentez aux animaux que vous destinez à augmenter le luxe de vos tables !

— Je vous dis, mon ami, » répliqua de nouveau Earnsliff, « que vous êtes hors d'état de juger de votre propre situation ; vous périrez dans cet endroit sauvage, et nous devons, par véritable compassion, vous forcer à venir avec nous.

— Je ne m'en mêle pas du tout , dit Hobbie ; pour l'amour de Dieu ! laissez donc l'esprit agir comme il l'entendra.

— Que mon sang retombe sur ma tête , si je péris ici ! » dit le petit homme qui, remarquant qu'Earnscliff avait l'intention de se saisir de lui , ajouta : « Mais n'accusez que vous seul de votre mort ; si vous aviez le malheur de toucher le bord de mes vêtements, ils seraient infectés du poison de la mortalité ! »

La lune brilla de tout son éclat au moment où il prononçait ces paroles , ce qui fit remarquer à Earnscliff qu'il tenait à la main une arme offensive , qu'il crut être une longue lame de couteau , ou un canon de pistolet. C'eût été une folie de vouloir persister dans ses tentatives à l'égard d'un être qui était ainsi armé et tenait un langage aussi déterminé , voyant surtout qu'il avait bien peu de secours à attendre de la part de son compagnon , qui l'avait abandonné , lui laissant le soin de se débattre comme il le pourrait avec l'être mystérieux , et qui avait déjà repris le chemin de sa maison. Earnscliff se tourna donc et suivit Hobbie , en jetant derrière lui un regard sur celui qu'il regardait comme un maniaque , et qui , comme si cette entrevue l'eût poussé jusqu'à la frénésie, continuait son étrange promenade autour de la colonne, et s'épuisait à pousser des cris aigus et à vomir des imprécations prolongées qui retentirent dans toute la vaste étendue de ce désert.

Les deux chasseurs se retirèrent en silence , jusqu'à ce qu'ils n'entendissent plus ces sons désagréables, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils fussent bien éloignés de la colonne qui avait donné son nom à l'endroit où elle était élevée. Chacun fit ses commentaires particuliers sur la scène dont il venait d'être témoin, et Hobbie Elliot rompit enfin le silence en s'écriant tout à coup : « Eh bien ! je soutiens que cet esprit, si toutefois c'en est un , a fait et souffert beaucoup de mal lorsqu'il était en vie, puisqu'il est obligé d'errer ainsi après sa mort.

— C'est , à mes yeux , la vraie rage de la misanthropie , » dit Earnscliff, en continuant le cours de ses propres réflexions.

« Vous n'avez donc pas cru que ce fût un esprit ? demanda Hobbie.

— Qui ? moi ? non, assurément, répondit le jeune laird.

— Eh bien ! moi , je crois que ce pourrait bien être une créature vivante. Et cependant , je n'oserais l'affirmer , car je n'ai jamais rien vu qui ressemblât si fort à un revenant.

— Quoi qu'il en soit , dit Earnscliff , je reviendrai ici demain pour voir ce qu'est devenu ce malheureux.

— En plein jour ? dit le fermier ; alors, s'il plaît à Dieu, je vous accompagnerai. Mais nous sommes ici à deux milles plus près de Heugh-Foot que de votre maison ; et ne vaudrait-il pas mieux que vous vinssiez chez nous ? Nous enverrons le garçon sur le petit cheval avertir que vous êtes à notre ferme, quoique je croie fort que vous n'avez personne qui vous attende, excepté vos domestiques et le chat.

— Eh bien, soit, mon ami Hobbie ; mais, comme je n'aimerais pas que mes domestiques fussent inquiets, ou que mon absence privât minet de son souper, je vous serai obligé d'envoyer votre garçon, ainsi que vous me le proposez.

— Ah, ma foi ! c'est avoir réellement de la bonté, répliqua Hobbie ; vous venez donc à Heugh-Foot ; on sera, je vous assure, bien charmé de vous y voir. »

Cette affaire ainsi réglée, ils accélérèrent leur marche jusqu'au sommet d'une colline un peu escarpée : « Voyez-vous, Earnscliff, dit Hobbie, je suis toujours content lorsque j'arrive dans cet endroit-ci. Distinguez-vous cette lumière là-bas, à la fenêtre de la salle où ma bonne vieille grand'mère est assise, filant à son rouet ? Et voyez-vous cette autre lumière qui va et vient d'une fenêtre à l'autre ? c'est celle de ma cousine, Grâce Armstrong. Elle fait dans la maison deux fois autant d'ouvrage que mes sœurs ; et elles en conviennent elles-mêmes, car ce sont les meilleures filles du monde ; mais elles sont forcées d'avouer, ainsi que ma grand'mère, qui ne peut plus agir elle-même maintenant, que c'est elle qui est la plus active, qui fait le mieux les courses en ville. Quant à mes frères, l'un est parti avec la suite du chambellan, et l'autre est à Moss-Phadraig, notre principale ferme ; il peut surveiller les travaux tout aussi bien que moi.

— Vous êtes heureux, mon ami, d'avoir des parents aussi estimables, dit le jeune laird.

— C'est vrai, grâces en soient rendues au ciel ! je puis dire que je le suis ; mais voudriez-vous bien me dire, Earnscliff, vous qui avez été au collège et à la grande école d'Édimbourg, et qui y avez été à même d'acquérir toutes sortes de connaissances, voudriez-vous bien me dire une chose, quoiqu'elle ne me regarde pourtant pas personnellement ; mais j'ai entendu le prêtre de Saint-John et notre ministre discuter à ce sujet à la foire de

Winter, et, ma foi, ils parlaient fort bien tous deux. Le prêtre disait que maintenant il était contraire à la loi d'épouser sa cousine, mais il m'a semblé qu'il ne citait pas les passages de l'Évangile à beaucoup près aussi bien que notre ministre, qui passe pour être le meilleur théologien et le meilleur prédicateur qu'il y ait d'ici à Édimbourg. Ne croyez-vous pas qu'il soit probable qu'il avait raison ?

— Certainement, le mariage, répondit Earnscliff, est reconnu par tous les chrétiens protestants aussi libre que Dieu l'a établi dans la loi lévitique ; ainsi, Hobbie, il ne peut y avoir d'empêchement, soit légal, soit religieux, entre vous et miss Armstrong.

— Oh ! trêve de plaisanterie, Earnscliff, dit Hobbie ; vous qui êtes si prompt à vous fâcher, lorsqu'on vient à vous parler sur un sujet aussi délicat ! Dans ma question, je n'avais nullement l'intention de parler de Grâce. Elle n'est pas ma cousine germaine, d'ailleurs, puisqu'elle est la fille du premier mariage de la femme de mon oncle ; il n'y a donc pas de parenté entre nous, mais bien une simple alliance. Nous voici maintenant à la colline de Sheeling. Je vais tirer un coup de fusil ; c'est toujours ainsi que j'annonce mon arrivée, et quand j'apporte un daim j'en tire deux, un pour le gibier et l'autre pour moi. »

Il déchargea effectivement son fusil, et l'on vit les diverses lumières traverser les appartements et même quelques-unes briller devant la maison. Hobbie en fit remarquer une, qui paraissait sortir dans la cour et se diriger vers quelques-uns des bâtiments qui l'entourent. « C'est Grâce, dit Hobbie ; elle ne viendra pas me recevoir à la porte, je vous en réponds ; mais elle n'en ira pas moins voir si l'on a préparé le souper de mes chiens, pauvres bêtes !

— Qui m'aime, aime mon chien, dit Earnscliff : ah ! Hobbie, vous êtes un heureux mortel ! »

Cette observation fut accompagnée de quelque chose qui ressemblait à un soupir, qui ne parut pas échapper à l'oreille de son compagnon.

« Mais enfin, il peut y en avoir d'autres que moi ; oh ! comme j'ai vu miss Isabelle Vere tourner la tête pour regarder quelqu'un qui passait près d'elle, aux courses de Carlisle ! Qui sait la tournure que prennent les choses dans ce monde. »

Earnscliff prononça tout bas quelques mots qui eurent l'air d'une réponse, mais dont il ne fut pas facile de saisir le sens, et il est probable que le jeune laird lui-même ne fut pas fâché

qu'elle demeurât enveloppée dans le doute et l'obscurité. Sur ces entrefaites, ils se trouvèrent au bas du vaste loaing, qui, par un sentier, côtoyant le pied de la colline ou du Heugh escarpé, les conduisit en face de la maison couverte de chaume, mais d'une apparence agréable.

Le seuil de la porte était déjà garni de figures joyeuses ; mais la vue d'un étranger émoussa la pointe de plus d'un trait de raillerie que l'on s'était préparé à lancer contre le manque de succès de Hobbie dans sa chasse au daim. Il y eut un moment de tumulte entre les trois jolies demoiselles, dont chacune s'efforçait de faire retomber sur l'autre le soin d'introduire l'étranger dans la maison, tandis qu'il était probable qu'il tardait à toutes de pouvoir s'esquiver pour aller faire quelques changements à leur toilette avant de se présenter devant lui dans un déshabillé qui n'était destiné que pour les yeux de leur frère.

Hobbie, cependant, après avoir lancé quelques sarcasmes contre le sexe en général (Grâce ne se trouvait plus là), prit la chandelle de la main de l'une des coquettes villageoises qui se donnait un petit air en la tenant, et précéda son hôte dans le parloir de la famille, ou pour mieux dire, dans la grand'salle ; car la maison ayant été autrefois une place forte, l'appartement dans lequel on se tenait habituellement était une chambre voûtée, pavée, humide et assez triste, en comparaison des habitations de nos cultivateurs modernes, mais qui, éclairée par un feu pétillant de tourbe et de menu bois des fondrières, parut à Earnscliff un excellent échange contre l'obscurité et le vent froid de la montagne. Il fut accueilli avec des expressions affectueuses et souvent répétées par la vénérable vieille dame, la maîtresse de la famille, qui, avec sa coiffe à barbes, sa robe de laine, filée chez elle, décentement serrée autour de son corps, mais portant un large collier d'or et des boucles d'oreilles du même métal, avait l'air de ce qu'elle était réellement, la dame et la maîtresse de la ferme. Elle était assise dans son fauteuil d'osier, au coin de la grande cheminée, dirigeant les occupations de la soirée des jeunes filles et de deux ou trois servantes qui filaient leurs quenouilles derrière leurs maîtresses.

Aussitôt qu'Earnscliff eut été accueilli, et que les ordres eurent été donnés à la hâte pour faire une addition au repas du soir, la grand'mère et les sœurs d'Hobbie commencèrent leur attaque au sujet de son peu de succès à la chasse au daim.

« Jenny n'avait pas besoin d'entretenir le feu de sa cuisine pour tout ce qu'Hobbie a rapporté, dit une des sœurs.

— Non, en vérité, ma chère, dit une autre; le petit tas de tourbe qui a servi à conserver le feu dans la cheminée, si on le soufflait bien, eût suffi pour faire rôtir tout le gibier de notre Hobbie.

— Oui, ou le bout de chandelle, si le vent voulait ne pas en faire vaciller la flamme, dit la troisième. A sa place, j'aurais préféré rapporter un corbeau, plutôt que de revenir trois fois au logis sans la corne d'un chevreuil pour souffler dedans. »

Hobbie se tournait vers l'une et l'autre, les regardant alternativement avec un froncement de sourcils dont l'augure était démenti par le sourire de bonne humeur qu'il s'efforçait de faire paraître sur ses lèvres. Il chercha ensuite à les apaiser en leur annonçant le présent qu'Earnscliff se proposait de leur faire.

« Dans ma jeunesse, dit la vieille dame, un homme aurait eu honte de revenir de la montagne sans avoir un chevreuil pendu de chaque côté de sa selle, comme un coquetier qui porte des veaux.

— Je voudrais alors qu'ils nous en eussent laissé quelques-uns, ma chère grand'mère, répliqua Hobbie; mais ils ont probablement dépeuplé tout le pays, vos vieux amis?

— Vous voyez cependant qu'il y a d'autres personnes qui savent en trouver, Hobbie, » dit la sœur aînée en jetant un coup d'œil sur Earnscliff.

« Hé bien! hé bien! femme, chaque chien n'a-t-il pas son jour! Earnscliff me pardonnera d'employer ce vieux proverbe. Ne puis-je avoir son bonheur et lui ne peut-il éprouver mon malheur une autre fois? C'est loin d'être agréable pour un homme qui a couru toute la journée et qui a été effrayé... Non, je ne veux pas dire cela non plus, mais surpris par des esprits, en revenant à la maison, d'avoir encore à se débattre contre une troupe de femmes qui, toute la journée, n'ont eu qu'à faire tourner un morceau de bois attaché à un fil, ou à faire des trous à un tablier de cuisine...

— Effrayé par des esprits! » s'écrièrent à la fois toutes les femmes qui alors, comme le sont peut-être encore aujourd'hui les habitants de ces vallées, s'occupaient singulièrement de toutes ces bizarreries de l'imagination.

« Ah! non, je n'ai pas dit effrayé, répliqua Hobbie, j'ai voulu

dire surpris, il n'y avait qu'un seul esprit, non plus; Earnscliff, vous l'avez vu aussi bien que moi. »

Et il continua à raconter en détail, à sa manière, et sans trop d'exagération, la rencontre qu'ils avaient faite de l'être mystérieux à Mucklestane-Moor, et finit par dire qu'il ne pouvait conjecturer ce que ce pouvait être, à moins que ce ne fût le grand Ennemi lui-même, ou quelqu'un des anciens Peghts, qui possédaient le pays autrefois.

— Un ancien Peght ! s'écria la grand'mère ; non non, que Dieu te préserve de mal, mon enfant ! Ce n'est pas un Peght que cela... c'est l'Homme Brun des Marécages ! O malheureux temps ! Qu'est-ce que ces esprits ont à faire pour venir porter le trouble dans notre propre pays, maintenant que la tranquillité y est rétablie, ainsi que la bonne intelligence et le respect aux lois ? Oh ! que maudit soit-il ! il n'a jamais apporté rien de bon ni pour le pays ni pour les habitants. Mon défunt père m'a souvent dit qu'on l'avait aperçu l'année de la sanglante bataille de Marston-Moor, ensuite pendant les troubles de Montrose, et enfin avant la déroute de Dunbar. De mon temps, on l'a encore vu vers l'époque de l'affaire de Bothwell-Brigg, et on disait que le laird de Binarbuck, qui avait le don de seconde vue, eut un entretien avec lui quelque temps avant le débarquement d'Argyle. Mais, quant à cela, je ne puis en parler d'une manière bien précise ; c'était fort loin, dans l'ouest. O mes enfants ! jamais il ne lui est permis de revenir que dans des temps désastreux ; ainsi je recommande à chacun de vous d'avoir recours à celui qui peut vous protéger au jour du trouble et du malheur. »

Earnscliff prit alors la parole, et manifesta la ferme persuasion où il était que la personne qu'il avait vue était quelque pauvre maniaque, et n'était chargée d'aucune mission, de la part de l'autre monde, pour annoncer une guerre ou toute autre calamité ; mais la compagnie accueillit très-froidement ses paroles, et tous se réunirent pour l'engager à abandonner le dessein qu'il avait formé de retourner le lendemain à Mucklestane-Moor.

« Oh ! mon cher enfant, » dit la vieille dame, dont le cœur naturellement bon faisait étendre son style maternel à tous ceux à qui elle s'intéressait, « vous devez être prudent plus que personne. Il a été fait une large brèche à votre maison par la mort sanglante de votre père, les procès et diverses pertes. Vous êtes la fleur du troupeau, le fils qui doit reconstruire l'ancien édifice,

si telle est la volonté du ciel, pour être un honneur pour le pays et une sauvegarde pour ceux qui l'habitent; il est de votre devoir, à vous plus qu'à tout autre, de ne point vous engager dans des aventures téméraires, car vous êtes d'une famille qui a toujours été trop aventureuse, et à qui il est arrivé beaucoup de mal.

— Mais sûrement, ma chère dame, dit Earnscliff, vous ne voudriez pas que j'eusse peur d'aller dans un Moor ouvert en plein jour?

— Je n'en sais trop rien, dit la bonne vieille dame; je ne conseillerai jamais à un de mes enfants, ni à un de mes amis, de reculer devant une bonne cause, que ce soit celle de leurs amis ou la leur propre; jamais je ne le ferai, non plus qu'aucun des miens. Mais on n'ôtera point d'une tête grise comme la mienne, que chercher le péril en allant là où rien ne nous appelle, c'est agir directement contre la loi et l'Écriture. »

Earnscliff abandonna un argument qu'il ne se sentait pas en état de soutenir avec succès, et l'arrivée du souper mit fin à la conversation. Mais Grâce était entrée peu de temps auparavant, et Hobbie, non sans donner à Earnscliff un coup d'œil d'intelligence, prit place à côté d'elle. Une conversation vive et enjouée, à laquelle la vieille de la maison prit part avec cette franche gaieté qui sied si bien à la vieillesse, fit renaître sur les joues des jeunes personnes les roses que leur frère en avait chassées par son récit de l'apparition, et l'on dansa et chanta pendant une heure après le souper, comme s'il n'eût pas existé un seul esprit ou un seul revenant dans le monde.

CHAPITRE IV.

VISITE AU SOLITAIRE.

Je m'appelle Misanthropos, et je hais le genre humain. Quant à toi, je voudrais que tu fusses un chien, afin que je pusse l'aimer un peu.

SHAKSPEARE. (*Timon of Athens.*)

Le lendemain matin, après le déjeuner, Earnscliff¹ prit congé

¹ Earnscliff est un nom fictif composé de deux mots écossais, *earn*, qui veut dire aigle, et *cliff*, qui signifie rocher. A. M.

de ses aimables hôtes, en leur promettant d'être de retour à temps pour avoir sa part de la venaison qui était arrivée de chez lui. Hobbie, qui eut l'air de lui faire ses adieux à la porte de la ferme, s'esquiva cependant, et le rejoignit au sommet de la colline.

« Vous allez là-bas, monsieur Patrick, lui dit-il ; du diable si je vous quitte malgré tout ce qu'en dit ma mère. J'ai cependant cru qu'il valait mieux m'échapper tranquillement, de peur qu'elle ne soupçonnât ce que nous allions faire ; nous ne devons pas lui causer le moindre chagrin ; c'est une des dernières paroles de mon père à son lit de mort.

— A merveille, Hobbie ! dit Earnscliff ; elle mérite bien tous vos égards.

— Et réellement, quant à cela, continua Elliot, elle serait presque aussi tourmentée pour vous que pour moi. Mais croyez-vous véritablement qu'il n'y ait pas de la présomption à nous hasarder à aller là-bas ? nous n'avons pas de mission spéciale, vous savez.

— Si je pensais comme vous, Hobbie, je ne chercherais peut-être pas à m'occuper plus long-temps de cette affaire ; mais comme je suis d'opinion que les visites surnaturelles, ou ont cessé tout à fait, ou sont devenues très-rares de nos jours, je veux approfondir une chose d'où dépend peut-être la vie d'un pauvre malheureux qui a perdu la raison.

— Ah ! ma foi, si vous pensez comme cela... » répliqua Hobbie d'un air de doute. « Et effectivement, il est certain que les fées elles-mêmes, je veux dire les *bonnes voisines* (car on dit qu'il ne faut pas les appeler fées), qui avaient coutume de venir le soir sur tous les tertres de verdure, ne se font pas voir de moitié aussi souvent qu'autrefois. Je ne puis pas affirmer en avoir jamais vu une ; seulement une fois j'en entendis une siffler dans la bruyère derrière moi, avec un son absolument semblable à celui du courlis. Mais mon père en a vu souvent, quand il revenait le soir de la foire, avec une goutte de vin dans la tête, le brave homme ! »

Earnscliff remarqua avec plaisir l'affaiblissement graduel de la superstition, en descendant d'une génération à l'autre, ainsi qu'on pouvait l'inférer de la dernière observation de Hobbie. Ils continuèrent à raisonner sur ce sujet, jusqu'au moment où ils arrivèrent en vue de la colonne qui a donné son nom à ce Moor.

« Sur ma foi, dit Hobbie, voilà cette créature qui se traîne encore là-bas. Mais il fait grand jour, vous avez votre fusil, et j'ai

apporté mon bon couteau de chasse, je crois que nous pouvons nous approcher.

— Très-certainement, dit Earnscliff; mais, au nom de tout ce qu'il y a de plus extraordinaire, que peut-il donc faire là?

— Il commence à bâtir un mur, je crois, répondit Hobbie, avec ces oies grises ou grosses pierres éparses, comme on les appelle. Ma foi, c'est tout ce que j'ai jamais entendu dire. »

En approchant davantage, Earnscliff ne put s'empêcher de partager l'opinion de Hobbie. L'être qu'ils avaient vu la veille paraissait travailler lentement et avec beaucoup de fatigue à placer les grosses pierres les unes sur les autres, comme pour former un petit enclos. Il y avait autour de lui des matériaux en abondance; mais le travail qu'il y avait à faire était immense, à cause de la grosseur de la plupart des pierres; et il paraissait même surprenant qu'il eût réussi à en soulever plusieurs, qu'il avait déjà arrangées pour les fondements de son édifice. Il faisait des efforts pour en mouvoir une d'une grosseur énorme, lorsque les deux jeunes gens arrivèrent près de lui; et il était tellement occupé à exécuter son dessein, qu'il ne les aperçut que lorsqu'ils furent tout près de lui. En poussant et en soulevant la pierre pour la placer comme il le désirait, il déployait un degré de force qui paraissait totalement incompatible avec sa taille et sa difformité. En effet, à en juger par les difficultés qu'il avait déjà surmontées, il devait avoir une force d'Hercule, car quelques-unes des pierres qu'il avait réussi à soulever paraissaient avoir exigé le concours de deux hommes pour en venir à bout. Les soupçons de Hobbie se renouvelèrent en voyant la force surnaturelle dont il était doué.

« Je suis presque persuadé, dit-il, que c'est l'esprit d'un maçon; voyez-vous ces grosses pierres qu'il a placées. Si c'est un homme, après tout, je voudrais savoir combien il prendrait par perche pour construire un mur de digue. On aurait besoin d'en avoir un entre Cringlehope et les Shaws... Brave homme, » ajouta-t-il en élevant la voix, « vous faites là un ouvrage bien solide. »

L'être auquel il s'adressa leva les yeux, jeta sur lui des regards affreux, et relevant son corps qui était alors penché, se tint debout devant eux dans toute sa hideuse difformité naturelle.

Sa tête était d'une grosseur extraordinaire, couverte de cheveux longs et crépus, en partie blanchis par l'âge : ses sourcils

épais et saillants ombrageaient ses petits yeux noirs et perçants, profondément enfoncés dans leurs orbites, et roulant avec une férocité sauvage qui annonçait une sorte d'absence de raison. Ses autres traits avaient ce caractère rude, brut, qu'un peintre donnerait à ceux d'un géant de roman, en y ajoutant cette expression farouche, irrégulière et si souvent remarquée comme étant particulière à la physionomie des personnes contrefaites. Son corps large, et carré, comme celui d'un homme de taille moyenne, était monté sur deux larges pieds; mais la nature semblait avoir oublié les jambes et les cuisses, ou du moins elles étaient si courtes, qu'elles étaient cachées par les vêtements qu'il portait. Ses bras étaient longs et charnus, terminés par deux mains musculeuses, et les endroits qui, dans l'ardeur du travail, restaient découverts, s'étaient hérissés d'un poil noir et rude. On aurait dit que la nature avait destiné les parties de son corps, prises séparément, à être les membres d'un géant, mais qu'ensuite elle les avait par bizarrerie adaptées au corps d'un nain; tant il y avait peu de rapport entre la longueur de ses bras et la force extraordinaire d'un côté, et la petitesse de sa taille de l'autre. Son vêtement était une tunique brune d'une étoffe grossière, de la forme d'un froc de moine, serrée autour de ses reins par une ceinture de peau de chien de mer. Il avait sur la tête un bonnet fait avec une peau de blaireau, ou de quelque autre fourrure grossière, qui ajoutait singulièrement à l'effet grotesque de son ensemble, et couvrait en partie ses traits, dont l'expression habituelle était celle d'une sombre et sinistre misanthropie.

Ce Nain remarquable tenait ses yeux silencieusement fixés sur les deux jeunes gens, et leur lançait des regards hargneux et irrités, lorsque Earnscliff, dans l'espoir de le ramener à une disposition d'esprit moins farouche, lui dit : « Vous avez là une tâche bien pénible, mon ami; permettez-nous de vous aider. »

En conséquence, Elliot et lui, réunissant leurs efforts, placèrent la pierre sur le mur qui commençait à s'élever. Le Nain les surveillait avec l'œil d'un maître, et témoignait par ses gestes son mécontentement ou son impatience, en voyant le temps qu'ils mettaient à ajuster la pierre. Il en indiqua une seconde, et ils la placèrent aussi; puis une troisième, une quatrième, et ils continuèrent à le satisfaire, non sans se fatiguer, car il leur indiquait, comme à dessein, les morceaux les plus lourds et les plus éloignés.

« Oh ! maintenant, l'ami, » dit Elliot, voyant que le Nain déraisonnable en indiquait une autre plus grosse qu'aucune de celles qu'ils eussent remuées, « Earnscliff peut faire comme il voudra ; que vous soyez homme, ou tout autre chose de pire, le diable me torde les doigts si je vais me casser plus long-temps les reins à élever des pierres, comme un manœuvre, sans recevoir seulement un remerciement pour ma peine !

— Remerciement ! » s'écria le Nain avec un geste qui exprimait le plus profond mépris. « Tenez, prenez-le, et engraissez-vous avec. Prenez, et puisse-t-il fructifier autant avec vous qu'avec moi, et avec tout homme, tout reptile qui a entendu ce mot de la bouche de son semblable. Allons, hors d'ici ! ou travaillez, ou partez !

— Voilà une belle récompense que nous recevons, Earnscliff, dit Hobbie, pour avoir construit un tabernacle pour le diable lui-même, et peut-être compromis nos propres âmes par-dessus le marché.

— Notre présence, répondit Earnscliff, ne fait qu'irriter sa frénésie, à ce qu'il paraît ; nous ferions mieux de nous retirer, et d'envoyer quelqu'un lui apporter des vivres et quelques objets de première nécessité. »

C'est ce qu'ils firent en effet. Le domestique qui fut envoyé trouva le Nain travaillant encore à son mur, mais ne put en tirer une seule parole ; et comme il était imbu des superstitions du pays, il n'importuna pas long-temps cet être singulier de ses questions ou de ses avis, mais après avoir placé sur une pierre un peu éloignée les objets qu'il avait apportés, il les laissa à la disposition du misanthrope.

Le Nain continua chaque jour ses travaux avec une activité incroyable et qui paraissait presque surnaturelle. Il faisait souvent en un jour un ouvrage que l'on aurait cru être celui de deux hommes, et son édifice prit bientôt l'apparence des murs d'une hutte, qui, quoique très-petite, et construite seulement de pierres, de mottes de gazon sans mortier, offrait, attendu le volume extraordinaire des pierres employées, un air de solidité peu commune pour une cabane de dimension si petite et d'une construction si grossière. Earnscliff, attentif à tous ses mouvements, ne se fut pas plutôt aperçu du but auquel ils tendaient, qu'il fit porter un certain nombre de pièces de bois propres à une toiture, et qu'il fit déposer près de là, se proposant même d'envoyer le lendemain

des ouvriers pour les mettre en place. Mais l'exécution de son dessein fut prévenue par le Nain, qui, dès le soir même, pendant la nuit et de bonne heure dans la matinée, avait travaillé avec tant d'ardeur et d'adresse qu'il avait presque complété l'arrangement des chevrons. Son second travail fut de couper des joncs et de couvrir sa demeure, ce qu'il exécuta avec une dextérité extraordinaire.

Comme d'autres secours que ceux qu'il pouvait tirer accidentellement d'un passant paraissaient lui répugner, on lui fournit des matériaux convenables à son objet, ainsi que des outils, dont il fit usage avec beaucoup d'habileté. Il construisit la porte et la fenêtre de sa cabane, arrangea un bois de lit grossier, plaça quelques tablettes, et parut devenir d'une humeur moins bourrue à mesure que son habitation devenait plus commode.

Il s'occupa ensuite à former une forte clôture et à cultiver aussi bien qu'il lui fut possible le terrain qu'elle renfermait; et à force de transporter du terreau et de le travailler avec le sol, il parvint à se faire un petit jardin. On doit naturellement penser que, ainsi que nous l'avons déjà fait entendre, cet être solitaire était de temps en temps aidé par les voyageurs qui traversaient par hasard le Moor, aussi bien que par diverses personnes que la curiosité engageait à venir visiter ses travaux. Il était effectivement impossible de voir une créature humaine, qui, au premier coup d'œil, était si peu propre à des ouvrages de fatigue, travailler avec une assiduité aussi constante, sans s'arrêter quelques minutes pour l'aider dans ses opérations; et comme aucun de ces aides accidentels ne connaissait le degré d'assistance que le Nain avait reçu d'autres personnes, la rapidité de ses progrès ne perdait rien à leurs yeux de ce qu'elle avait de merveilleux. L'apparence de force et de solidité de la cabane, construite en un si court espace de temps et par un tel être, et l'habileté supérieure qu'il montrait dans la mécanique et dans les autres arts, tout cela contribua à donner des soupçons aux habitants du voisinage. Ils soutenaient que, si ce n'était pas un fantôme, opinion qu'ils avaient abandonnée, puisqu'il paraissait bien clairement que c'était un être vivant, il fallait cependant qu'il eût des liaisons étroites avec le monde invisible, et qu'il eût choisi cet endroit écarté pour entretenir ses relations sans être dérangé. Ils soutenaient aussi, quoique dans un sens différent de celui que le philosophe donnait à cette phrase, qu'il n'était jamais moins seul que quand il

était seul, et que, des hauteurs qui dominent au loin sur le Moor, des voyageurs découvraient souvent une personne qui était à l'ouvrage avec cet habitant du désert, et qui disparaissait toujours dès qu'on s'approchait de plus près de la cabane. On voyait de temps en temps cette personne assise à côté de lui à la porte, se promenant avec lui dans la plaine, ou l'aidant à aller chercher de l'eau à la fontaine. Earnscliff expliquait ce phénomène en pensant que c'était l'ombre du Nain.

« Du diable s'il a une ombre ! » répliqua Hobbie, zélé défenseur de l'opinion générale ; « il est trop avant dans l'intimité du vieux Satan pour avoir une ombre. D'ailleurs, argumentait-il plus logiquement, qui a jamais vu une ombre entre le corps et le soleil ? Et cette chose, que ce soit ce qu'on voudra, est plus mince et plus grande que le corps lui-même ; on l'a vue plus d'une fois et de deux aussi, s'interposer entre le soleil et lui. »

Ces soupçons, qui, dans d'autres parties du pays, auraient pu donner lieu à des recherches un peu désagréables pour le prétendu sorcier, ne servirent ici qu'à remplir les esprits d'un mélange de crainte et de respect. Le solitaire paraissait éprouver une sorte de plaisir en voyant les marques de timide vénération avec lesquelles le voyageur que le hasard conduisait sur cette route, s'approchait de sa demeure, le regard d'étonnement avec lequel il examinait sa personne et sa retraite, et la promptitude avec laquelle il s'éloignait de ce lieu d'épouvante. Les plus hardis ne s'arrêtaient que le temps nécessaire pour jeter à la hâte un coup d'œil sur les murs de la cabane et sur le jardin, et pour s'excuser par un salut de politesse auquel le Nain daignait quelquefois répondre par un mot ou un signe de tête. Earnscliff passait souvent par là, et rarement sans s'informer de la santé du solitaire, qui paraissait maintenant avoir fait tous ses arrangements pour le reste de sa vie.

Il était impossible de l'engager dans aucune conversation sur ses affaires personnelles. Il n'était, d'ailleurs, ni communicatif, ni abordable sur aucun sujet, bien qu'il parût avoir considérablement perdu de l'extrême férocité de sa misanthropie, ou plutôt tomber plus rarement dans des accès d'aliénation mentale, dont cette férocité était un des principaux symptômes. Aucun raisonnement ne pouvait le déterminer à accepter quelque chose au-delà du strict nécessaire, bien qu'Earnscliff lui fit beaucoup d'autres offres par charité, et ses plus superstitieux voisins par d'au-

tres motifs. Il récompensait les bienfaits de ces derniers par les conseils qu'il leur donnait , lorsqu'il était consulté par eux , ainsi qu'il finit peu à peu par l'être, sur leurs maladies ou celles de leurs bestiaux. Souvent aussi il leur fournissait des remèdes, et paraissait posséder non seulement les simples qui croissaient dans le pays, mais aussi les drogues qui venaient des pays étrangers. Il donnait à entendre à ces personnes que son nom était Elshender le Reclus ; mais bientôt le peuple ne l'appela plus que Curny Elshie, ou le sage hère de Mucklestane-Moor. Il y avait des personnes qui ne se bornaient pas à l'interroger sur leurs maux corporels , mais qui lui demandaient encore des conseils sur d'autres sujets , et il les leur donnait avec ce ton de finesse digne d'un oracle, ce qui confirmait à un haut degré l'opinion où l'on était qu'il était doué de connaissances surnaturelles. Ceux qui le consultaient laissaient ordinairement quelque offrande sur une pierre à quelque distance de la cabane. Si c'était de l'argent , ou quelque chose qu'il ne trouvait pas à propos d'accepter, ou il le jetait loin de lui, ou le laissait à l'endroit où il était sans en faire usage. Dans toutes les occasions, ses manières étaient rudes et insociables, et ses paroles en nombre justement suffisant pour exprimer sa pensée aussi brièvement que possible, et il coupait court à toute communication qui allait à une syllabe de plus que n'en exigeait l'affaire dont il était question. Lorsque l'hiver fut passé et que son jardin lui fournit des herbages et des végétaux , il se borna presque exclusivement à ce genre de nourriture. Il accepta néanmoins deux chèvres que lui donna Earnsliff ; elles se nourrissaient sur le Moor et lui fournissaient du lait.

Lorsque Earnsliff vit que son présent avait été accepté, il alla bientôt après faire une visite à l'ermite. Le vieillard était assis sur une large pierre plate, à la porte de son jardin ; c'était le siège de la science, qu'il occupait ordinairement lorsqu'il était disposé à recevoir ses malades ou ses clients. Il tenait l'intérieur de sa hutte et celui de son jardin aussi sacrés et aussi inaccessibles à tout mortel que les naturels d'Otaïiti tenaient leur Moraï ; probablement il les aurait crus souillés par les pas d'une créature humaine. Lorsqu'il se renfermait dans son habitation , aucune prière ne pouvait le déterminer à se rendre visible, ou à donner audience à qui que ce fût.

Earnsliff avait passé une partie de la journée à pêcher dans une petite rivière à quelque distance de là. Il avait sa ligne à la

main et son panier rempli de truites sur l'épaule. Il s'assit sur une pierre, presque en face du Nain, qui, familiarisé avec sa présence, ne fit d'autre attention à lui qu'en levant sa grosse tête difforme afin de fixer ses regards sur lui, et la laissant ensuite retomber sur sa poitrine, comme s'il eût été occupé de profondes méditations. Earnscliff regarda autour de lui et remarqua que l'ermite avait augmenté ses possessions, en construisant un hangar pour servir d'abri à ses chèvres.

« Vous travaillez beaucoup, Elshie, » dit-il, en cherchant à engager une conversation avec cet être singulier.

« Travailler, répéta le Nain, c'est le moindre des maux attachés à un sort aussi misérable que celui du genre humain; mieux vaut travailler comme moi que s'amuser comme vous.

— Je ne soutiendrai pas qu'il y a de l'humanité dans nos amusements ordinaires de la campagne, Elshie, dit Earnscliff, et cependant....

— Et cependant, interrompit le Nain, ils valent mieux que votre occupation ordinaire; il vaut mieux exercer votre folle et vaine cruauté contre des poissons muets que contre vos semblables. Et néanmoins, pourquoi parlerais-je ainsi? Pourquoi ne pas laisser tout le troupeau des hommes se buter les uns contre les autres, s'entr'égorger et s'entre-dévorant, jusqu'à ce qu'ils soient tous détruits, à l'exception d'un énorme et bien *gras* *Beternoth*; et que celui-ci, après avoir étranglé tous ceux de son espèce et en avoir rongé les os, sa proie venant à lui manquer, il rugisse des jours entiers, parce qu'il n'aura plus de nourriture, et finisse par mourir, *pouce par pouce*, dans les horreurs de la faim? ce serait une *consommation* digne de cette race.

— Vos actions, Elshie, valent mieux que vos paroles; cependant vous cherchez à conserver une race que votre *misanthropie* calomnie.

— C'est vrai, répliqua le nain; mais pourquoi? Écoutez-moi: vous êtes un de ceux que je vois avec le moins de dégoût, et je veux bien, contre mon usage, perdre quelques paroles, par pitié pour votre aveugle infatuation. Si je ne puis envoyer la maladie dans les familles, ou la mortalité parmi le bétail, puis-je mieux arriver au même but qu'en prolongeant la vie de ceux qui peuvent servir à opérer la destruction d'une manière tout aussi efficace? Si Alix de Bower était morte l'hiver dernier, le jeune Ruthwin aurait-il été tué le printemps suivant pour l'amour d'elle? Qui

pensait à parquer son bétail au-dessous de la tour, lorsqu'on croyait que le Red Reiver ¹ de Westburnflat était sur son lit de mort ? Mes potions, mon habileté, l'ont guéri ; et maintenant quel est celui qui ose laisser son troupeau errer dans la plaine sans gardien, ou se coucher sans avoir déchaîné le chien courant ?

— J'avoue, répondit Earnscliff, que vous n'avez pas rendu un grand service à la société par la dernière de ces cures. Mais, en compensation de ce mal, voilà mon ami Hobbie, le brave Hobbie de Heugh-Foot, que vos remèdes ont guéri, l'hiver dernier, d'une fièvre qui aurait pu lui coûter la vie.

— Ainsi pensent, dans leur ignorance et leur folie, les êtres formés du limon de la terre, » dit le Nain avec un sourire de malignité. « Avez-vous remarqué le petit du chat sauvage, qui a été apprivoisé, comme il joue, comme il est folâtre, comme il est doux ? Mais laissez-le avec votre gibier, vos agneaux, votre volaille, sa férocité naturelle reprend son empire ; il saisit, déchire, ravage et dévore.

— Tel est l'instinct de l'animal, répondit Earnscliff ; mais en quoi cela peut-il avoir rapport à Hobbie ?

— C'est son emblème, c'est son portrait, répliqua le solitaire. Il est à présent doux, tranquille et apprivoisé, faute d'occasion de suivre son penchant naturel ; mais que la trompette guerrière sonne, il sera aussi féroce que le plus sauvage de ses ancêtres du Border qui ait jamais brûlé la cabane d'un paysan sans défense. Pouvez-vous nier que, même à présent, il vous excite souvent à tirer une vengeance sanglante d'une injure faite à votre famille, lorsque vous n'étiez qu'un enfant ? » Earnscliff tressaillit ; le solitaire ne parut pas remarquer sa surprise, et continua :

« La trompette sonnera, le jeune limier lapera du sang, et moi je rirai et je dirai : C'est pour cela que je l'ai guéri. » Il s'arrêta un instant, puis il continua : « Telles sont les cures que j'opère ; leur objet, leur but est de perpétuer la masse de misère, et moi-même je joue, dans ce désert, mon rôle dans la tragédie générale. Si vous, Earnscliff, si vous étiez sur votre lit de douleur, peut-être, par pitié, vous enverrais-je une coupe empoisonnée.

— Je vous suis fort obligé, Elshie, dit le jeune laird, et je ne manquerai certainement pas de vous consulter, ayant un espoir aussi consolant d'obtenir votre secours.

— Ne vous flattez pas trop, répliqua l'ermite, de l'espoir que

¹ *Red Reiver* signifie voleur rouge. A. M.

je céderais réellement au sentiment de la pitié, que je regarde comme une faiblesse. Pourquoi chercherais-je à sauver une dupe, qui est aussi propre que vous l'êtes à endurer les maux de la vie, de l'état de misère que ses propres visions et la scélératesse du monde lui préparent. Pourquoi imiterais-je la compassion de l'Indien qui, avec son tomahawk, brise la tête du captif, enlevant par cette action à la race aussi sauvage que moi, tout le plaisir qu'elle s'était promis pendant trois jours, et cela au moment où les tisons étaient allumés, les tenailles chauffées, les couteaux aiguisés, et les chaudrons bouillants, pour déchirer, brûler, bouillir et sacrifier la victime.

— Vous me présentez là un tableau bien effrayant de la vie, Elshie, mais je n'en suis pas découragé; nous sommes sur cette terre, en partie pour endurer et pour souffrir, mais en partie aussi pour agir et pour jouir. La journée de fatigue a sa soirée de repos; même les souffrances que l'on endure avec patience trouvent des adoucissements dans l'idée consolante que l'on a rempli ses devoirs.

— Je repousse une doctrine aussi servile et aussi brute, dit le Nain, dont les yeux s'enflammaient d'une fureur voisine de la démence; je la repousse comme digne seulement des bêtes qui périssent; mais je ne veux plus perdre de paroles avec vous. »

Il se leva précipitamment; mais, avant de se renfermer dans sa hutte, il ajouta avec une grande véhémence: « Cependant, de peur que vous ne pensiez encore que ce qui paraît un bienfait de ma part envers le genre humain, découle de cette source sottise et servile qu'on appelle amour de nos semblables, sachez que, s'il existait un homme qui eût détruit les plus chères espérances de mon âme, qui eût déchiré mon cœur en mille pièces, et enflammé mon cerveau jusqu'à en faire un volcan en éruption, et si la fortune et la vie de cet homme étaient aussi complètement en mon pouvoir que ce vase fragile (saisissant un pot de terre qui était à côté de lui), je ne voudrais pas le réduire en atomes ainsi (le lançant avec fureur contre la muraille), non, » continua-t-il avec plus de calme, mais avec la plus grande amertume, « je le gorgerais de richesses et de puissance, afin d'enflammer ses viles passions, et le mettre à même d'exécuter ses infâmes projets; il ne lui manquerait aucun moyen de satisfaire ses vices et d'exercer sa scélératesse; il serait le centre d'un gouffre qui n'aurait lui-même ni repos ni cesse, mais qui bouillonnerait

avec une fureur continuelle, engloutissant tout vaisseau qui s'approcherait de ses limites : il serait un tremblement de terre, capable de bouleverser même son pays, et de rendre tous ses habitants délaissés, proscrits et misérables... comme moi ! »

L'infortuné avait à peine prononcé ces dernières paroles qu'il rentra précipitamment dans sa cabane, dont il ferma la porte avec la plus grande violence, tira deux verroux, l'un après l'autre, comme pour en défendre l'entrée à tout être de cette odieuse race, qui avait ainsi irrité son âme jusqu'à la frénésie.

Earnseliff s'éloigna du Moor avec un sentiment mêlé de pitié et d'horreur, cherchant à deviner quelle pouvait être la cause étrange et désastreuse qui avait réduit à un aussi triste état l'esprit d'un homme dont les discours faisaient voir qu'il était d'un rang et d'un genre d'éducation au-dessus du commun du vulgaire. Il était également surpris qu'un homme qui habitait le pays depuis si peu de temps, et d'une manière aussi retirée, eût pu recueillir autant de renseignements précis sur le caractère et les affaires privées de ses habitants.

« Il n'est pas étonnant, disait-il en lui-même, qu'avec une information aussi étendue, une pareille manière de vivre, une figure aussi difforme, et des sentiments d'une misanthropie aussi virulente, cet infortuné passe généralement pour avoir fait un pacte avec l'ennemi du genre humain. »

CHAPITRE V.

ISABELLE VÈRE.

Le rocher le plus glacé dans le désert le plus solitaire éprouve, dans sa stérilité, l'influence du printemps; et à la rosée d'avril, ou au rayon du soleil de mai, sa mousse et son lichen se raniment et reverdisent : ainsi le cœur le plus complètement mort au plaisir s'attendrit en voyant les pleurs, se réjouit en voyant le sourire d'une femme.

BEAUMONT.

A mesure que la saison s'avancait, et le temps devenant plus doux, on voyait plus souvent le reclus assis sur la large pierre plate qui était au devant de sa hutte. Un jour, vers l'heure de midi, une compagnie de dames et de cavaliers, très-bien montés, et ayant une suite nombreuse, traversa la bruyère à quelque

distance de son habitation. Des chiens, des faucons, des chevaux de main, augmentaient la foule, et l'air retentissait des cris des chasseurs et du son des cors. Le solitaire était au moment de rentrer dans sa cabane, à la vue d'une troupe aussi joyeuse, lorsque trois jeunes dames, suivies de leurs domestiques, et qui avaient fait un long circuit, après s'être détachées de la compagnie, afin de satisfaire leur curiosité par la vue du sage hère de Mucklestane-Moor, arrivèrent subitement devant lui avant qu'il eût pu effectuer son dessein. La première poussa un cri, et mit sa main devant les yeux, en voyant un objet d'une difformité aussi extraordinaire. La seconde, avec un ricanement hystérique, sous lequel elle cherchait à déguiser sa frayeur, demanda au Nain s'il voulait lui dire la bonne aventure. La troisième, qui était la mieux montée, la mieux habillée, et sans contredit celle des trois qui avait la meilleure tournure, s'avança, comme pour réparer l'incivilité de ses compagnes.

« Nous avons perdu la bonne voie à travers ces lieux marécageux, et nous sommes restées en arrière de notre compagnie, dit la jeune personne; vous voyant, mon père, à la porte de votre maison, nous avons tourné de ce côté-ci, pour...

— Chut ! interrompit le Nain ; si jeune, et déjà si artificieuse ! Vous êtes venue, et vous ne le savez que trop, pour jouir du triomphe de votre jeunesse, de votre opulence et de votre beauté, par le contraste de la vieillesse, la pauvreté et la difformité. Cette conduite est digne de la fille de votre père ; mais elle convient bien peu à la fille de votre mère !

— Avez-vous donc connu mes parents, et me connaissez-vous ? demanda la jeune dame.

— Oui, répondit le Nain ; voici la première fois que vous avez frappé mes yeux éveillés, mais je vous ai souvent vue dans mes rêves.

— Dans vos rêves ?

— Oui, Isabelle Vère, répliqua le Nain ; qu'est-ce que toi ou les tiens ont à démêler avec moi quand je veille ?

— Quand vous veillez, monsieur, » dit l'une des compagnes de miss Vère avec une sorte de gravité moqueuse, « vos pensées sont fixées sans doute sur la sagesse : la folie ne peut probablement s'introduire chez vous que pendant vos moments de sommeil ?

— Pendant les tiens, » répliqua le Nain, d'un ton plus atra-

biltaire qu'il ne convenait à un philosophe ou à un ermite, « la folie exerce continuellement sur toi un empire illimité, éveillée ou endormie.

— Dieu nous bénisse ! dit la dame, c'est un prophète bien certainement.

— Aussi certainement, continua le Nain, que tu es une femme... Une femme, ai-je dit ! j'aurais dû dire une dame... une belle dame. Vous m'avez demandé de vous dire la bonne aventure ; elle est toute simple. Courir sans cesse, pendant toute votre vie, après des folies qui ne valent pas la peine d'être poursuivies, et qui seront mises de côté à mesure que vous les aurez connues ; mais que l'on continue à poursuivre depuis l'enfance, qui est encore chancelante, jusqu'à la vieillesse, qui ne se soutient qu'au moyen de béquilles. Des joujoux et des amusements folâtres dans l'enfance, l'amour et ses absurdités dans la jeunesse, Spadille et Basto dans la vieillesse, se succéderont comme objets de sérieuse occupation ; des fleurs et des papillons au printemps ; des papillons et du coton de chardon dans l'été ; des feuilles flétries dans l'automne et dans l'hiver ; tout cela poursuivi, tout cela saisi, tout cela jeté loin de soi. Partez maintenant, je vous ai dit la bonne aventure.

— Tout cela saisi, cependant, » répliqua en riant la jeune personne, qui était une cousine de miss Vère, « c'est encore quelque chose. Nancy, » continua-t-elle en se tournant vers la timide personne qui s'était approchée la première du Nain, « voulez-vous vous faire dire la bonne fortune ?

— Non pas pour tout au monde, » répondit-elle en se reculant, ce qui a été dit me suffit.

— Eh bien donc ! » dit miss Ilderson en présentant de l'argent au Nain, « je veux payer ma bonne aventure comme si c'était un oracle qui eût parlé à une princesse.

— La vérité, dit le devin, ne saurait ni se vendre ni s'acheter, « et il repoussa son offrande d'un air bourru et dédaigneux.

« Eh bien ! en ce cas, dit la dame, je garderai mon argent pour m'aider dans la course que j'ai à faire.

— Vous en aurez besoin, répondit le cynique. Sans argent, il est peu de personnes qui suivent un plan avec succès ; il en est encore moins qui soient suivies... Arrêtez, » dit-il à miss Vère au moment où ses compagnes s'en allaient, « j'ai quelque chose de plus à vous dire. Vous avez ce que vos compagnes désiraient pos-

séder, ou du moins ce que l'on croit qu'elles possèdent, beauté, richesse, rang, talents.

— Permettez-moi de suivre mes compagnes, bon père, dit miss Vère, je suis à l'épreuve de la flatterie et de la bonne aventure.

— Un instant, » continua le Nain en saisissant la bride du cheval ; « je ne suis ni un devin ordinaire ni un flatteur. Tous les avantages que je viens de vous détailler, tous, et chacun d'eux, ont des maux qui leur correspondent ; un amour malheureux, des affections contrariées, la sombre tristesse d'un couvent ou un mariage odieux. Moi, qui souhaite du mal à tout le genre humain en général, je ne puis vous en désirer davantage, tant le cours de votre vie est assiégé de malheurs.

— Eh bien, mon père ! dit miss Vère, laissez-moi jouir de la prospérité qui est à ma portée, comme d'un adoucissement à l'adversité dont vous me menacez. Vous êtes vieux, vous êtes pauvre ; votre habitation est loin de tout secours humain, dans le cas où vous seriez malade ou dans le besoin ; votre situation vous expose, sous plusieurs rapports, aux soupçons du vulgaire, qui n'est que trop disposé à se porter à des actes de brutalité. Laissez-moi le plaisir de penser que j'ai adouci le sort d'une créature humaine. Acceptez le secours qu'il est en mon pouvoir de vous offrir ; acceptez-le pour l'amour de moi, si ce n'est pas pour l'amour de vous-même, afin que, lorsque j'aurai à endurer les maux que vous ne m'annoncez peut-être que d'une manière trop certaine, je n'aie pas la douleur de réfléchir que les heures d'un temps plus propice auront été tout à fait perdues. »

Le vieillard répondit d'une voix entrecoupée, et presque sans s'adresser à la jeune dame :

« Oui, c'est ainsi que tu devrais penser... c'est ainsi que tu devrais parler, si jamais les discours des hommes étaient d'accord avec leurs pensées. Ils ne le sont pas... non, ils ne le sont pas... Hélas ! ils ne peuvent pas l'être. Et cependant... Attendez ici un instant... ne bougez pas jusqu'à mon retour. » Il alla à son petit jardin, et revint avec une rose à moitié épanouie.

— Tu m'as fait verser une larme, la première qui ait mouillé ma paupière depuis bien des années. Reçois ce gage de ma reconnaissance pour un tel bienfait. Ce n'est qu'une rose ordinaire ; conserve-la cependant, et ne l'en sépare point ! Viens me trouver à l'heure de l'adversité. Montre-moi cette rose, ou même une seule feuille ; fût-elle aussi flétrie que mon cœur... fût-ce dans les ac-

cès les plus violents et les plus terribles de ma rage contre un monde que j'abhorre, elle fera renaître dans mon sein des pensées plus douces, et dans le tien peut-être l'espoir d'un avenir plus heureux. Mais point de message... point d'intermédiaire. Viens toi-même, et mon cœur et ma porte, qui sont fermés pour tout autre humain, s'ouvriront pour toi et tes chagrins. Maintenant tu peux partir. »

Il lâcha la bride, et la jeune dame s'éloigna, après avoir témoigné ses remerciements à cet être singulier, autant que put le lui permettre la surprise que lui avait causée un discours aussi extraordinaire, se tournant fréquemment pour regarder le Nain, qui restait toujours à la porte de son habitation, et observait sa course à travers le Moor vers le château de son père Ellieslaw, jusqu'à ce que le revers de la colline la dérobat à ses yeux ainsi que toute la compagnie.

Cependant les dames se mirent à plaisanter avec miss Vère sur l'étrange entrevue qu'elles venaient d'avoir avec le très-renommé sorcier de Mucklestane-Moor. Le bonheur est pour Isabelle seule partout où elle se trouve; son faucon abat le coq noir de la bruyère; ses yeux blessent le cœur de l'amant; il ne reste plus aucune chance pour ses compagnes et ses cousines; le magicien lui-même n'a pu résister au pouvoir entraînant de ses charmes. Par pitié, ma chère Isabelle, vous devriez cesser d'accaparer à ce point-là, ou du moins établir un magasin et vendre à l'une et à l'autre tout ce que vous n'avez pas l'intention de garder pour votre propre compte.

« Je vous céderai tout, répliqua miss Vère, et le magicien avec, à très-bon marché.

— Non, Nancy aura le magicien, dit miss Ilderson, pour suppléer au déficit; elle n'est pas tout à fait sorcière elle-même, vous savez bien.

— Ah! bon Dieu, ma sœur, dit la jeune miss Ilderson, que ferais-je d'un monstre aussi effroyable? J'ai fermé les yeux, après lui avoir jeté un seul regard, et je vous proteste qu'il me semblait que je le voyais encore, bien que je tinsse mes paupières aussi serrées que je le pouvais.

— C'est dommage, répondit sa sœur; souvenez-vous toujours, Nancy, de choisir un admirateur dont les défauts disparaissent en fermant les yeux dessus. Eh bien! dans ce cas, je m'imagine qu'il faut que je le prenne moi-même, et que je le mette dans le cabinet où maman tient ses curiosités du Japon, afin de montrer que

l'Écosse peut produire un spécimen d'argile mortelle, façonnée de manière à lui donner une forme dix mille fois plus affreuse que celles que les imaginations de Canton et de Pékin, toutes fertiles qu'elles sont en représentations de monstres, ont immortalisées sur la porcelaine.

— Il y a quelque chose de si triste dans la situation de cet homme, dit miss Vère, que je ne puis, ma chère Lucy, partager votre gaieté aussi volontiers que de coutume. S'il est sans ressources, comment pourra-t-il subsister dans ce vaste désert, éloigné comme il l'est de tout secours humain ? Et s'il parvient à s'en procurer quelques-uns accidentellement, le seul soupçon qu'il a ces moyens ne l'exposera-t-il pas à être pillé et assassiné par quelqu'un des brigands qui sont dans le voisinage ?

— Mais vous oubliez que l'on dit que c'est un sorcier, dit Nancy Ilderson.

— Et si sa magie diabolique venait à lui manquer, répliqua sa sœur, je lui conseillerais de se fier à sa magie naturelle, et de présenter subitement son énorme tête et son visage hors de nature en dehors de la fenêtre, justement en vue des assaillants. Je doute que le plus hardi voleur voulût se hasarder à lui jeter un second coup d'œil. Quant à moi, je voudrais avoir à ma disposition cette tête de Gorgone, seulement pendant une demi-heure.

— Pourquoi faire, Lucy ? demanda miss Vère.

— Oh ! je ferais fuir du château ce sombre, raide et pompeux sir Frédéric Langley, qui est si fort dans les bonnes grâces de votre père, et si peu dans les vôtres. Je vous proteste que je serai toute ma vie reconnaissante envers le sorcier, seulement pour la demi-heure pendant laquelle nous avons été débarrassées de la compagnie de cet homme, en nous écartant de la route pour aller rendre visite à Elshie.

— Que diriez-vous donc ? » dit miss Vère à voix basse, et de manière à ne pas être entendue de la plus jeune sœur, qui marchait en avant, le sentier étant trop étroit pour admettre trois personnes de front, « que diriez-vous, ma chère Lucy, si l'on vous proposait de joindre sa compagnie à la vôtre pour la vie ?

— Ce que je dirais ? répondit-elle ; je dirais : *Non, non, non*, trois fois non, et chaque fois plus haut que la précédente, jusqu'à ce qu'on m'ait entendue à Carlisle.

— Et sir Frédéric dirait alors que dix-neuf refus sont un demi-consentement, dit miss Vère.

— Cela dépend entièrement, répliqua miss Lucy, de la manière dont ces refus sont exprimés. Je vous déclare que les miens seraient absolument péremptoires.

— Mais, reprit miss Vère, si votre père vous disait : Consentez, ou... ?

— Je courrais le risque de toutes les conséquences de son *ou*, fût-il le père le plus cruel dont les légendes fassent mention, pour remplir le blanc de l'alternative, répondit-elle sur-le-champ.

« Mais, » dit miss Vère en insistant, « s'il vous menaçait d'une tante catholique, d'une abbesse et d'un cloître ?

— Alors, répondit miss Ilderson, je le menacerais d'un gendre protestant et serais charmée de trouver quelque occasion de lui désobéir en acquit de ma conscience. Et maintenant que Nancy est hors de portée de nous entendre, je vous dirai sérieusement que je pense que vous seriez excusable devant Dieu et devant les hommes, si vous refusiez de donner votre consentement à un mariage aussi absurde par tous les moyens en votre pouvoir. Un homme orgueilleux, caché, ambitieux, cabalant contre l'État, infâme par son avarice et sa cruauté, mauvais frère, dur et inhumain envers ses parents.... Ma chère Isabelle, plutôt la mort que de l'épouser !

— Faites en sorte que mon père ne sache pas que vous me donnez un semblable conseil, dit miss Vère, ou bien, ma chère Lucy, il faudrait dire adieu au château d'Ellieslaw.

— Je dirais adieu au château d'Ellieslaw de bon cœur, dit son amie, si je vous en voyais une fois dehors et placée sous l'égide d'un protecteur plus tendre et plus rempli de bonté que celui que la nature vous a donné. Ah ! si mon pauvre père jouissait de son ancienne santé, avec quel plaisir il vous aurait reçue et vous aurait donné un asile, jusqu'à ce que cette ridicule et cruelle persécution eût entièrement cessé !

— Ah ! plutôt à Dieu que cela fût, répondit Isabelle ; mais je crains que votre père, avec sa santé si faible, ne soit absolument hors d'état de me protéger contre les moyens que l'on emploiera tout de suite pour ramener la pauvre fugitive.

— Je le crains en effet, répliqua miss Ilderson ; mais nous réfléchissons là-dessus et nous aviserons à quelque moyen. Maintenant que votre père et ses hôtes paraissent sérieusement occupés de quelque complot mystérieux, à en juger par le nombre des messages qui vont et viennent, et par les figures étrangères qui

paraissent et disparaissent sans être annoncées sous aucun nom , par l'empressement que l'on met à rassembler et à nettoyer des armes , par l'air d'inquiétude et de tumulte qui semble agiter tout ce qu'il y a d'hommes dans le château , il n'y aurait pas d'impossibilité à ce que nous aussi , en supposant toujours que l'on poussât les choses à l'extrémité , nous en vinssions à organiser une petite conspiration , pour servir de supplément à la leur. J'espère que ces messieurs ne se sont pas réservé toute la science de la politique , et il y a un associé que je serais bien aise d'admettre dans notre conseil.

— Surtout que ce ne soit pas Nancy , dit miss Vère.

— Oh ! non , répondit miss Ilderson ; Nancy , quoique excellente fille et tendrement attachée à vos intérêts , serait un insipide conspirateur , aussi insipide que Renault avec ses conjurés subalternes dans *Venise sauvée*. Non , celui-ci est un Jaffier , ou un Pierre , si vous préférez son rôle ; et cependant , quoique je sache que je vous ferai plaisir , je n'ose vous dire son nom , de crainte de vous contrarier en même temps. Ne sauriez-vous deviner ? quelque chose qui a rapport à *aigle* et à *rocher* ; il ne commence pas par *aigle* en anglais , mais par quelque chose qui y ressemble beaucoup en écossais ¹.

— Ce ne peut être le jeune Earnscliff , que vous voulez désigner , Lucy , » dit miss Vère dont le visage se couvrit d'une forte rougeur.

« Qui donc voudrais-je dire ? répliqua Lucy ; les Jaffier et les Pierre sont rares dans ce pays-ci , quoiqu'il devienne facile d'y trouver un assez bon nombre de Renault et de Bedamar.

— Comment pouvez-vous parler d'une manière aussi folle , Lucy ? Vos pièces de théâtre et vos romans vous ont positivement tourné la tête. Vous ne connaissez pas d'ailleurs les inclinations de M. Earnscliff ni les miennes ; vos conjectures et vos idées bizarres ont pu seules les suggérer ; et mon père , sans le consentement duquel je ne voudrais pas me marier , ne consentirait jamais... indépendamment de tout cela , il y a la fatale querelle.

— Lorsque son père fut tué ? répliqua Lucy. Mais il y a très-long-temps de cela , et j'espère que nous ne vivons plus dans ces temps d'animosités féroces , où une querelle entre deux familles se transmettait de père en fils , comme une partie d'échecs en Espagne , et où il se commettait un meurtre ou deux à chaque gé-

¹ L'interlocutrice joue ici sur le mot *Earnscliff*, qui a été expliqué plus haut. A. M.

nération, seulement pour empêcher l'affaire de s'assoupir. A l'égard de nos querelles nous en agissons de même maintenant que pour nos vêtements; nous les taillons à notre mode, et les usons de notre temps; et nous ne songeons pas plus à venger les querelles de nos pères qu'à porter leurs pourpoints et leurs hauts-de-chausses tailladés.

— Vous traitez ceci beaucoup trop légèrement, Lucy, dit miss Vère.

— Pas du tout, ma chère Isabelle. Considérez que, bien que votre père fût présent à cette malheureuse affaire, on n'a jamais cru que ce fût lui qui porta le coup fatal. D'ailleurs, dans les anciens temps, lorsqu'il survenait des massacres entre les clans, les alliances subséquentes étaient si loin d'être impossibles, que la main d'une fille ou d'une sœur était souvent le gage d'une réconciliation. Vous riez de mon érudition en fait de romans; mais je vous assure que, si votre histoire était écrite, comme celle de plus d'une héroïne moins malheureuse et moins digne d'être célébrée, le lecteur judicieux vous déclarerait la dame et l'amante d'Earnscliff, d'après l'obstacle même que vous regardez comme insurmontable.

— Mais nous ne sommes plus au temps des romans, dit miss Vère, mais bien à celui des réalités, car voilà le château d'El-lieslaw.

— Et voilà sir Frédéric Langley à la porte, ajouta miss Ilderson, tout prêt à aider aux dames à descendre de leurs palefrois. J'aimerais autant toucher un crapaud, mais je veux le désappointer et prendre le vieux Horsington, le valet d'écurie, pour mon grand écuyer. »

En parlant ainsi, l'enjouée jeune dame donna un coup de houssine à son cheval, fit en passant un salut familial à sir Frédéric, qui se disposait à le saisir par la bride, continua à aller au petit galop et sauta dans les bras du vieux palefrenier. Isabelle en aurait bien fait autant si elle eût osé; mais son père était là, et un sombre mécontentement se manifestait déjà sur une figure particulièrement propre à exprimer des passions plus acerbes; elle se vit donc forcée de recevoir les soins de son odieux adorateur.

CHAPITRE VI.

LE MARAUDEUR.

Nous qui sommes les gardes du corps de la nuit, ne permettons pas qu'on nous appelle les voleurs de butin du jour. Soyons les forestiers de Diane, les gentils-hommes de l'ombrage, les favoris de la lune.

SHAKSPEARE. *Henri IV*, 1^{re} partie.

Le solitaire avait passé dans l'enclos de son jardin le reste du jour où il avait eu une entrevue avec les jeunes dames. Le soir le trouva assis de nouveau sur sa pierre favorite. Le soleil, qui, en se couchant au milieu des flots de nuages roulant les uns sur les autres, avait pris une teinte rouge, jetait un sombre éclat sur le Moor et colorait d'une teinte plus foncée le large contour des montagnes couvertes de bruyères qui entouraient cette affreuse solitude.

Le Nain contemplait les nuages, qui devenaient continuellement plus obscurs par l'effet des masses de vapeurs qui s'amoncelaient les unes sur les autres, et lorsqu'un rayon fort, mais d'un rouge sombre, du soleil qui était près de disparaître, vint tomber d'aplomb sur la figure sauvage du solitaire, on aurait bien pu le prendre pour le démon de l'orage qui se préparait, ou pour quelque gnome sorti précipitamment des entrailles de la terre, à la vue des signes souterrains qui en annonçaient l'approche. Comme il était dans cette posture, ses regards sombres tournés vers le ciel qui devenait toujours plus obscur et plus orageux, un cavalier arriva au galop près de lui, et s'arrêtant comme pour donner à son cheval le temps de reprendre haleine, fit une sorte de salut à l'anachorète avec un air d'effronterie mêlée de quelque embarras.

Le cavalier était grand, mince, sec, mais singulièrement athlétique, ossu et nerveux, comme quelqu'un qui a passé toute sa vie dans ces exercices violents qui empêchent le corps de prendre une augmentation de volume, tandis qu'ils endurent les membres et accroissent la force musculaire. Son visage, dont les traits étaient durs, brûlé par le soleil, tout parsemé de taches de rousseur, avait une expression sinistre de violence, d'audace et de ruse, que l'œil de l'observateur distinguait facilement. Des che-

veux d'un roux foncé, des sourcils d'une couleur presque rouge, sous lesquels deux yeux gris lançaient des regards perçants, complétaient la description du cavalier, dont la présence était toujours de mauvais augure. Il avait des pistolets à ses arçons, et un autre à sa ceinture, malgré le soin qu'il avait pris de les cacher en boutonnant son pourpoint. Il avait sur sa tête un casque d'acier rouillé, et portait une jaquette de peau de buffle taillée un peu à l'antique, des gants dont celui de la main droite était garni de petites écailles de fer, comme l'ancien gantelet ; et enfin un long sabre servait de complément à son équipement.

« Eh bien ! dit le Nain, voilà donc le pillage et le meurtre encore une fois à cheval ?

— A cheval ? répondit le bandit ; oui, sans doute, Elshie ; votre science médicale m'a mis en état de remonter mon bon cheval bai.

— Et toutes ces promesses d'amendement que vous avez faites pendant votre maladie sont donc oubliées ? continua Elshender.

— Tout est parti net, avec les tisanes et la panade, répondit le convalescent éhonté ; vous savez bien, Elshie, car on dit que vous connaissez parfaitement le personnage :

Le diable, atteint de maladie,
De se faire moine eut envie ;
Mais sitôt qu'il se porta bien,
Il n'en fit rien.

— Tu dis vrai, répliqua le solitaire ; il serait tout aussi facile d'enlever au loup sa soif du carnage, ou d'empêcher le corbeau de sentir l'odeur des cadavres, que de te guérir de tes maudits penchants.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? c'est inné en moi jusque dans la moelle de mes os. Mais, mon brave, tous les garçons de la famille des Westburnflat ont été depuis plus de dix générations des rôdeurs et des pillards ; ils ont tous bu sec et fait bonne vie, tirant une vengeance cruelle d'une légère offense, et ne manquant jamais d'argent, faute d'avoir voulu en gagner.

— Tu as raison, dit le Nain, et tu es bien le loup le plus achevé que l'on ait jamais vu sauter la nuit dans une bergerie. Pour quelle mission infernale es-tu en course maintenant ?

— Votre science ne saurait-elle vous le faire deviner ?

— Tout ce que je sais, répondit le Nain, c'est que ton dessein

est mauvais, que ton action sera pire, et que le résultat sera plus affreux encore.

— Et vous ne m'en aimez que mieux pour cela, n'est-ce pas, père Elshie? reprit Westburnflat; vous me l'avez toujours dit d'ailleurs?

— J'ai des raisons pour aimer tous ceux qui sont des fléaux pour leurs semblables, répliqua le solitaire; et tu es un de ceux qui se plaisent à répandre le sang!

— Non! non! non! Je ne suis jamais sanguinaire, à moins qu'on n'oppose de la résistance, car cela irrite un homme, vous savez. Après tout, ce n'est pas grand'chose que couper la crête à un jeune coq qui a chanté un peu trop haut et trop fièrement.

— Ce ne serait pas par hasard au jeune Earnscliff? » demanda le solitaire avec quelque émotion.

« Au jeune Earnscliff? répondit-il; non, *pas encore* au jeune Earnscliff; mais son tour pourra venir, s'il ne veut pas se tenir pour averti, et s'en retourner à la ville de son canton, où il serait mieux à sa place, que de courir le pays et de détruire le peu de daims qui nous restent; il prétend agir comme magistrat, et écrit des lettres aux grands personnages d'Auld-Reckie ¹, sur l'état de trouble du canton; qu'il prenne garde à lui!

— Alors ce doit être Hobbie de Heugh-Foot, dit Elshie; quel mal ce garçon-là t'a-t-il fait?

— Quel mal? oh! pas grand mal. Mais j'ai appris qu'il disait que je m'étais absenté du jeu le soir du mardi-gras, parce que j'avais peur de lui; tandis que c'était seulement du garde-paix, car il y avait un mandat d'arrêt contre moi. Je tiendrai tête à l'inimitié d'Hobbie et de tous ceux de son clan. Mais ce n'est pas tant pour cela que pour lui donner une leçon et lui apprendre à ne pas parler trop légèrement de ceux qui valent mieux que lui. Je vous assure qu'il aura perdu la meilleure plume de son aile avant demain matin. Adieu, Elshie; j'ai quelques bons enfants qui m'attendent dans les bois, là-bas. Je vous verrai en revenant et vous régalerai d'un beau récit, en retour de vos ordonnances. »

Avant que le Nain eût eu le temps de réfléchir à la réponse qu'il allait faire, le bandit de Westburnflat donna de l'éperon à son cheval. L'animal, faisant un écart à la vue d'une des pierres qui étaient éparses de tous côtés, s'éloigna du sentier. Le cavalier le piqua sans modération et sans pitié. Le cheval furieux, se

¹ *Auld reckie*, « la vieille enfumée, » pour désigner Édimbourg. A. M.

dressa , rua , plongeait et sauta comme un daim , avec ses quatre pieds en même temps au-dessus terre. Ce fut en vain ; le cavalier impitoyable resta sur la selle, comme s'il eût fait partie du cheval qu'il montait , et après une lutte courte , mais violente , força l'animal dompté à avancer dans le sentier et à le parcourir d'une vitesse qui le déroba bientôt à la vue du solitaire.

« Ce brigand, dit le Nain, ce scélérat, froid, endurci, impitoyable ; ce misérable, qui ne songe qu'à commettre des crimes, a des muscles , des nerfs , des membres , et assez de force et d'activité pour contraindre un animal plus noble que lui à le conduire à l'endroit où il va exécuter son coupable projet ; tandis que moi , si j'avais la faiblesse de désirer de mettre sa malheureuse victime sur ses gardes , et de sauver une famille dénuée de secours, je me verrais frustré dans mes bonnes intentions par la décrépitude qui m'enchaîne dans ce lieu ! Eh ! pourquoi désirerais-je qu'il en fût autrement ? Qu'ont à voir ma voix de chat-huant , ma taille hideuse , et mes traits difformes avec les plus beaux ouvrages de la nature ? Ne reçoit-on pas même mes bienfaits avec des sentiments mal déguisés d'horreur et de dégoût ? Et pourquoi m'intéresserais-je à une race qui me regarde comme un monstre et un être pros- crit , et qui m'a traité comme tel ? Non ; par toute l'ingratitude que j'ai recueillie , par toutes les injures que j'ai souffertes , par l'emprisonnement que j'ai subi , les coups que j'ai reçus et les chaînes dont j'ai été chargé , j'étoufferai les sentiments d'humanité qui s'élèvent malgré moi dans mon cœur. Je ne veux plus être assez insensé pour m'écarter de mes principes , comme cela m'arrivait toutes les fois qu'on faisait un appel à mes sentiments ; comme si moi, pour qui personne n'a le plus faible degré de compassion , je devais en avoir pour qui que ce fût ! Que le destin fasse rouler son char armé de faux à travers la masse désolée et tremblante de l'humanité , et je ne serai pas assez sot pour aller jeter ce corps décrépît , cette masse informe de mortalité , sous les roues de son char , pour que le Nain , le sorcier , le bossu , puisse sauver du danger quelque être plus beau et plus actif , et que tout le monde applaudisse à cet échange ? Non , jamais... Et cependant cet Elliot... Ce pauvre Hobbie , si jeune , si brave , si franc , si... je ne veux plus y penser. Je ne pourrais le secourir quand même je le voudrais , et je suis résolu... fermement résolu à ne pas le secourir , quand même le désir que j'en formerais serait le gage de sa sûreté. »

Ayant ainsi terminé son soliloque , il rentra dans sa cabane pour se mettre à l'abri de l'orage qui s'approchait rapidement , et de la pluie qui s'annonçait par de lourdes et larges gouttes. Les derniers rayons du soleil disparurent entièrement , deux ou trois coups de tonnerre se firent entendre au loin , se succédant à de courts intervalles , et en faisant retentir les montagnes du voisinage , comme le bruit de quelque bataille qui aurait eu lieu dans le lointain.

CHAPITRE VII.

L'INCENDIE.

Orgueilleux oiseau de la montagne, tes plumes seront arrachées.....

Retourne dans ta demeure, désormais solitaire ; retournes-y, car la noirceur des cendres marquera l'endroit où elle était placée, aussi bien que les cris d'une mère au désespoir en voyant ses petits mourants de faim.

THOMAS CAMPBELL.

La nuit continua d'être sombre et orageuse , mais le matin se leva comme rafraîchi par la pluie. Le Mucklestane-Moor , avec ses larges monticules d'un terrain stérile, entrecoupés de flaques d'eau marécageuses , semblait prendre un aspect riant sous l'influence d'un ciel serein, de même que la bonne humeur peut répandre un charme inexprimable sur la physionomie la plus ordinaire. La bruyère était très-touffue et richement fleurie. Les abeilles , que le solitaire avait ajoutées à son établissement rural , sorties alors de leurs ruches , voltigeaient aux environs et remplissaient l'air des murmures de leur industrie. Lorsque le vieillard sortit de sa petite hutte , ses deux chèvres vinrent au devant de lui, et lui léchèrent les mains en reconnaissance des herbages qu'il leur fournissait de son jardin.

« Chez vous du moins , dit-il , chez vous il n'y a point de différence de conformation qui puisse altérer vos sentiments de gratitude envers votre bienfaiteur. Pour vous , le corps le mieux proportionné que jamais statuaire ait façonné serait un objet d'indifférence ou d'alarme , s'il se présentait à la place du tronc informe aux soins duquel vous êtes accoutumées. Lorsque j'étais dans le monde, ai-je jamais reçu de pareilles preuves de gratitude?

Non ; le domestique que j'avais élevé dès son enfance faisait des grimaces tout le temps qu'il se tenait derrière ma chaise ; l'ami que j'avais soutenu de ma fortune , et pour l'amour de qui j'avais même souillé... (il s'arrêta , frémissant d'un mouvement fortement convulsif) celui-là même, pensa que j'étais plus fait pour la société des êtres privés de raison , pour tous les genres de contrainte qu'on n'a pas honte de leur imposer , pour les privations qu'on a la cruauté de leur faire souffrir , que pour aucune communication avec le reste des hommes. Hubert seul... , mais Hubert aussi finira un jour par m'abandonner. Ils sont tous les mêmes ; c'est une masse de méchanceté , d'égoïsme et d'ingratitude ; ce sont des misérables, qui sont criminels jusque dans leur dévotion, et d'une telle dureté de cœur, que ce n'est même pas sans hypocrisie qu'ils remercient Dieu du soleil qui les échauffe , et de l'air pur qu'ils respirent. »

Tandis qu'il était plongé dans ses sombres réflexions, il entendit les pas d'un cheval de l'autre côté de son enclos , et une forte voix de basse-taille , qui chantait avec la gaieté qu'inspire un cœur exempt de soucis :

« Bon Hobbie Elliot, bon Hobbie, écoutez !
Je m'en vais avec vous ; venez vite, et partez. »

Au même instant , un grand levrier dressé à la chasse du daim sauta par-dessus la barrière de l'ermite. Les chasseurs de ces cantons savent très-bien que la forme et l'odeur des chèvres ressemblent tellement à celles des animaux qui font l'objet ordinaire de leur chasse, que les levriers les mieux dressés s'élancent quelquefois sur elles. Le chien en question abattit et étrangla en un instant une des chèvres de l'ermite, tandis que Hobbie Elliot qui survint, sauta rapidement à bas de son cheval, mais ne put arracher l'innocent animal de la gueule du levrier qu'au moment où la victime était près d'expirer. Le Nain regarda pendant quelques instants les convulsions de sa favorite expirante , jusqu'à ce que la pauvre chèvre étendit ses membres , dans les tiraillements et les frissons de ses derniers moments d'agonie. Alors il fut saisi d'un accès de frénésie, et tirant du fourreau un long couteau affilé, ou poignard , qu'il portait sous son habit , il allait le lancer sur le chien , lorsque Hobbie , s'apercevant de son dessein , s'y opposa , lui saisit la main , et s'écria : « Ne touchez pas le chien , brave homme ; ne touchez pas le chien ; non, non ; ce n'est pas non

plus de cette manière qu'il faut donner des leçons à Killbuck. »

Le Nain tourna sa rage contre le jeune fermier, et par un effort soudain, beaucoup plus vigoureux que Hobbie ne l'aurait attendu d'un aussi petit corps, dégagea son poignet, et dirigea son poignard vers le cœur d'Elliot. Tout ceci se passa dans un clin d'œil, et le solitaire irrité aurait pu compléter sa vengeance, en plongeant le fer dans le sein de Hobbie, s'il n'eût pas été retenu par un sentiment intérieur qui lui fit jeter le poignard loin de lui.

« Non, » s'écria-t-il en se privant ainsi volontairement des moyens d'assouvir sa rage, « non pas deux fois, non pas deux fois. »

Hobbie recula d'un ou deux pas, tout surpris, tout décomposé et tout confus du danger dans lequel l'avait mis un être en apparence aussi méprisable.

« Il a le diable au corps pour la force et la méchanceté, » furent les premiers mots qui lui échappèrent et qui furent suivis des excuses qu'il fit sur l'accident qui avait donné lieu à leur querelle. « Je ne prétends pas non plus justifier tout à fait Killbuck, dit-il, et je vous assure, Elshie, que je suis tout aussi fâché que vous du malheur qui est arrivé; mais je veux vous envoyer deux chèvres et deux brebis de deux ou trois ans, mon brave, pour réparer tout cela. Un homme sensé comme vous ne devrait pas en vouloir à un pauvre animal privé de la parole et de la raison; vous voyez bien que la chèvre est comme la cousine germaine du daim, en sorte qu'il n'a fait que suivre l'instinct de la nature après tout. Si c'eût été un petit agneau, il y aurait eu bien plus à dire. Vous devriez avoir des brebis, Elshie, et non des chèvres, dans un endroit où il y a tant de chiens employés à la chasse au daim. Mais je vous enverrai les unes et les autres.

— Misérable ! dit l'ermite, ta cruauté a détruit une des seules créatures vivantes qui voulussent me regarder avec bonté.

— Cher Elshie, répondit Hobbie, je suis désolé que vous ayez un motif pour me parler ainsi, et je vous assure que c'est bien contre ma volonté qu'un pareil malheur est arrivé. Cependant il est bien vrai que j'aurais dû faire attention à vos chèvres et garder mes chiens. Je vous proteste que j'aurais préféré qu'ils eussent mis en pièces le plus beau belier de mes troupeaux. Allons, mon brave, oublie et pardonne... je suis tout aussi fâché que vous. Mais je vais me marier, voyez-vous, et cela m'ôte toute autre idée de la tête, je crois. Voilà mes deux frères qui amènent le repas de

noces, ou une bonne partie, sur un traîneau par la route de River's Slack, trois chevreuils comme on n'en a jamais vu courir dans la plaine de Dallomlia, comme dit la chanson; ils n'ont pas pu venir directement à cause du mauvais chemin. Je vous enverrais bien un morceau de venaison, mais vous n'en voudriez peut-être pas, car c'est Killbuck qui l'a chassée. »

Pendant ce long discours, par lequel le bon Borderer s'efforçait, par tous les raisonnements imaginables, d'apaiser le Nain offensé, celui-ci resta quelque temps les yeux baissés, comme plongé dans la plus profonde méditation. Enfin Hobbie l'entendit s'écrier : « La nature? oui, c'est effectivement la marche ordinaire de la nature. Le fort saisit et étrangle le faible; le riche opprime et dépouille le pauvre; celui qui est heureux, ou celui qui est assez sot pour le croire, insulte à la misère de l'infortuné et lui enlève une partie de ses consolations. Va-t'en, toi qui as trouvé moyen de mettre le comble à l'affliction du plus misérable des mortels; toi qui m'as privé de ce que je regardais presque comme une source de consolation. Retire-toi, et va jouir du bonheur dont tu comptes jouir chez toi!

— Je veux ne point sortir d'ici, dit Hobbie, à moins de vous emmener avec moi, ou qu'au moins vous me disiez que vous auriez du plaisir à assister à la noce lundi prochain. Il y aura une centaine de bons et vigoureux Elliot pour courir la brouze ¹. On n'aura jamais rien vu de pareil depuis le temps du vieux Martin de Preakin-Tower; je pourrais vous envoyer le traîneau avec un joli poney.

— Comment, c'est à moi que vous proposez de retourner dans la société du commun des hommes! » dit le reclus, de l'air du plus profond dédain.

« Commun! répliqua Hobbie; pas si commun que vous voulez bien le dire. Les Elliot sont depuis long-temps connus pour être une bonne famille.

— Va-t'en! retire-toi! répéta le Nain; et puisses-tu trouver chez toi autant de mal que tu en as fait ici. Si je ne vais pas moi-même avec toi, vois si tu peux échapper à ce que mes compagnons, le courroux et la misère, auront apporté sur le seuil de ta porte avant ton arrivée.

— Ne parlez donc pas ainsi, Elshie. Vous savez vous-même que personne n'a trop bonne opinion de votre bonté; je n'ai plus

¹ Course à cheval qui a lieu dans une noce écossaise. A. M.

qu'un mot à vous dire. Vous me faites entendre par vos discours que vous me souhaitez du mal, ainsi qu'aux miens; maintenant, s'il arrivait quelque malheur à Grâce (ce qu'à Dieu ne plaise! ou à moi, ou à mon pauvre chien); ou bien si je ne suis en sûreté, ou si j'éprouve quelque préjudice en ma personne, mes propriétés ou mon argent, je n'oublierai point à qui j'en serai redevable.

— Va-t-en, rustaud! s'écria le Nain; va-t'en chez toi, dans ta demeure, et songe à moi, lorsque tu verras ce qui est arrivé.

— Allons, allons, » dit Hobbie en remontant à cheval; « on ne gagne rien à discuter avec des gens contrefaits; ils sont toujours tels que la nature les a faits; mais j'ai à vous dire, voisin, que si les choses se passent autrement que bien à l'égard de Grâce Armstrong, je vous ferai une bonne peur, si seulement l'on peut trouver un baril goudronné dans les cinq paroisses. »

Il avait à peine prononcé ces paroles, qu'il s'éloigna. Elshie, après l'avoir regardé avec un sourire de mépris et d'indignation, prit une bêche et une pioche, et s'occupa à creuser une fosse pour enterrer sa chèvre favorite.

Un léger coup de sifflet et les mots : « Hist, Elshie, hist! » vinrent l'interrompre dans cette triste occupation. Il leva les yeux et vit devant lui le bandit rouge de Westburnflat. Comme le meurtrier de Bangur, il y avait du sang sur son visage, aussi bien qu'aux molettes de ses éperons et aux flancs de son cheval.

— Eh bien! brigand, demanda le Nain, ton affaire est-elle faite?

— Oui, oui, n'en doutez pas, répondit le flibustier; lorsque je monte à cheval, mes ennemis peuvent se lamenter d'avance. Ils ont eu plus de lumière que de plaisir, ce matin, à Heugh-Foot. Il y a là maintenant une grande étable à vaches vide, et des lamentations, et des cris, au sujet de la jolie fiancée.

— La fiancée? demanda le Nain.

— Oui, répondit-il; Charlie Cheatthe-Woodie¹, comme nous l'appelons, c'est-à-dire Charlie Foster, de Tinning Beck, a promis de la garder dans le Cumberland jusqu'à ce que l'orage soit dissipé. Elle m'a vu et m'a reconnu dans la bagarre, car mon masque est tombé un moment. Je pense que ma personne ne serait plus en sûreté, si elle revenait ici, car les Elliot sont nombreux, et qu'ils aient tort ou raison, ils se soutiennent si bien! Maintenant le but principal de ma visite est de vous demander comment je puis la mettre en sûreté.

¹ Charles-nargue-le-gibet. A. M.

— Voudrais-tu donc l'assassiner? demanda le Nain.

— Oh non, non, répondit Westburnflat, je ne le voudrais pas, si je pouvais faire autrement... Mais on dit que l'on peut quelquefois envoyer fort joliment des gens aux colonies, en les embarquant dans un de nos ports, et qu'il y a même quelque chose de bon pour ceux qui amènent de jolies filles. Le bétail femelle manque au-delà des mers, tandis qu'ici il n'est pas rare. Je songe à faire mieux pour elle. Il y a une dame qui, à moins qu'elle ne devienne meilleure, doit, bon gré mal gré, être envoyée dans les pays étrangers; j'aurais envie de lui donner Grâce pour suivante... c'est une bonne fille. Hobbie va avoir une matinée bien gaie lorsqu'il rentrera chez lui, et qu'il ne trouvera ni fiancée ni propriété!

— Et n'en as-tu pas pitié? dit le Nain.

— Aurait-il pitié de moi s'il me voyait monter la colline du château ¹ à Jeddard? répondit le brigand. Cependant je suis un peu fâché pour la jeune fille; mais il en trouvera une autre, et il n'y aura pas grand mal de fait; l'une est aussi bonne que l'autre. A présent, vous qui aimez qu'on vous raconte des exploits, en avez-vous jamais entendu un qui vaille celui que j'ai fait ce matin?

— L'air, l'océan, le feu, » dit le Nain en se parlant à lui-même, « le tremblement de terre, la tempête, le volcan, tout est doux et modéré en comparaison du courroux de l'homme. Et qu'est-ce que ce scélérat, sinon un homme plus habile que les autres à remplir le but de son existence! Écoute, misérable! va de nouveau où je t'ai envoyé auparavant.

— Chez l'intendant? » demanda Westburnflat.

« Oui; et dis-lui qu'Elshender le reclus lui ordonne de te donner de l'or. Mais, écoute-moi bien; que la fille soit mise en liberté, et sans qu'il lui ait été fait aucune insulte; rends-la à sa famille, et fais-lui jurer de ne pas dévoiler ta scélératresse.

— Jurer! dit Westburnflat; et si elle manque à son serment? Les femmes ne sont pas réputées pour tenir leurs promesses. Un homme sage comme vous doit savoir cela. Et sans avoir été insultée? Qui sait ce qui peut arriver si on la laisse long-temps à Tinning-Beck? Charlie Cheat-the-Woodie est un fier homme. Cependant si l'or qu'on doit me donner peut monter à vingt pièces, je crois pouvoir assurer qu'elle sera rendue à sa famille dans les vingt-quatre heures. »

¹ Lieu d'exécution des criminels. A. M.

Le Nain tira ses tablettes de sa poche , y traça une ligne , et en détacha la feuille. « Tiens , » dit-il en la donnant au voleur ; « mais fais-y bien attention ; tu sais qu'il n'y a pas à te moquer de moi avec ta perfidie ; si tu oses désobéir à mes ordres , sois sûr que ta misérable vie m'en répondra.

— Je connais , » dit le brigand en baissant les yeux , « toute l'étendue de votre pouvoir sur cette terre , de quelque part qu'il vous soit venu ; vous pouvez faire ce qu'aucun autre homme ne peut , soit par vos connaissances en médecine , soit par votre faculté de deviner ; et l'or pleut chez vous à votre commandement , aussi abondamment que j'ai vu tomber les feuilles du frêne dans une froide matinée d'octobre. Je n'ai point l'intention de vous désobéir.

— Disparais donc , dit le Nain , et délivre-moi de ton odieuse présence. »

Le voleur donna de l'éperon à son cheval et partit sans faire la moindre réplique.

Pendant ce temps-là Hobbie Elliot avait continué rapidement sa route , l'esprit harassé de cette crainte vague mais accablante , que l'on appelle ordinairement un pressentiment de malheur. Avant d'arriver au sommet de la hauteur d'où il pouvait voir son habitation , il rencontra sa nourrice , personnage qui était alors d'une grande importance dans toutes les familles d'Écosse. tant dans la haute classe que dans la moyenne. L'union qui s'établissait entre elle et l'enfant qu'elle nourrissait était regardée comme un lien trop tendre et trop intime pour être rompu , et il arrivait assez ordinairement qu'au bout de quelques années la nourrice résidait définitivement dans la famille de son nourrisson , prêtant son secours dans les soins domestiques , et recevant en échange des chefs toutes sortes d'égards et d'attentions.

Aussitôt que Hobbie eut reconnu la figure d'Annale , avec sa mante rouge et son chapeau noir , il ne put s'empêcher de se dire à lui-même : « Quel malheur peut avoir amené la vieille nourrice si loin de la maison , elle qui ne s'éloigne ordinairement de la porte que d'une portée de fusil ? Oh ! ce sera sans doute pour cueillir des airelles , des mûres ou autre chose de cette espèce pour faire ses pâtés et ses tartes pour la fête de lundi... Mais je ne puis chasser de ma tête les paroles de ce vieux maudit estropié de sorcier ; la moindre chose me fait craindre quelque mauvaise nouvelle. O Killbuck , mon garçon ! n'y avait-il donc pas assez

d'autres daims et de chèvres dans le pays, sans aller justement déchirer la favorite d'Elshie, de préférence à celle d'un autre ? »

Cependant Annaple, avec un visage aussi triste qu'un recueil de tragédies, s'était traînée jusqu'à lui et avait saisi son cheval par la bride. Le désespoir était si bien peint dans ses regards qu'il ôta tout pouvoir de lui en demander la cause. « O mon enfant, s'écria-t-elle, ne va pas plus loin ; ne va pas plus loin, c'est un spectacle à faire mourir, non pas seulement pour toi, mais pour qui que ce soit !

— Au nom de Dieu ! Annaple, qu'est-ce qu'il y a donc ? » demanda le chevalier stupéfait, et cherchant à dégager la bride de la main de la vieille femme ; « pour l'amour du ciel laissez-moi aller voir ce qu'il y a.

— Hélas ! dit-elle, faut-il que j'aie été témoin d'un jour comme celui-ci ! La ferme est à bas ; la jolie bergerie n'est plus qu'un monceau de cendres, et tout le troupeau a été emmené. Mais ne va pas plus loin ; ton jeune cœur se briserait, mon enfant, si tu voyais ce que mes pauvres yeux ont vu ce matin.

— Et qui a osé faire cela ? Lâche la bride, Annaple ; où est ma grand'mère ? où sont mes sœurs ? où est Grâce Armstrong ? Ciel ! les paroles du sorcier retentissent encore à mon oreille. »

Il sauta à bas de son cheval pour se débarrasser de l'obstacle que lui imposait Annaple, et, montant rapidement la colline, il se trouva bientôt en présence du spectacle dont elle l'avait menacé. C'en était un en effet bien capable de briser le cœur. L'habitation qu'à son départ il avait laissée dans son lieu primitif d'isolement, près du ruisseau qui descendait de la montagne, entourée de toutes les marques d'une abondance produite par la culture, n'était plus qu'un monceau de ruines noircies par l'incendie. On voyait encore la fumée qui sortait du milieu des décombres entourés de quelques débris de murailles. La grange à fourrages, celle à grains, les étables où il renfermait ses nombreux troupeaux, tout ce qui composait la richesse d'un cultivateur d'alors avait été dévasté ou enlevé dans une seule nuit. Il resta un instant immobile, puis il s'écria : « Je suis ruiné, entièrement ruiné ! Que maudites soient les richesses du monde ! Encore si ce n'eût pas été la semaine avant mon mariage ! Mais je ne veux pas faire l'enfant et rester là à pleurer sur mon malheur ; si je puis seulement être assez heureux pour trouver Grâce, ma grand'mère, et mes sœurs ! eh bien ! je puis aller servir dans les

guerres de Flandre , comme fit mon grand'père , sous la bannière de Bellenden , avec le vieux Buccleuch. Mais il faut que je soutienne mon courage , car autrement elles perdraient tout à fait le leur. »

Hobbie , s'armant de fermeté , descendit la colline , bien résolu à cacher son propre désespoir et à porter à sa famille des consolations dont il avait le plus grand besoin lui-même. Les habitants du voisinage , dans la vallée , ceux surtout qui portaient son nom , s'y étaient déjà rassemblés. Les plus jeunes étaient en armes et demandaient hautement vengeance , bien qu'ils ignorassent sur qui elle devait tomber ; les plus âgés prenaient des mesures pour secourir la famille malheureuse. La chaumière d'Annaple , située plus bas , au bord du même ruisseau , et à quelque distance de la scène de désolation , avait été mise à la hâte en état de servir temporairement de refuge à la grand'mère et à ses filles , au moyen de quelques objets que les voisins avaient fournis , car on n'avait pu sauver que bien peu de chose de la fureur des flammes.

« Eh bien ! allons-nous donc rester ici toute la journée , dit un grand jeune homme , occupés à regarder les débris presque consumés de la maison de notre parent ? Chacun de ces débris est une honte pour nous. Montons à cheval et mettons-nous à la poursuite des auteurs de ce désastre. Quel est l'endroit le plus près où nous trouverons un limier ?

— Chez Earnscliff , répondit un autre ; mais il y a déjà longtemps qu'il est parti avec six cavaliers , pour voir s'il ne pourra pas découvrir la trace des brigands.

— Suivons-le donc , reprit le premier , et soulevons tout le pays ; à mesure que nous avancerons , nous grossirons notre troupe , et alors nous marcherons contre les brigands du Cumberland. Pillons , brûlons , tuons ; les plus voisins souffriront les premiers.

— Chut ! taisez-vous , jeune étourdi , dit un vieillard ; vous ne savez ce que vous dites. Quoi ! voudriez-vous allumer la guerre entre deux pays qui sont en paix ?

— Et à quoi bon nous retracer si souvent les exploits de nos pères , répliqua le jeune homme , si nous devons rester là et voir de sang-froid incendier les maisons de nos amis , sans lever le bras pour nous venger ? nos pères n'en agissaient pas ainsi ?

— Je ne dis pas du tout qu'il ne faille pas tirer vengeance de l'injure faite à Hobbie et à sa famille , le pauvre garçon ! mais , mon

ami Simon, il faut, avant tout, avoir la loi pour nous dans ce temps-ci, » dit le vieillard plus prudent.

« Et d'ailleurs, dit un autre vieillard, je ne crois pas qu'il existe maintenant un seul homme qui connaisse le moyen légal de donner suite à une querelle au-delà de la frontière. Tam de Nhiltram aurait pu seul nous le dire, mais il est mort dans le grand hiver.

—Oui, dit un troisième; il était de la grande expédition qui se porta jusqu'à Thirlevall, l'année après le combat de Philiphaug.

— Bah ! » dit un autre de ces conseillers de discorde, « il n'est pas besoin d'être si savant pour cela. Il ne s'agit que de mettre une motte de tourbe enflammée au bout d'une pique, d'une fourche ou d'une faux, puis de donner du cor, et de faire entendre le cri de guerre, et alors il est permis de suivre sa propriété en Angleterre et de la recouvrer de vive force, ou bien de prendre une partie de la propriété d'un Anglais, pourvu qu'elle ne soit pas plus considérable que celle qu'on a perdue. Voilà l'ancienne loi du Border, faite à Dundrennan, du temps de Douglas le Noir. Il n'y a pas à en douter, c'est clair comme le jour.

—Allons donc, mes enfants, s'écria Simon, à cheval; nous prendrons avec nous le vieux Cuddie, le chef des domestiques. Il connaît la valeur des troupeaux et des meubles qui ont été perdus; les étables et les granges de Hobbie seront pleines de nouveau avant la nuit, et si nous ne pouvons rebâtir la vieille maison aussi vite, nous rendrons celle de quelque Anglais aussi plate que Heugh-Foot; ce sont là d'ailleurs de justes représailles dans tous les pays du monde. »

Cette proposition animée fut reçue avec de grands applaudissements par les jeunes gens qui faisaient partie de l'assemblée, lorsqu'on entendit murmurer : « Voici Hobbie lui-même, pauvre garçon, laissons-nous guider par lui. »

La principale victime du désastre, Hobbie, étant parvenu au bas de la colline, s'avança à travers la foule, sans pouvoir, à cause du tumulte de ses sentiments, faire autre chose que recevoir et rendre les serremments de main par lesquels ses voisins et ses parents lui exprimaient, par un langage muet, la part qu'ils prenaient à son malheur. Quand il pressa la main de Simon de Hackburn, son anxiété lui permit enfin de prononcer quelques paroles : « Grand merci, Simon ! grand merci, voisins, je sais ce que vous voudriez tous me dire. Mais où sont-elles ? où sont... ? » Il s'arrêta, comme s'il eût craint de nommer les objets de son inquié-

tude ; et , avec le même sentiment , et sans lui répondre , ses parents lui indiquèrent la chaumière , dans laquelle il se précipita de l'air désespéré d'un homme qui veut connaître tout de suite toute l'étendue de son malheur. Une expression générale et profonde de compassion l'accompagna : « Ah ! pauvre garçon ! pauvre Hobbie !

— Il va apprendre maintenant ce qu'il y a de pire pour lui , disait l'un.

— Mais j'espère qu'Earnscliff sera assez heureux pour recueillir quelques renseignements sur la pauvre fille , » disait un autre.

Telles furent les exclamations de ces gens qui , n'ayant point de chef reconnu pour diriger leurs mouvements , attendirent patiemment le retour de Hobbie et résolurent de se laisser guider par ses instructions.

L'entrevue de Hobbie avec sa famille fut extrêmement attendrissante. Ses sœurs se précipitèrent dans ses bras et l'étouffèrent pour ainsi dire de leurs caresses , comme si elles eussent voulu l'empêcher de regarder autour de lui et de s'apercevoir de l'absence de celle qui lui était encore plus chère.

« Que Dieu te bénisse , mon fils ! Il peut nous secourir , quand le secours du monde est un roseau brisé. » Tel fut l'accueil que fit la pauvre vieille à son infortuné petit-fils. Il jeta autour de lui ses regards inquiets , tenant deux de ses sœurs chacune par une main , tandis que la troisième était suspendue à son cou. « Je vous vois , dit-il , je vous compte ; ma grand'mère , Liliàs , Jeanne et Annot ; mais où est... (il hésita , puis comme s'il eût fait un effort , il continua) où est Grâce ? sûrement ce n'est pas le moment de se cacher , ni de plaisanter.

— O mon frère ! notre pauvre Grâce ! » Ce fut la seule réponse qu'il put obtenir à toutes ses questions , jusqu'à ce que sa grand'mère se levât , et le dégageant doucement des bras de ses sœurs qui fondaient en larmes , le fit asseoir , et avec la pathétique sérénité qu'une piété sincère , comme l'huile que l'on jette sur les vagues irritées , peut répandre sur les douleurs les plus vives , elle lui dit : « Mon enfant , lorsque ton grand-père fut tué à la guerre , et me laissa avec six orphelins autour de moi , et à peine du pain à manger , ou un toit pour nous abriter , j'eus la force , non pas une force puisée en moi-même , mais j'eus le courage de dire : Que la volonté du Seigneur soit faite ! Mon fils , notre paisible habitation fut , hier au soir , enfoncée par des maraudeurs armés et mas-

qués ; ils ont tout pris et tout détruit, et ont enlevé notre pauvre Grâce. Priez Dieu de vous donner la force de dire : Que sa volonté soit faite !

— Ma mère ! ma mère ! dit Hobbie, ne me pressez point... je ne saurais... non pas à présent... je suis un pécheur, un pécheur endurci !... Masqués... ! armés... ! Grâce enlevée ! Donnez-moi mon épée et le havresac de mon père. Je veux en tirer vengeance, dussé-je aller la chercher dans l'abîme de ténèbres.

— O mon enfant, mon enfant ! dit la grand'mère, sois patient sous la verge qui te châtie. Qui sait quand il plaira à Dieu de retirer sa main de dessus nous ? Le jeune Earnscliff, que le ciel le bénisse ! s'est mis à la poursuite des brigands avec Davie de Stenhouse et ceux qui se sont présentés les premiers. Je criai de laisser brûler la maison et les meubles et de courir après les brigands pour ravoir Grâce, et trois heures après l'incendie, Earnscliff et ses compagnons avaient déjà passé le Fell. Que le bon Dieu le bénisse ! c'est un véritable Earnscliff ; c'est le digne fils de son père, un loyal ami.

— Oui un véritable ami en effet, que Dieu le bénisse ! s'écria Hobbie. Allons, partons, suivons-le dans sa poursuite.

— O mon fils ! avant de te jeter dans le danger, laisse-moi t'entendre dire : Que sa volonté soit faite !

— Ne me pressez pas, mère... pas à présent. » Il allait sortir de la maison, lorsque, tournant la tête, il aperçut sa grand'mère dans une attitude de muette affliction. Il revint aussitôt, se jeta dans ses bras, et dit : « Oui ma mère, que sa volonté soit faite, puisque cela peut vous consoler.

— Puisse-t-il te précéder, mon enfant ! Oh ! puisse-t-il te mettre à même de dire à son tour : Que son nom soit glorifié !

— Adieu, ma mère ! adieu mes chères sœurs ! » s'écria Elliot ; et il sortit en toute hâte de la chaumière.

CHAPITRE VIII.

LA POURSUITE.

Maintenant à cheval et la lance à la main ! cria le laird ; maintenant à cheval, et vite la lance à la main ! que ceux qui ne voudront pas aller à Telfer's-Kie ne me regardent jamais en face. *Ballade des Frontières.*

« A cheval ! à cheval ! la lance en main , » s'écria Hobbie en s'adressant à ses parents. Plusieurs avaient déjà le pied à l'étrier ; et tandis qu'Elliot rassemblait à la hâte des armes et des accoutrements, chose qui n'était pas facile dans cet état de confusion, tout le vallon retentissait de l'approbation de ses jeunes amis.

« Oui, oui, s'écria Simon de Hackburn, voilà comme on doit s'y prendre, Hobbie. Que les femmes restent à la maison, et se lamentent, rien de mieux ; mais les hommes doivent faire aux autres ce que les autres leur ont fait ; c'est l'Écriture qui le dit.

— Taisez-vous, jeune homme, » s'écria l'un des vieillards d'un ton sévère ; « vous ne savez ce que vous dites.

— Avez-vous quelques nouvelles ? avez-vous quelques renseignements, Hobbie ? dit le vieux Dick de Dingle. Mes braves, ne soyez pas trop pressés.

— A quoi bon venir nous prêcher, justement dans un moment pareil, dit Simon. Si vous ne pouvez porter du secours vous-même, au moins n'empêchez pas ceux qui le peuvent.

— Comment, jeune homme, dit le vieillard, voudriez-vous vous venger avant de savoir qui vous a offensé ?

— Pensez-vous que nous ne connaissons pas la route d'Angleterre aussi bien que nos pères ? Tous les maux nous viennent de ce côté-là ; c'est un vieux proverbe qui est bien vrai : aussi allons-nous nous diriger sur cette route, comme si le diable nous poussait vers le sud.

— Nous suivrons la trace des chevaux d'Earnscliff, à travers la plaine, dit un des Elliot.

— Je les suivrais à travers le Moor le plus obscur, le long du Border, quand même il s'y serait tenu une foire la veille, » dit Hugues, le maréchal ferrant de Ringleburn, « car c'est toujours moi-même qui ferre son cheval.

— Lâchez les levriers , cria un autre : où sont-ils ?

— Bah ! dit encore un autre , le soleil est levé depuis longtemps , et la rosée n'est plus sur la terre ; la piste ne tiendra jamais. »

Hobbie siffla aussitôt ses chiens qui erraient autour des décombres de la vieille habitation, remplissant l'air de leurs plaintifs hurlements.

« Maintenant , Killbuck , dit Hobbie , il faut essayer ton savoir faire... » Et puis comme si un trait de lumière fût tombé sur lui : « Cet affreux démon, continua-t-il, m'a dit quelque chose de tout ceci. Il peut en savoir davantage , soit par les brigands sur la terre , soit par les diables là-bas. Il faut que je le tire de lui, dussé-je tailler chaque parole sur son vilain corps avec mon sabre. » Il donna à la hâte quelques instructions à ses camarades. « Que quatre d'entre vous, avec Simon, s'en aillent tout droit à Grøme's-Gap. Si ce sont des Anglais, c'est par là qu'ils reviendront. Que le reste se disperse par troupes de deux, de trois cavaliers sur toute l'étendue de la lande, et qu'ils viennent me rejoindre à Trystin-Pool. Dites à mes frères, lorsqu'ils arriveront , de vous suivre et de venir nous trouver là. Pauvres garçons ! leurs cœurs seront presque aussi désespérés que le mien , car ils ne se doutent guère dans quelle maison de deuil ils apportent leur venaison ! Je vais passer à Mucklestane-Moor moi-même.

— Et si j'étais à votre place, dit Dick du Dingle, je parlerais au sage Elshie. Il peut vous dire tout ce qui se passe dans le pays, s'il est bien disposé.

— Il faudra bien, » dit Hobbie, tout occupé à mettre ses armes en ordre , « qu'il me dise ce qu'il sait sur l'affaire de la nuit dernière , ou je saurai bien pourquoi.

— Oui , mais parle-lui avec douceur, mon brave garçon, parle-lui avec douceur , Hobbie ; les gens de son espèce n'aiment pas à être rudoyés , dit le vieillard. Ils ont de si fréquentes communications avec les démons et les mauvais génies qui sont toujours hargneux, que leur caractère s'en ressent.

— Oh ! laissez-moi faire, pour en venir à bout , répondit Hobbie ; j'ai quelque chose en moi aujourd'hui qui me ferait braver tous les sorciers de la terre et tous les diables de l'enfer. »

Alors , se trouvant complètement équipé, il se jeta sur son cheval auquel il fit monter rapidement la colline. »

Elliot parvint bientôt au sommet , descendit l'autre côté avec

la même vitesse, traversa un bois, puis une longue vallée, et arriva enfin à Mucklestane-Moor. Comme il avait été obligé, dans le cours de son voyage, de ralentir sa marche, en considération de la fatigue que son cheval pourrait encore avoir à essayer, il avait eu le temps de faire de mûres réflexions sur la manière dont il devait parler au Nain, afin de tirer de lui tous les renseignements dont il le croyait en possession sur les auteurs du malheur qui venait de l'accabler. Hobbie, quoique brusque, franc, et d'un caractère fort vif, comme la plupart de ses compatriotes, ne manquait nullement de cette finesse qui est aussi un de leurs traits caractéristiques. Il réfléchit que, d'après ce qu'il avait observé dans la soirée mémorable où il avait vu le Nain pour la première fois, et d'après la conduite de cet être mystérieux depuis ce temps-là, il était probable que les menaces et la violence, loin de le dompter, ne feraient que le rendre encore plus farouche.

« Je lui parlerai avec douceur, dit-il, comme le vieux Dickon me l'a conseillé. Quoiqu'on dise qu'il a fait un pacte avec Satan, il ne peut pas être diable incarné au point de ne pas avoir pitié de la position malheureuse où je me trouve. On dit d'ailleurs qu'il fait de temps en temps de bonnes actions, des œuvres charitables. Je me modérerai autant que possible et le caresserai suivant la direction du poil; et au pis aller, je n'aurai qu'à lui tordre le cou, au bout du compte. »

Dans cette disposition accommodante, il s'approcha de la hutte du solitaire.

Le vieillard n'était pas sur son siège d'audience, et Hobbie ne put l'apercevoir ni dans le jardin ni dans les enclos.

« Il est renfermé dans sa forteresse, dit Hobbie, peut-être pour ne pas se laisser voir; mais je la démolirai sur sa tête, si ne puis l'aborder autrement. »

Après cette réflexion, il éleva la voix et appela Elshie d'un ton aussi suppliant que le tumulte de ses sentiments le lui permettait. « Elshie, mon bon ami! » Point de réponse. « Elshie, mon bon père Elshie! » Le Nain garda le silence. « Que le chagrin s'empare de ta carcasse crochue! » dit le Borderer entre ses dents; puis reprenant son ton de douceur: « Bon père Elshie, dit-il, le plus malheureux des hommes vient prendre un conseil de votre sagesse.

— Tant mieux! répondit la voix grêle et discordante du Nain, à travers une très-petite fenêtre ressemblant à une fente pour

lancer des flèches, qu'il avait pratiquée près de la porte de sa demeure, et par laquelle il pouvait voir tous ceux qui s'en approchaient, sans qu'ils pussent eux-mêmes voir dans l'intérieur.

— Tant mieux ! » dit Hobbie d'un air d'impatience. « Que signifie ce tant mieux, Elshie ? N'entendez-vous pas que je vous dis que je suis l'être le plus malheureux qui existe ?

— Et n'entendez-vous pas que je vous dis que c'est tant mieux ? répondit le Nain. Ne vous ai-je pas averti ce matin, lorsque vous vous croyiez si heureux, de la soirée qui se préparait pour vous ?

— Vous me l'avez dit en effet, répliqua Hobbie, et c'est ce qui fait que je viens maintenant vous demander conseil. Celui qui a prévu le mal doit en connaître le remède.

— Je ne connais point de remède aux maux de ce monde, dit le Nain, et si j'en connaissais, pourquoi soulagerais-je les autres, tandis que personne ne m'a soulagé ? n'ai-je pas perdu une fortune avec laquelle j'aurais acheté cent fois toutes les montagnes stériles ? un rang auprès duquel le tien est comme celui de paysan ? une société où se trouvait réuni tout ce qu'il y avait d'aimable, tout ce qu'il y avait d'intellectuel ? N'ai-je pas perdu tout cela ? Ne demeurai-je pas ici, comme le plus vil rebut de la nature, dans la plus hideuse et la plus solitaire de ses retraites, moi-même plus hideux que tout ce qui m'environne ? Et pourquoi d'autres vermineux viendraient-ils se plaindre à moi d'avoir été foulés aux pieds, quand je me trouve moi-même écrasé sous la roue du char ?

— Vous pouvez avoir perdu tout cela, » répondit Hobbie dans l'amertume de son émotion. « Terres, amis, propriétés et richesses, vous pouvez avoir perdu tout cela ; mais votre cœur n'a jamais été aussi affligé que le mien, car vous n'avez jamais perdu de Grâce Armstrong ; et maintenant mes dernières espérances sont évanouies, je ne la verrai plus ! »

Ces paroles furent prononcées avec l'accent de la plus profonde émotion. Il garda le silence, car le nom de sa fiancée avait apaisé tout autre sentiment haineux ou irritable du pauvre Hobbie. Avant qu'il eût pu adresser de nouveau la parole au solitaire, une main sèche et aux longs doigts tenant un gros sac de cuir, fut passée hors de la petite fenêtre, et comme elle lâchait le fardeau et le laissait tomber avec bruit sur la terre, le Nain dit alors à Elliot d'une voix rude :

« Tiens, voilà le baume qui guérit tous les maux de l'humanité, du moins c'est ainsi que pense chaque misérable mortel. Re-

tourne-t'en deux fois aussi riche que tu l'étais avant-hier, et ne me tourmente plus de questions, de plaintes, ou de remerciements, car tout cela m'est également odieux.

— De par le ciel, tout cela est de l'or ! » dit Hobbie après avoir jeté un coup d'œil sur le contenu du sac. Puis s'adressant de nouveau à l'ermitte : « Je vous remercie beaucoup de votre bonne volonté, et je vous donnerais même une obligation pour une partie de cet argent, ou une hypothèque sur les terres de Wide-Open ; mais je ne sais, Elshie ; à vous parler franchement, je n'aimerais pas à faire usage de cet argent à moins de savoir s'il est légalement acquis. Il pourrait arriver que quelques-unes de ces pièces se tournassent en ardoises, et que je fisse tort à quelque pauvre homme.

— Ignorant idiot ! répliqua le Nain ; cette vilaine ordure que je te donne est un poison aussi vrai et aussi naturel que jamais on en ait extrait des entrailles de la terre. Prends-le, fais-en usage, et puisse-t-il prospérer entre tes mains comme entre les miennes !

— Mais je vous dis, reprit Elliot ! que ce n'était pas pour des richesses que je venais vous consulter. J'avais une belle grange, sans doute, et trente têtes de superbe bétail, comme on n'en voit pas de pareil de ce côté-ci du Cat-Rail ; mais je me soucie fort peu de tout cela ; si vous pouviez me donner quelques renseignements sur la pauvre Grâce, je consentirais à être votre esclave pour la vie, en tout ce qui ne compromettrait pas mon salut. O Elshie ! parlez, je vous en prie, parlez !

— Eh bien donc ! » répondit le Nain comme fatigué par l'importunité d'Elliot ! « puisque tu n'as pas assez de tes propres chagrins, et que tu veux absolument te charger de ceux d'une compagne, cherche à l'ouest celle que tu as perdue.

— A l'ouest ! répéta Hobbie ; c'est un mot bien vague.

— C'est le dernier que je me résous à prononcer, » dit le Nain, et il tira les contrevents de sa fenêtre, laissant à Hobbie le soin de peser ce qu'il lui avait donné à entendre.

« L'ouest, l'ouest ! pensa Elliot ; le pays est assez tranquille de ce côté-là, à moins que ce ne fût Jack des Tod-Holes ; mais il est trop vieux pour de pareilles expéditions. Ouest ! sur ma vie, ce doit être Westburnflat ? si je me trompe, dites-le moi. Je ne voudrais pas me rendre coupable de violence envers un voisin innocent. Point de réponse ? ce doit être le brigand Rony. Je n'aurais

pas cru cependant qu'il se fût attaqué à moi, qui ai un si grand nombre de parents. Je crois qu'il est appuyé par d'autres personnes que ses amis du Cumberland. Adieu, Elshie, et bien des remerciements. Je ne me charge pas de l'argent pour le moment, car il faut que j'aie trouver mes amis au Trysting-Pool. Ainsi, si vous ne vous souciez pas d'ouvrir la fenêtre, vous pouvez venir le chercher quand je serai parti. »

Le Nain ne répondit encore rien.

« Il est sourd ou fou, ou l'un et l'autre; mais je n'ai pas le temps de disputer avec lui. »

Et il partit pour le lieu du rendez-vous qu'il avait indiqué à ses amis.

Quatre ou cinq cavaliers étaient déjà réunis au Trysting-Pool. Ils étaient en consultation sérieuse, pendant qu'ils laissaient paître leurs chevaux sur les bords de l'étang entouré de peupliers. On vit bientôt arriver une troupe plus nombreuse venant du côté du sud. C'était Earnseliff avec ses compagnons; ils avaient suivi la trace du bétail jusqu'à la frontière d'Angleterre; mais ils avaient fait halte sur la nouvelle qu'on leur avait donnée d'un rassemblement considérable sous les ordres de quelques jacobites de ce district, à quoi on ajoutait qu'il se préparait des insurrections dans diverses parties de l'Écosse.

Ceci ôtait à l'acte de violence qui avait été commis toute idée d'animosité particulière, ou de soif du pillage, et Earnseliff était maintenant disposé à le regarder comme un symptôme de guerre civile. Le jeune homme embrassa Hobbie avec les témoignages du plus tendre intérêt, et l'informa des nouvelles qu'il avait reçues.

« Eh bien! dit Elliot, je veux ne jamais bouger de cette place, si le vieux Ellieslaw ne fait pas partie de ce complot infernal; il est lié, voyez-vous, avec les catholiques du Cumberland, et cela s'accorde fort bien avec ce qu'Elshie m'a donné à entendre au sujet de Westburnflat; car Ellieslaw l'a toujours protégé, et il voudra harasser et désarmer le pays, et s'emparer des armes avant de se déclarer. »

Quelques cavaliers se rappelèrent alors qu'on avait entendu dire à ces brigands qu'ils agissaient au nom de Jacques VIII, et qu'ils étaient chargés de désarmer tous les rebelles. Westburnflat avait dit, dans des parties de débauche, qu'Ellieslaw serait bientôt à la tête des troupes du parti jacobite; il s'était aussi vanté qu'il

aurait lui-même un commandement sous ce chef, et qu'ils seraient de mauvais voisins pour le jeune Earnscliff et pour tous ceux qui étaient fidèles au gouvernement établi. On crut alors généralement que Westburnflat s'était mis à la tête des brigands, sous les ordres d'Ellieslaw, et on résolut de se porter sur-le-champ à la demeure du premier, et, s'il était possible, de s'assurer de sa personne. Ils furent en ce moment rejoints par un si grand nombre de leurs amis dispersés, que la troupe se trouva forte de plus de vingt cavaliers bien montés, et passablement, quoique diversement, armés.

Un ruisseau, qui sortait d'un vallon étroit, parmi les collines, entrait à Westburnflat sur un terrain plat, ouvert et marécageux, qui, s'étendant à environ un demi-mille dans tous les sens, donne son nom à cet endroit; c'est là que le ruisseau change de caractère; au lieu d'un torrent descendant assez rapidement de la montagne, ce n'est plus qu'une eau stagnante, tel qu'un gros serpent azuré, étendant son corps sinueux sur la plaine marécageuse. Près de la rive du courant, et à peu près au centre de la plaine, s'élevait la tour de Westburnflat, un de ces châteaux forts autrefois si nombreux sur les frontières, et dont il ne reste plus qu'un petit nombre. Le terrain sur lequel elle était construite s'élevait par une pente douce au-dessus du marais, l'espace d'une centaine de verges, formant une esplanade de gazon sec qui s'étendait dans le voisinage immédiat de la tour; mais au-delà, la surface qui se présentait aux étrangers n'était plus qu'un marais impraticable et dangereux. Il n'y avait que le propriétaire et les habitants du château qui connussent les sentiers tortueux et compliqués, qui, pratiqués sur un terrain comparativement ferme, conduisaient à la forteresse ceux qui venaient visiter la famille. Mais parmi les personnes qui s'étaient réunies sous la conduite d'Earnscliff, il y en avait plus d'une qui était en état de servir de guide; car, quoique le caractère et le genre de vie du propriétaire fussent généralement connus, cependant le relâchement de principes avec lequel on examinait la source de la propriété éloignait l'aversion qu'on n'eût pas manqué d'avoir pour lui dans un pays plus civilisé. Considéré parmi ses voisins plus paisibles comme un joueur de profession, un amateur de combats de coqs ou un jockey, il passait pour un homme dont les habitudes étaient blâmables, et dont, en général, on devait éviter la société, mais que cependant on ne pouvait regarder comme flétri de l'infamie ineffaçable attachée à

sa profession, puisque, assez habituellement, il se conformait aux lois. Aussi l'indignation excitée contre lui dans cette occasion ne provenait point de la nature du fait en lui-même qu'on lui attribuait, puisque c'était à quoi on devait s'attendre de la part d'un maraudeur ; mais, de ce que cet acte de violence avait été commis contre un voisin avec qui il n'avait aucun sujet de querelle, contre un de leurs amis, et surtout contre un Elliot, qui était le clan auquel ils appartenaient presque tous. Il n'était donc pas surprenant qu'il se trouvât dans la troupe plusieurs personnes connaissant assez bien les localités, pour guider et placer bientôt toute la bande sur la grande esplanade de terrain ferme, en face de la tour de Westburnflat.

CHAPITRE IX.

VISITE A WESTBURNFLAT.

Ainsi parla le chevalier. Le géant dit : Emmène avec toi cette sotte de fille, et délivre-moi de ta présence et de la sienne. Pour un œil brillant, pour un sourcil arqué, pour un teint de lis et de roses, il ne me convient point de me battre avec toi. *Romance du Faucon.*

La tour devant laquelle se trouvait alors la troupe formait un petit bâtiment carré de l'aspect le plus sombre. Les murs étaient d'une grande épaisseur, et les fenêtres ou les fentes qui en tenaient lieu semblaient avoir été faites plutôt pour fournir aux habitants les moyens de se défendre, que pour admettre l'air ou la lumière dans les appartements. Une petite plate-forme, se projetant en dehors des murs de tous les côtés, donnait un avantage de plus aux assiégés à cause du parapet formant niche ; à partir de là, s'élevait brusquement le toit couvert en dalles grises. Une seule tourelle placée à un des angles, défendue par une porte garnie d'énormes clous de fer, s'élevait jusqu'au-dessus de la plate-forme, et donnait accès sur le toit par l'escalier en spirale qu'elle renfermait.

Les cavaliers crurent s'apercevoir que leurs mouvements étaient observés par quelqu'un caché dans la tourelle, et leurs soupçons furent bientôt confirmés, lorsque, à travers une petite ouverture, ils virent passer le bras d'une femme agitant un mouchoir, comme

une espèce de signal de détresse. Hobbie se sentit presque tout hors de lui de joie et d'impatience.

« C'est la main et le bras de Grâce , dit-il ; je les reconnaîtrais entre mille ; il n'y en a pas de semblables de ce côté-ci des Lowdens. Nous la délivrerons , mes amis , dussions-nous démolir la tour de Westburnflat, pierre par pierre. »

Earnscliff, bien qu'il doutât qu'il fût possible à un amant de reconnaître à une aussi grande distance le bras de sa belle, ne voulut cependant rien dire qui pût diminuer les vives espérances de son ami ; et l'on résolut de sommer la garnison.

Les cris de la troupe et les sons d'un ou deux cors amenèrent enfin , à une des meurtrières qui flanquaient l'entrée , le visage farouche d'une vieille femme.

« C'est la mère du brigand, dit un des Elliot ; et elle est dix fois plus méchante que lui, et coupable d'une grande partie du mal qu'il fait dans le pays.

— Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ici ? » telles furent les questions de la respectable matrone.

« William Grœme de Westburnflat, répondit Earnscliff.

— Il n'est pas ici, répondit la vieille dame.

— Quand en est-il parti ? poursuivit Earnscliff.

— Je ne saurais vous le dire, répondit la portière.

— Quand reviendra-t-il ? » demanda Hobie Elliot.

— Je n'en sais rien du tout, » répondit l'inexorable gardienne de la forteresse.

— Y a-t-il quelqu'un dans la tour avec vous ? demanda encore Earnscliff.

— Personne que moi et des chats.

— Eh bien ! ouvrez la porte et laissez-nous entrer , dit Earnscliff ; je suis juge de paix , et à la recherche de renseignements au sujet d'un crime de félonie.

— Que le diable soit aux doigts de ceux qui tireront un verrou pour cela , répliqua la portière, car les miens n'en feront jamais rien. N'avez-vous pas de honte de venir ici avec une bande aussi nombreuse, avec vos épées et vos lances, et vos casques d'acier, pour effrayer une pauvre veuve qui est toute seule ?

— Notre information , dit Earnscliff , est positive ; nous cherchons des objets qui ont été enlevés de vive force, et qui sont d'une valeur considérable.

— Et une jeune fille qui a été cruellement faite prisonnière, et

qui vaut plus du double de toute la propriété, dit Hobbie.

— Je vous prévient, continua Earnscliff, que le seul moyen de prouver l'innocence de votre fils, est de nous laisser entrer tranquillement et visiter la maison.

— Et que ferez-vous, si je ne veux pas vous jeter les clefs, ou tirer les verroux, ou bien ouvrir la grille à de la canaille ? » dit la vieille d'un ton railleur.

« Nous entrerons de force avec les clefs du roi, et nous rompons le cou à tout être vivant que nous trouverons dans la maison, si vous n'ouvrez pas sur-le-champ, » répondit Hobbie irrité, et en lui faisant des menaces.

« Gens menacés vivent long-temps, » dit la vieille sorcière avec le même ton d'ironie ; « voilà la grille de fer, essayez vos forces contre elle ; elle a résisté à des gens qui valaient mieux que vous. »

En parlant ainsi, elle se mit à rire, et se retira de l'ouverture à travers laquelle elle avait parlementé.

Les assiégeants commencèrent alors une consultation sérieuse. L'immense épaisseur des murs et la petitesse des fenêtres aurait pu résister quelque temps, même à une batterie de canons : l'entrée était défendue d'abord par une forte grille, entièrement composée de barres de fer travaillées au marteau, et tellement lourdes et solides, qu'il paraissait qu'aucune force humaine n'aurait pu venir à bout de la rompre.

« Ni tenailles, ni marteaux ne pourront jamais y mordre, » dit Hugues, le maréchal ferrant de Ringleburn ; « autant vouloir la battre en ruine avec des tuyaux de pipe. »

En dedans de l'allée par laquelle on entrait, et à la distance de neuf pieds, que formait la solide épaisseur du mur, était une seconde porte en bois de chêne, garnie, dans sa longueur et dans sa largeur, de barres de fer qui se croisaient et qui étaient rivées l'une sur l'autre ; tous les intervalles étaient remplis de clous à large tête. Indépendamment de toutes ces défenses, ils n'ajoutaient pas beaucoup de foi au dire de la vieille, qu'elle composait à elle seule toute la garnison. Les plus rusés de la troupe avaient remarqué des traces de pieds de chevaux dans le sentier par lequel ils étaient parvenus auprès de la tour, ce qui paraissait indiquer que plusieurs personnes étaient récemment passées dans cette direction.

A toutes ces difficultés venait se joindre le manque de moyens pour attaquer la place. Il n'y avait pas d'espoir de se procurer des

échelles assez longues pour atteindre la plate-forme ; et les fenêtres, outre qu'elles étaient fort étroites, étaient défendues par des barres de fer. Il ne fallait donc pas songer à escalader , encore moins à miner , faute d'instruments et de poudre. D'un autre côté , les assiégeants n'avaient ni vivres , ni moyens d'abri , ni autres objets convenables pour les mettre à même de convertir le siège en blocus, outre qu'ils auraient à courir le risque de se voir attaqués par quelques-uns des camarades du maraudeur , qui viendraient à son secours. Hobbie grinçait les dents en marchant autour de la forteresse, et en voyant qu'il ne pouvait trouver aucun moyen d'y entrer de force. Enfin il s'écria tout à coup : « Et pourquoi ne pas faire comme nos pères ont fait autrefois ? A l'ouvrage , mes enfants ; coupons des buissons et des ronces, empilons-les contre la porte , mettons-y le feu , et enfumons la vieille fille du diable comme si nous voulions griller sa peau pour en faire du lard. »

Tous applaudirent à cette proposition , et se mirent aussitôt à l'ouvrage , les uns avec leurs sabres , les autres avec leurs couteaux, coupant des touffes d'aune et des buissons d'aubépine qui croissaient sur les bords du ruisseau, et dont quelques-uns étaient assez vieux et assez secs pour cet objet , tandis que d'autres se mirent à les rassembler en un grand tas , aussi près que possible de la grille de fer. On se procura bientôt du feu avec un fusil, et Hobbie s'avancait déjà vers le bûcher avec un tison enflammé , lorsque la figure brutale du voleur et le bout du mousqueton se montrèrent en partie à une meurtrière qui flanquait l'entrée.

« Grand merci, » dit-il d'un ton moqueur, « pour avoir rassemblé une aussi grande provision propre à nous servir pendant l'hiver ; mais, si vous avancez un pas de plus avec ce tison, aucun ne vous aura coûté plus cher dans toute votre vie.

— C'est ce que nous allons voir , » dit Hobbie , avançant intrépidement avec sa torche.

Le maraudeur tira sur lui ; mais, fort heureusement pour notre brave ami, le coup ne partit point ; tandis qu'Earnscliff, tirant en même temps, en visant à l'étroite ouverture, et à la faible marque que lui fournissait la figure du voleur , effleura le côté de sa tête avec une balle. Il parut qu'il avait compté sur le poste auquel il s'était placé , comme présentant plus de sûreté , car il n'eut pas plutôt senti la blessure, quoique très-légère, qu'il demanda à parler, et à savoir pourquoi on venait ainsi attaquer un hon-

nête homme, un homme paisible, et répandre son sang d'une manière aussi illégale.

« Nous voulons, dit Earnscliff, que votre prisonnière nous soit rendue saine et sauve.

— Et quel intérêt prenez-vous à elle ? demanda le maraudeur.

— C'est une question que vous, qui la retenez par force, n'avez pas le droit de nous faire, répliqua Earnscliff.

— Ah ! ah ! je crois que je puis deviner, dit le brigand ; eh bien ! messieurs, il me répugne d'entrer avec vous en inimitié mortelle, en versant le sang d'aucun de vous, quoique Earnscliff n'ait pas craint de verser le mien, et qu'il n'ait pas manqué le but de l'épaisseur d'une pièce de huit sous ; ainsi, pour éviter de plus grands malheurs, je consens à rendre ma prisonnière, puisque moins que cela ne saurait vous satisfaire.

— Et la propriété d'Hobbie ? dit Simon de Stackburn ; pensez-vous qu'il vous soit permis de piller les troupeaux et les étables à vaches d'un brave Elliot, comme le poulailler d'une vieille femme ?

— Aussi vrai que c'est le pain qui me fait vivre, répliqua Willie de Westburnflat, aussi vrai que c'est le pain qui me fait vivre, je n'en ai pas une seule vache ! Tout cela est en route depuis long-temps ; il n'y en a pas la corne d'une dans toute la tour. Mais je verrai ce qu'il sera possible d'en ramener, et je m'engage à me trouver avec Hobbie au Castleton, avec deux amis de chaque côté, afin de trouver quelque voie d'accommodement propre à le dédommager du tort qu'il m'accuse de lui avoir fait.

— Oui, oui, dit Elliot ; cela ira assez bien ; » puis, s'adressant à son parent : « Que le bétail s'en aille au diable ! Pour l'amour de Dieu, mon ami, ne parle plus de cela ; songeons seulement à tirer la pauvre Grâce des griffes de cet infernal brigand.

— Voulez-vous me donner votre parole, Earnscliff, » dit le maraudeur qui était toujours à la meurtrière, « et me promettre sur votre foi et votre honneur, sur votre main et votre gant, que je serai libre d'aller et de venir pendant cinq minutes pour ouvrir la grille, et cinq minutes pour la fermer et tirer les verroux ? Moins de temps ne me suffirait, car tout cela a bien besoin d'être graissé. Y consentez-vous ?

— Vous aurez tout le temps nécessaire, dit Earnscliff ; j'engage ma foi, mon honneur, ma main et mon gant.

— Attendez donc là un moment, dit Westburnflat, ou bien, écoutez : je préférerais que vous fissiez reculer vos gens à une

portée de pistolet de la porte ; ce n'est pas que je n'aie confiance en votre parole, mais il vaut mieux prendre ses sûretés.

— O mon ami, pensa Hobbie en lui-même, si je te tenais seulement à Turner's-Holm, et personne autour de nous que deux honnêtes garçons pour voir que tout se passe dans les règles, je vous ferais souhaiter que vous vous fussiez cassé la jambe, avant d'avoir touché à quelque animal, ou à quelque personne qui m'aurait appartenu.

— Il a une plume blanche à son aile¹, ce Westburnflat, après tout, » dit Simon de Hackburn, un peu scandalisé de ce qu'il s'était rendu si facilement ; « il ne mettra jamais les bottes de son père. »

Pendant ce temps-là, la porte intérieure de la tourelle s'ouvrit, et la mère du flibustier parut dans l'espace qui était entre cette porte et la grille extérieure. Willie lui-même parut ensuite, conduisant une femme, et la vieille, tirant soigneusement les verroux derrière eux, resta à son poste, comme une sorte de sentinelle.

« Qu'un ou deux de vous s'approchent, dit le brigand, et la reçoivent de moi saine et sauve. »

Hobbie s'avança avec empressement pour recevoir sa jolie fiancée. Earnscliff suivait plus lentement, pour se garantir de toute trahison. Tout à coup Hobbie ralentit sa marche avec l'air de la plus grande mortification ; tandis qu'Earnscliff précipita la sienne avec l'impatience de la surprise. Ce n'était pas Grâce Armstrong, mais miss Isabelle Vère, dont la délivrance avait été effectuée par la présence de la troupe devant la tour.

« Où est Grâce ? où est Grâce Armstrong, » s'écria Hobbie au comble de la rage et de l'indignation.

« Elle n'est pas entre mes mains, répondit Westburnflat ; vous pouvez visiter la tour, si vous ne voulez pas m'en croire.

— Maudit coquin, tu me diras ce qu'elle est devenue, ou tu meurs à l'instant, » dit Elliot en le couchant en joue.

Mais ses compagnons, qui accoururent aussitôt, lui ôtèrent son fusil en s'écriant tous à la fois : « Main et gant ! foi et honneur ! Prends garde, Hobbie ; nous devons tenir la parole donnée à Westburnflat, fût-il le plus grand coquin de la terre. »

Fort de cette protection, le maraudeur reprit toute son audace, qui avait été un peu intimidée par le geste menaçant d'Elliot.

¹ Formule proverbiale équivalente à celle-ci : « Il n'est pas aussi noir qu'on le croit. » A. M.

— J'ai tenu ma parole, messieurs, dit-il, et j'espère qu'il ne me sera fait aucune injure de la part d'aucun de vous. Si ce n'est pas là la prisonnière que vous cherchez, vous allez me la rendre; j'en suis responsable envers ceux à qui elle appartient.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Earnscliff, protégez-moi! » dit miss Vère en se serrant contre son libérateur. N'abandonnez pas une infortunée qui semble être délaissée de tout le monde.

— Ne craignez rien, » dit tout bas Earnscliff; « je vous protégerai au péril de ma vie. » Puis, se tournant vers Westburnflat: « Scélérat, dit-il, comment avez-vous osé insulter cette dame?

— Quant à cela, Earnscliff, répondit Westburnflat, je saurai répondre à ceux qui ont plus de droit de me le demander que vous. Mais, si vous venez avec une force armée pour l'enlever à ceux chez qui ses amis l'avaient placée, comment répondrez-vous à cela? Mais c'est votre affaire. Un homme seul ne peut défendre une tour contre vingt. Tous les hommes des Mearns ¹ ne font pas plus qu'ils ne peuvent ².

— C'est un mensonge abominable, dit Isabelle; il m'a enlevée avec violence des bras de mon père.

— Peut-être a-t-il l'intention de vous le faire croire, ma petite, répliqua le brigand; mais ce ne sont pas mes affaires; il en adviendra ce qui pourra. Vous ne voulez donc pas me la rendre?

— Vous la rendre, misérable! assurément non, répondit Earnscliff; je protégerai miss Vère, et je l'escorterai jusqu'à l'endroit où il lui plaira que je la conduise.

— Oui, oui; peut-être tout cela est-il déjà convenu entre vous deux, dit Willie de Westburnflat.

— Et Grâce? » reprit Hobbie en se dégageant du milieu de ses amis, qui lui rappelaient la sainteté du sauf-conduit sur la foi duquel le flibustier s'était hasardé à sortir de sa tour. « Où est Grâce? » Et il se précipita sur le maraudeur, le sabre à la main.

Westburnflat, ainsi pressé, s'écria: « Pour l'amour de Dieu! Hobbie, écoutez-moi un instant. » Et se tournant tout à coup, il se mit à fuir. Sa mère tenait la grille entr'ouverte; mais Hobbie porta un coup si violent au flibustier, au moment où il entraît, que le sabre fit une fente considérable au linteau de la porte voûtée; on la montre encore aujourd'hui, comme une preuve de la force extraordinaire de ceux qui vivaient dans les anciens temps.

¹ Province d'Écosse. A. M.

² C'est-à-dire, « leur bravoure doit céder au nombre. » A. M.

Avant qu'Hobbie eût pu porter un second coup , la porte fut fermée et mise à l'abri de toute attaque , et il fut obligé de retourner vers ses compagnons , qui se préparèrent à lever le siège de Westburnflat. Ils insistèrent pour qu'il les accompagnât dans leur retraite.

« Vous avez déjà rompu la trêve , Hobbie , dit le vieux Dick du Dingle, et si nous n'y prenions garde, vous joueriez de nouveaux tours , et non-seulement vos amis seraient accusés d'avoir commis un meurtre contre la foi jurée , mais encore vous vous rendriez la fable de tout le pays. Attendez l'entrevue du Castleton , comme vous en êtes convenu , et s'il ne vous donne pas une satisfaction , alors vous aurez raison d'en tirer une vengeance sanglante. Mais marchons comme des gens raisonnables , soyons fidèles à notre parole , et je vous réponds que nous retrouverons Grâce , votre bétail et tout ce que vous avez perdu. »

Ce froid raisonnement ne fut pas très-goûté du malheureux amant ; mais comme il ne pouvait obtenir d'assistance de la part de ses voisins et de ses parents qu'en subissant leurs propres conditions , il fut forcé de partager leurs maximes , d'y mettre de la bonne foi , et de procéder d'une manière régulière.

Earnscliff pria alors quelques gens de la troupe de se joindre à lui pour accompagner miss Vère chez son père , au château d'Ellieslaw , où elle voulut absolument être conduite. Cette demande fut accueillie avec empressement , et cinq ou six jeunes gens se présentèrent pour lui servir d'escorte.

Hobbie ne fut point du nombre. Le cœur presque déchiré par les événements de la journée et par le désappointement qu'il venait d'éprouver , il s'en retournait tristement chez lui pour prendre les mesures nécessaires à la subsistance et à la protection de sa famille et convenir avec ses voisins des nouvelles démarches à faire pour retrouver Grâce Armstrong. Le reste de la troupe se dispersa de différents côtés, après avoir passé le marais. Le brigand et sa mère les suivirent des yeux du haut de la tour, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparu.

CHAPITRE X.

GRACE RETROUVÉE.

J'ai quitté le pavillon de ma maîtresse hier au soir ; il était garni de guirlandes de neige. J'y retournerai lorsque le soleil sera brillant, et quand les roses, en s'épanouissant, répandront un doux parfum.

Ancienne Ballade.

Irrité par ce qu'il appelait l'insouciance de ses amis, surtout dans une affaire qui le touchait de si près, Hobbie s'était débarassé d'eux, et suivait la route solitaire qui le conduisait chez lui. « C'est le diable, » dit-il avec impatience en donnant de l'éperon à son cheval très-fatigué et qui faisait des faux pas, « tu es comme tout le reste. Ne t'ai-je pas élevé ? ne t'ai-je pas nourri ? ne t'ai-je pas pansé de mes propres mains ? et maintenant vas-tu broncher, au risque de me faire rompre le cou, au moment où j'ai le plus besoin de toi ? Mais tu es comme mes autres parents ; le plus éloigné est mon cousin au dixième degré, et cependant, jour et nuit, je les aurais servis du plus pur de mon sang. Je crois qu'ils ont plus d'égards pour l'infâme voleur de Westburnflat que pour leur parent. Mais je devrais distinguer à présent les lumières d'Heugh-Foot... Ah ! malheureux, » continua-t-il en se recueillant, « ni charbon ni chandelle ne brilleront plus désormais à Heugh-Foot. Si ce n'était pour ma mère et mes sœurs, et la pauvre Grâce, je crois que j'aurais le courage de donner de l'éperon à cet animal et de sauter par-dessus le rempart dans la rivière, pour en finir tout à fait. » Ce fut dans cette triste disposition d'esprit qu'il tourna la bride de son cheval vers la chaumière où sa famille avait trouvé un asile.

En approchant de la porte, il entendit ses sœurs qui chuchotaient et riaient tout bas. « Les femmes ont le diable au corps, dit le pauvre Hobbie ; elles babilleraient, riraient et ricaneraient, quand même leur meilleur ami serait mort... et cependant je suis bien aise qu'elles ne perdent pas courage. Pauvres créatures !... Mais tout le fardeau tombe sur moi, il est vrai, et non sur elles.

En réfléchissant ainsi il attacha son cheval sous un hangar. « Il faut que tu te passes de couverture, maintenant, dit-il à l'animal ; toi et moi nous avons fait une même chute ; il aurait mieux

valu que nous fussions tombés dans le gouffre le plus profond du Tarras. »

Il fut interrompu par la plus jeune de ses sœurs, qui vint à lui en courant et parlant d'une voix contrainte, comme si elle eût voulu cacher quelque émotion : « Que faites-vous donc là, Hobbie, à vous amuser avec le cheval, pendant qu'il y a quelqu'un arrivé de Cumberland, qui vous attend depuis plus d'une heure. Dépêchez-vous d'entrer; je vais desseller votre cheval.

— Quelqu'un du Cumberland! » s'écria Elliot; et mettant la bride du cheval dans la main de sa sœur, il s'élança dans la chaumière. « Où est-il, où est-il? » s'écriait-il en regardant de tous côtés, et ne voyant que des femmes; « a-t-il apporté des nouvelles de Grâce? »

— Il n'a pu attendre un instant de plus, » dit sa sœur aînée en étouffant une envie de rire.

« Oh! fi, mes enfants, » dit la vieille grand'mère avec un air de douce réprimande; « vous ne devriez pas tourmenter ainsi votre Billy Hobbie. Regarde autour de toi, mon enfant, et vois s'il n'y a pas une personne de plus que celles que tu y as laissées ce matin. »

Hobbie regarda avec inquiétude. « Vous voilà vous, puis les trois petites filles.

— Nous sommes quatre maintenant, Hobbie, mon garçon, » dit la plus jeune qui entra en ce moment.

En un instant Hobbie serra dans ses bras Grâce Armstrong, qu'il n'avait pas reconnue en entrant parce qu'elle s'était couverte du plaid d'une des sœurs de Hobbie. « Comment avez-vous osé agir ainsi? » dit celui-ci tout ému de surprise.

« Ce n'est pas ma faute! » répondit Grâce en cherchant à se couvrir le visage avec ses mains, pour cacher sa rougeur et pour éviter le torrent de tendres baisers dont son fiancé punissait son petit stratagème; « ce n'est pas ma faute! Hobbie; vous devriez embrasser Jeany et les autres, car ce sont elles qui sont coupables.

— C'est ce que je vais faire, » dit Hobbie; et il embrassa cent fois ses sœurs et sa grand'mère, tandis que toute la famille, dans l'excès de sa joie, riait et pleurait en même temps. « Je suis le plus heureux des hommes, » dit Hobbie, presque épuisé, et se jetant sur un siège; « je suis l'homme le plus heureux qui existe dans le monde.

— Alors, mon cher enfant, » dit la bonne vieille dame, qui ne laissait jamais échapper l'occasion de donner une leçon de religion, dans les moments où le cœur est mieux disposé à l'accueillir ; « alors, mon fils, adressez vos louanges à celui qui change ainsi les pleurs en joie, comme il a tiré la lumière des ténèbres et le monde du néant. Ne vous avais-je pas prévenu que si vous pouviez dire : Que sa volonté soit faite, vous pourriez avoir des motifs de dire : Que son nom soit glorifié !

— C'est vrai, grand'mère, et je le glorifie pour sa miséricorde, et pour m'avoir laissé une seconde mère quand je perdis la mienne, » dit le bon Hobbie lui prenant la main ; « et qui me fait rappeler de penser à lui dans le bonheur comme dans le malheur. »

Il se fit un silence solennel d'une ou deux minutes, employées à l'exercice d'une dévotion mentale, qui exprimait, dans la pureté et la sincérité du cœur, la reconnaissance de cette famille affectueuse envers la divine Providence qui avait rendu si inopinément à ses embrassements l'amie qu'elle avait perdue.

Les premières questions de Hobbie furent de prier Grâce de raconter ce qui lui était arrivé. Elle fit un long détail, qui se réduisait à ceci : « qu'elle fut réveillée par le bruit que firent les brigands en entrant dans la maison et par la résistance devenue bientôt inutile qu'opposèrent un ou deux domestiques ; que s'étant habillée en toute hâte, elle était descendue, et qu'ayant vu, dans la mêlée, tomber le masque de Westburnflat, elle avait imprudemment prononcé son nom en implorant sa pitié ; que le brigand lui avait aussitôt fermé la bouche, l'avait entraînée hors de la maison, et placée sur un cheval, derrière un de ses compagnons.

« Je lui casserai sa maudite tête, dit Hobbie, n'y eût-il pas un autre Grœme dans le pays, hors lui. »

Grâce raconta ensuite qu'elle avait été emmenée du côté du sud avec la troupe, qui conduisait le bétail devant elle, jusqu'à ce qu'on eût dépassé la frontière ; que tout à coup une personne, qu'elle connaissait pour être un parent de Westburnflat, était accourue à toute bride à la suite des maraudeurs et avait dit à leur chef que son cousin avait appris de bonne part que les choses tourneraient mal si la jeune fille n'était pas rendue à ses parents ; qu'après quelques moments de discussion, le chef de la troupe ayant paru y consentir, on l'avait placée derrière un autre cavalier, qui avait suivi, en silence et avec rapidité, la route la moins

fréquentée qui conduit à Heugh-Foot ; et qu'à la nuit tombante , il l'avait fait descendre , fatiguée et terrifiée , à environ un quart de mille de la demeure de ses parents. Ce récit fut suivi de mille félicitations de part et d'autre.

A ces vives et tendres émotions succédèrent bientôt des réflexions bien moins agréables.

« C'est un triste endroit que celui-ci , pour vous toutes , » dit Hobbie en jetant ses yeux autour de lui. « Je pourrai fort bien dormir dehors , à côté de mon cheval , comme cela m'est arrivé , plus d'une longue nuit , dans les montagnes ; mais vous , comment allez-vous faire ? c'est ce que je ne vois pas , et demain et après , vous serez probablement encore dans la même position sans que je puisse y apporter de remède.

— C'est une action lâche et cruelle , » dit une des sœurs , que de chasser ainsi une pauvre famille au milieu des champs , où l'on ne trouve rien.

— Et de ne nous laisser ni taureau ni bœuf , » dit le plus jeune frère , qui entrait en ce moment ; « ni brebis , ni agneau , ni rien qui mange de l'herbe ou du grain.

— S'ils avaient quelque vieille rancune contre nous , » dit Henri , le second frère , « n'étions-nous pas là pour la vider ? Et il a fallu que nous fussions tous hors de la maison , tous sur la montagne ! Parbleu ! si nous eussions été au logis , l'estomac de Groeme n'aurait pas eu besoin de son déjeuner ; mais il n'y perdra rien pour attendre , n'est-ce pas , Hobbie ?

— Nos voisins ont fixé un jour pour se rendre à Castleton , et s'arranger avec lui , en présence de tout le monde , » dit tristement Hobbie ; « il a fallu faire comme ils ont voulu , sans quoi on ne devait s'attendre à aucun secours de leur part ?

— Pour s'arranger avec lui ! » s'écrièrent à la fois les deux frères , « après un acte de scélératesse comme on n'en a jamais vu dans le pays , depuis les temps de maraude !

— Cela est vrai , mes enfants , dit Hobbie ; mon sang bouillait dans mes veines lorsque j'entendis faire une pareille proposition , mais... la vue de Grâce m'a bien calmé.

— Et les instruments aratoires et autres , Hobbie , dit John Elliot. Nous sommes complètement ruinés. Henri et moi , nous avons été voir si on pouvait trouver quelque chose dans les décombres épars dans les champs , mais on a laissé à peine un clou. Je ne sais que faire. Il nous faudra , je crois , aller tous à la guerre.

Westburnflat n'a pas les moyens, quand même il le voudrait, de nous indemniser de notre perte. Il n'y a rien à tirer de lui qu'à nous venger sur sa peau. Il n'a pas un seul quadrupède, excepté le cheval mauvais qu'il monte, et encore est-il très-harassé par ses courses nocturnes. Nous sommes totalement ruinés. »

Hobbie jeta un regard de tristesse sur Grâce Armstrong, qui ne lui répondit qu'en baissant les yeux et en poussant un léger soupir.

« Ne vous découragez pas, mes enfants, dit la grand'mère, nous avons de bons parents, qui ne nous abandonneront pas dans l'adversité. Sir Thomas Kittlehoof, qui est mon cousin au troisième degré du côté maternel ; il a reçu une bonne somme d'argent, et a même été créé chevalier comme un des commissaires de l'Union.

— Il ne donnerait pas une épingle pour nous empêcher de mourir de faim, dit Hobbie ; et quand il le ferait, je ne pourrais digérer le pain que j'achèterais avec son argent, en songeant qu'il fait partie du prix auquel on a vendu la couronne et l'indépendance de la pauvre vieille Écosse.

— Et le iaird de Dunder, une des plus anciennes familles de Teviotdale, continua la grand'mère.

— Il est dans la *Tolbooth*¹, ma mère, répliqua Hobbie ; il est dans le *Heart of Mid-Lothian*, pour mille mares qu'il a empruntés de Saunders Wyliecoat, le procureur.

— Le pauvre homme ! s'écria mistress Elliot ; ne pourrions-nous lui envoyer quelque chose, Hobbie ?

— Vous oubliez, grand'mère, vous oubliez que nous avons nous-mêmes besoin de secours, » dit Hobbie avec un peu d'humeur.

« Ce n'est que trop vrai, mon enfant, dit la bonne dame ; justement dans ces moments-là il est si naturel de songer à ses parents plutôt qu'à soi-même ! Mais le jeune Earnsliff ?

— Il n'a que peu de chose à lui, dit Hobbie, et il a un nom si onéreux à soutenir, que ce serait une honte d'avoir recours à lui dans notre détresse. Mais je vous dirai, grand'mère, qu'il est inutile de tant nous occuper de nos parents, de nos proches et de nos alliés, comme s'il y avait un charme attaché à leurs noms qui pût nous procurer quelque avantage ; ceux qui sont devenus

¹ Nom de la prison d'Édimbourg, comme aussi le *Heart of Mid-Lothian*, c'est-à-dire le cœur, le centre du comté appelé *Mid-Lothian*, le milieu du *Lothian*. A. M.

riches nous ont oubliés, et ceux de notre rang n'ont que le strict nécessaire; nous n'avons pas un seul ami qui puisse ou qui veuille rétablir la ferme comme elle était.

— Alors, Hobbie, dit la grand'mère, il faut mettre notre confiance dans celui qui peut faire sortir des amis et de la fortune du *Moor* le plus stérile, comme on dit. »

Hobbie se leva à l'instant. « Vous avez raison, s'écria-t-il, vous avez raison. Je connais un ami sur le *Moor* stérile, qui peut et qui veut nous secourir. Les événements me l'avaient totalement fait oublier. J'ai laissé, ce matin, au *Mucklestane-Moor* assez d'or pour rebâtir deux fois la ferme de *Heugh-Foot* et la garnir de bétail et d'instruments, et je suis sûr qu'Elshie ne s'opposera pas à ce que nous en fassions usage.

— Elshie ! » dit la grand'mère étonnée; « de quel Elshie voulez-vous parler ?

— Duquel, si ce n'est *Cunny Elshie*, l'ermite de *Mucklestane* ? dit Hobbie.

— Dieu nous préserve, mon fils, dit la grand'mère, que vous alliez puiser de l'eau dans des citernes corrompues, ou que vous demandiez du secours à ceux qui ont fait pacte avec l'esprit malin ! Il n'y a jamais eu de bonheur dans leurs dons, ni de grâce dans leurs sentiers. Tout le pays sait que cet Elshie est un sorcier. Oh ! s'il y avait des lois et une paisible administration de la justice, qui fait qu'un royaume fleurit et marche dans la bonne voie, on ne laisserait pas vivre des gens de cette espèce. Sorciers et sorcières sont l'abomination et le fléau de la terre.

— En vérité, ma mère, répondit Hobbie, vous direz ce que vous voudrez, mais je suis d'avis que les sorciers et les sorcières n'ont pas la moitié du pouvoir qu'ils avaient autrefois ; au moins suis-je certain qu'un homme qui complot le mal, comme le vieux *Ellieslaw*, ou un brigand comme ce *Westburnflat*, sont un grand fléau et une plus grande abomination dans un pays qu'une bande infernale des plus méchantes sorcières qui aient jamais chevauché sur un manche à balai, ou tenu leur sabbat le soir du mardi gras. Elshie n'aurait jamais eu l'intention d'incendier ma maison et mes granges, et je suis résolu à essayer s'il veut faire quelque chose pour nous aider à les rebâtir. Il est bien connu pour habile homme dans toute la contrée jusqu'à *Brough-sous-Stanmore*.

— Prends garde, mon enfant, dit *mistress Elliot*; considère

que ses bienfaits n'ont profité à personne. Jock Howden est mort vers le temps de la chute des feuilles précisément de la maladie dont Elshie prétendait l'avoir guéri; et quoiqu'il ait empêché la vache de Lambside de mourir d'une épizootie, néanmoins le haut mal a été plus cruel parmi ses moutons que dans aucune des saisons précédentes¹. Et puis j'ai ouï dire qu'il se servait de paroles si offensantes envers les hommes, que c'est insulter la Providence elle-même. Souvenez-vous que vous dites vous-même, la première fois que vous le vîtes, qu'il ressemblait plutôt à un fantôme qu'à un être vivant.

— Laissez donc, ma mère, dit Hobbie, Elshie n'est pas aussi mauvais que cela. Il est vrai que son corps tout difforme n'est pas un objet fort agréable à voir, et que son langage est rude; mais il n'est pas aussi dangereux en effets qu'en paroles. Si j'avais quelque chose à manger, car je n'ai rien pris de toute la journée, je me coucherais pour deux ou trois heures à côté de mon cheval, et demain, au point du jour, je partirais pour Mucklestane.

— Et pourquoi pas ce soir? dit Henri; j'irai avec vous.

— Mon cheval est fatigué, répondit Hobbie.

— En ce cas vous pouvez prendre le mien, dit John.

— Mais je suis moi-même très-fatigué, » dit Hobbie en insistant.

« Vous, fatigué! dit Henri; fi donc! je vous ai vu rester en selle pendant vingt-quatre heures de suite sans jamais prononcer ce mot.

— La nuit est bien obscure, » dit Hobbie en regardant par la fenêtre de la chaumière; « mais, à parler franchement, quoique Elshie soit réellement un brave homme, cependant j'aime mieux qu'il fasse grand jour quand je vais lui faire une visite. »

Cette franchise de la part de Hobbie empêcha toute discussion ultérieure; conciliant ainsi la trop grande précipitation du conseil de son frère avec les mesures d'une prudence trop timide recommandées par sa grand'mère, il prit les rafraîchissements que la chaumière put fournir, et après avoir embrassé cordialement toutes les personnes qui l'entouraient, il se retira sous le hangar et s'étendit à côté de son fidèle palefroi. Ses frères se partagèrent quelques bottes de paille propre qu'ils trouvèrent

¹ Le texte dit *moor-ill* et *louping-ill*. La première de ces maladies cause des tourments aigus; la seconde fait sauter l'animal comme s'il était ivre. A. M.

dans l'étable ordinairement occupée par la vache d'Annale; quant aux femmes, elles s'arrangèrent pour prendre du repos comme l'état de la chaumière put le leur permettre.

A la pointe du jour, Hobbie se leva, et, après avoir pansé et sellé son cheval, il partit pour Mucklestane-Moor. Il évita la compagnie de l'un ou de l'autre de ses frères, pensant que le Nain était plus propice à ceux qui venaient le visiter seuls.

« Notre voisin, » pensait-il en lui-même à mesure qu'il avançait, « n'est pas très-commode, et il y a des moments où il n'est pas très-facile de l'endurer. Qui sait s'il sera sorti de sa cabane pour ramasser le sac d'argent? S'il ne l'a pas fait, c'a été une bonne aubaine pour quelqu'un, et je serai bien attrapé. Allons, Tarras, » dit-il à son cheval en lui donnant un coup d'éperon, « dépêchons-nous, mon ami. Il faut, s'il se peut, que nous arrivions les premiers. »

Il se trouvait alors sur la vaste lande, qui commençait à être éclairée par les premiers rayons du soleil; la pente douce par laquelle il descendait lui montrait distinctement, quoique loin, la demeure du Nain. La porte s'ouvrit, et Hobbie vit de ses propres yeux le phénomène dont il avait si souvent entendu parler. Deux figures humaines, si l'on pouvait donner ce nom à celle du Nain, sortirent de la retraite solitaire du reclus, et parurent converser ensemble en plein air. Puis la grande figure se pencha, comme pour ramasser quelque chose qui était à terre près de la porte de la hutte; ensuite elles s'avancèrent toutes les deux à une petite distance, et s'arrêtèrent de nouveau, comme si elles étaient en grande conversation. Toutes les terreurs superstitieuses de Hobbie se réveillèrent à cette vue, et il lui paraissait impossible que le Nain laissât pénétrer quelqu'un dans sa demeure, et qu'il y eût des êtres assez hardis pour venir le visiter la nuit. Dans l'intime persuasion qu'il avait vu un sorcier s'entretenir familièrement avec un esprit, Hobbie retint son haleine et la bride de son cheval, résolu à ne pas encourir l'indignation de l'un ou de l'autre par une interruption indiscrete de leur conférence. Ils s'aperçurent sans doute de son approche; car à peine avait-il fait halte, que le Nain rentra dans sa cabane, et la grande figure qui l'avait accompagné parut se glisser le long de l'enclos du jardin et s'évanouir aux yeux du stupéfait Hobbie.

« Vit-on jamais chose pareille? dit Elliot; mais je suis dans une position désespérée, et quand ce serait Beelzébuth lui-même,

il faut que je me hasarde à descendre la colline jusqu'à lui. »

Cependant, malgré son prétendu courage, il ralentit sa marche lorsque, tout près de l'endroit où il avait vu cette grande figure, il aperçut, comme tapi dans une touffe de bruyère, un corps mince, noir et bourru, semblable à celui d'un chien basset.

« Il n'a jamais eu de chien que je sache, dit Hobbie, mais plus d'un diable à son service, que Dieu me pardonne d'avoir prononcé un tel mot !... Il ne bouge pas, quelque animal que ce soit... J'ai l'idée que c'est un blaireau ; mais, pour effrayer, les fantômes prennent des formes si bizarres ! Cela va se changer peut-être en un lion ou en un crocodile, lorsque je m'avancerai de plus près. Je vais lui jeter une pierre ; car, s'il vient à prendre une autre forme quand je serai trop près, Tarras n'y tiendra jamais, et j'aurais trop affaire à lui tenir tête, et au diable en même temps. »

En conséquence, il jeta prudemment une pierre sur l'objet en question, qui n'en resta pas moins immobile. « Ce n'est pas un être vivant, après tout, dit Hobbie, mais bien le sac d'argent qu'il m'a jeté hier au soir par la fenêtre ! Et c'est cette drôle de figure grêle qui me l'a transporté jusqu'ici ? » Alors il s'avança, et souleva la lourde sacoche qui était toute pleine d'or. « Miséricorde ! » dit Hobbie, dont le cœur palpitait en sentant revivre ses espérances et ses projets pour l'avenir, en même temps qu'il soupçonnait à quel dessein ce secours lui était offert ; « miséricorde ! c'est une terrible chose que de toucher à ce qui a été récemment entre les griffes de quelqu'un qui n'est pas de très-bon aloi. Je ne saurais me tirer de l'idée qu'il y a quelque manigance de Satan dans tout ceci ; mais je suis résolu à me comporter en honnête homme et en bon chrétien, arrive ce qu'il voudra ! »

En conséquence, il s'approcha de la porte de la cabane, et, après avoir frappé à plusieurs reprises sans recevoir aucune réponse, « Elshie ! » dit-il en élevant la voix, « père Elshie ! je sais que vous y êtes, et éveillé, car je vous ai vu sur le seuil de votre porte comme je descendais la colline : voulez-vous sortir et parler un moment avec quelqu'un qui a beaucoup de remerciements à vous faire. Tout ce que vous m'avez dit relativement à Westburnflat n'était que trop vrai ! mais il m'a renvoyé Grâce saine et sauve ; et ainsi il n'est rien arrivé de mal qui ne puisse être facilement enduré. Si vous vouliez sortir seulement un moment, ou me dire que vous m'écoutez... Eh bien ! puisque vous ne voulez

pas, je vais continuer mon histoire. J'ai pensé, voyez-vous, que ce serait une terrible chose pour deux jeunes gens, comme Grâce et moi, de remettre notre mariage à plusieurs années, jusqu'à ce que j'eusse été à l'étranger, et que j'en fusse revenu avec quelque peu d'argent ; on prétend d'ailleurs généralement que l'on ne peut pas espérer rapporter du butin de la guerre comme autrefois ; la paye de la reine est bien peu de chose, et il n'y a pas de quoi s'enrichir à ce métier ; et puis ma grand'mère est vieille, et mes sœurs resteraient à languir et à se consumer, parce qu'elles ne m'auraient pas auprès d'elles pour leur donner du courage. Et enfin Earnscliff, ou les voisins, vous-même peut-être, Elshie, pourriez avoir besoin de quelque service que Hob Elliot serait en état de vous rendre.... C'est bien dommage que la vieille ferme de Heugh-Foot soit si complètement ruinée ! J'avais donc pensé... Mais le diable m'emporte !... Dieu me pardonne cette expression ! » ajouta-t-il en se retenant, « si je puis me décider à demander une faveur à quelqu'un qui ne veut pas seulement me répondre ou me faire connaître s'il m'entend.

— Dis ce que tu voudras... fais ce que tu voudras, » dit le Nain, de l'intérieur de la cabane ; « mais va-t'en, et laisse-moi en repos.

— Eh bien, eh bien ! répliqua Elliot, puisque vous m'écoutez ; je vais abréger mon histoire. Puisque vous êtes assez bon pour me prêter l'argent qui me sera nécessaire pour rebâtir et regarnir la ferme de Heugh-Foot, je consens, de mon côté, à accepter votre offre avec empressement ; et, en vérité, je crois qu'il sera tout autant en sûreté entre mes mains qu'entre les vôtres, puisque vous le laissez dehors, exposé à être pris par le premier passant, sans compter les mauvais voisins, qui peuvent enfoncer les portes et forcer les endroits les mieux fermés, chose que je puis malheureusement dire à mes dépens. Puisque vous avez autant d'égards pour moi, je serai charmé d'accepter cette preuve de bonté ; et ma mère et moi (elle est usufruitière, et moi j'ai la substitution du domaine de Wide-Open), nous vous donnerons une hypothèque ou une obligation transmissible pour la somme, en vous payant les intérêts tous les six mois. Saunders-Wyliecoat dresserait l'acte, et vous n'auriez rien à payer pour les frais.

— Cesse ce jargon et va-t'en, dit le Nain ; ta probité franche et bavarde est pour moi une peste plus insupportable que la friponnerie d'un grand qui dépouillerait un homme de tout ce qu'il

possède, sans remerciements, explications, ni excuses. Va-t'en, dis-je, tu es un de ces paysans grossiers dont la parole est aussi bonne que leur contrat. Garde l'argent, principal et intérêts, jusqu'à ce que je te les demande.

— Mais, continua l'obstiné Borderer, nous vivons aujourd'hui, et nous pouvons mourir demain; réellement il devrait y avoir du noir sur du blanc dans une transaction comme celle-ci; ainsi faites-moi un modèle ou une minute dans la forme qui vous conviendra, je la mettrai au net et la signerai devant d'excellents témoins. Seulement, Elshie, n'y glissez rien qui puisse être préjudiciable à mon honneur; car je le ferai lire au ministre, et je ne voudrais pas que vous vous exposassiez inutilement. Mais je m'en vais; car vous seriez fatigué de mes discours, et moi, je le suis de vous parler sans recevoir de réponse.... Je vous apporterai un de ces jours un morceau du gâteau de la mariée, et peut-être amènerai-je Grâce pour vous faire une visite. Vous serez charmé de voir Grâce, brave homme, quelque bourru que vous soyez... Eh, mon Dieu! quel soupir il vient de pousser! serait-il incommodé par hasard? ou peut-être a-t-il pensé que je parlais de *la grâce divine*, et non pas de Grâce Armstrong? Pauvre homme! je ne sais pas trop ce que je dois penser de lui; mais je suis sûr qu'il est aussi bon pour moi que si j'étais son fils: quel drôle de père que j'aurais eu s'il en était ainsi! »

Hobbie alors délivra son bienfaiteur de sa présence, et s'en retourna gaiement chez lui pour étaler son trésor, et conférer sur les moyens de réparer le dommage qu'il avait souffert dans sa fortune par l'agression du Red Reiver de Westburnflat.

CHAPITRE XI

L'ENLÈVEMENT.

Trois brigands me saisirent hier matin, pauvre fille abandonnée; ils étouffèrent mes cris avec force et méchanceté, et me lièrent sur un blanc palefroi. Aussi sûrement que j'espère que le ciel aura pitié de moi, je ne saurais dire quels hommes c'étaient. *Christabella*.

La marche de notre histoire doit rétrograder un peu, afin de pouvoir détailler les circonstances qui avaient placé miss Vère dans la fâcheuse situation d'où elle avait été délivrée, sans

qu'elle s'y attendit , et , dans le fait , sans qu'il y eût intention , par l'apparition d'Earnseliff et d'Elliot , avec leurs amis et leurs compagnons , devant la tour de Westburnflat.

La veille de la nuit pendant laquelle la maison de Hobbie avait été brûlée , miss Vère fut invitée par son père à l'accompagner dans une promenade qu'il se proposait de faire dans une partie éloignée des sites romantiques qui se trouvaient aux environs de son château d'Ellieslaw. « Entendre , c'était obéir , » dans le vrai style du despotisme oriental. Mais Isabelle tremblait en silence , pendant qu'elle suivait son père à travers d'étroits sentiers , tantôt le long d'un ruisseau qui serpentait , tantôt grimpant les collines qui lui servaient de rives. Un seul domestique , choisi peut-être à cause de sa stupidité , les accompagnait. D'après le silence de son père , Isabelle ne douta point qu'il n'eût fait choix d'un lieu aussi éloigné et aussi solitaire pour reprendre la discussion qui avait si fréquemment eu lieu relativement à la demande en mariage de sir Frédéric , et qu'il ne méditât sur les moyens les plus propres à lui faire sentir la nécessité de l'admettre comme un prétendant. Mais pendant quelque temps ses craintes parurent être sans fondement. Les seules phrases que son père lui adressait de temps à autre avaient rapport aux beautés du paysage romantique qu'ils parcouraient , et dont les scènes variaient à chaque pas. A ces observations , quoiqu'elles parussent venir d'un cœur rempli de soins plus sombres et plus importants , Isabelle tâchait de répondre d'une manière libre et sans contrainte , autant qu'il lui était possible au milieu des craintes involontaires qui se présentaient en foule à son imagination.

Tout en soutenant avec une difficulté mutuelle une conversation qui n'avait pas de suite régulière , ils parvinrent enfin au centre d'un petit bois composé de gros chênes entremêlés de bouleaux , de frênes , de coudriers , de houx et d'une grande variété de bois taillis. Les branches des grands arbres s'entrelaçaient dans le haut , et leurs troncs garnissaient le terrain du taillis. L'endroit où se trouvaient Ellieslaw et sa fille était plus ouvert , et cependant couronné par une arcade naturelle de grands arbres , et assombrie , à une certaine profondeur sur les côtés , par une quantité d'arbrisseaux et de buissons.

« C'est ici , Isabelle , » dit M. Vère , en continuant la conversation si souvent reprise et si souvent suspendue , « c'est ici que je voudrais élever un autel à l'amitié.

— A l'amitié, monsieur ¹ ! dit miss Vère , et pourquoi dans ce lieu sombre et écarté plutôt qu'ailleurs ?

— Oh ! il est facile de prouver que le local lui conviendrait , » répliqua son père avec un ris moqueur. « Vous savez , miss Vère (car vous êtes , je le sais fort bien , une jeune femme savante) , vous savez que les Romains ne se contentaient pas dans leur culte de personnifier chaque qualité utile , chaque vertu morale à laquelle ils pouvaient affecter un nom , mais qu'en outre ils adoraient la même vertu sous différents titres et attributs qui pouvaient lui donner une nuance distincte ou un caractère particulier. Eh bien ! par exemple , l'amitié à laquelle je voudrais dédier ici un temple n'est pas l'amitié des hommes , qui abhorre et dédaigne la duplicité , l'artifice et le déguisement , mais l'amitié des femmes , qui ne consiste guère que dans une disposition mutuelle de la part des amies , comme elles s'appellent , à se soutenir les unes les autres dans leurs ruses cachées et dans leurs petites intrigues.

— Vous êtes sévère , monsieur.

— Je ne suis que juste , un humble copiste d'après nature , qui a l'avantage de contempler deux études excellentes , telles que Lucy Ilderson et vous.

— Si j'ai eu le malheur de vous offenser , monsieur , je peux en conscience justifier miss Ilderson. Elle n'a été ni ma conseillère ni ma confidente.

— Vraiment ? et d'où vous venait donc cette pétulance de langage , cette impertinence de raisonnement qui a tant déplu à sir Frédéric , et qui m'a tant offensé depuis quelque temps ?

— Si le ton que j'ai pris vous a déplu , monsieur , je ne saurais en éprouver un regret trop vif ni trop sincère ; mais il n'en serait pas de même pour avoir répondu avec vivacité à sir Frédéric , lorsqu'il me parlait d'une manière si grossière ; puisqu'il oubliait que j'étais une dame , je devais lui faire voir que j'étais au moins une femme.

— Réservez donc vos impertinentes réponses pour ceux qui vous presseront sur cet objet , » dit froidement son père ; quant à moi , j'en suis las et n'en reparlerai plus jamais.

— Que le ciel vous bénisse , mon cher père ! » dit Isabelle en lui prenant la main , qu'il cherchait à retirer ; « hors la tâche de souffrir les persécutions de cet homme , il n'est rien que vous

¹ En Angleterre on dit plus souvent *monsieur* que *mon père*. A. M.

puissiez me commander , et à quoi je ne me soumette sans la moindre répugnance.

— Vous êtes très-complaisante , miss Vère , lorsqu'il vous arrive de penser qu'il vous convient d'écouter votre devoir , » dit son inflexible père en arrachant sa main de la tendre étreinte de sa fille ; « mais dorénavant, mon enfant, je m'épargnerai la peine de vous donner des conseils désagréables sur quelque sujet que ce soit ; c'est à vous à vous gouverner vous-même. »

En ce moment , quatre brigands fondirent sur eux. M. Vère et son domestique tirèrent leurs couteaux de chasse , qu'on était dans l'usage de porter à cette époque , et essayèrent de se défendre et de protéger Isabelle ; mais , pendant que chacun d'eux était aux prises avec son antagoniste, elle fut entraînée dans l'épaisseur du bois par les deux autres bandits qui la placèrent sur un cheval et montèrent sur les leurs qui se trouvaient tout à portée derrière le taillis. Ils la placèrent au milieu d'eux , chacun tenant la bride du cheval qu'elle montait , et se mirent à galoper bon train , par des sentiers sombres et tortueux , à travers les vallons et les collines, la bruyère et les marécages, et la conduisirent à la tour de Westburnflat , où elle fut strictement surveillée , sans être autrement maltraitée , et confiée à la garde de la vieille femme dont le fils était propriétaire de la forteresse. Ni prières , ni supplications ne furent capables de tirer de la vieille sorcière le moindre renseignement sur le motif de son enlèvement forcé et de son emprisonnement dans un lieu aussi écarté.

L'arrivée d'Earnscliff et d'une troupe nombreuse de cavaliers devant la tour alarma le brigand. Comme il avait déjà donné des ordres pour que Grâce Armstrong fût rendue à ses parents, il ne lui vint pas dans l'esprit que ce fût elle qui occasionnât cette visite désagréable ; et voyant à la tête de la troupe Earnscliff, dont l'attachement pour miss Vère était un sujet de conversation dans le pays, il ne douta pas que sa délivrance ne fût l'unique objet de cette attaque contre la tour. La crainte des conséquences personnelles le força à rendre sa prisonnière, comme nous l'avons dit plus haut.

Au moment où le bruit des pas des chevaux qui emmenaient la fille d'Ellieslaw se fit entendre , son père tomba , et son domestique, jeune homme robuste, qui gagnait du terrain sur le brigand qu'il poursuivait, abandonna le combat pour venir au secours de son maître, ne doutant pas qu'il n'eût reçu une blessure mor-

telle. Les deux scélérats se désistèrent aussitôt de toute attaque ou défense ultérieure, et s'enfonçant dans le plus épais du bois, montèrent sur leurs chevaux et se mirent à galoper après leurs compagnons. Cependant Dixon eut la satisfaction de trouver que M. Vère, non-seulement était en vie, mais n'avait pas même été blessé. Il avait fait un trop grand effort, et avait heurté, disait-il, contre une racine d'arbre, en voulant porter un coup trop violent à son antagoniste. Le désespoir qu'il manifesta à la disparition de sa fille fut tel, que, suivant l'expression de Dixon, il aurait attendri le cœur d'une pierre; et il fut tellement épuisé par ses sensations et les vaines recherches pour découvrir la trace des ravisseurs, qu'il s'écoula un temps considérable avant qu'il rentrât chez lui et qu'il donnât l'alarme à sa famille.

Toute sa conduite, tous ses mouvements étaient ceux d'un homme au désespoir.

« Ne me parlez donc pas, sir Frédéric, » dit-il avec impatience; « vous n'êtes pas père..., c'était mon enfant... une fille ingrate peut-être, mais enfin ma fille... mon unique enfant. Où est miss Ilderson? Elle doit savoir quelque chose de cette affaire. Ceci s'accorde avec les informations que j'ai de ses machinations. Allez, Dixon, priez M. Ratcliffe de venir à la minute... »

La personne qu'il venait de nommer entra en ce moment dans la chambre.

« Je vous répète, Dixon, » continua M. Vère en changeant de ton, « de faire savoir à M. Ratcliffe que je le prie de me favoriser de sa compagnie pour une affaire toute particulière. Ah! mon cher monsieur, » ajouta-t-il comme s'il ne l'avait pas encore aperçu, « vous êtes justement la personne dont les conseils me sont le plus nécessaires dans l'extrémité où je me trouve.

— Que vous est-il donc arrivé, monsieur, pour vous troubler ainsi? » dit M. Ratcliffe d'un ton grave; et pendant que le laird d'Ellieslaw lui donne, avec toutes les marques de douleur et d'indignation, les détails de l'aventure de la matinée, nous profiterons de cette occasion pour faire connaître à nos lecteurs les rapports que ces deux personnages avaient entre eux.

Dès sa première jeunesse, M. Vère d'Ellieslaw s'était fait remarquer par une vie dissipée, que, dans un âge plus avancé, il avait échangée contre une non moins destructive de profonde et tumultueuse ambition. Dans l'un et dans l'autre cas, il avait satisfait sa passion prédominante, sans avoir égard à la diminution

de sa fortune particulière, bien que, dans les circonstances où il n'était pas mù par les mêmes motifs, il passait pour être serré, avare et peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent. Ses affaires se trouvaient très-embarrassées par suite de ses extravagances de jeunesse; il alla en Angleterre, où, suivant l'opinion générale, il fit un mariage avantageux. Il fut plusieurs années absent du domaine de sa famille. Tout à coup, et sans qu'on s'y attendît, il revint, veuf, amenant avec lui sa fille, alors âgée d'environ dix ans. Depuis ce moment, ses dépenses parurent excessives aux yeux des simples habitants des montagnes au milieu desquelles il était né, et l'on supposait généralement qu'il était fortement endetté. Néanmoins il continua de vivre avec la même prodigalité jusqu'à l'époque qui précéda de quelques mois le commencement de notre histoire, époque à laquelle l'opinion publique sur le mauvais état de ses affaires fut confirmée par la résidence au château d'Ellieslaw de M. Ratcliffe, qui, du consentement tacite, quoique évidemment au grand déplaisir du seigneur du manoir, parut, dès le moment de son arrivée, prendre et exercer une influence prédominante et inconcevable dans la conduite de ses affaires particulières.

Ce M. Ratcliffe était un homme grave, réfléchi et réservé, et déjà avancé en âge. Les personnes qui avaient occasion de lui parler d'affaires le trouvaient fort entendu dans tout ce qui y avait rapport. Il était peu communicatif, mais lorsqu'une occasion particulière se présentait, ou bien en conversation, il montrait un esprit actif et plein d'instruction. Pendant quelque temps, avant de fixer sa résidence au château, il y avait fait quelques visites, et dans ces occasions, M. Vère, contre son usage habituel envers ceux qui étaient d'un rang inférieur au sien, avait eu pour lui de grandes attentions et même de la déférence. Cependant son arrivée semblait toujours lui causer une sorte d'embarras, et son départ lui donner du soulagement; et il ne fut pas difficile de remarquer le mécontentement qu'éprouva M. Vère lorsque Ratcliffe se fixa entièrement dans sa famille. Au fait il y avait dans leurs rapports un singulier mélange de confiance et de contrainte. Les affaires les plus importantes de M. Vère étaient réglées par M. Ratcliffe; et quoiqu'il ne fût pas de ces riches indolents, qui, trop nonchalants pour s'occuper de leurs propres affaires, sont bien aises de s'en décharger sur les autres, cependant on le voyait dans plusieurs circonstances renoncer à son propre jugement

pour se soumettre aux opinions contraires de M. Ratcliffe qui n'hésitait pas à les exprimer franchement.

M. Vère ne paraissait jamais plus mortifié que lorsque des étrangers faisaient quelque observation sur l'espèce de tutelle sous laquelle il paraissait vivre. Lorsque sir Frédéric ou quelque autre de ses amis lui en parlait, tantôt il repoussait la remarque avec hauteur et indignation, tantôt il évitait une explication directe, en disant, avec un sourire forcé : « Que M. Ratcliffe connaissait son importance, mais que personne au monde n'était plus honnête et plus habile, et qu'il lui serait impossible de conduire ses affaires avec l'Angleterre sans ses avis et son secours. »

Tel était le personnage qui entra dans l'appartement, au moment où M. Vère le faisait appeler auprès de lui, et qui entendit, avec une surprise évidemment mêlée d'incrédulité, le récit qui lui fut fait à la hâte de ce qui était arrivé à Isabelle.

« Maintenant, mes amis, » dit M. Vère en s'adressant à sir Frédéric et aux autres personnages qui l'entouraient, et qui étaient toutes plus surprises les unes que les autres; « vous voyez le père le plus malheureux de l'Écosse. Prêtez-moi votre secours, messieurs; donnez-moi votre avis, monsieur Ratcliffe. après un événement aussi malheureux, je suis incapable d'agir, ou de penser.

— Montons à cheval, prenons nos domestiques et parcourons la campagne, à la poursuite des brigands, dit sir Frédéric.

— N'y a-t-il personne que vous puissiez soupçonner, » dit gravement Ratcliffe, « d'avoir eu quelque motif de commettre cet étrange attentat? Nous ne vivons pas dans le siècle des romans, où l'on enlevait les dames uniquement pour leur beauté.

— Je crains, dit M. Vère, de ne pouvoir que trop bien expliquer cet étrange accident. Lisez cette lettre, que miss Lucy Iderson a jugé à propos d'écrire de mon château d'Ellieslaw au jeune M. Earnscliff, que j'ai le droit héréditaire d'appeler mon ennemi. Vous voyez qu'elle vous écrit comme confidente d'une passion qu'il a eu l'effronterie de concevoir pour ma fille; elle lui dit qu'elle plaide sa cause auprès de son amie avec la plus grande ardeur; mais qu'il a dans la place un ami qui le sert d'une manière plus efficace. Remarquez surtout les passages marqués au crayon, monsieur Ratcliffe, dans lesquels cette fille intrigante conseille d'avoir recours à des mesures hardies, en l'assurant que

son amour sera couronné de succès partout ailleurs que dans les limites de la baronnie d'Ellieslaw.

— Et vous concluez, monsieur Vère, dit Ratcliffe, d'après cette lettre romanesque d'une jeune fille très-romanesque elle-même, que le jeune Earnscliff a enlevé votre fille, et a commis un acte aussi criminel de violence, sans autre meilleur avis, sans autre assurance plus positive que l'avis qui lui a été donné par miss Lucy Ilderson ?

— Comment penser différemment ? dit Ellieslaw.

— Qui pouvez-vous accuser ? dit sir Frédéric ; ou quelle autre personne avait intérêt à commettre un tel crime ?

— Quand ce serait là le meilleur moyen d'établir quel est le coupable, » dit M. Ratcliffe avec calme, « il serait facile d'indiquer des personnes dont le caractère a plus d'affinité avec de pareilles actions, et qui ont aussi des motifs suffisants pour les commettre. Supposons qu'il ait été jugé convenable de placer miss Vère dans quelque endroit où l'on pût exercer sur ses inclinations un degré de contrainte que l'on ne pouvait tenter sous le toit du château d'Ellieslaw... Que dit sir Frédéric Langley de cette supposition ?

— Je dis, répondit sir Frédéric, que si M. Vère trouve à propos d'endurer de la part de M. Ratcliffe des libertés qui sont tout à fait incompatibles avec sa position sociale, je ne souffrirai pas qu'une pareille licence de sourde insinuation, soit par un mot, soit par un regard, s'étende impunément jusqu'à moi.

— Et je dis, moi, » reprit le jeune Mareschal de Mareschal-Wells, l'interrompant, et qui était également au château, « que vous êtes des fous, tous tant que vous êtes, de vous arrêter ici et de vous quereller, au lieu d'aller à la poursuite des brigands.

— J'ai déjà donné ordre aux domestiques d'aller en avant sur la route, où il est le plus probable que nous pourrons les atteindre, dit M. Vère ; si vous voulez m'accompagner, nous allons les suivre et les aider dans leurs recherches. »

Leurs efforts n'eurent aucun succès, probablement parce qu'Ellieslaw dirigea la poursuite du côté d'Earnscliff-Tower, supposant que le propriétaire était l'auteur de cet acte de violence, en sorte que l'on prit une route diamétralement opposée à celle que les brigands avaient réellement suivie. La troupe revint le soir harassée et découragée. Mais, dans l'intervalle, il était arrivé de nouveaux hôtes, et après que l'on eut raconté le malheur récem-

ment arrivé au propriétaire, qu'on en eut témoigné de l'étonnement et qu'on l'eut bien déploré, on finit par l'oublier complètement pour s'occuper exclusivement de la discussion des importantes intrigues politiques, dont la crise et l'explosion étaient attendues d'un moment à l'autre.

Plusieurs de ceux qui prirent part à ce divan étaient catholiques et tous jacobites déclarés; leurs espérances étaient alors plus vives que jamais, parce qu'on s'attendait chaque jour à une invasion de la part de la France en faveur du prétendant, et que l'Écosse, d'après l'état de dénûment de ses places fortes et de leurs garnisons, ainsi que d'après le mécontentement de ses habitants, était plus disposé à l'accueillir qu'à lui opposer de la résistance. Ratcliffe, qui ne cherchait pas à assister à leurs consultations sur ce sujet, et qui n'y était pas invité, s'était dans l'intervalle retiré dans son appartement. Miss Ilderson fut séquestrée de la société dans une sorte d'honorable captivité, « jusqu'à ce que, dit M. Vère, elle pût être conduite en sûreté chez son père; » et une occasion favorable se présenta le lendemain.

Les domestiques ne pouvaient s'empêcher de trouver bien étonnant que les autres habitants du château eussent oublié en si peu de temps le malheur arrivé à miss Vère, et l'étrange manière dont les choses s'étaient passées. Ils ne savaient pas que ceux que son sort intéressait le plus connaissaient fort bien le motif de son enlèvement et le lieu de sa retraite, et que les autres, dans les moments d'inquiétude et de doute qui précèdent l'instant où une conspiration peut éclater, n'éprouvaient guère d'autres sentiments que ceux qui naissent immédiatement de leurs propres machinations.

CHAPITRE XII.

MISS VÈRE RENDUE A SON PÈRE.

Les uns d'un côté, les autres d'un autre... Savez-vous dans quel endroit nous pouvons la rencontrer?

Anonyme.

Les tentatives pour retrouver miss Vère (peut-être était-ce pour sauver les apparences) furent renouvelées le lendemain, mais avec aussi peu de succès, et dans la soirée on se mit en route pour Ellieslaw.

« Il est singulier, dit Mareschal à Ratcliffe, que quatre cavaliers et une femme prisonnière aient passé dans le pays sans laisser la plus légère trace de leur passage. On dirait qu'ils ont traversé les airs, ou qu'ils se sont enfoncés en terre.

— On peut souvent, répondit Ratcliffe, arriver à la connaissance de ce qui est par la découverte de ce qui n'est pas. Nous avons maintenant parcouru tous les chemins, toutes les routes, tous les sentiers qui, partant du château, se dirigent vers tous les points de l'horizon, à l'exception seulement du passage difficile et dangereux qui conduit, à travers les marais, à Westburnflat.

— Et pourquoi n'avons-nous pas examiné celui-là? demanda Mareschal.

— Oh! M. Vère peut répondre à cette question beaucoup mieux que moi, » répliqua son compagnon, d'un ton sec.

« Alors je vais le lui demander de suite, » dit Mareschal; puis s'adressant à M. Vère: « Je suis informé, monsieur, que nous n'avons pas examiné la route qui conduit à Westburnflat.

— Oh! » dit sir Frédéric en riant, « nous connaissons fort bien le propriétaire de Westburnflat; un franc étourdi, qui fait peu de différence entre la propriété d'autrui et la sienne; mais qui, malgré tout, a des principes; il ne toucherait à rien de ce qui appartient à Ellieslaw.

— D'ailleurs, » dit M. Vère en souriant d'un air de mystère, « sa quenouille était chargée d'une autre espèce d'étope hier soir. N'avez-vous pas appris que le jeune Elliot de Heugh-Foot a eu sa maison incendiée et ses troupeaux enlevés, parce qu'il a refusé de livrer ses armes à quelques braves gens qui se proposent de faire un mouvement en faveur du roi? »

Toute la compagnie sourit en apprenant un exploit qui entraînait si bien dans leurs vues.

« Et cependant, reprit Mareschal, je crois que nous devons aussi aller de ce côté-là; sans quoi on nous accuserait de négligence. »

On ne pouvait faire aucune objection raisonnable à cette proposition, et on tourna bride pour aller à Westburnflat.

Ils venaient à peine de se diriger de ce côté, qu'ils entendirent le bruit des pas de chevaux et aperçurent une petite troupe de cavaliers qui venaient vers eux.

« Voilà Earnscliff, dit Mareschal; je reconnais son beau cheval bai, avec une étoile sur le front.

— Et ma fille est avec lui ! » s'écria Vère d'un ton furieux. « Qui dira maintenant que mes soupçons étaient faux ou injurieux ? Messieurs, mes amis, prêtez-moi le secours de vos épées pour m'aider à délivrer mon enfant. »

Il tira son épée ; sir Frédéric et plusieurs autres en firent autant, et se préparèrent à charger ceux qui s'avançaient vers eux ; mais le plus grand nombre hésita.

« Ils viennent à nous paisiblement et en parfaite sécurité, dit Mareschal-Wells ; écoutons d'abord ce qu'ils nous diront de cette affaire mystérieuse. Si miss Vère a souffert la moindre insulte ou la moindre injure de la part d'Earnscliff, je serai le premier à en tirer vengeance ; mais sachons avant ce qu'il en est.

— Vos soupçons me font tort, Mareschal, continua Vère : vous êtes le dernier de qui je me serais attendu à les entendre.

— Vous vous faites tort à vous-même, Ellieslaw, par votre violence, quoique la cause puisse vous servir d'excuse, » répliqua Mareschal.

Alors il s'avança un peu à la tête de la troupe, et dit à haute voix : « Arrêtez, monsieur Earnscliff, ou bien, vous et miss Vère, avancez seuls à notre rencontre. On vous accuse d'avoir enlevé cette demoiselle de la maison de son père, et nous sommes ici en armes prêts à verser notre sang le plus pur pour la délivrer, et pour faire punir suivant les lois ceux qui l'ont insultée.

— Et qui le ferait plus volontiers que moi, monsieur Mareschal, » répondit Earnscliff d'un ton de hauteur ; « moi qui ai eu, ce matin, la satisfaction de la délivrer du donjon où je l'ai trouvée enfermée, et qui l'escorte maintenant jusqu'au château d'Ellieslaw.

— La chose s'est-elle passée ainsi, miss Vère ? dit Mareschal,

— Oui, » répondit vivement Isabelle. « Pour l'amour de Dieu ! remettez vos épées dans le fourreau. Je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'ai été enlevée par des brigands, dont les personnes et les projets m'étaient également inconnus, et que je suis maintenant rendue à la liberté par l'intervention de ce brave gentilhomme.

— Par qui, et à quel dessein cet attentat a-t-il pu être commis ? N'avez-vous aucune connaissance du lieu où vous avez été conduite ? Earnscliff, où avez-vous trouvé miss Vère ? »

Mais avant que l'on pût répondre à l'une ou l'autre de ces ques-

tions, Ellieslaw s'avança, et remettant son épée dans le fourreau, mit fin à la conférence.

« Lorsque je saurai exactement, dit-il, jusqu'où peuvent s'étendre mes obligations envers M. Earnscliff, il peut compter sur une reconnaissance proportionnée de ma part; en attendant, » ajouta-t-il, en prenant la bride du cheval de miss Vère, « je le remercie d'avoir remis ma fille entre les mains de son protecteur naturel. »

Earnscliff répondit avec une égale hauteur, par une légère inclination de tête; et Ellieslaw, reprenant avec sa fille le chemin du château, parut engagé avec elle dans une conférence si sérieuse, que le reste de la compagnie jugea qu'il serait inconvenant de les gêner en s'approchant d'eux. Pendant ce temps-là, Earnscliff, en prenant congé des autres personnes qui composaient la troupe d'Ellieslaw, dit à haute voix : « Quoique je sois intimement convaincu qu'il n'y a rien dans ma conduite qui puisse autoriser ce soupçon, je ne puis m'empêcher de remarquer que M. Vère paraît croire que j'ai eu quelque part à la violence atroce qui a été faite à sa fille. Je vous prie, messieurs, de prendre note de la dénégation formelle que je fais d'une accusation aussi déshonorante, et que, bien que je puisse pardonner l'égarement d'un père dans un tel moment, néanmoins, si quelque autre d'entre vous, messieurs (il fixa vivement les yeux sur sir Frédéric Langley), pense que ma parole et celle de miss Vère, avec le témoignage des amis qui m'accompagnent, ne suffisent pas pour ma justification, je serai charmé, très-charmé, de repousser l'accusation, comme il convient à un homme à qui l'honneur est plus cher que la vie.

— Et je lui servirai de second, dit Simon de Hackburn, et je me battrai contre deux d'entre vous, quels qu'ils soient, nobles ou roturiers, lairds ou paysans, c'est tout un pour Simon.

— Quel est ce bourru? dit sir Frédéric Langley, et qu'a-t-il à voir aux querelles des gentilshommes?

— Je suis un garçon du haut Teviot, dit Simon; et je me querelle avec qui il me plaît, hors le roi et le laird sous lequel je vis.

— Allons, dit Mareschal, n'ayons pas de disputes. Monsieur Earnscliff, quoique nous ne pensions pas de la même manière sur quelques points, je me flatte néanmoins que nous pouvons être antagonistes, ou même ennemis, si la fortune le veut ainsi, sans perdre néanmoins les égards que nous devons à la naissance, à l'égalité d'avantages, et à nous-mêmes l'un envers l'autre. Je

vous crois tout aussi innocent dans cette affaire que je le suis moi-même, et je vous garantis que mon cousin Ellieslaw, aussitôt que l'état d'inquiétude qui accompagne ces événements inattendus lui aura laissé sa liberté d'esprit et de réflexion, saura reconnaître dignement l'important service que vous lui avez rendu aujourd'hui.

— Le plaisir d'avoir été utile à votre cousin est par lui-même une récompense suffisante. Bonsoir, messieurs, continua Earnscliff; je vois que la majeure partie de votre troupe est déjà en marche pour Ellieslaw. »

Alors, saluant Mareschal avec politesse, et les autres avec indifférence, Earnscliff tourna la bride de son cheval, et se mit en route pour Heugh-Foot, afin de concerter avec Hobbie les mesures à prendre pour continuer les recherches de sa fiancée, dont il ignorait encore le retour dans sa famille.

« Le voilà ! dit Mareschal ; sur mon âme, c'est un brave et aimable garçon ; et néanmoins, j'aimerais à échanger une botte ou deux avec lui sur le vert gazon. J'étais regardé au collège comme à peu près de sa force au fleuret, et je serais bien aise de m'essayer avec lui à l'épée.

— Suivant moi, répondit sir Frédéric Langley, nous avons mal fait de le laisser passer, lui et les hommes qui l'accompagnaient sans nous emparer de leurs armes ; car les Whigs pourraient bien former un parti, sous la conduite d'un jeune homme plein d'ardeur comme celui-là.

— Fi donc, sir Frédéric ! s'écria Mareschal ; pensez-vous qu'Ellieslaw aurait pu, en honneur, souffrir qu'il fût fait aucune violence à Earnscliff, lorsqu'il n'était entré sur ses terres que pour ramener sa fille ? Et, en supposant qu'il eût été de votre opinion, pensez-vous que le reste de ces messieurs et moi nous nous fussions déshonorés en nous prêtant à une pareille action ! Non, non ; égalité d'avantages et la vieille Écosse pour toujours ! Lorsque l'épée sera tirée, je serai aussi disposé à m'en servir que qui que ce soit ; mais tant qu'elle est dans le fourreau, conduisons-nous en gentilshommes et en bons voisins. »

Peu après ce colloque ils arrivèrent au château, où Ellieslaw était entré depuis quelques minutes, et les attendait dans la salle.

« Comment se trouve miss Vère ? Avez-vous appris la cause de son enlèvement ? » demanda vivement Mareschal.

« Elle s'est retirée dans son appartement, extrêmement fati-

guée, répondit Ellieslaw, et je ne puis m'attendre à avoir d'elle beaucoup de renseignements sur son aventure, jusqu'à ce que son esprit soit un peu plus calme. Nous n'en sommes pas moins reconnaissants envers vous et mes autres amis, monsieur Mareschal, de l'intérêt que vous voulez bien nous témoigner. Mais je dois faire taire, pour quelques moments les sentiments du père pour me livrer à ceux du patriote. Vous savez que c'est aujourd'hui que nous devons prendre une décision définitive... Le temps presse... Voilà nos amis qui arrivent, et j'ai fait maison ouverte, non-seulement pour la noblesse et la bourgeoisie, mais encore pour les gens de la classe inférieure que nous devons nécessairement employer. Nous n'avons que fort peu de temps pour nous préparer à les recevoir : jetez un coup d'œil sur ces listes, Marchie (nom abrégé, sous lequel Mareschal-Wells était connu parmi ses amis), et vous, sir Frédéric, lisez ces lettres que j'ai reçues du Lothian et des cantons de l'Ouest ; tous les blés sont mûrs et n'attendent que la faucille ; il ne reste plus qu'à réunir des moissonneurs.

— De tout mon cœur, dit Mareschal ; plus il y aura de mal, plus nous nous amuserons. »

Sir Frédéric prit un air grave et déconcerté.

« Venez avec moi, mon bon ami, » dit Ellieslaw au sombre baronnet ; « j'ai à vous annoncer en particulier quelque chose qui vous fera plaisir, j'en suis sûr. »

Ils entrèrent dans la maison, laissant ensemble Ratcliffe et Mareschal dans la cour.

« Ainsi donc, dit Ratcliffe, ceux qui partagent vos opinions politiques regardent la chute du gouvernement comme tellement certaine, qu'ils dédaignent même de jeter le voile du mystère sur les machinations de leur parti.

— Ma foi, monsieur Ratcliffe, répondit Mareschal, il est possible que les actions et les sentiments de vos amis aient besoin d'être voilés ; moi, j'aime mieux que les nôtres se montrent à découvert.

— Mais se peut-il, continua Ratcliffe, que vous, qui, malgré votre étourderie et l'ardeur de votre caractère... je vous demande pardon, monsieur Mareschal, mais je suis un homme franc... que vous, qui, malgré ces défauts qui tiennent à votre constitution, possédez néanmoins un bon sens naturel et des connaissances acquises, vous vous laissiez infatuer au point de vous mêler à des entreprises aussi désespérées ? Comment se trouve votre tête lors-

que vous êtes engagé dans ces conférences dangereuses ?

— Pas aussi assurée sur mes épaules, répondit Mareschal, que si je parlais de chasse. Je ne suis pas d'un naturel aussi indifférent que mon cousin Ellieslaw, qui parle de trahison comme un bambin deses contes denourrice, et qui perd et retrouve sa douce et charmante fille avec beaucoup moins d'émotion, dans l'un et dans l'autre cas, que je n'en éprouverais si j'avais perdu et retrouvé un de mes jeunes levriers. Mon caractère n'est pas assez roide, et ma haine pour le gouvernement n'est pas assez invétérée pour m'aveugler sur le danger de l'entreprise.

— Alors, pourquoi vous y exposer ? dit Ratcliffe.

— Que voulez-vous que je vous dise ? J'aime de tout mon cœur ce roi exilé, dit Mareschal ; mon père était un des vieux guerriers de Killiecrankie, et il me tarde de voir quelque vengeance exercée contre ces courtisans de l'Union, qui ont acheté et vendu la vieille Écosse dont la couronne a été si long-temps indépendante.

— Et c'est pour courir après de telles chimères, dit Ratcliffe, que vous allez plonger votre pays dans la guerre, et vous-même dans l'embarras ?

— Moi dit Mareschal ; pas du tout ; mais embarras pour embarras, j'aime autant que ce soit demain que dans un mois que le moment arrive, puisqu'il doit arriver ; comme disent nos gens de la campagne, il vaut mieux plus tôt que plus tard ; je ne serai jamais plus jeune ; et quant à être pendu, comme dit sir John Falstaff, je figurerai à la potence tout aussi bien qu'un autre. Vous connaissez la dernière strophe de la vieille ballade :

Notre homme s'en fut si gaiement,
En répétant une cadence,
Qu'il fit encore avec aisance
Un entrechat en arrivant
Au pied de la potence.

— Monsieur Mareschal, j'en suis fâché pour vous, dit son grave conseiller.

— Je vous en suis reconnaissant, monsieur Ratcliffe ; mais je ne voudrais pas vous voir juger de notre entreprise par la manière dont je cherche à la justifier ; il y a des têtes plus sages que la mienne qui s'en occupent.

— Des têtes plus sages que la vôtre peuvent descendre aussi bas ? » reprit Ratcliffe d'un ton qui semblait dire : Prenez garde !

« C'est possible, dit Mareschal ; mais non avec une plus grande

gaieté de cœur; et pour éviter d'être trop pris de tristesse en écoutant vos remontrances, je prendrai congé de vous, monsieur Ratcliffe, jusqu'à l'heure du dîner, où vous verrez que mes craintes ne m'ont point ôté l'appétit. »

CHAPITRE XIII.

BANQUET DES CONSPIRATEURS.

Pour orner les vêtements de la rébellion de quelque couleur brillante qui puisse plaire aux yeux des sots inconstants et des pauvres mécontents, qui sont bouche béante et se frottant les mains à la nouvelle de quelque changement imaginaire.

SHAKSPEARE. *Henri IV*, partie II.

On avait fait de grands préparatifs au château d'Ellieslaw pour l'assemblée qui devait avoir lieu dans ce jour important, et à laquelle on attendait non-seulement les gentilshommes de distinction du voisinage, attachés au parti jacobite, mais aussi plusieurs mécontents subordonnés, que le dérangement de leurs affaires, l'amour du changement, le ressentiment contre l'Angleterre, ou quelque'une des causes nombreuses qui enflammaient à cette époque les passions des hommes, invitaient à prendre part à une entreprise périlleuse. Les personnes distinguées par leur rang ou leur fortune s'y trouvèrent en petit nombre, car presque tous les grands propriétaires se tenaient à l'écart, et la plupart des bons bourgeois et des fermiers professaient la religion presbytérienne, et par conséquent, quoiqu'ils ne fussent pas partisans de l'Union, n'étaient pas disposés à s'engager dans une conspiration jacobite. Mais il y avait quelques riches gentilshommes qui, soit par les principes qu'on leur avait inspirés de bonne heure, soit par des motifs de religion, partageaient les vues ambitieuses d'Ellieslaw, ou avaient donné une sorte d'appui à son plan; puis quelques jeunes gens d'un caractère bouillant, tels que Mareschal, ambitieux de se signaler en prenant part à une entreprise hardie, dans l'espoir de rétablir l'indépendance de leur patrie. Les autres membres du parti étaient des hommes d'un rang inférieur, qui avaient dissipé leur fortune, et qui étaient prêts à se soulever dans cette partie du royaume, comme ils le firent ensuite en 1715, sous Foster et Derwentwater, lorsqu'une troupe commandée par

un gentilhomme du Border, appelé Douglas, était presque entièrement composée de flibustiers, parmi lesquels le fameux Lucin-a-Bag, comme on le nommait, avait un grade distingué. Nous croyons qu'il est nécessaire de donner ces détails, qui ne s'appliquent qu'à la province où se passe notre histoire, parce que dans d'autres parties de ce royaume le parti jacobite était composé de membres incontestablement plus formidables, plus nombreux, et en même temps plus respectables.

Une longue table s'étendait dans la vaste salle du château d'Ellieslaw, qui était encore à peu près dans le même état que cent ans auparavant, s'étendant, en sombre longueur, sur tout un côté du château vouté en arceaux de pierres de taille, d'où sortaient des figures saillantes qui, sculptées sous toutes les formes bizarres que l'imagination fantastique d'un architecte du temps des Gosses avait pu enfanter, grinçaient des dents, et semblaient menacer les convives. La salle du banquet était éclairée par des fenêtres longues et étroites, garnies en verres de couleur, au travers desquels le soleil ne pouvait faire percer que quelques rayons faibles et décomposés. Une bannière, que la tradition affirmait avoir été prise aux Anglais à la bataille de Sarek, flottait au-dessus du fauteuil dans lequel Ellieslaw siégeait en sa qualité de président, comme pour enflammer le courage des convives, en leur rappelant le souvenir des anciennes victoires remportées sur leurs voisins. Lui-même, avec un maintien plein de dignité, vêtu en cette occasion avec un soin extraordinaire, et avec des traits qui, bien qu'ils eussent une expression farouche et sinistre, pouvaient, néanmoins, être appelés beaux, représentait parfaitement l'ancien baron féodal. Sir Frédéric Langley était à sa droite, et M. Mareschal de Mareschal-Wells à sa gauche. Quelques personnages de considération, avec leurs fils, leurs frères et leurs neveux, occupaient le haut bout de la table, et parmi ceux-ci était placé M. Ratcliffe. Au delà de la salière (pièce massive d'argenterie qui occupait le milieu de la table), étaient assis ce que l'on pouvait appeler *sine nomine turba*, gens dont la vanité était flattée par l'idée d'être assis à cette noble table, en même temps que, même rejetés avec une distinction marquée à la partie inférieure, leur présence diminuait l'orgueil de leurs supérieurs. On peut juger des individus qui composaient l'extrémité de la table, puisque Willie de Westburnflat se trouvait parmi eux. L'audacieuse effronterie de cet homme, en osant se présenter dans la maison d'une per-

sonne à laquelle il venait de faire l'insulte la plus insigne, ne peut s'expliquer qu'en supposant qu'il se croyait bien sûr que la part qu'il avait eue à l'enlèvement de miss Vère était un secret soigneusement renfermé dans le cœur du père et dans celui de la fille.

Ce fut devant cette compagnie nombreuse et mêlée que l'on servit un dîner composé, non pas, à la vérité, des délicatesses de la saison, suivant l'expression des journaux, mais d'énormes pièces de viande, dont le poids faisait gémir la table. La gaieté ne fut pas proportionnée à la bonne chère. Les convives du bas bout furent, pendant quelque temps, glacés par la contrainte et le respect qu'ils éprouvaient en se voyant membres d'une assemblée aussi auguste, et étaient saisis du même sentiment de crainte que P. P., cleric de la paroisse, avoue avoir ressenti la première fois qu'il entonna l'air du psaume devant ces très-honorables personnages, M. le juge Freeman, la bonne lady Jones, et le grand sir Thomas Truby. Cette glace cérémonieuse se fondit cependant bientôt à la chaleur des excitants à la joie, qui furent libéralement servis et aussi libéralement consommés par les convives de la classe inférieure : leur gaieté devint causeuse, bruyante et même tumultueuse.

Mais il n'était pas au pouvoir du vin ni de l'eau-de-vie d'échauffer les esprits de ceux qui occupaient des places plus distinguées au banquet. Ils éprouvaient ce froid glacial dont on est souvent saisi lorsque l'on est forcé de prendre une résolution désespérée, après s'être mis en une position dans laquelle il est aussi difficile d'avancer que de reculer. Le précipice leur paraissait plus profond et plus dangereux à mesure qu'ils s'approchaient du bord, et chacun attendait avec un sentiment de crainte et d'hésitation que l'un ou l'autre des confédérés donnât l'exemple en s'y précipitant lui-même. Ce sentiment intérieur agissait différemment, selon les diverses habitudes et les divers caractères des membres de l'assemblée : l'un était grave et sérieux, l'autre sot et désappointé; un troisième jetait des regards inquiets sur les places restées vides au haut bout de la table, qui avaient été réservées pour des membres de la conspiration dont la prudence l'avait emporté sur le zèle politique, et qui s'étaient absentés de l'assemblée dans ce moment. Quelques-uns paraissaient même chercher à établir dans leur esprit une comparaison entre le rang et les intérêts des membres absents et de ceux présents. Sir Fré-

déric Langley était froid, bourru et mécontent. Ellieslaw, de son côté, faisait des efforts tellement pénibles pour animer ses convives, que l'on voyait clairement qu'il était lui-même découragé. Ratcliffe examinait l'ensemble de cette scène avec le sang-froid d'un spectateur attentif mais désintéressé. Mareschal seul, fidèle à son caractère de vivacité et d'étourderie, mangeait et buvait, riait et plaisantait, et paraissait s'amuser de l'embarras de la compagnie.

« Qui donc a pu abattre notre noble courage? leur dit-il; on nous croirait à un enterrement, où ceux qui mènent le deuil ne doivent parler qu'à voix basse, tandis que les muets et les vedettes funéraires (en indiquant des yeux l'autre bout de la table) font bombance là-bas. Ellieslaw, quand commencerez-vous à mettre le convoi en marche? votre esprit sommeille; qui a pu refroidir les hautes espérances du chevalier de Langley-Dale?

— Vous parlez comme un fou, dit Ellieslaw; ne voyez-vous pas combien de membres sont absents?

— Eh bien, après? dit Mareschal; ne saviez-vous pas d'avance qu'une moitié du genre humain parle mieux qu'elle n'agit? Quant à moi, je me sens beaucoup encouragé en voyant que les deux tiers au moins de nos amis ont été exacts au rendez-vous, quoique je soupçonne fort qu'une moitié est venue pour, au pis aller, s'assurer au moins d'un dîner.

— Nous n'avons point de nouvelles de la côte que l'on puisse regarder comme donnant la certitude de l'arrivée du roi, » dit quelqu'un de la compagnie de ce ton équivoque et faible qui indique un manque de résolution.

— Pas un mot de la part du comte de D..., ni d'un seul gentilhomme de la partie méridionale du Border, dit un troisième.

— Quel est celui qui désire avoir un plus grand nombre d'hommes de l'Angleterre? » s'écria Mareschal avec le ton théâtral d'un héroïsme affecté :

Mon cousin Ellieslaw? Non, malgré ton soupir,
Si le destin nous condamne à mourir.

— Pour l'amour de Dieu, Mareschal! dit Ellieslaw, faites-nous grâce de vos folies en ce moment.

— Eh bien donc, dit son cousin, je vais vous donner ma sagesse, telle qu'elle est. Puisque nous nous sommes avancés comme des fous, nous ne pouvons pas reculer comme des lâches. Nous avons assez fait pour attirer sur nous les soupçons et la ven-

geance du gouvernement, ne discontinuons pas jusqu'à ce que nous ayons fait quelque chose pour la mériter... Quoi! personne ne parle? Alors je franchirai le pas le premier. » Aussitôt il se leva, prit un verre à bière, qu'il remplit entièrement de vin de Bordeaux, et, faisant signe de la main, commanda que tout le monde se levât et suivît son exemple. Tous obéirent, les grands personnages d'une manière à peu près passive, et les autres avec enthousiasme. « Eh bien, mes amis! dit-il, je vais vous donner le toast du jour : A l'indépendance de l'Écosse, et à la santé de notre légitime souverain, le roi Jacques VIII, maintenant débarqué dans le Lothian, et sans doute en pleine possession de son ancienne capitale! »

Il vida son verre et le jeta par-dessus sa tête.

« Au moins il ne sera jamais profané par une santé moins précieuse, ajouta-t-il.

Tous suivirent son exemple, et au milieu du choc des verres et des applaudissements de la compagnie, prirent l'engagement de rester fidèles aux principes et aux intérêts que le toast avait exprimés.

« Vous avez sauté le fossé, ma foi! » dit Ellieslaw à part à Mareschal; « mais je crois que tout est pour le mieux; dans tous les cas, nous pouvons maintenant renoncer à notre entreprise. Un seul homme, » ajouta-t-il en regardant Ratcliffe, « a refusé de porter la santé; nous en parlerons plus tard. »

Alors se levant, il adressa à la compagnie un discours plein de virulentes invectives contre le gouvernement et contre ses mesures, mais particulièrement contre l'Union, traité par lequel, assurait-il, l'Écosse avait été indignement dépouillée de son indépendance, de son commerce et de son honneur, et abattue, comme une esclave enchaînée aux pieds de sa rivale, contre laquelle, pendant une si longue suite de siècles, à travers un si grand nombre de dangers, et par la perte de tant de sang, elle avait si honorablement défendu ses droits. C'était toucher un sujet qui trouva une corde correspondante dans le sein de chaque membre présent.

« Notre commerce est détruit, » cria le vieux John Newcastle, contrebandier de Jedburgh, qui était assis au bas bout de la table.

« Notre agriculture est ruinée, » dit le laird de Brokert-Girth Flow, « territoire qui, depuis Adam, n'avait jamais produit que de la bruyère et de l'airelle.

« Notre religion est entièrement bouleversée , » dit le pasteur , au nez bourgeonné , de la chapelle épiscopale de Nirkwhistle.

« Nous n'oserons bientôt plus tuer un daim , ni embrasser une jeune fille , dit Mareschal-Wells , sans un certificat du presbytère et du marguillier .

— Ou faire un jéroboam d'eau-de-vie dans une matinée d'hiver , sans une licence du commis de l'excise , dit le contrebandier .

— Ou faire une promenade à cheval dans une nuit obscure , dit Westburnflat , sans en avoir obtenu la permission du jeune Earnscliff ou de quelque juge de paix devenu Anglais ; c'était le bon temps sur la frontière , lorsqu'il n'était question ni de paix , ni de justice !

— Souvenons-nous des injures que nous avons souffertes , à Darien et à Gleneve , continua Ellieslaw , et prenons les armes pour défendre nos droits , nos propriétés , nos vies et nos familles .

— Songez à la pure et véritable ordination épiscopale , sans laquelle il ne peut y avoir de clergé légitime , dit l'homme d'église .

— Songez aux pirateries commises sur notre commerce des Indes Orientales par Green et les corsaires anglais , » dit William Willieson , propriétaire pour une moitié et seul armateur d'un brick , qui faisait annuellement quatre voyages entre Cockpool et Whitchawn .

— Souvenez-vous de vos libertés , » reprit Mareschal , qui semblait prendre un malin plaisir à précipiter les mouvements de l'enthousiasme qu'il avait excité , comme un jeune espiègle , qui , ayant levé l'écluse de l'abée d'un moulin , jouit du plaisir d'entendre le bruit des roues qu'il a mises en mouvement , sans songer au mal qu'il peut avoir occasionné : « souvenez-vous de vos libertés , s'écria-t-il , et que le diable confonde taxes , presse et presbytérianisme , ainsi que la mémoire du vieux Willie , qui nous les apporta le premier !

— Au diable le jaugeur ! » cria à son tour le vieux Newcastle « je l'exterminerai de ma propre main .

— Et que maudits soient le garde-champêtre et le constable ! répéta Westburnflat ; je leur ferai passer une couple de balles à travers le corps avant demain matin .

— Il est donc convenu , » dit Ellieslaw , lorsque le calme fut un peu établi , « que nous ne voulons pas souffrir plus long-temps cet état de choses ?

— Convenu ; nous sommes tous d'accord jusqu'au dernier, répondirent les convives.

— Il n'en est pas tout à fait ainsi, dit M. Ratcliffe ; car, quoique je ne puisse espérer de calmer ces violents transports qui semblent s'être emparés si subitement des membres de cette assemblée, cependant, autant que peut avoir de poids l'opinion d'un seul, je vous prie de remarquer que je ne partage pas entièrement votre avis sur l'énumération des abus dont vous venez de vous plaindre, et que je proteste de la manière la plus formelle contre les mesures insensées que vous paraissez disposés à adopter pour en obtenir la réforme. Je puis aisément supposer qu'une grande partie de ce qui a été dit était l'effet de la chaleur du moment, ou peut-être avec l'intention d'en faire une plaisanterie. Mais il y a des plaisanteries qui sont de nature à avoir des conséquences au dehors, et vous devez vous rappeler, messieurs, que les murs ont des oreilles.

— Les murs peuvent avoir des oreilles ? » répliqua Ellieslaw en le regardant d'un air de malignité triomphante ; « mais les espions domestiques, monsieur Ratcliffe, se trouveront bientôt sans en avoir, si quelqu'un d'eux ose continuer plus long-temps son séjour dans une famille, où son arrivée a été une intrusion non autorisée, sa conduite celle d'un homme présomptueux qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et d'où sa sortie sera celle d'un varlet désappointé, s'il ne sait pas profiter de l'avertissement qu'on lui donne.

— Monsieur Vère, » répondit Ratcliffe avec un sang froid dédaigneux, « je sais parfaitement que, du moment que ma présence vous sera inutile, ce qui doit nécessairement arriver par suite de la démarche imprudente que vous vous proposez de faire, elle deviendra aussi dangereuse pour moi qu'elle a toujours été odieuse pour vous. Mais j'ai une protection, et elle est puissante ; et vous ne seriez sans doute pas bien aise de m'entendre détailler devant ces messieurs, devant des hommes d'honneur, les circonstances particulières qui furent le principe de nos liaisons. Au reste, je suis charmé d'en voir la fin ; et comme je pense que M. Mareschal et quelques autres messieurs voudront bien me garantir pour cette nuit surtout mes oreilles et ma gorge, pour laquelle j'ai plus de raison de craindre, je ne quitterai votre château que demain matin.

— Soit, monsieur, répliqua M. Vère ; vous êtes parfaitement en

sûreté, parce que vous êtes au-dessous de mon ressentiment, et non parce que je crains que vous ne révéliez quelque secret de famille, quoique je vous engage pour votre propre intérêt à avoir grand soin de n'en rien faire. Vos soins et votre intervention ne sauraient être d'une grande importance pour un homme qui a tout à perdre ou à gagner, suivant que le droit légitime ou l'usurpation injuste l'emportera dans la lutte qui va s'engager. Adieu. »

M. Ratcliffe se leva, lança sur lui un regard que Vère parut avoir beaucoup de peine à soutenir, et saluant les personnes qui étaient autour de lui, quitta l'appartement.

Cette conversation fit sur plusieurs membres de la compagnie une impression qu'Ellieslaw s'empressa de détruire en renouvelant la conférence sur les affaires du jour. Le résultat de leurs délibérations précipitées fut qu'il fallait organiser sur-le-champ une insurrection. Ellieslaw, Mareschal et sir Frédéric Langley en furent nommés les chefs, avec pouvoir de diriger les mesures ultérieures. On fixa un lieu de rendez-vous, auquel tous promirent de se trouver le lendemain de bonne heure, avec les amis et les partisans de la cause que chacun de son côté aurait pu réunir.

Plusieurs des convives se retirèrent pour faire les préparatifs nécessaires, et Ellieslaw s'excusa auprès des autres qui, avec Westburnflat et le vieux contrebandier, continuaient à faire circuler rondement la bouteille, de ce qu'il quittait la présidence de la table, attendu qu'il fallait nécessairement qu'il eût une conférence sérieuse et séparée avec les collègues qu'on lui avait donnés dans le commandement. Cette excuse fut acceptée d'autant plus volontiers qu'Ellieslaw les invita en même temps à continuer à user des rafraîchissements que les caves du château pourraient leur fournir. Leur retraite fut suivie de bruyantes acclamations; et les noms de Vère, de Langley et surtout de Mareschal furent proclamés en chorus et leurs santés arrosées de copieuses libations pendant le reste de la soirée.

Lorsque les principaux conspirateurs se furent retirés dans un appartement séparé, ils se regardèrent un instant avec une sorte d'embarras, qui donnait aux traits sombres de sir Frédéric l'expression d'un violent mécontentement. Mareschal fut le premier qui rompit le silence, en disant, avec un éclat de rire : « Eh bien ! messieurs, nous voilà décidément embarqués... vogue la galère !

— C'est vous que nous devons remercier, dit Ellieslaw.

— Oui, mais je ne sais jusqu'à quel point vous m'aurez obligation, répondit Mareschal, lorsque je vous montrerai cette lettre que j'ai reçue précisément au moment où nous allions nous mettre à table. Mon domestique m'a dit l'avoir reçue d'un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant et qui était reparti au grand galop, après lui avoir recommandé de me la remettre en mains propres. »

Ellieslaw ouvrit la lettre avec un air d'impatience et lut à haute voix :

Édimbourg.

MON TRÈS-HONORÉ MONSIEUR,

« Ayant des obligations à votre famille, dont je ne vous donnerai point le détail, et apprenant que vous faites partie de la compagnie d'aventuriers qui font des affaires pour la maison Jacques et compagnie, ci-devant négociants à Londres, et maintenant à Dunkerque, je crois devoir vous informer promptement et secrètement que les navires que vous attendiez ont été repoussés de la côte sans pouvoir débarquer la moindre partie de leurs cargaisons, et que les associés du pays de l'ouest ont résolu de retirer leurs noms de la société, attendu que l'entreprise ne présente que de la perte. Dans l'espoir que vous profiterez de cet avis et que vous prendrez les mesures nécessaires pour mettre vos intérêts à couvert,

Je suis votre très-humble serviteur,

NIHIL NAMELESS¹.

A RALPH MARESCHAL, de Mareschal-Wells,
avec soin et promptitude.»

Le visage de sir Frédéric s'allongea, et sa figure devint sombre à mesure qu'il entendait la lecture de la lettre et quand Ellieslaw s'écria : « Eh quoi ! si la flotte française, ayant le roi à bord, a été repoussée par les Anglais, comme ce maudit griffonnage semble en donner à entendre, ceci détruit le but principal de notre entreprise ; et où en sommes-nous maintenant ?

— Exactement où nous en étions ce matin, je pense « dit Mareschal toujours en riant.

« Pardon, monsieur Mareschal, et trêve, je vous prie, à votre gaieté déplacée ; ce matin nous ne nous étions pas publiquement

¹ C'est-à-dire, *rien sans nom*. A. M.

compromis , comme nous l'avons fait depuis , grâce à votre acte d'inconséquence , surtout lorsque vous aviez dans votre poche une lettre qui vous avertissait que votre entreprise était désespérée.

— Oui, oui, je savais que vous me diriez cela, répondit Mareschal ; mais, d'abord, mon ami, Nihil Nameless et sa lettre, tout cela peut fort bien n'être qu'un conte, et d'un autre côté je suis bien aise que vous sachiez que je suis las d'un parti qui ne fait autre chose que prendre le soir des résolutions hardies, et qui les oublie en cuvant son vin pendant la nuit. Dans ce moment le gouvernement est dépourvu d'hommes et de munitions, en quelques semaines il aura abondamment tout ce qui lui sera nécessaire. Présentement il a tout le pays contre lui, dans quelques semaines, soit intérêt personnel, soit crainte, soit timide indifférence, cette première ferveur sera aussi froide que Noël ; ainsi, comme j'étais bien déterminé à faire le saut périlleux, j'ai eu soin de vous entraîner dans ma chute. Vous voilà complètement enfoncés dans le bourbier, et il faudra bien que vous cherchiez à en sortir.

— Vous vous trompez à l'égard de l'un de nous, monsieur Mareschal, » dit sir Frédéric ; puis tirant le cordon de la sonnette, il pria la personne qui entra de dire à ses gens de se tenir prêts à partir avec les chevaux.

— Il ne faut pas que vous nous quittiez, sir Frédéric, dit Ellieslaw, nous avons notre revue à passer.

— Je partirai ce soir, monsieur Vère, dit sir Frédéric, et je vous écrirai mes intentions lorsque je serai arrivé chez moi.

— Oui, dit Mareschal ; et vous les enverrez de Carlisle par un escadron de cavalerie pour nous faire prisonniers ? Écoutez, sir Frédéric, pour ma part je ne veux être ni abandonné ni trahi, et si vous quittez le château d'Ellieslaw ce soir, ce ne sera qu'en passant sur mon cadavre.

— Allons donc, Mareschal, dit M. Vère, pourquoi être aussi facile à donner une fausse interprétation aux sentiments de notre ami ? Je suis sûr que sir Frédéric n'a fait que plaisanter ; car, en supposant qu'il fût assez peu homme d'honneur pour songer à désertir notre cause, il ne saurait oublier que nous avons des preuves évidentes de son adhésion, et de l'activité avec laquelle il a favorisé nos projets. Il ne peut non plus se dissimuler que la première information sera accueillie avec avidité par le gouver-

nement , et que , s'il s'agit de savoir qui sera le premier à la donner, nous pouvons facilement gagner quelques heures sur lui.

— Vous auriez dû dire *moi* et non pas *nous*, lorsque vous parlez de priorité dans une pareille trahison ; quant à moi , je ne ferai pas enregistrer mon cheval pour chercher à gagner le prix , » dit Mareschal ; puis il ajouta entre ses dents : « Un joli couple d'amis , vraiment , pour lui donner sa tête à garder !

— On ne m'intimidera jamais au point de m'empêcher d'agir selon que je le jugerai convenable, dit sir Frédéric Langley, et la première chose que je ferai sera de quitter Ellieslaw. Je n'ai pas de motif , » ajouta-t-il en regardant M. Vère , « qui m'engage à tenir ma parole envers celui qui ne m'a pas tenu la sienne.

— En quoi , » dit Ellieslaw, en imposant silence par un geste à son impétueux cousin , « en quoi vous ai-je manqué de parole , sir Frédéric ?

— En ce que j'avais de plus cher et de plus tendre, répondit sir Frédéric. Vous m'avez joué pour cette alliance projetée qui , comme vous le savez fort bien , était le gage de notre liaison politique. Cet enlèvement , et ce retour de miss Vère ; l'accueil glacé qu'elle m'a fait, et les excuses dont vous avez voulu le couvrir , tout cela n'est que pure évasion , un prétexte pour conserver vous-même la possession des biens qui lui appartiennent de droit , et pendant ce temps-là , faire de moi un instrument pour votre entreprise sans ressources , en me donnant des espérances que vous êtes bien résolu à ne jamais réaliser.

— Sir Frédéric , dit Ellieslaw , je vous proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré...

— Je n'écoute plus de protestations ; j'en ai été trop long-temps la dupe.

— Si vous nous abandonnez, dit Ellieslaw, vous savez fort bien que votre ruine est aussi sûre que la nôtre ; l'union fait notre force.

— Laissez-moi le soin de pourvoir à ma propre sûreté , répondit sir Frédéric ; mais quand même ce que vous dites serait vrai , j'aimerais mieux périr que d'être votre jouet plus long-temps.

— N'y a-t-il rien... n'y a-t-il aucune sûreté que je puisse vous donner pour vous convaincre de ma sincérité ? » dit Ellieslaw d'un air inquiet. « Ce matin j'aurais repoussé vos injustes soupçons comme une insulte ; mais dans la position où nous nous trouvons à présent...

— Vous sentez la nécessité d'être sincère , répliqua sir Frédéric. Si vous voulez que je croie que vous l'êtes , il n'est qu'un moyen de m'en convaincre ; que votre fille m'accorde sa main dès ce soir.

— Si promptement... impossible , répondit Vère ; songez à l'alarme qu'elle vient d'éprouver, songez à notre entreprise actuelle.

-- Je ne veux rien écouter , rien que son consentement donné à l'autel, dit sir Frédéric. Vous avez une chapelle dans le château ; le docteur Hobbler est au nombre de vos hôtes ; donnez-moi cette preuve de votre bonne foi , ce soir même , et nous voilà de nouveau liés, cœurs et bras. Si vous me refusez aujourd'hui que vous avez le plus grand intérêt à consentir , comment pourrai-je me fier à vous demain , lorsque je serai compromis dans votre entreprise, et par conséquent dans l'impossibilité de reculer ?

— Et puis-je compter que, si je vous fais mon gendre ce soir , notre amitié sera solidement renouée ? demanda Ellieslaw.

— Sans aucun doute, et de la manière la plus inviolable. répondit sir Frédéric.

— Eh bien, quoique ce que vous demandez soit prématuré, peu délicat, et injurieux à mon caractère, sir Frédéric, donnez-moi la main ; ma fille sera votre épouse.

— Ce soir ?

— Ce soir même, avant minuit sonné.

— De son propre consentement, j'espère, dit Mareschal ; car je puis vous assurer, messieurs, que je ne resterai pas paisible spectateur de la violence que l'on exerçait sur la volonté de ma jolie parente.

— Autre peste que cette tête chaude ! » dit tout bas Ellieslaw. Puis, élevant la voix : « De son propre consentement ? Pour qui me prenez-vous, Mareschal, pour penser que votre intervention soit nécessaire pour protéger ma fille contre son père ? Soyez sûr qu'elle n'a aucune répugnance à épouser sir Frédéric Langley.

— Ou plutôt à être appelée lady Langley, dit Mareschal ; ma foi, c'est assez probable. Il y a bien des femmes qui penseraient comme elle, et je vous demande pardon ; mais ces demandes et ces concessions précipitées m'avaient un peu alarmé sur son compte.

— Il n'y a qu'une seule chose qui m'embarrasse, dit Ellieslaw ; c'est d'avoir à lui faire une proposition qui demande un assenti-

ment aussi prompt; mais peut-être que, si elle se montre intraitable, sir Frédéric aura égard...

— Je n'aurai égard à rien, monsieur Vère; ou la main de votre fille ce soir, ou je pars, quand ce serait à minuit; voilà mon ultimatum.

— Je l'accepte, répliqua Ellieslaw, et je vous laisse tous deux causer de nos dispositions militaires, tandis que je vais préparer ma fille à un changement aussi subit. »

En disant ces mots, il quitta la compagnie.

CHAPITRE XIV.

LA FIANCÉE PAR CONTRAINTE.

Il amène le comte Osmond pour recevoir mes vœux.
O changement épouvantable! à la place de Tancrède,
l'orgueilleux Osmond! *Tancredi et Sigismonde.*

M. Vère, à qui une longue pratique dans l'art de la dissimulation avait donné le pouvoir de composer son air, ses manières et jusqu'à sa démarche, pour favoriser ses projets de déception, s'avança le long de la galerie de pierre et monta la première rampe de l'escalier qui conduisait à l'appartement d'Isabelle, du pas alerte, ferme et décidé de l'homme qui est occupé d'une affaire importante, à la vérité, mais dont il ne doute nullement qu'il ne vienne à bout. Mais, lorsqu'il fut hors de portée d'être entendu des personnes qu'il venait de quitter, sa marche devint plus lente et plus irrésolue, comme étant en harmonie avec ses incertitudes et ses craintes. A la fin, il s'arrêta dans une antichambre, pour recueillir ses idées et former son plan de raisonnement avant de se présenter chez sa fille.

« Vit-on jamais un père infortuné se trouver dans une alternative plus affreuse et plus embarrassante! » Telles furent ses premières réflexions. « Si nos projets échouent par suite de notre désunion, il n'est point douteux que le gouvernement ne me sacrifie comme le premier moteur de l'insurrection. Ou bien, en supposant que je puisse m'abaisser jusqu'à sauver ma vie par une prompte soumission, ne suis-je pas, même alors, complètement ruiné? J'ai rompu avec Ratcliffe d'une manière irréconciliable, et de ce côté-là je ne puis attendre qu'insulte et persécution. Il

me faudra donc errer, pauvre et déshonoré, sans aucun moyen d'existence, et encore moins sans avoir une fortune suffisante pour contrebalancer l'infamie que mes compatriotes, ainsi que ceux dont j'aurai épousé et détesté le parti, attacheront au nom du renégat politique. Cette idée n'est pas supportable. Et, cependant, quel choix me reste-t-il entre cette destinée et la honte de l'échafaud ? Rien ne peut me sauver qu'une réconciliation avec ces deux hommes ; et, pour l'effectuer, j'ai promis à Langley qu'Isabelle l'épouserait avant minuit, et à Mareschal que ce serait sans contrainte. Je n'ai plus qu'une porte de salut ; c'est qu'elle consente à recevoir la main d'un homme qui lui déplaît, et dans un laps de temps qu'elle trouverait déjà trop court, quand même il serait amant favorisé. Mais je dois compter sur la générosité romanesque de son caractère, et, de quelque vives couleurs que je lui peigne la nécessité de son obéissance, elles seront au-dessous de la réalité. »

Après avoir terminé cette suite mélancolique de réflexions sur sa position périlleuse, il entra dans l'appartement de sa fille, chaque nerf tendu pour le soutien du raisonnement qu'il avait à lui faire. Quoique faux et ambitieux, il n'était pas tellement dépourvu de tendresse paternelle qu'il n'éprouvât quelques remords en réfléchissant au rôle qu'il allait jouer, en abusant des sentiments d'une fille tendre et soumise : mais en se rappelant que, s'il réussissait, le résultat de sa ruse serait au moins d'avoir procuré à sa fille un mariage avantageux, tandis que, dans le cas contraire, il était un homme perdu, tous ses scrupules s'évanouirent.

Il trouva miss Vère assise près de la fenêtre de son cabinet de toilette, la tête appuyée sur une main ; ou elle sommeillait, ou était tellement plongée dans la méditation, qu'elle n'entendit point le bruit qu'il fit en entrant. Il s'approcha en donnant à ses traits une expression profonde de chagrin et de sympathie, et, s'asseyant auprès d'elle, appela son attention en lui prenant doucement la main, mouvement qu'il ne manqua pas d'accompagner d'un profond soupir.

« Mon père ! » dit Isabelle avec une sorte de tressaillement qui exprimait autant de frayeur que de joie et de tendresse.

— Oui, Isabelle, votre malheureux père qui, plein de repentir, vient demander pardon à sa fille d'une offense dont il s'est rendu coupable envers elle par excès de tendresse, et lui faire ses adieux pour toujours.

— Mon père ! une offense envers moi ? Faire vos adieux pour toujours ! Que signifie tout ceci ?

— Oui, Isabelle, je parle sérieusement ; mais, avant tout, je vous demanderai si vous ne soupçonnez pas que j'étais dans le secret de l'aventure qui vous est arrivée hier matin ?

— Vous, monsieur ! » dit en bégayant Isabelle, partagée entre la conviction qu'il avait justement deviné sa pensée, et la honte, aussi bien que la crainte, qui lui défendaient d'avouer un soupçon aussi humiliant et aussi peu naturel.

« Oui, continua-t-il, votre hésitation est un aveu tacite que vous aviez cette pensée, et j'ai maintenant la tâche pénible de reconnaître que vos soupçons n'étaient point mal fondés. Mais, écoutez mes raisons. Dans un moment malheureux, j'encourageai la recherche que sir Frédéric Langley faisait de votre main, ne concevant pas qu'il fût possible que vous eussiez aucune objection valable à me faire contre un mariage dans lequel tous les avantages étaient, pour ainsi dire, de votre côté. Dans un moment plus malheureux encore, je pris avec lui des mesures propres à rétablir notre monarque banni sur son trône et à rendre à ma patrie son indépendance. Il a profité de mon imprudente confiance, et maintenant ma vie est entre ses mains.

— Votre vie, monsieur ! » dit Isabelle d'une voix faible.

« Oui, Isabelle, la vie de votre père. Dès que je prévis les excès dans lesquels sa passion impétueuse pouvait le jeter (car je lui rends la justice de croire que sa conduite peu raisonnable vient de son grand attachement pour vous), je cherchai, sous le prétexte plausible de votre absence pendant quelques semaines, à m'affranchir de l'alternative dans laquelle je me trouve placé ; à cet effet, je me proposais, dans le cas où vous continueriez à avoir une répugnance insurmontable pour ce mariage, de vous envoyer secrètement passer quelques mois au couvent de votre tante maternelle, à Paris. Un concours d'erreurs vous a tirée du lieu sûr et secret que je vous avais destiné comme asile temporaire. Le sort m'a enlevé ma dernière chance de salut, et il ne me reste plus maintenant qu'à vous donner ma bénédiction et à vous faire sortir du château, avec M. Ratcliffe, qui se dispose à le quitter ; mon sort sera bientôt décidé.

— Juste ciel, monsieur ! est-il possible ? s'écria Isabelle. Oh ! pourquoi ai-je été délivrée de la retraite dans laquelle vous m'a-

viez placée? ou pourquoi ne m'avez-vous pas fait connaître vos intentions?

— Réfléchissez un instant, Isabelle, répondit M. Vère. Voulez-vous que je cherche à nuire dans votre esprit à l'ami que je désirais le plus vivement servir, en vous faisant connaître l'ardeur opiniâtre avec laquelle il poursuivait ses projets? Pouvais-je le faire avec honneur, après lui avoir promis de l'appuyer? Mais tout est fini. Mareschal et moi nous sommes décidés à mourir avec courage; il ne me reste plus qu'à vous faire partir sous bonne escorte.

— Puissances du ciel! n'y a-t-il donc aucun moyen? » dit la jeune fille tout épouvantée.

« Aucun, mon enfant, » répondit M. Vère avec douceur, « à l'exception d'un seul, que vous ne voudriez pas conseiller à votre père d'employer, celui d'être le premier à trahir ses amis.

— Oh! non, non! » répliqua-t-elle avec horreur, et cependant avec précipitation, comme pour repousser la tentation que l'alternative lui présentait. « Mais n'y a-t-il pas d'autre espoir, la fuite, la médiation, les prières? J'irai me jeter au genoux de sir Frédéric.

— Ce serait une humiliation inutile, répondit M. Vère; il est déterminé à suivre la route qu'il s'est tracée, et je suis également résolu à courir les hasards de mon sort; à une condition seule il renoncerait à ses projets, et cette condition, vous ne l'entendrez jamais de ma bouche.

— Faites-la-moi connaître; je vous en conjure, mon cher père! s'écria Isabelle; que peut-il demander que nous ne devons accorder, pour prévenir la malheureuse catastrophe dont vous êtes menacé?

— C'est ce que vous ne saurez, Isabelle, » dit M. Vère d'un ton solennel, « que lorsque la tête de votre père aura roulé sur l'échafaud; alors vous apprendrez qu'il y avait effectivement un sacrifice qui pouvait le sauver.

— Et pourquoi ne pas le dire à présent? Craignez-vous que j'hésite à faire le sacrifice de ma fortune pour vous sauver? Ou bien voulez-vous me léguer l'affreux héritage d'un remords éternel, toutes les fois que je songerais que vous avez péri, tandis qu'il y avait moyen de prévenir le malheur épouvantable qui est prêt à fondre sur vous.

— Eh bien! mon enfant, dit M. Vère, puisque vous voulez ab-

solument connaître une chose que j'aimerais mille fois mieux que vous ignorassiez, je dois vous informer qu'il ne veut accepter d'autre rançon que la possession de votre main, ce soir même, avant minuit.

— Ce soir, monsieur ? dit la jeune personne saisie d'horreur, en entendant une pareille proposition ; « et à un homme comme celui-là ! A un homme, ai-je dit ! à un monstre qui voudrait obtenir la fille en menaçant la vie du père ! c'est impossible.

— Vous avez raison, mon enfant, répondit son père, cela est effectivement impossible, et je n'ai ni le droit, ni le désir d'exiger de vous un pareil sacrifice. Il est dans l'ordre de la nature que les vieillards meurent et soient oubliés, et que les enfants vivent et soient heureux.

— Mon père mourrait, et sa fille aurait pu le sauver ! dit Isabelle. Mais non... non, mon cher père, pardon, c'est impossible ; vous ne cherchez qu'à m'amener à vos vues ; je sais que vous avez pour but ce mariage que vous croyez devoir faire mon bonheur, et vous ne m'avez fait cet épouvantable récit que pour influencer ma conduite et vaincre ma répugnance.

— Ma fille, » répliqua Ellieslaw d'un ton de voix dans lequel l'autorité blessée semblait devoir être aux prises avec la tendresse paternelle, « ma fille me soupçonne d'inventer une fable pour influencer ses sentiments ! Mais il faut que je souffre encore ceci ; et il faut que je descende jusqu'à me laver de cet indigne soupçon. Vous connaissez l'honneur sans tache de votre cousin Mareschal, Remarquez bien ce que je vais lui écrire, et vous jugerez, d'après sa réponse, si le danger dans lequel je me trouve n'est pas réel, et si je n'ai pas fait usage de tous les moyens possibles pour le détourner. »

Il s'assit, écrivit à la hâte quelques lignes qu'il présenta à Isabelle, qui, après plusieurs efforts pénibles, parvint à sécher ses larmes et à calmer son agitation à un degré suffisant qui lui permit de lire ce qui suit :

« Mon cher cousin, je trouve que ma fille est, comme je m'y étais attendu, dans le plus grand désespoir en voyant la précipitation extraordinaire de sir Frédéric Langley. Elle ne peut même concevoir le péril dans lequel nous sommes et jusqu'à quel point nous sommes liés envers lui. Pour l'amour de Dieu, faites usage de toute votre influence sur lui, afin de l'engager à modifier des propositions que je ne peux ni ne veux presser ma fille d'accep-

ter, contre ses propres sentiments, et au mépris de ceux de la délicatesse et des convenances. Vous obligerez votre affectionné cousin

R. V. »

Dans l'état d'agitation où elle était en ce moment, ses yeux baignés de pleurs et sa tête toute étourdie, pouvant à peine comprendre le sens de ce qu'elle lisait, il n'est pas étonnant que miss Vère ne se soit pas aperçue que cette lettre semblait donner à entendre que sa répugnance au mariage proposé portait plutôt sur la manière et sur le temps, que sur une haine décidée pour l'époux qu'on lui présentait. M. Vère sonna et donna la lettre à un domestique, avec ordre de la remettre à M. Mareschal; puis se levant, il continua à se promener dans l'appartement, en gardant le silence, et l'esprit en proie à la plus vive agitation, jusqu'à l'arrivée de la réponse. Il jeta un coup d'œil sur son contenu, et pressa fortement la main de sa fille en lui donnant la lettre, qui était ainsi conçue :

« Mon cher parent, j'ai déjà parlé au chevalier dans les termes les plus pressants de l'objet en question, mais je le trouve aussi inébranlable que *Cyeviot*. Je suis réellement peiné de voir que l'on presse ma belle cousine de renoncer à ses privilèges de demoiselle. Sir Frédéric consent néanmoins à quitter le château avec moi à l'instant où la cérémonie sera achevée; puis nous réunirons nos partisans, et nous commencerons *la danse*. Ainsi, il y a grand espoir que sir Frédéric fiancé aura la tête cassée avant qu'il se retrouve avec sa fiancée. Ainsi Bell court une grande chance d'être lady Langley à *très-bon marché*. Au reste, tout ce que je puis dire, c'est que si elle peut seulement se déterminer à cette alliance, ce n'est pas le moment de se laisser arrêter par des scrupules de délicatesse; il faut que ma jolie cousine consente à se marier à la hâte, ou bien nous nous en repentirons tous à loisir, ou plutôt nous n'aurons guère le loisir de nous en repentir. C'est tout ce que peut vous dire pour le moment votre affectionné parent.

R. M. »

« P. S. Dites à Isabelle que j'aimerais mieux, après tout, couper la gorge au chevalier, et terminer ainsi le différend, que de la voir contrainte à l'épouser malgré elle. »

Lorsque Isabelle eut lu cette lettre, elle la laissa tomber de sa main, et serait tombée elle-même, si elle n'eût été soutenue par son père.

« Grand Dieu, mon enfant se meurt! » s'écria M. Vère, les

sentiments de la nature l'emportant, même dans son cœur, sur ceux d'une politique égoïste : « regardez-moi, Isabelle, regardez-moi, mon enfant ; quoi qu'il puisse arriver, vous ne serez point sacrifiée. Je périrai moi-même, avec la certitude que vous êtes heureuse. Ma fille pourra pleurer sur ma tombe ; mais, du moins... mais, dans cette occasion... elle ne maudira point ma mémoire. » Il appela un domestique. « Allez dire à Ratcliffe de venir ici sur-le-champ. »

Pendant cet intervalle, le visage de miss Vère se couvrit d'une pâleur mortelle ; elle serrait les mains, les pressait fortement l'une contre l'autre, fermait les yeux, et comprimait ses lèvres, comme si la dure contrainte qu'elle imposait à ses sentiments intérieurs s'étendait même à son organisation musculaire. Puis, levant la tête, et retenant fortement sa respiration avant de parler, elle dit avec fermeté : « Mon père, je consens à ce mariage. »

— Non, ce ne sera pas... non, mon enfant... mon cher enfant, vous ne vous plongerez pas dans un malheur certain, pour vouloir me tirer d'un danger que l'on peut éviter. »

Telles étaient les exclamations d'Ellieslaw ; et, étranges et inconséquentes créatures que nous sommes ! il exprimait les sentiments réels, quoique instantanés, de son cœur.

« Mon père, répéta Isabelle, je consens à ce mariage. »

— Non, mon enfant, non... non, pas à présent du moins, nous nous humiliions devant lui pour obtenir un délai ; et cependant, Isabelle, si vous pouviez vaincre une répugnance, qui n'a pas de fondement réel, vous sauriez reconnaître que ce mariage vous présente, sous d'autres rapports, la richesse, le rang et l'importance.

— Mon père, répéta Isabelle, j'ai consenti. »

On aurait dit qu'elle avait perdu tout pouvoir d'articuler d'autres paroles, ou même de varier une phrase qu'elle n'avait réussi à prononcer qu'après un si grand effort.

« Que le ciel te bénisse, mon enfant ! dit M. Vère ; que le ciel te bénisse ! Et il te bénira en te comblant de richesses, de plaisirs et d'honneurs. »

Miss Vère demanda, d'une voix faible, qu'on la laissât seule pendant le reste de la soirée.

« Mais ne voulez-vous pas voir sir Frédéric ? » demanda son père avec inquiétude.

« Je le verrai, répondit-elle, je le verrai... , quand il le faudra et où il faudra ; mais épargnez-moi maintenant.

— Soit, ma chère enfant ; vous n'éprouverez aucune contrariété qu'il soit en mon pouvoir d'empêcher. Ne jugez pas trop sévèrement la conduite de sir Frédéric par ce qu'il fait à présent, c'est l'excès de sa passion qui l'y entraîne. »

Isabelle fit avec la main un signe d'impatience.

« Pardon, Isabelle, dit M. Vère, je te laisse. Que le ciel te bénisse ! Si vous ne me faites pas appeler plus tôt, à onze heures je viendrai vous prendre. »

Lorsqu'il fut parti, elle se jeta à genoux. « Que le ciel, dit-elle, me donne la force d'exécuter la résolution que je viens de prendre ! Le ciel peut seul me la donner... O pauvre Earnscliff ! qui le consolera ? Et avec quel mépris ne prononcera-t-il pas le nom de celle qui ce matin l'écoutait encore, et qui se donne à un autre ce soir ? Mais qu'il me méprise... encore vaut-il mieux qu'il en soit ainsi que de lui découvrir la vérité. Qu'il me méprise ; si son mépris peut apaiser son chagrin, je me sentirai consolée de la perte de son estime. »

Elle pleura amèrement, essayant de temps en temps, mais en vain, de commencer la prière qu'elle avait eu l'intention de faire en se mettant à genoux ; mais elle ne put calmer suffisamment ses esprits pour s'occuper d'actes de dévotion. Tandis qu'elle était plongée dans cet état de désespoir, la porte de sa chambre s'ouvrit lentement.

CHAPITRE XV.

VISITE NOCTURNE.

Ils entrèrent dans la sombre caverne, où ils trouvèrent Phomme accablé de tristesse, assis par terre, réfléchissant tristement dans son esprit oppressé.

SPENSER. *Fairy Queen*, ancienne ballade.

La personne qui venait troubler miss Vère, dans un moment où elle était en proie à un chagrin si violent, fut M. Ratcliffe. El-lieslaw, dans son agitation, avait oublié de contremander son ordre de le faire venir, en sorte qu'il ouvrit la porte en disant : « Vous m'avez fait appeler, monsieur Vère. » Puis regardant autour de lui : « Miss Vère seule ! à genoux ! et en pleurs !

— Laissez-moi... laissez-moi, monsieur Ratcliff, dit l'infortunée Isabelle.

— Je ne dois pas vous laisser. J'ai plusieurs fois demandé la permission de vous faire mes adieux, et l'on m'a refusé, jusqu'à ce que votre père lui-même m'ait envoyé chercher. Ne m'en voulez point, si je prends la hardiesse de vous importuner; j'ai un devoir à remplir qui me servira d'excuse.

— Je ne puis vous écouter... je ne puis vous parler, monsieur Ratcliffe, dit Isabelle; recevez mes vœux les plus sincères, et, pour l'amour de Dieu, laissez-moi.

— Dites-moi seulement, répliqua Ratcliffe, s'il est vrai que ce mariage monstrueux doive se faire, et ce soir même? J'ai entendu les domestiques en parler ouvertement pendant que je montais le grand escalier; j'ai entendu donner l'ordre de débarrasser la chapelle.

— Épargnez-moi, monsieur Ratcliffe, répliqua la malheureuse fiancée; et par l'état où vous me voyez, jugez de la cruauté de ces questions.

— Mariée? à sir Frédéric Langley? et ce soir? s'écria M. Ratcliffe. Cela ne doit pas être... ne peut pas être... et ne sera point.

— Il faut cependant que cela soit, monsieur Ratcliffe, ou mon père est perdu.

— Ah! j'entends, répliqua M. Ratcliffe; et vous vous sacrifiez pour sauver celui qui...; mais que la vertu de la fille serve de réparation pour les fautes du père; ce n'est pas le moment de les montrer à découvert. Que peut-on faire? Le temps presse... Je ne connais qu'un moyen... dans l'espace de vingt-quatre heures j'en trouverais plusieurs... Miss Vère, il faut que vous imploriez la protection du seul être humain qui ait le pouvoir d'empêcher le cours des événements qui menacent de vous précipiter dans le malheur.

— Et quel est l'être humain qui a ce pouvoir, demanda miss Vère.

— Ne vous effrayez pas lorsque je vous le nommerai, » répondit Ratcliffe en se rapprochant d'elle; puis il ajouta à voix basse, mais distincte: « C'est celui qu'on appelle Elshender, le Reclus de Mucklestane-Moor.

— Vous êtes fou, monsieur Ratcliffe, dit Isabelle, ou vous voulez insulter à mon malheur par une plaisanterie déplacée.

— J'ai autant mon bon sens que vous, jeune dame, répliqua

son conseiller , je ne plaisante point sur des choses indifférentes, encore moins sur le malheur , et bien moins encore sur le vôtre. Je vous jure que cet être , qui est tout autre que ce qu'il paraît , possède réellement les moyens d'empêcher cet odieux mariage.

— Et d'assurer les jours de mon père ? demanda Isabelle.

— Oui, même cela, répondit Ratcliffe, si vous plaidez sa cause auprès de lui... Mais cependant comment obtenir d'être reçue par le Reclus ?

— Que cela ne vous inquiète pas , » dit miss Vère, se rappelant tout à coup l'aventure de la rose ; « je me souviens qu'il m'a engagée à aller réclamer son secours dans mon extrême détresse, et il m'a donné cette fleur pour gage de la sincérité de ses paroles. Avant qu'elle soit fanée , m'a-t-il dit, vous aurez besoin de mon assistance. Est-il possible que ses discours aient été autre chose que le délire d'un esprit en démence ?

— N'en doutez pas... Ne le craignez pas... Mais surtout , dit Ratcliffe, ne perdons pas de temps... Êtes-vous libre ? êtes-vous à l'abri des surveillants ?

— Je le crois, dit Isabelle ; mais que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous sortiez du château à l'instant, répondit Ratcliffe ; que vous alliez vous jeter aux pieds de cet homme extraordinaire, qui, dans un état qui semble annoncer l'excès de la pauvreté la plus abjecte, a néanmoins une influence presque absolue sur votre destinée. Les convives et les domestiques sont plongés dans la débauche ; les chefs sont en grande conférence sur leurs plans de trahison ; mon cheval est prêt dans l'écurie ; je vais en seller un autre pour vous, et vous attendrai à la petite porte du jardin. Oh ! qu'aucun doute sur ma prudence et ma fidélité ne vous empêche de faire la seule démarche qui soit en votre pouvoir pour vous soustraire au sort affreux qui ne peut manquer d'accabler l'épouse de sir Frédéric Langley !

— Monsieur Ratcliffe, dit miss Vère, vous avez toujours passé pour un homme d'honneur et de probité, et le malheureux qui se noie est toujours prêt à saisir le plus faible rameau... Je mets en vous toute ma confiance ; je veux suivre vos conseils... je me rendrai à la porte du jardin. »

Elle tira les verroux de la porte extérieure de son appartement aussitôt que M. Ratcliffe l'eut quittée, et descendit dans le jardin par un escalier qui communiquait à son cabinet de toilette. Dans sa marche, elle se sentit portée à rétracter le consentement qu'elle

avait si précipitamment donné à une démarche aussi hasardée et aussi extravagante. Mais, dans ce moment où en descendant elle passait devant une porte particulière qui donnait dans la chapelle, elle entendit la voix des servantes occupées à la mettre en état.

« Mariée ! et à un homme aussi détestable ! ah, grand Dieu ! tout au monde plutôt qu'un tel mariage ! »

« Elles disent vrai... elles ont raison, dit miss Vère ; tout au monde plutôt... »

Elle traversa rapidement le jardin. M. Ratcliffe fut exact au rendez-vous ; les chevaux se trouvèrent prêts à la porte du jardin, et quelques minutes après les deux voyageurs se trouvèrent en marche vers la hutte du solitaire.

Tant qu'ils n'eurent qu'une plaine à parcourir, la rapidité de la course leur offrit peu d'occasions de se communiquer leurs idées ; mais lorsqu'un terrain escarpé les obligea à ralentir leur marche, un nouveau motif de crainte vint se présenter à l'esprit de miss Vère.

« Monsieur Ratcliffe, » dit-elle en tirant la bride de son cheval, « ne poussons pas plus loin un voyage que rien que l'extrême agitation de mon esprit ne peut me laver du reproche d'avoir entrepris. Je n'ignore pas que cet homme passe, dans le bas peuple, pour être doué d'une puissance surnaturelle, et qu'il a des liaisons avec les habitants d'un autre monde ; mais je veux que vous sachiez aussi que je ne crains pas de pareilles folies, et que, quand même il en serait ainsi, je n'oserais, avec les sentiments religieux qui m'animent, m'adresser à cet être dans l'état malheureux où je me trouve.

— J'aurais cru, répliqua Ratcliffe, que mon caractère et ma manière de penser vous étaient trop connus pour vous imaginer que j'ajoute foi à de telles absurdités.

— Mais de quelle autre manière, dit Isabelle, un être aussi misérable en apparence peut-il posséder le pouvoir de me secourir ?

— Miss Vère, » répondit Ratcliffe après un moment de silence, « un serment solennel m'empêche de parler ; il faut que, sans autre explication, vous vous contentiez de l'assurance que je vous donne qu'il a ce pouvoir si vous pouvez lui en inspirer la volonté, et c'est ce dont je n'ai pas le moindre doute.

— M. Ratcliffe, vous pouvez vous tromper, vous exigez de moi une confiance sans bornes.

— Souvenez-vous, miss Vère, que, lorsque, par un sentiment

d'humanité, vous me priâtes d'intercéder auprès de votre père en faveur de Hastwell et de sa malheureuse famille ; lorsque vous m'engageâtes à tâcher d'obtenir de lui la chose qui répugnait le plus à son caractère, le pardon d'une offense et la remise du châtiment, je convins avec vous qu'il ne me serait fait aucune question sur la cause de mon influence. Vous n'eûtes alors aucun motif de me refuser votre confiance ; pourquoi me la refuser aujourd'hui ?

— Mais son genre de vie extraordinaire, dit miss Vère, sa retraite, sa figure, cette sombre misanthropie que l'on dit qu'il exprime dans son langage !... Monsieur Ratcliffe, que dois-je penser de lui, s'il possède réellement le pouvoir que vous lui attribuez ?

— Cet homme, miss, a été élevé dans la religion catholique, secte qui fournit mille exemples de personnes qui ont renoncé à une vie de luxe et de société, pour se condamner à des privations plus cruelles que celles qu'il s'est imposées.

— Mais il n'allègue aucun motif religieux.

— Non, le dégoût du monde a été la cause de sa retraite, sans la couvrir du voile de la superstition. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il était né avec une grande fortune que son père et sa mère se proposaient d'augmenter en lui faisant épouser une parente que, dans ce dessein, ils élevaient sous leurs yeux. Vous connaissez sa figure ; jugez ce que devait penser la jeune personne du sort qu'on lui destinait. Néanmoins, habituée à le voir, elle ne montrait aucune répugnance, et les amis de... de la personne dont je parle ne doutaient point que l'excès de son attachement, la culture variée de son esprit, les nombreuses et aimables qualités de son cœur, n'eussent surmonté l'horreur naturelle qu'un extérieur aussi repoussant devait lui inspirer.

— Et se trompaient-ils dans leur jugement ? demanda Isabelle.

— Vous allez l'apprendre, continua Ratcliffe. Lui, du moins, connaissait parfaitement ses défauts corporels, et cette idée le poursuivait comme un fantôme... Je suis, c'est ainsi qu'il s'exprimait en me parlant... Je veux dire à la personne qui possédait sa confiance... je suis, malgré tout ce que vous pourriez me dire, un pauvre misérable proscrit, qu'il aurait mieux valu étouffer au berceau que le laisser vivre pour épouvanter le monde dans lequel je rampe. La personne à laquelle il parlait s'efforçait, mais en vain, de lui inspirer cette indifférence pour les formes extérieu-

res, qui est le résultat naturel de la philosophie, ou de l'engager à considérer que les qualités de l'esprit sont bien supérieures à celles qui sont plus attrayantes sans doute, mais qui sont purement personnelles. Je vous entends, disait-il; vous parlez le langage d'un froid stoïque, ou du moins celui d'une partielle amitié. Mais voyez tous les livres que nous avons lus, à l'exemple de ceux qui traitent de cette philosophie abstraite qui ne saurait se faire entendre de nos sentiments naturels. L'extérieur de la personne, tel au moins que l'on puisse le voir sans horreur et sans dégoût, n'est-il pas toujours représenté comme partie essentielle de l'idée que nous nous faisons d'un ami, à plus forte raison d'un amant? Un monstre difforme tel que moi n'est-il pas exclu, par la volonté même de la nature, des plus belles jouissances qu'elle nous offre? Qu'y a-t-il, excepté mes richesses, qui empêche tout le monde, peut-être même Letitia, ou vous de me fuir, comme un être étranger à votre nature, inspirant même l'horreur par cette informe ressemblance avec l'humanité que nous observons dans les tribus d'animaux qui sont insupportables aux yeux de l'homme, parce qu'ils semblent en être la caricature?

— Ce sont là les discours d'un insensé, dit miss Vère.

— Non, répliqua Ratcliffe, à moins qu'on ne puisse regarder comme démente une sensibilité aussi grande. Je ne nierai pas cependant que ce sentiment et cette crainte qui le dominant ne l'aient entraîné à des écarts qui annonçaient une imagination dérangée. Il paraissait croire qu'il était nécessaire qu'il cherchât, par des actes extraordinaires, et quelquefois peu réfléchis, de générosité et même de profusion, à se rattacher au genre humain, duquel il se regardait comme naturellement séparé. Les bienfaits qu'il répandait, par suite de son caractère extraordinairement philanthropique, étaient exagérés par l'effet de la réflexion poignante qu'il était nécessaire qu'il fit plus que les autres, en sorte qu'il prodiguait ses trésors comme un moyen de corruption propre à engager les hommes à l'admettre parmi eux. Il est presque inutile de dire que sa générosité, qui avait une source aussi capricieuse, fut souvent trompée, et que sa confiance fut plus d'une fois trahie. Ces désappointements, qui arrivent plus ou moins à tout le monde, et surtout à ceux qui répandent leurs faveurs sans discernement, son imagination malade les attribuait à la haine et au mépris inspirés par sa difformité corporelle... Mais je vous fatigue, miss Vère?

— Non, pas du tout, répondit-elle; car je vous écoute avec une religieuse attention; continuez, je vous prie.

— A la fin, poursuivit Ratcliffe, il devint l'être le plus ingénieux à se tourmenter dont j'aie jamais entendu parler; les railleries de la haute classe, et le ris moqueur du vulgaire encore plus brutal de son naturel, étaient pour lui ce qu'éprouve un criminel agonisant sur la roue. Il regardait les moqueries du bas peuple lorsqu'il était dans la rue, et le rire contraint, ou ce qui était plus cruel encore, la terreur des jeunes personnes auprès desquelles il se trouvait en compagnie, comme autant de preuves que le monde le considérait réellement comme un monstre nullement fait pour être admis dans la société, et comme autant de motifs qui justifiaient le projet qu'il avait de s'en séparer. Il n'y avait que deux personnes sur la bonne foi et la sincérité desquelles il paraissait compter sans réserve; la jeune personne qui lui était promise en mariage, et un ami, doué d'éminentes qualités personnelles, qui paraissait lui être sincèrement attaché, et qui l'était probablement; il le devait du moins, car il l'avait sans cesse comblé de bienfaits. Les parents de l'infortuné héros de mon histoire moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre. Leur mort fit différer le mariage, dont le jour avait été fixé. La jeune personne ne parut pas très-affligée de ce délai... peut-être ne devait-on pas trop s'y attendre; mais elle ne témoigna aucun changement d'intention, lorsqu'après un laps de temps convenable on indiqua un autre jour pour la célébration. L'ami dont je vous ai parlé résidait alors constamment dans la maison. Un jour, il eut le malheur de céder aux instances que lui fit cet ami de l'accompagner à un lieu de rendez-vous où se trouvèrent des personnes de diverses opinions politiques, et où l'on but largement. Une querelle survint; l'ami du reclus tira l'épée comme les autres, et fut renversé et désarmé par un antagoniste plus vigoureux. Dans la lutte, ils tombèrent tous deux aux pieds du reclus, qui, tout estropié et mutilé qu'il le paraît, a néanmoins une grande force, aussi bien que des passions violentes. Il ramassa une épée, et perça le cœur de l'antagoniste de son ami. On lui fit son procès, et ce ne fut pas sans peine qu'on obtint qu'il ne fût condamné qu'à un an d'emprisonnement, comme coupable d'homicide sans préméditation. Cet événement l'affecta vivement, et d'autant plus que la personne qu'il avait tuée jouissait d'une excellente réputation, et avait été grossièrement in-

sultée et provoquée avant de tirer l'épée. Je crus remarquer dès ce moment... pardon... Depuis ce moment, les accès de cette cruelle sensibilité, qui avait fait le tourment de cet homme malheureux, furent rendus plus pénibles par les remords, sentiment auquel de tous les hommes du monde il était le moins capable de s'exposer, ou qu'il avait le moins la force de supporter, lorsque son malheureux destin le condamna à l'éprouver. On ne put empêcher que sa future ne fût instruite de ces paroxysmes de douleur, et il faut avouer qu'ils étaient d'une nature extrêmement alarmante. Il se consolait en pensant qu'à l'expiration de son année d'emprisonnement il pourrait former avec son épouse et son ami une société dans laquelle il se renfermerait comme dans un cercle, hors duquel il pourrait se dispenser d'étendre ses communications avec le monde. Il se trompait ; avant que ce terme fût écoulé, son ami et sa fiancée étaient devenus mari et femme. Les effets d'un coup aussi terrible sur un tempérament aussi ardent, sur un caractère déjà aigri par l'amertume du remords, et détaché du reste des hommes par son abandon aux folles bizarreries d'une sombre imagination, ne sauraient se décrire. C'était comme si le câble de la dernière des ancrs sur lesquelles son navire était affourché se fût rompu, et l'eût abandonné à toute la fureur de la tempête. Il fut placé dans une maison rigoureusement surveillée par le médecin. Comme mesure temporaire, cette sorte de détention pouvait être justifiée ; mais son barbare ami, qui, par son mariage, était devenu son plus proche allié, prolongea sa détention pour conserver la jouissance de son immense fortune. Il y avait un homme qui devait tout à cette victime infortunée, ami peu important, mais reconnaissant et fidèle. A force de démarches, à force d'invoquer la justice, il réussit enfin à obtenir la liberté de son bienfaiteur, et à le rétablir dans la possession de ses propriétés, auxquelles se joignirent bientôt celles de la personne qu'il avait dû épouser, parce qu'étant morte sans enfants mâles, ses biens lui revenaient par droit de substitution. Mais ni la liberté, ni la fortune, ne purent rétablir l'équilibre de son esprit ; son chagrin le rendait indifférent pour la première, et la dernière n'avait de prix à ses yeux qu'autant qu'elle lui fournissait les moyens de satisfaire les étranges et bizarres caprices de son imagination. Il avait renoncé à la religion catholique ; mais peut-être quelques-unes de ses doctrines continuaient-elles à exercer leur influence sur son esprit,

qui paraissait en même temps dominé presque despotiquement par le remords et la misanthropie. Sa vie a depuis lors été alternativement celle d'un pèlerin et d'un ermite, s'imposant les plus sévères privations, non par principe d'exercice ascétique, mais d'horreur pour le genre humain. Cependant jamais homme n'a présenté une aussi grande différence entre sa manière de parler et d'agir, et jamais misérable hypocrite n'a été plus ingénieux à assigner les meilleurs motifs à ses actions les plus viles que ne l'est cet être infortuné à attribuer à ses principes abstraits de misanthropie une conduite qui prend sa source dans sa générosité naturelle et dans ses sentimens de bienveillance.

— Encore une fois, dit Isabelle, encore une fois, vous me détaillez les absurdités d'un être dépourvu de raison.

— Nullement, répliqua Ratcliffe. Que l'imagination de cet homme soit un peu en désordre, c'est ce que je ne prétends pas disputer; je vous ai déjà dit qu'elle a parfois éprouvé des crises qui indiquaient une sorte d'aliénation mentale; mais c'est de l'état habituel de son esprit que je parle; il est irrégulier, mais non pas dérangé; les teintes en sont aussi graduellement distinctes que celles qui divisent la lumière de midi d'avec celle de minuit. Le courtisan qui sacrifie toute sa fortune pour obtenir un titre qui ne lui rapporte rien, ou un pouvoir dont il ne peut faire un usage qui lui procure honneur et crédit, l'avare qui entasse des trésors qui lui sont inutiles, et le prodigue qui les dissipe, sont tous entachés d'une légère teinte de démence. La même observation s'applique aux criminels qui se rendent coupables d'énormes forfaits, tandis qu'aux yeux d'un homme qui est dans son bon sens, la tentation n'est nullement proportionnée à l'horreur du crime, ou à la probabilité de la découverte et du châtiment; et toute passion violente, aussi bien que la colère, peut être appelée une courte démence.

— Tout cela peut fort bien être de la bonne philosophie, monsieur Ratcliffe; mais pardon, je vous prie, elle ne me donne pas le courage de visiter, à une heure comme celle-ci, une personne dont vous ne pouvez vous-même que pallier l'extravagance.

— Eh bien donc, dit Ratcliffe, recevez plutôt l'assurance solennelle que je vous donne que vous ne courez pas le moindre danger. Mais ce que jusqu'à présent je n'ai point voulu vous dire, dans la crainte de vous alarmer, c'est que maintenant que nous approchons de sa retraite, car je la découvre à la faveur de la lu-

mière du crépuscule, je ne puis pas vous accompagner plus loin ; il faut que vous avanciez seule.

— Seule ! jamais je n'oserais.

— Il le faut, je resterai ici, et je vous attendrai.

— Vous ne bougerez donc pas, dit miss Vère, et cependant la distance est si grande, vous ne pourriez m'entendre si j'appelais au secours.

— Ne craignez rien, lui dit son guide, ou du moins ayez le plus grand soin de réprimer tout sentiment de timidité. Souvenez-vous que la crainte cruelle qui le domine provient de la connaissance qu'il a de la forme hideuse de son extérieur. Suivez le sentier qui conduit tout droit à côté de ce saule à demi renversé : prenez à gauche, le marais est à droite. Adieu pour quelques instants. Souvenez-vous du malheur dont vous êtes menacée, et que ce souvenir l'emporte et sur vos craintes et sur vos scrupules.

— Adieu, monsieur Ratcliffe, dit Isabelle ; si vous avez trompé une personne aussi malheureuse que moi, vous avez pour jamais perdu tout droit à votre caractère de probité et d'honneur auquel je me suis confiée.

— Sur ma vie... sur mon âme, » continua Ratcliffe en élevant la voix à mesure qu'Isabelle s'éloignait, « vous n'avez rien, absolument rien à craindre. »

CHAPITRE XVI.

ENTRETIEN ET PROMESSES.

C'est le temps, ce sont les chagrins qui l'ont rendu tel. Le temps, de sa main favorable, lui rendant la fortune qu'il avait autrefois, peut en faire le même homme qu'il était alors. Conduisez-nous vers lui : il en arrivera ce qui pourra. *Vieille Comédie.*

Le son de la voix de Ratcliffe avait cessé de frapper l'oreille d'Isabelle ; mais comme elle regardait souvent derrière elle, elle trouvait une sorte de consolation à distinguer sa personne qui peu à peu se perdait dans l'obscurité. Avant qu'elle fût bien loin cependant, elle cessa totalement de l'apercevoir. A la dernière lueur du crépuscule, elle se trouva devant la hutte du solitaire. Deux fois elle étendit la main vers la porte, et deux fois elle la retira. Lorsqu'enfin elle parvint à faire l'effort, le coup qu'elle

donna n'égala pas en violence la palpitation de son cœur. Celui qui suivit fut plus fort, et elle en frappa un troisième; car la crainte de ne pas obtenir la protection sur laquelle Ratcliffe fondait les plus grandes espérances commençait à surmonter la terreur que lui inspirait l'idée de la présence de celui de qui elle devait l'implorer. A la fin, ne recevant encore aucune réponse, elle appela à plusieurs reprises le Nain par le nom qu'il avait pris, le suppliant de lui répondre et de lui ouvrir la porte.

« Quel est l'être misérable, » dit la voix effrayante du solitaire, « qui est réduit à venir chercher ici un refuge ? Va-t'en : lorsque l'oiseau de la bruyère a besoin d'un abri, il ne va pas le chercher dans le nid du corbeau.

— Je viens à vous, mon père, dit Isabelle, dans l'heure de mon adversité, ainsi que vous me l'avez commandé vous-même. Vous m'avez promis que votre porte et votre cœur me seraient ouverts dans ma détresse ; mais je crains...

— Ah ! dit le solitaire ; alors tu es Isabelle Vère ; donne-m'en la preuve.

— Je vous ai rapporté la rose que vous m'avez donnée, répondit Isabelle ; elle n'a pas eu le temps de se faner avant que le sort cruel que vous m'aviez prédit soit venu fondre sur moi.

— Puisque tu as ainsi conservé ce gage, dit le reclus, je ne veux pas qu'il t'ait été donné en vain ; le cœur et la porte qui sont fermés à toute autre personne au monde seront ouverts pour toi et tes chagrins. »

Elle l'entendit se mouvoir dans la hutte, et bientôt après battre le briquet pour avoir de la lumière. Ensuite les verroux et la barre furent tirés l'un après l'autre. Le cœur d'Isabelle palpait toujours plus vivement à mesure que le moment de son entrevue avec le Nain approchait. La porte s'ouvrit et le Solitaire parut devant elle, tenant à la main une lampe de fer, dont la lumière faisait ressortir l'horrible difformité de son corps et de ses traits.

« Entre, fille de l'affliction, dit-il, entre dans la demeure du malheur. »

Elle entra, et remarqua avec un redoublement de frayeur la précaution avec laquelle, après avoir posé la lampe sur la table, le reclus commença par replacer les nombreux verroux qui fermaient la porte de sa cabane. Elle tressaillit en entendant le bruit qui accompagnait cette opération de mauvais augure ; toutefois, se souvenant des avis de Ratcliffe, elle s'efforça de cacher toute

apparence de crainte. La lumière de la lampe était faible et vacillante, mais le solitaire, sans s'occuper immédiatement d'Isabelle autrement qu'en lui faisant signe de se placer sur un petit siège à côté de la cheminée, se hâta d'allumer quelques branches sèches, qui bientôt répandirent la clarté dans la chambre. Des planches qui soutenaient quelques livres, des paquets de plantes séchées, et une ou deux coupes et écuelles de bois, étaient d'un côté de la cheminée; de l'autre, on voyait quelques instruments de jardinage, mêlés avec des outils employés dans les arts mécaniques. A l'endroit où aurait dû être le lit, il y avait un cadre en bois sur lequel on avait étendu de la mousse sèche et des joncs, lit de repos de l'ascétique. Toute l'étendue de la cabane n'excédait pas dix pieds sur six en dedans des murs, et il n'y avait d'autres meubles, outre ceux dont nous avons parlé, qu'une table et deux tabourets formés de planches brutes.

C'est dans cette enceinte étroite qu'Isabelle se trouvait maintenant enfermée avec un être dont l'histoire n'avait rien de rassurant pour elle, et dont la conformation horrible et la figure hideuse inspiraient une terreur presque superstitieuse. Il occupait un siège vis-à-vis d'elle, et baissant ses énormes sourcils touffus sur ses yeux noirs et perçants, il la regardait en silence, comme s'il eût été agité par une foule de sentiments opposés. De l'autre côté était Isabelle, pâle comme la mort, les boucles de ses longs cheveux défaites par l'humidité de la nuit, et tombant sur ses épaules et sur son sein, comme les banderoles mouillées retombent le long du mât, lorsque la tempête est passée et a laissé le navire échoué sur la plage. Le Nain rompit le premier le silence par cette brusque, soudaine et alarmante question : « Femme, quel mauvais destin t'a amenée ici ? »

— Le danger de mon père et votre propre recommandation, » répondit-elle d'une voix faible, mais avec fermeté.

« Et vous attendez de moi du secours ? dit le Solitaire.

— Si vous pouvez m'en accorder, » répondit-elle du même ton de douceur et de soumission.

« Et comment le pourrai-je ? » dit le Nain avec un sourire amer. « Ai-je la tournure, l'air d'un redresseur de torts ? Est-il probable qu'un homme assez puissant pour qu'une belle suppliante vienne lui faire une visite ait choisi ce château pour le lieu de sa résidence ? Je n'ai fait que me moquer de toi, jeune fille, lorsque je t'ai dit que je voulais te secourir.

— Alors il faut que je parte, et que j'affronte ma destinée avec autant de courage que je pourrai, » répondit Isabelle en faisant un mouvement pour s'en aller.

« Non, » dit le Nain et se levant en se plaçant entre elle et la porte, et lui faisant un signe impératif de reprendre sa place : « Non, vous ne me quitterez point ainsi ; il faut que nous ayons une plus longue conférence ensemble. Pourquoi un être demande-t-il du secours à un autre ? Pourquoi ne se suffit-il pas à lui-même ? Regardez autour de vous. Moi, l'être le plus méprisé et le plus disgracié de la nature, je n'ai demandé ni compassion ni secours à qui que ce soit. Ces pierres, c'est moi qui les ai entassées les unes sur les autres ; ces meubles, c'est moi qui les ai fabriqués de mes propres mains ; et avec ceci, » ajouta-t-il en posant la main sur la longue dague qu'il portait toujours sous son vêtement, et qu'il tira assez pour que la lame brillât à la lueur du feu ; avec ceci, » poursuivit-il en la replongeant dans le fourreau et en se montrant, « je puis au besoin défendre l'étincelle de vie renfermée dans cette misérable machine, contre l'être le plus féroce et le plus fort qui oserait m'attaquer. »

Isabelle eut bien de la peine à s'empêcher de pousser un cri ; cependant elle réussit à se contenir.

« Telle est, continua le reclus, la vie de l'homme de la nature, du solitaire, se suffisant à lui-même et indépendant. Le loup n'en appelle pas un autre à son aide pour creuser son repaire, et le vautour n'invite pas un autre vautour à lui prêter son assistance pour fondre sur sa proie.

Et lorsqu'ils sont incapables de se procurer par eux-mêmes les moyens de subsistance, » dit Isabelle, pensant judicieusement qu'il l'écouterait plus favorablement si elle employait le même style métaphorique, « que peuvent-ils devenir ?

— Qu'ils meurent de faim et qu'ils soient oubliés, c'est le commun destin de l'humanité.

— C'est le destin des tribus sauvages de la nature, dit Isabelle, mais principalement de celles qui ne peuvent se nourrir que par la rapine qui n'admet point de copartageant ; mais ce n'est pas général ; même les classes inférieures se liguent entre elles pour la défense commune. Le genre humain, les hommes périraient tous, s'ils cessaient de s'aider les uns les autres. Depuis le moment que la mère enveloppe la tête de l'enfant jusqu'à celui où une main compatissante essuie la sueur froide qui couvre le front

du mourant, nous ne pouvons exister sans secours mutuel. Ainsi, tous ceux qui ont besoin d'aide sont en droit d'en exiger de leurs semblables, et celui qui a le pouvoir de l'accorder ne saurait le refuser sans crime.

— Et c'est dans ce frivole espoir, pauvre jeune fille, que tu es venue dans ce désert pour chercher un homme dont le désir serait de voir la ligue dont tu as parlé rompue pour toujours, et la race toute entière effectivement anéantie? N'as-tu pas été effrayée?

— Le malheur, » dit Isabelle avec fermeté, « dissipe bientôt toute crainte.

— N'as-tu pas entendu dire dans ce bas monde que tu habites, que je suis ligué avec d'autres êtres aussi difformes et aussi mal disposés envers le genre humain que moi? Ne l'as-tu pas entendu dire? et tu viens me trouver dans ma cellule au milieu de la nuit?

— L'Être que j'adore me soutient contre ces vaines terreurs, » dit Isabelle, mais l'agitation croissante de son sein démentait le courage qu'elle s'efforçait d'exprimer par ses paroles.

« Oh! oh! tu prétends parler le langage de la philosophie! Et cependant n'aurais-tu pas dû songer au péril auquel tu allais t'exposer en te livrant, jeune et belle comme tu l'es, au pouvoir d'un être qui a conçu contre le genre humain une haine si forte, qu'il mettrait son plus grand plaisir à défigurer, détruire et dégrader les plus beaux ouvrages de la nature? »

Isabelle, quoique extrêmement alarmée, continua néanmoins à répondre avec fermeté: « Quelques injures que vous puissiez avoir souffertes dans le monde, vous êtes incapable de vous en venger sur quelqu'un qui ne vous a jamais offensé, ni, même volontairement, sur qui que ce soit.

— Oui; mais vous ne savez pas, jeune fille, » poursuivit-il, ses yeux noirs étincelant d'une expression de malignité qui se communiquait avec ses traits sauvages et difformes, que la vengeance est un loup affamé qui ne cherche qu'à dévorer la chair et à laper le sang. « Penses-tu qu'il voulût écouter l'agneau qui alléguerait son innocence? »

— Monsieur, » dit Isabelle en se levant et parlant avec dignité: « Les idées horribles que vous voudriez faire naître dans mon esprit ne sauraient m'effrayer; je les repousse loin de moi avec dédain. Qui que vous soyez, mortel ou démon, vous ne voudriez point faire injure à une personne qui est venue chez vous en

qualité de suppliante, dans son besoin le plus pressant. Vous ne le voudriez point ; vous ne l'oseriez point.

— Tu dis vrai, jeune fille, je n'oserais... je ne le voudrais point. Retourne dans ta demeure. Ne crains rien de ce dont tu es menacée. Tu as demandé ma protection ; tu la trouveras efficace...

— Mais, monsieur, dit Isabelle, c'est ce soir même qu'il faut que je consente à épouser l'homme que j'abhorre, sans quoi la ruine de mon père est inévitable.

— Ce soir ? A quelle heure ?

— Avant minuit.

— Et le crépuscule est déjà fini. Mais ne crains rien ; j'aurai encore assez de temps pour te protéger.

— Et mon père ? » demanda Isabelle d'un ton suppliant.

« Ton père a été et est encore mon plus cruel ennemi. Mais ne crains rien, ta vertu le sauvera. Maintenant, pars ; si je te gardais plus long-temps, auprès de moi, je retomberais peut-être dans ces rêves absurdes sur la vertu de l'homme, dont j'ai été réveillé d'une manière aussi affreuse. Mais ne crains rien. C'est au pied de l'autel même que je veux te délivrer. Adieu, le temps presse, il faut que j'agisse. »

Il la conduisit à la porte de sa hutte, qu'il ouvrit pour la laisser partir. Elle remonta sur son cheval qu'elle trouva paissant dans l'enclos extérieur, et se hâta, à la faveur de la clarté de la lune, qui se levait en ce moment, d'aller rejoindre Ratcliffe à l'endroit où elle l'avait laissé.

Avez-vous réussi ? » demanda-t-il avec empressement.

« J'ai obtenu des promesses de celui vers qui vous m'avez envoyée, répondit Isabelle ; mais comment est-il possible qu'il les remplisse ?

— Que Dieu soit loué ! ne doutez pas qu'il n'ait le pouvoir de les remplir. »

En ce moment un coup de sifflet aigu se fit entendre le long de la bruyère.

« Écoutez, dit Ratcliffe ; il m'appelle. Retournez au château, miss ; ne tirez pas le verrou de la porte de derrière le jardin ; quant à celle qui communique avec l'escalier dérobé, j'ai une clé particulière. »

Un second coup de sifflet se fit entendre, plus aigu et plus prolongé que le premier.

« J'y vais, j'y vais, » et donnant de l'éperon à son cheval, il

se dirigea vers la cabane du reclus. Miss Vère retourna au château, où la vitesse de l'animal qu'elle montait et l'inquiétude de son esprit contribuèrent à la faire arriver promptement.

Elle suivit les instructions de Ratcliffe, sans trop en comprendre le but, et laissant son cheval paître en liberté dans un enclos près du jardin, se hâta de regagner son appartement, ce qu'elle fit sans avoir été observée; elle retira les verroux de sa porte et sonna pour demander de la lumière. Son père parut avec le domestique qui avait répondu à l'appel.

« Il était venu écouter à la porte, dit-il, deux fois pendant les deux heures qui s'étaient écoulées depuis qu'il l'avait quittée, et ne l'entendant point parler, il avait craint qu'elle ne fût incommodée.

— Maintenant, mon cher père, permettez que je réclame l'exécution de la promesse que vous avez eu la bonté de me faire, je désire ne pas être interrompue pendant les derniers moments qui me restent à jouir de ma liberté, et vous prie de prolonger jusqu'au dernier instant le répit qui m'est accordé.

— Volontiers, ma fille; vous ne serez plus interrompue. Mais cette parure en désordre... ces cheveux qui sont tout dérangés; que je ne vous trouve pas ainsi, lorsque je reviendrai; le sacrifice, pour être méritoire, doit être volontaire.

— Le faut-il? eh bien! soyez tranquille, mon père, la victime sera parée. »

CHAPITRE XVII.

SURPRISE.

Ceci n'a pas l'air d'une noce.

SHAKSPEARE. *Beaucoup de bruit pour rien.*

La chapelle qui était dans le château d'Ellieslaw était un bâtiment beaucoup plus ancien que le château lui-même, quoique la construction de celui-ci remontât à une haute antiquité. Avant que les guerres entre l'Angleterre et l'Écosse fussent devenues si fréquentes et si longues, que les bâtiments qui se trouvaient des deux côtés de la frontière fussent destinés à des forteresses, il s'était formé un petit établissement de moines à Ellieslaw, dépendant, à ce que croient les antiquaires, de la riche abbaye de

Jedburgh. Leurs possessions avaient depuis long-temps subi tous les changements occasionnés par les guerres et les ravages de l'un et de l'autre parti. Un château féodal s'était élevé sur les ruines de leurs cellules, et la chapelle avait été renfermée dans son enceinte.

L'édifice, par ses arches arrondies et ses piliers massifs, dont la simplicité reportait leur date à ce que l'on a appelé l'architecture gothique, présentait dans tous les temps un aspect sombre et lugubre, et il avait souvent servi de sépulture à la famille des lords féodaux, comme autrefois aux religieux de la communauté. Mais cet aspect était maintenant rendu doublement sombre par l'effet d'un petit nombre de torches qu'on y avait placées, pour l'éclairer dans la circonstance présente, et qui, répandant un éclat de lumière jaunâtre autour d'elles, étaient entourées un peu plus loin par une hâle rouge pourpré, produit par leur propre fumée, et encore au delà par une zone d'obscurité qui agrandissait l'étendue de la chapelle, en sorte qu'il était impossible d'en distinguer les limites. Des ornements choisis sans goût par une occasion semblable ne faisaient qu'ajouter à la tristesse de ce lieu. De vieux lambeaux de tapisserie, arrachés aux murailles d'autres appartements, avaient été disposés à la hâte dans diverses parties de la chapelle, autour de ceux qu'elle avait déjà, et se mêlaient d'une manière ridicule avec les écussons et les emblèmes funéraires. De chaque côté de l'autel, qui était en pierre, on voyait un monument, qui formait avec la cérémonie qui devait avoir lieu un contraste non moins étrange. Sur l'un était la statue en pierre de quelque ermite, ou moine, à mine refrognée, qui était mort en odeur de sainteté; il était représenté ayant le corps penché, revêtu de son scapulaire, et la tête couverte de son capuce, le visage tourné vers le ciel, dans une attitude de dévotion, et les mains jointes, tenant un chapelet. De l'autre côté était un tombeau, dans le goût italien, du plus beau marbre statuaire et regardé comme un chef-d'œuvre de l'art moderne. Il avait été élevé à la mémoire de la mère d'Isabelle, feu mistress Vère d'Ellieslaw, qui était représentée dans la posture d'une personne mourante, tandis qu'un chérubin en pleurs, et détournant les yeux, paraissait éteindre une lampe, comme emblème d'une prompte dissolution. C'était, il est vrai, un chef-d'œuvre de l'art, mais déplacé sous la voûte grossière où on l'avait relégué. Plusieurs personnes étaient surprises, et se trouvaient même scandalisées

de voir qu'Ellieslaw, qui ne s'était jamais fait remarquer pour ses égards envers son épouse de son vivant, lui eût fait ériger, après sa mort, un mausolée dispendieux, pour preuve d'une douleur qui n'était que prétendue ; mais d'autres le justifiaient de toute accusation d'hypocrisie, en assurant que le monument avait été construit sous les ordres et aux frais de M. Ratcliffe seul.

C'est là que les personnes invitées à la noce étaient assemblées. Elles étaient peu nombreuses, car plusieurs de celles qui avaient assisté au festin avaient quitté le château pour se préparer à la prochaine explosion politique, et, dans la circonstance actuelle, Ellieslaw était loin de vouloir étendre ses invitations au delà des proches parents dont les usages du pays rendaient la présence indispensable. Tout à côté de l'autel était sir Frédéric Langley, sombre, pensif et de mauvaise humeur, même plus que d'habitude, et auprès de lui Mareschal, qui devait jouer le rôle de garçon de la noce, ou paranymphe, comme on l'appelait. Le caractère d'étourderie et de bonne humeur de ce jeune gentilhomme, auquel il n'eût jamais imposé aucune contrainte, faisait encore ressortir le sombre nuage qui couvrait le front du futur époux.

« La fiancée n'est pas encore sortie de sa chambre, » dit-il tout bas à sir Frédéric. « J'espère que nous ne serons pas obligés d'avoir recours aux mesures violentes des Romains dont j'ai entendu parler au collège. Il serait pénible pour ma jolie cousine de se voir enlevée deux fois en dix jours, quoique je ne connaisse personne qui soit plus digne de cette honorable violence. »

Sir Frédéric feignit de ne pas entendre ce discours, fredonna un air et regarda d'un autre côté ; mais Mareschal continua sur le même ton :

« Ce délai doit contrarier le docteur Hobbler, qui a été dérangé pour accélérer les préparatifs de ce joyeux événement, au moment où il venait de réussir à déboucher sa troisième bouteille. J'espère que vous le mettrez à l'abri de la censure de ses supérieurs, car je crois fort que cette heure-ci n'est pas très-canonique. Mais voici Ellieslaw, avec ma jolie cousine... plus jolie que jamais, je crois, si ce n'est qu'elle paraît bien faible, et bien pâle... Écoutez, sir chevalier, si elle ne dit pas *oui* de son bon et plein gré, il n'y a pas de mariage, en dépit de tout ce qui a été dit et fait.

— Pas de mariage, monsieur ? » dit sir Frédéric d'un ton qui n'était pas très-élevé, mais qui indiquait qu'il avait peine à retenir sa colère.

« Non , point de mariage , répliqua Mareschal , j'en donne ma main et mon gant pour gage. »

Sir Frédéric Langley lui saisit la main , la serra fortement , et lui dit à voix basse : « Mareschal , vous me rendrez raison. » Puis il repoussa sa main loin de lui.

« Très-volontiers, car jamais mes lèvres n'ont laissé échapper un mot que mon bras n'ait été prêt à soutenir. Parlez hardiment, ma jolie cousine, et dites-moi si c'est de votre entière volonté, et sans aucune contrainte que vous acceptez ce vaillant chevalier pour votre seigneur et époux ; car si vous avez la dixième partie d'un scrupule à cet égard, quelque chose qu'il en arrive, il ne vous aura pas.

— Êtes-vous fou, monsieur Mareschal, » lui dit Ellieslaw, qui, ayant été son tuteur pendant sa minorité, prenait souvent un ton d'autorité avec lui ; « pouvez-vous supposer que je voulusse conduire ma fille à l'autel contre son gré ?

— Laissez donc, Ellieslaw, ne me parlez pas du contraire ; ses yeux sont pleins de larmes , et ses joues plus pâles que ses vêtements blancs. Je dois insister, au nom de l'humanité, pour que la cérémonie soit différée jusqu'à demain.

— Elle va te dire elle-même, incorrigible étourdi que tu es, qui te mêles de choses qui ne te regardent point, dit M. Vère; elle va te dire elle-même qu'elle désire que la cérémonie ait lieu... Est-ce vrai, Isabelle, ma chère enfant ?

— C'est vrai , » répondit-elle, pouvant à peine se soutenir , « puisque je n'ai de secours à attendre ni de Dieu ni des hommes. » Il n'y eut que le premier mot qui fut entendu bien distinctement. Mareschal leva les épaules et se retira en arrière. Ellieslaw conduisit, ou plutôt soutint sa fille jusqu'à l'autel. Sir Frédéric s'avança et se plaça à côté d'elle. Le prêtre ouvrit le livre de prières et regarda Ellieslaw, attendant le signal pour commencer la cérémonie.

« Commencez, » dit M. Vère.

Mais une voix qui semblait sortir du tombeau de sa défunte épouse prononça d'un ton si fort et si aigre ce mot : « Arrêtez ! » que tous les échos de la chapelle en furent réveillés.

Chacun resta muet et immobile, jusqu'à ce qu'un bruit sourd, un cliquetis d'armes , ou quelque chose qui y ressemblait , se fit entendre dans les appartements du château, même les plus éloignés. Ce bruit cessa presque au même instant.

« Que signifie ce nouveau stratagème ? » demanda sir Frédéric d'un ton farouche, en lançant sur Ellieslaw et Mareschal un coup d'œil qui exprimait le plus violent soupçon.

« Ce ne peut être qu'un trait de gaieté de la part de quelque convive échauffé par le vin, » dit Ellieslaw, quoique vivement déconcerté ; « nous devons avoir beaucoup d'indulgence pour ceux qui se sont un peu trop livrés au plaisir en ce jour de fête. Commencez la cérémonie. »

Mais, avant que le prêtre pût obéir, la même défense qui s'était fait entendre auparavant se renouvela, et semblait sortir du même endroit. Les femmes de la future épouse poussèrent un cri, et s'enfuirent ; les hommes portèrent la main à leur épée. Le premier moment de surprise n'était point encore passé, que le Nain sortit de derrière le monument, et se plaça précisément en face de M. Vère. Une apparition aussi étrange et aussi affreuse, dans un pareil lieu et dans une pareille circonstance, épouvanta tous ceux qui en furent témoins, mais parut surtout anéantir le laird d'Ellieslaw. Il laissa aller la main de sa fille, recula en chancelant jusqu'au pilier le plus voisin, et l'entoura de ses bras comme pour se soutenir, appuya son front contre la colonne.

« Qui est cet homme ? dit sir Frédéric, et qu'entend-il faire en s'introduisant ici de cette manière ?

— C'est un homme qui vient vous dire, répondit le Nain avec ce ton d'aigreur ordinaire avec lequel il avait coutume de s'exprimer, « qu'en épousant cette jeune personne, vous n'épousez l'héritière ni d'Ellieslaw, ni de Mauley-Hall, ni de Polverton, à moins qu'elle ne se marie avec mon consentement, et je ne le lui donnerai jamais en ta faveur. A genoux, tombe à genoux, et remercie le ciel de ce que je t'empêche d'épouser des qualités avec lesquelles tu n'as aucun rapport, la vérité, la vertu et l'innocence, sans fortune. Et toi, vil ingrat, » continua-t-il, en s'adressant à Ellieslaw, « à quel subterfuge auras-tu recours maintenant ? toi qui voulais vendre ta fille, pour te sauver du danger, comme dans un temps de famine, tu l'aurais égorgée et dévorée pour conserver ta misérable vie ! Tu as raison ; cache ton visage dans tes mains ; tu dois effectivement rougir en voyant celui dont tu as chargé le corps de chaînes, dont tu as plongé la main dans le crime, et dont tu as livré l'âme au remords et au malheur. Sauvé encore une fois par les vertus de celle qui t'appelle son père, retire-toi d'ici, et puissent le pardon et les bienfaits que je l'accorde

devenir sur ta tête de véritables charbons ardents jusqu'à ce que ton cerveau soit desséché et brûlé comme le mien ! »

Ellieslaw sortit de la chapelle avec un geste de muet désespoir.

« Suis-le , Hubert Ratcliffe , continua le Nain , et fais-lui connaître son sort à venir. Il s'en réjouira, car pour lui, respirer l'air et manier de l'or, c'est le suprême bonheur.

— Je n'entends rien à tout ceci, dit sir Frédéric Langley ; mais nous sommes ici bon nombre de gentilshommes en armes, et sous l'autorité du roi Jacques ; ainsi, monsieur, que vous soyez réellement ce sir Édouard Mauley, que l'on disait être mort en prison, ou bien un imposteur usurpant son nom et son titre, nous prendrons la liberté de vous retenir, jusqu'à ce que vous ayez justifié d'une manière plus satisfaisante votre apparition dans ce lieu et dans un moment comme celui-ci. Nous ne voulons pas d'espions parmi nous. Saisissez-le, mes amis.

Mais les domestiques reculèrent , d'un air d'incertitude et d'alarme. Sir Frédéric s'avancait lui-même vers le reclus , comme pour mettre la main sur sa personne, lorsque sa marche se trouva tout à coup arrêtée par le bout d'une pertuisane que la main robuste de Hobbie Elliot lui fit briller sur sa poitrine.

« Je verrai le jour à travers votre corps, si vous avez le malheur de le toucher, dit le brave Borderer. En arrière, ou je vous perce de part en part. Que personne ne mette un doigt seulement sur Elshie ; c'est un excellent voisin, toujours prêt à venir au secours d'un ami ; et quoique vous le preniez pour un faible agneau, cependant, gripper pour gripper, mon ami , je parierais un bélier qu'il vous ferait sortir le sang sous les ongles. C'est un vigoureux gaillard que notre Elshie ; il serre comme la vis d'un forgeron.

— Qu'est-ce qui vous a amené ici, Elliot ? dit Mareschal ; qui vous a prié de vous mêler de nos affaires ?

— Ma foi ! Mareschal-Wells, je suis venu seulement ici avec une vingtaine ou une trentaine de mes camarades, en mon propre nom, et en celui du roi ou de la reine, comme on voudra l'appeler, et de Cunny Elshie, par-dessus le marché, pour maintenir la paix et payer Ellieslaw des mauvais traitements qu'il m'a fait essuyer. C'est un fameux déjeuner que les brigands m'ont donné l'autre jour, et il y était pour quelque chose. Pensez-vous que je ne fusse pas prêt à lui donner un souper, à mon tour ?... Il est inutile que vous mettiez l'épée à la main, messieurs ; le château est à nous, sans que nous ayons eu besoin de faire beaucoup de bruit ;

car les portes étaient ouvertes, et vos convives avaient bu une bonne quantité de punch; nous les avons dépouillés de leurs épées et de leurs pistolets aussi facilement que nous aurions écosé des pois. »

Mareschal sortit précipitamment et rentra presque aussitôt dans la chapelle.

« De par le ciel ! c'est la vérité, sir Frédéric, dit-il ; la maison est remplie d'hommes d'armes, et nos ivrognes sont tous désarmés. Allons messieurs, l'épée à la main, c'est le seul moyen de nous en tirer.

— Doucement, doucement ! pas de coups de tête ! s'écria Hobbie ; écoutez, écoutez un instant. Nous ne voulons vous faire aucun mal ; mais, comme vous êtes en armes pour le roi Jacques, ainsi que vous l'appellez, et pour les prélats, nous avons jugé à propos de continuer la guerre contre notre vieux voisin, et de soutenir notre autre souverain et l'Église ; mais nous ne toucherons pas à un cheveu de vos têtes, si vous voulez vous retirer tranquillement chez vous. C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre ; car nous recevons de Londres la nouvelle certaine que Bang, ou Byng, comment l'appelle-t-on ? a repoussé de la côte la flotte française et le nouveau roi ; ainsi vous ferez mieux de vous contenter de notre vieille Nancy (Anne), faute d'une meilleure reine. »

Ratcliffe, qui entra dans ce moment, confirma ces nouvelles, si peu favorables au parti jacobite. Sir Frédéric, presque au même instant et sans prendre congé de personne, quitta le château, avec ceux de ses gens qu'il trouva prêts à le suivre.

« Et vous, monsieur Mareschal, que vous proposez-vous de faire ? demanda Ratcliffe.

— Ma foi ! » répondit-il en souriant, « je n'en sais trop rien ; je suis trop fier et trop peu fortuné pour suivre l'exemple du vaillant fiancé. Cela n'entre pas dans mon caractère, et ne vaut pas la peine que je m'en occupe.

— Eh bien ! alors dispersez vos gens, et restez tranquille ; attendu qu'il n'y a pas eu d'acte public, il n'en sera point question.

— Eh ! sans doute, dit Hobbie ; ce qui est passé est passé, soyons tous amis de nouveau. Du diable si je veux de mal à personne, excepté à Westburnflat, et je lui ai donné du chaud et du froid ; car j'avais à peine échangé avec lui trois coups de sabre qu'il a sauté par la fenêtre dans le fossé du château, qu'il a tra-

versé à la nage comme un canard sauvage. C'est un fameux gaillard que cet homme-là, vraiment ! Il enlève une jolie fille le matin, et une autre le soir ; il ne lui faut rien moins que cela ; mais s'il ne s'enlève pas lui-même hors du pays, je l'enlèverai, moi, avec une corde de chanvre ; car le rendez-vous au Castleton est tout à fait rompu ; ses amis ne veulent pas le soutenir. »

Pendant cette confusion générale, Isabelle s'était jetée aux pieds de son parent, sir Édouard Mauley, car c'est le nom que nous devons maintenant donner au solitaire, pour lui exprimer sa reconnaissance, et en même temps implorer le pardon de son père. Les yeux de tous ceux qui étaient présents commencèrent à se fixer sur eux, aussitôt que leur propre agitation et le tumulte des domestiques se furent un peu calmés. Miss Vère était à genoux à côté du tombeau de sa mère, dont la statue offrait des traits d'une ressemblance marquée avec les siens. Elle tenait la main du Nain, et ne cessait de la baiser et de la baigner de larmes. Pour lui, il était debout et immobile, portant alternativement ses regards sur la statue et sur la figure animée de son affligée suppliante : enfin de grosses larmes qui se rassemblaient dans ses yeux l'obligèrent à retirer sa main pour les essuyer.

« J'avais cru, dit-il, que les larmes et moi avions fait divorce ensemble ; mais nous en versons à notre naissance, et leur source ne tarit que lorsque que nous descendons au tombeau. Toutefois, il n'est point d'attendrissement capable de me faire changer de résolution. Je me sépare ici entièrement et pour toujours, de tout ce dont le souvenir (jetant un regard sur le tombeau) et la présence (serrant la main d'Isabelle) me sont chers... Ne me parlez point ; ne cherchez point à changer ma détermination ; ce serait inutile. Vous n'entendrez plus parler de moi ; vous ne verrez plus cette masse de difformité. Je serai mort pour vous avant que je sois réellement dans la tombe, et vous ne vous souviendrez de moi que comme d'un ami débarrassé des peines et des crimes de l'existence. »

Il baisa le front d'Isabelle, imprima un autre baiser sur celui de la statue devant laquelle elle était agenouillée, et sortit de la chapelle, suivi de Ratcliffe. Isabelle, presque épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées dans la journée, fut transportée par ses femmes dans son appartement. La plupart des autres conviés se dispersèrent, après avoir, chacun de son côté, essayé de persuader à qui voulait les entendre, combien ils désapprouvaient tout com-

plot formé contre le gouvernement, et leur regret qu'ils éprouvaient d'y avoir pris part. Hobbie Elliot prit le commandement du château pour la nuit, et fit monter une garde régulière. Il ne se faisait pas peu de gloire de la promptitude avec laquelle ses amis et lui s'étaient rendus à l'appel qui leur avait été fait par Elshie, au moyen de l'entremise du fidèle Ratcliffe; et c'était une circonstance fort heureuse, disait-il, car ce jour-là ils avaient appris que Westburnflat n'était nullement dans l'intention d'être exact au rendez-vous de Castleton, mais plutôt de les narguer tous ensemble; en sorte qu'une troupe considérable s'était réunie à Heugh-Foot, avec le dessein de faire le lendemain matin une visite à la tour du brigand, et que leur marche se dirigea facilement vers le château d'Ellieslaw.

CHAPITRE XVIII.

CONCLUSION.

Dernière scène qui termine cette histoire étrange et fertile en événements.

SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Le lendemain matin, M. Ratcliffe remit à miss Vère une lettre de son père, dont voici le contenu :

« MA TRÈS-CHÈRE ENFANT,

« La perversité d'un gouvernement persécuteur me force, pour ma propre sûreté, à quitter mon pays et à passer quelque temps à l'étranger. Je ne vous demande ni de m'accompagner ni de venir m'y joindre; vous soignerez mes intérêts et les vôtres d'une manière plus efficace, en restant là où vous êtes.

« Il serait inutile d'entrer dans un détail minutieux des étranges événements qui ont eu lieu hier. Je crois avoir droit de me plaindre du mauvais traitement que j'ai reçu de la part de sir Édouard Mauley, qui est votre plus proche parent du côté de votre mère; mais, comme il vous a déclarée son héritière, et qu'il va vous mettre de suite en possession d'une grande partie de sa fortune, je regarde cet acte comme une ample réparation de ses torts envers moi. Je sais qu'il n'a jamais pardonné la préférence que votre mère m'a donnée sur lui, au lieu d'exécuter les clauses d'une espèce de pacte de famille, absurde et tyrannique, qui l'obligeaient

à épouser un parent aussi difforme. Le chagrin que lui causa cet événement suffit pour opérer le dérangement total de son esprit, qui n'avait jamais été bien sain, et j'eus, comme mari de sa plus proche parente héritière, la tâche délicate d'avoir soin de sa personne et de ses biens, jusqu'à ce qu'il fût rétabli dans la libre disposition de ces derniers par ceux qui croyaient sans doute qu'ils faisaient un acte de justice, quoique, si l'on examine certaines circonstances de sa conduite subséquente, on voit que, pour son propre intérêt, il aurait mieux valu qu'on eût continué à le soumettre à une crainte modérée et salutaire.

« Sous un rapport, cependant, il fit voir qu'il avait des égards pour les liens du sang, et qu'il reconnaissait sa propre faiblesse ; car, en se séquestrant entièrement de la société, sous divers noms et divers déguisements, et en exigeant que l'on répandit le bruit de sa mort, ce à quoi je consentis pour lui complaire, il laissa à ma disposition les revenus d'une grande partie de ses domaines, et particulièrement de ceux qui, ayant appartenu à votre mère, lui revenaient, comme fiefs appartenant à la ligne masculine. Il croyait sans doute, en agissant ainsi, faire preuve d'une extrême générosité, tandis qu'aux yeux de tout homme impartial il ne faisait que remplir une obligation naturelle, puisque, suivant les règles de la justice, sinon de droit étroit, vous deviez être regardée comme l'héritière de votre mère, et moi comme administrateur de vos biens. Ainsi, au lieu de croire que sir Édouard m'a comblé de faveurs à cet égard, je pense au contraire avoir raison de me plaindre de ce que les remises que je recevais ne m'étaient faites que sous le bon plaisir de M. Ratcliffe, qui d'ailleurs exigeait des hypothèques sur mon propre patrimoine d'Ellieslaw, pour les sommes que je le priais de m'avancer, et c'est de cette manière qu'il est parvenu insensiblement à avoir la direction absolue et l'administration de mes propriétés. Ou bien, si sir Édouard ne m'a témoigné toute cette prétendue amitié que dans le dessein d'exercer une autorité despotique sur mes affaires et d'acquérir le pouvoir de me ruiner quand il le voudrait, je me sens, je le répète, encore moins disposé à reconnaître que je lui aie aucune obligation.

« Vers l'automne de l'année dernière, ainsi que je l'ai appris, soit que son imagination dérégulée le lui suggérât, soit dans le but d'exécuter le plan dont je vous parle, il arriva en notre district, donnant pour motif, à ce qu'il paraît, son désir de voir un monu-

ment qu'il avait donné ordre de construire sur le tombeau de votre mère. A cette époque, M. Ratcliffe m'avait fait l'honneur de s'établir dans ma maison et eut la complaisance de l'introduire secrètement à la chapelle. Il en résulta, ainsi qu'il me l'a raconté depuis, une sorte de frénésie qui dura plusieurs heures, pendant lesquelles il s'enfuit dans les lieux marécageux ou couverts de bruyères, et les plus sauvages, au sein desquels il trouva à propos, après qu'il eut un peu recouvré ses sens, de fixer sa demeure et de se donner pour un empirique de campagne, rôle que, dans ses jours de prospérité, il s'était souvent plu à jouer. Il est à remarquer que M. Ratcliffe, au lieu de m'informer de cette circonstance et me mettre à même de prendre du parent de ma défunte épouse les soins qu'exigeait sa malheureuse position, eut la coupable faiblesse d'entrer dans ses vues extravagantes et de lui promettre, même sous serment, de n'en point parler. Il fit de fréquentes visites à sir Édouard et l'aïda dans l'étrange projet qu'il avait formé de se construire un ermitage. Il paraît qu'ils ne redoutaient rien tant que la découverte des rapports qu'ils avaient entre eux.

« Le terrain était ouvert dans tous les sens autour de la hutte, et un petit caveau, que, dans leurs recherches, ils avaient découvert près de la colonne de granit, probablement un lieu de sépulture, servait à cacher Ratcliffe à l'approche de quelque étranger. Il est également à remarquer que, tandis que je croyais que mon malheureux ami était dans le couvent des moines de la Trappe, il vivait depuis plusieurs mois à environ cinq milles de ma maison, sous ce bizarre déguisement, et était régulièrement instruit de mes mouvements les plus secrets, par le moyen de Ratcliffe, de Westburnflat ou d'autres, qu'il avait d'amples moyens de suborner. Il me fait un crime d'avoir cherché à vous faire épouser sir Frédéric. Je croyais ne pouvoir faire mieux; mais, si sir Édouard Mauley pensait autrement, pourquoi ne pas se présenter hardiment, déclarer son intention de contribuer à la constitution de votre dot, et réclamer l'exercice des droits que lui donnait votre qualité d'héritière de sa grande fortune ?

« Même à présent, malgré la lenteur que votre bizarre et inconsideré parent a mise à faire connaître cette intention, je suis loin d'opposer mon autorité à ses désirs, quoique la personne qu'il veut que vous regardiez comme votre futur époux soit le jeune Earnscliff, de tous les hommes du monde le dernier auquel j'au-

rais cru probable qu'il eût jamais pensé, d'après certain événement funeste qui eut lieu dans le temps. Mais j'y donne volontiers mon consentement, pourvu que les clauses du contrat soient stipulées en termes tellement irrévocables, que ma fille soit à l'abri de se trouver dans cet état de dépendance et de suppression de revenus dont j'ai tant de raison de me plaindre. Quant à sir Frédéric Langley, je pense que vous n'en entendrez jamais plus parler; il n'est pas homme à venir réclamer la main d'une personne qui ne lui apporte point de dot. Je vous confie donc, ma chère Isabelle, à la sagesse de la Providence et à votre propre prudence, me contentant de vous engager à ne pas perdre de temps à vous assurer des avantages dont le caractère inconstant de votre parent m'a dépouillé pour les faire rejaillir sur vous.

« M. Ratcliffe m'a fait part que sir Édouard avait l'intention de m'assurer une somme annuelle considérable, pendant mon séjour dans l'étranger; mais je suis trop fier pour accepter la moindre chose de lui. Je lui ai dit que j'avais une fille chérie, qui, tant qu'elle serait dans l'opulence, ne souffrirait pas que son père vécût dans la pauvreté; et j'ai cru devoir en même temps lui faire entendre bien clairement que, quelle que fût la dot qu'il se proposait de vous donner, il devait faire entrer dans son calcul une dépense aussi nécessaire et aussi naturelle. Je vous assurerais même très-volontiers le château et le domaine d'Ellieslaw, pour vous prouver mon affection paternelle et mon désir désintéressé de favoriser votre établissement dans le monde. L'intérêt annuel des hypothèques dont ce bien est chargé en excède un peu le revenu, quoiqu'on l'ait déjà soumis à une rente assez forte; mais comme toutes ces hypothèques sont au nom de M. Ratcliffe, en qualité de curateur de votre parent, vous n'aurez pas en lui un créancier bien exigeant. Et, à cette occasion, je dois vous dire que, bien que j'aie à me plaindre de la conduite de M. Ratcliffe envers moi personnellement, je le crois néanmoins un homme juste et probe, que vous pouvez consulter en toute sûreté dans vos affaires; et en vous conformant à ses avis vous êtes toujours sûre de conserver la bienveillance de sir Édouard. Rappelez-moi au souvenir de Marchie... j'espère que nos dernières affaires ne lui feront éprouver aucun désagrément. Je vous écrirai plus longuement lorsque je serai arrivé sur le continent. En attendant, croyez-moi toujours votre tendre père,

RICHARD VÈRE. »

La lettre qu'on vient de lire contient les seuls éclaircissements que nous ayons pu nous procurer sur les incidents de la première partie de notre histoire. L'opinion d'Hobbie, comme peut-être celle de la plupart de nos lecteurs, était que le reclus de Mucklestane-Moor avait un esprit qui n'était éclairé que d'une lumière douteuse que l'on pourrait comparer à celle du crépuscule, et qu'il n'avait pas des idées bien fixes de ce qu'il désirait, non plus que l'aptitude nécessaire pour parvenir à son but par les moyens les plus courts et les plus directs; en un mot, chercher à démêler le fil de sa conduite, c'était, disait Hobbie, chercher une route en droite ligne au milieu d'une plaine couverte de bruyères, où l'on aperçoit bien un grand nombre de sentiers qui se croisent en tous sens, mais pas un seul qui se prolonge d'une manière distincte.

Lorsque Isabelle eut lu cette lettre, son premier soin fut de demander des nouvelles de son père. On lui dit qu'il avait quitté le château de bonne heure, après avoir eu une longue entrevue avec M. Ratcliffe, et qu'il était déjà loin sur la route qui conduisait au port le plus voisin, où il pouvait espérer s'embarquer pour le continent.

« Et où est sir Édouard Mauley? » car personne n'avait vu le Nain depuis la scène extraordinaire de la soirée précédente.

« Ah, mon Dieu! pourvu qu'il ne soit rien arrivé de mal au pauvre Elshie! dit Hobbie; j'aimerais mieux être ruiné encore une seconde fois. »

Il monta aussitôt à cheval et courut à la cabane du Solitaire; la chèvre accourut à lui en bêlant, car l'heure de la traite était passée depuis long-temps. Le Solitaire ne se trouva nulle part; la porte de sa hutte était ouverte, contre l'ordinaire, le feu éteint, et tout était resté dans le même état où Isabelle l'avait vu lorsqu'elle était venue lui faire sa visite. Il était clair que les mêmes moyens de transport qui l'avaient amené à Ellieslaw avaient servi à le conduire du château dans une autre demeure. Hobbie s'en retourna tout consterné.

« Je crains, monsieur Ratcliffe, que nous n'ayons perdu Cunny Elshie.

— Oui, il l'est en effet, » lui répondit-il en lui remettant un papier; « lisez, et vous verrez que vous n'avez rien perdu à le connaître. »

C'était un acte fort court, par lequel sir Édouard Mauley, au-

trement appelé Elshender le Reclus, donnait en toute propriété à Halbert, ou Hobbie Elliot, et à Grâce Armstrong une somme considérable, que ledit Elliot lui avait empruntée.

La joie d'Hobbie fut mêlée de sentiments qui lui firent répandre d'abondantes larmes.

« C'est singulier, dit-il ; mais je ne puis me réjouir de posséder cette fortune, à moins que je ne sache si celui qui me la donne est heureux aussi.

— Après le sentiment de plaisir qui naît dans notre propre bonheur, dit Ratcliffe, le plus vif est celui que nous éprouvons en sachant que nous avons contribué à celui des autres. Si tous les bienfaits de mon maître eussent été répandus comme celui-ci, combien différemment il en aurait été récompensé ! mais la profusion inconsidérée qui voudrait assouvir l'avarice ou fournir à la prodigalité, ne produit aucun bien et n'offre point en retour la reconnaissance. C'est semer le vent pour recueillir le tourbillon.

— Et ce serait une récolte bien légère, dit Hobbie. Mais avec la permission de ma jeune lady, je voudrais bien prendre les ruches d'abeilles d'Elshie et les placer dans le petit parterre de Grâce, à Heugh-Foot ; elles ne seront jamais inquiétées par aucun de nous. Et la pauvre chèvre, elle serait négligée dans un grand village comme celui-ci, tandis qu'elle pourrait paître à son aise dans notre pré fleuri, le long du ruisseau ; les chiens la connaîtraient dans l'espace d'une journée, et ne lui feraient jamais de mal, et Grâce la traitait elle-même tous les matins pour l'amour d'Elshie, car, quoique bourru et mordant dans ses discours, il était attaché à ces pauvres bêtes. »

On accueillit volontiers les demandes d'Hobbie, non sans admirer la délicatesse du sentiment naturel qui lui indiquait ce moyen de prouver sa reconnaissance. Il fut enchanté lorsque Ratcliffe lui dit qu'il ne laisserait pas ignorer à son bienfaiteur le soin qu'il voulait prendre de ses animaux favoris.

« Ayez bien soin de lui dire aussi, ajouta Hobbie, que ma grand'mère, mes sœurs, et surtout Grâce et moi, nous sommes tous bien portants et heureux, et que tout est son ouvrage ; cela ne peut que lui faire plaisir, je pense. »

En effet, Elliot, ainsi que sa famille à Heugh-Foot, continua long-temps à être aussi heureux et content qu'elle le méritait par son intacte probité, sa délicatesse et son courage.

Tous les obstacles qui auraient pu s'opposer au mariage

d'Earnscliff et d'Isabelle se trouvèrent levés, et les actes que Ratcliffe produisit de la part de sir Édouard Mauley, pour assurer la fortune de sa parente, auraient pu satisfaire la cupidité d'Ellieslaw lui-même. Mais miss Vère et Ratcliffe crurent inutile de faire connaître à Earnscliff qu'un des grands motifs de sir Édouard en comblant ainsi le jeune couple de ses bienfaits, était d'expié le crime qu'il avait commis plusieurs années auparavant, en versant le sang de son père dans l'empirement d'une querelle. S'il est vrai, comme l'assura Ratcliffe, que l'extrême misanthropie du Nain ait semblé se relâcher un peu par la certitude qu'il avait d'avoir répandu le bonheur sur tant de personnes, la malheureuse circonstance dont nous parlons fut probablement la principale cause du refus obstiné qu'il ne cessa de faire de jouir de leur bonheur.

Mareschal chassa, tua du gibier et but du bordeaux; puis, s'ennuyant du pays, il passa sur le continent, fit trois campagnes, revint et épousa Lucy Ilderson.

Les années passèrent successivement sur la tête d'Earnscliff et de son épouse; elles les trouvèrent et les laissèrent satisfaits et heureux.

L'impatiente ambition de sir Frédéric Langley l'entraîna dans la malheureuse insurrection de 1715. Il fut fait prisonnier à Preston, dans le Lancashire, avec le comte de Dirwenswaser et autres. On trouve dans le recueil des procès des criminels d'État sa défense et le discours qu'il fit au moment de son exécution. M. Vère, à qui sa fille faisait un revenu considérable, continua à résider sur le continent, prit une part active dans le système de banque de Law, sous la régence du duc d'Orléans, et il y eut un temps où il passa pour être immensément riche; mais cette fameuse bulle étant venue à crever, il éprouva tant de chagrin de se trouver de nouveau réduit à un médiocre revenu, quoiqu'il vit plusieurs de ses compagnons d'infortune entièrement dans le besoin, qu'il en eut une attaque d'apoplexie, dont il mourut, après avoir languï quelques semaines.

Willie Westburnflat chercha à se soustraire au courroux d'Hobbie Elliot, comme ses chefs à la vengeance des lois. Son patriotisme l'excitait à servir son pays dans la guerre continentale, tandis que sa répugnance à quitter son sol natal l'engageait à rester plutôt dans son île chérie, et à faire sur les grands chemins une collection de bourses, de bagues et de montres. Heureusement

pour lui, la première impulsion prévalut; il alla joindre l'armée commandée par Marlborough, obtint un grade pour récompenser les services qu'il rendait, en procurant du bétail pour la commission des vivres; revint, après plusieurs années, avec quelque argent acquis, Dieu sait comment! démolit la tour de Westburn-flat, et bâtit à la place une maison étroite à trois étages avec une cheminée à chaque bout. Il but de l'eau-de-vie avec les voisins qu'il avait pillés dans sa jeunesse, mourut dans son lit, et eut une épitaphe gravée sur son tombeau, qui existe encore à Kirkeohistle. Elle le représente comme ayant été brave soldat, bon voisin et chrétien sincère.

M. Ratcliffe résidait habituellement avec la famille à Ellieslaw; mais au printemps et en automne, il s'absentait régulièrement pendant environ un mois. Quant au lieu vers lequel il se dirigeait et au motif de ce voyage périodique, il garda constamment le silence; mais personne ne doutait que ce ne fût pour se rendre auprès de son patron. A la fin, après une de ces visites, son air triste et son costume de grand deuil firent connaître à la famille d'Ellieslaw que son bienfaiteur n'existait plus. La mort de sir Édouard n'ajouta rien à la fortune d'Earnsclif et de son épouse, car il s'était dépouillé pendant sa vie de tout ce qu'il possédait, et principalement en leur faveur. Ratcliffe, son unique confident, parvint à un âge assez avancé, mais sans jamais faire connaître le lieu où il s'était retiré, ni son genre de mort, ni l'endroit où il avait été enterré. On pensait généralement que son bienfaiteur avait exigé de lui qu'il gardât à ce sujet le secret le plus inviolable.

La disparition subite d'Elshie de son étrange ermitage confirma les bruits que les gens du peuple avaient fait courir sur son compte. Il y en eut plusieurs qui crurent qu'ayant osé entrer dans un édifice consacré, malgré son pacte avec le malin esprit, il avait été enlevé corporellement pendant qu'il retournait à sa chaumière; mais la plupart sont d'avis qu'il ne disparut que pour un temps, et qu'on le voit encore quelquefois sur les montagnes; et comme, suivant l'usage, on conserve un souvenir plus vif de ses discours étranges et violents que du sentiment de bienveillance qui inspirait la plupart de ses actions, on croit assez ordinairement qu'il est le même que le méchant démon appelé *l'Homme des Marécages*, dont mistress Elliot racontait les mauvais tours à ses petits-fils: aussi le représente-t-on généralement comme jetant un sort sur les moutons, faisant avorter les brebis,

ou détachant les masses de neige pour les précipiter sur ceux qui cherchent un abri contre un ouragan sous la rive caverneuse d'un torrent ou dans un profond ravin. En un mot, les malheurs les plus redoutés, et dont les habitants de cette contrée pastorale demandent au ciel de les préserver, sont attribués à l'invention du *Nain noir*.

FIN DU NAIN NOIR.

LE MIROIR

DE

MA TANTE MARGUERITE.

PRÉLIMINAIRE.

Il est des temps où l'imagination s'égare en dépit même de la surveillance de nos sens, où les corps semblent des ombres, et les ombres des corps ; où le mur solide et élevé qui sépare le domaine de la réalité de celui de la fable semble renversé, comme si l'œil d'un mortel pouvait voir au-delà des limites du monde existant. Eh bien ! je préfère ces rêves aux ombres légères, à toutes les réalités matérielles de la vie.

Anonyme.

Ma tante Marguerite était de cette respectable congrégation des vieilles filles à laquelle échoient en partage les peines et les douleurs attachées à la possession des enfants, excepté cependant celle de les mettre au monde.

Notre famille était nombreuse et composée d'enfants de caractères très-opposés. Quelques-uns étaient stupides et bourrus ; on les envoyait à la tante Marguerite afin qu'elle les amusât. D'autres étaient grossiers et bruyants, on les envoyait à la tante Marguerite pour qu'elle les fit rester tranquilles et qu'ils ne troublassent pas la paix de la maison paternelle ; ceux qui étaient malades lui étaient envoyés pour être soignés, et ceux qui étaient d'un caractère entêté, pour qu'elle les domptât. Enfin la tante Marguerite remplissait tous les devoirs d'une mère de famille sans en avoir la gloire et la dignité. Ces moments occupés par des soins si doux sont maintenant passés : des faibles et des forts, des bons et des méchants, des mécontents et de ceux qu'aisément elle pouvait satisfaire, qui occupèrent son petit salon du matin au soir, moi seul je vis encore, quoique infirme dès mon enfance.

J'ai l'habitude, et la conserverai autant que je le pourrai, d'aller visiter ma respectable parente au moins trois fois la semaine ; elle demeure à un quart de lieue du faubourg de la ville que j'habite ; on arrive chez elle, non-seulement par le grand chemin, mais encore par un petit sentier à travers de jolies prairies ; ma vie est tellement exempte de peines qu'un de mes grands chagrins est de voir que quelques-unes de ces prairies soient destinées à être couvertes de maisons. Déjà, dans celle qui est près de la ville, des brouettes sans nombre sont occupées depuis plusieurs semaines ; je crois, en vérité, qu'en surface et en profondeur dix-huit pouces de matériaux au moins sont jetés au même moment dans ces petites voitures et transportés d'un endroit à un autre ; de grandes planches sont entassées en forme triangulaire dans différents endroits, et un joli petit groupe d'arbres qui embellit encore le côté de l'orient vient d'être marqué par un barbouillage blanc, preuve irrécusable qu'il doit être abattu et probablement remplacé par une forêt de cheminées.

Beaucoup de gens, à ma place, éprouveraient un véritable chagrin en réfléchissant que cette petite portion de pâturages appartenait à mon frère, dont la famille était fort considérée, et qu'elle fut vendue pour parer à des entreprises de commerce dans lesquelles l'espérance de rétablir sa fortune délabrée l'avait fait engager.

Pendant que ces projets de construction étaient en pleine activité, cette circonstance me fut souvent rappelée par ces amis qui sont enchantés qu'aucun de vos malheurs n'échappe à votre esprit : « Quel terrain pour des pâturages ! disait l'un ; et tout près de la ville ! disait l'autre : en y semant des navets et des pommes de terre, il rapporterait au moins 20 livres sterling ¹ par arpent, et si on le louait pour des constructions, ce serait une véritable mine d'or ! Et tout cela vendu pour une vieille chanson par l'ancien propriétaire ! » Ces êtres en apparence compatissants ne sauraient m'engager à la plainte sur un tel sujet, car ils me rappellent le passé sans pouvoir m'en distraire, et je cède volontiers les revenus actuels et projetés aux personnes qui ont acheté le terrain de mon père ; je regrette seulement le changement qu'on lui fait subir, parce qu'il détruit pour moi le charme attaché aux souvenirs de mon jeune âge, et je verrais avec plus de plaisir ces prairies en des mains étrangères conservant leur ancien aspect,

¹ Cinq cents francs. A. M.

que si je les possédais renversées par l'agriculture ou couvertes de maisons : j'éprouve dans cette circonstance les mêmes sensations que le pauvre Logan :

Le soc impitoyable a détruit le gazon
Où l'écolier venait oublier sa leçon ;
Et la hache a détruit l'aubépine sauvage
Qui l'attirait l'été sous son modeste ombrage.

J'espère cependant que la dévastation dont ces charmantes prairies sont menacées n'aura pas lieu de mon vivant, et malgré l'esprit de spéculation qui domine aujourd'hui, j'aime à me persuader que celui du changement qui n'a pas moins de puissance, viendra renverser leurs projets destructeurs, ou qu'au moins on laissera telle qu'elle est la partie du sentier qui n'a pas été touchée pendant la vie de ma tante Marguerite et la mienne. J'y suis grandement intéressé, car chaque pas rappelle à ma mémoire des souvenirs d'enfance : voilà la barrière par-dessus laquelle une servante maussade me fit passer en me grondant de ne pouvoir la franchir à cause de mon infirmité, tandis que mes frères la sautaient avec facilité ; je me souviens de la pénible émotion que j'éprouvais dans ce moment, et, convaincu de ma propre infériorité, je regardais avec un œil d'envie les mouvements souples et élastiques de mes frères, plus heureusement constitués que moi. Hélas ces gracieux navires ont tous péri sur le grand océan de la vie, et celui qui semblait devoir échouer a, comme dit le matelot, atteint le port après la tempête ! Voilà aussi l'étang sur lequel nous faisions manœuvrer notre petite flotte construite avec la large feuille de l'iris. Un de mes frères, destiné plus tard à mourir sous la bannière de Nelson, faillit s'y noyer. Ici sont les taillis de cou-driers, où mon frère Henri cueillait des noisettes, ne pensant point qu'il dût mourir un jour dans les jungles indiens ¹, à la recherche des roupies. Ce sentier me rappelle encore bien d'autres souvenirs ! Et lorsque, appuyé sur ma béquille, je m'arrête en comparant le passé au présent, je doute presque que ce soit moi, jusqu'à ce que me tournant en face de la petite porte couverte de chèvrefeuille de la maison de ma tante, je reconnais son aspect irrégulier ; les fenêtres couvertes de treillage paraissent faites avec un art tout particulier, afin qu'aucune d'elles ne se ressemblent en forme, en grandeur ou par leur gothique entablement de

¹ Endroits marécageux et couverts de broussailles, sur les bords du Gange, où le tigre établit son repaire. A. M.

pierre et les tablettes qui les ornent. Cette habitation autrefois appelée maison des Clos-du-Comte nous appartient encore, et, par un arrangement de famille, ma tante Marguerite a le droit d'y rester pendant sa vie. Ce droit précaire n'est plus que la dernière ombre de la famille Bothwell des Clos-du-Comte, et le reste de l'héritage paternel; après la mort de ma tante, il ne restera de cette famille qu'un vieillard infirme, cheminant doucement, et sans regret, vers la tombe qui renferme tout ce qui lui fut cher sur cette terre.

Après m'être livré pendant quelques minutes à de semblables pensées, j'entre dans cette habitation qui, dit-on, n'était autrefois que le logement du concierge du bâtiment originaire, et j'y trouve un être sur lequel le temps semble avoir fait peu d'impression; car l'âge de ma tante Marguerite me paraît aujourd'hui être celui qu'elle avait lorsque j'étais dans ma première jeunesse; un enfant de dix ans qui voit un homme ou une femme de cinquante ne s'aperçoit pas du changement que le temps apporte dans une personne qu'il a toujours vue vieille.

Le costume de la vieille dame contribue sans doute aussi beaucoup à me persuader que le temps n'a pas marché pour elle. La robe de soie couleur chocolat, manchettes pareilles jusqu'au coude, et par-dessus lesquelles sont d'autres manchettes en mousseline, les gants de soie noire, ou mitaines, ses cheveux blancs roulés sur un coussin et le bonnet de blanche batiste serré autour de son vénérable front: tout ce costume n'était pas celui de 1826; c'était un genre qui n'appartenait qu'à ma tante Marguerite. La voilà assise comme elle l'était il y a trente ans, avec son rouet ou son-tricot, auprès du feu dans l'hiver, et dans l'été auprès de la fenêtre, et quelquefois se hasardant jusqu'à la porte dans les belles soirées d'été. Son corps, semblable à une parfaite mécanique, exécute les opérations pour lesquelles il est formé, avec la même activité qu'autrefois, et qui, tout en diminuant graduellement, ne montre cependant aucune probabilité qu'elle doive finir bientôt.

La sollicitude et l'affection qui rendirent ma tante Marguerite esclave volontaire des caprices d'un grand nombre d'enfants, ont maintenant pour objet la santé et le bien-être d'un faible et infirme vieillard, le dernier parent de sa famille, et le seul qui trouve encore de l'intérêt dans les vieilles traditions qu'elle a recueillies et amassées comme l'avare cache son or afin que nul être ne puisse en jouir après sa mort.

Ma conversation avec ma tante roulait peu sur sur le présent ou l'avenir ; car le présent ne nous laisse rien à désirer du passé, et l'avenir ne nous donne ni crainte ni espérances. Voilà pourquoi nous nous occupons plus volontiers du passé, et nous oublions notre mauvaise fortune en nous rappelant l'importance de notre famille et sa brillante prospérité.

Cette légère mais exacte introduction suffira au lecteur pour lui faire connaître la tante Marguerite et son neveu, et lui faire comprendre la conversation et l'histoire qui va suivre.

La semaine dernière, par une belle soirée d'été, j'allai un peu tard lui faire une visite ; elle me reçut avec sa bonté ordinaire ; mais elle paraissait distraite et préoccupée ; je lui en demandai la cause. « Ils viennent, me dit-elle, de nettoyer la vieille chapelle ; Jean Clayhudgeons a pensé que les décombres de l'intérieur (qui, je suppose, sont les restes de nos ancêtres) seraient excellents pour fumer ses prairies. »

A cette nouvelle, je me levai avec plus de vivacité que je n'en avais montré depuis quelques années. Je repris ma place, tandis que ma tante, posant sa main sur ma manche, continua :

« La chapelle, mon cher neveu, est depuis long-temps regardée comme un bien commun à tous ; on l'emploie même comme un lieu propre à y renfermer les moutons ; d'ailleurs, que peut-on exiger d'un homme qui se sert de ce qui lui appartient ? Et puis, je lui ai parlé, et il m'a promis très-honnêtement que s'il trouvait des ossements, ou quelque monument, ils seraient soigneusement respectés et replacés : que pouvais-je demander de plus ? La première pierre qui a été trouvée porte le nom de Marguerite Bothwell, 1585 ; je l'ai fait mettre de côté, persuadée que cette découverte présage ma mort. Cette pierre ayant servi à une personne qui portait le même nom que moi, il y a deux cents ans, semble avoir été déterrée à propos pour me rendre le même service ; mes affaires terrestres sont arrangées depuis long-temps ; mais qui peut s'assurer que celles qui regardent le ciel le soient suffisamment ?

— Après tout ce que vous venez de me dire, ma tante, je devrais prendre mon chapeau et m'en aller ; et je le ferais, si je ne voyais qu'il y a un peu de superstition mêlée à votre pitié. Penser à la mort est un devoir en tout temps ; mais la croire près de soi parce que l'on a trouvé une vieille pierre sépulcrale, voilà qui est déraisonner, et vous dont le jugement et le bon sens ont été

utiles à notre malheureuse famille, vous êtes la dernière personne que j'eusse soupçonnée d'une telle faiblesse.

— Je ne mériterais pas ces reproches, mon cher neveu, répliqua ma tante, si nous parlions d'un incident ordinaire dans les choses humaines. Mais j'éprouve un certain pressentiment que je ne voudrais pas rejeter, c'est un sentiment qui me sépare de ce monde et m'enchaîne à celui auquel j'appartiendrai bientôt, et quand il me conduit au bord de la tombe et m'engage à en regarder la profondeur, je n'aime pas à m'en distraire; il occupe doucement mon imagination, et cela sans influencer sur ma raison et ma conduite.

— Je vous assure, ma bonne dame, que si une autre que vous m'eût fait un pareil aveu, je l'aurais crue aussi fantasque que le ministre qui, sans défendre sa mauvaise manière de lire, préférerait son vieux *mumpsimus* à son moderne *sumpsimus* ¹.

— Eh bien! il faut que je t'explique mon inconséquence dans cette circonstance, en la comparant à une autre. Je suis, comme vous le savez bien, un reste de cette vieille caste hors de mode qu'on appelle *jacobite*; mais je ne le suis que de sentiment, car jamais sujet plus loyal ne pria de meilleur cœur pour la santé et la prospérité du roi George IV, que Dieu protège! mais je crois bien que le bon prince ne penserait pas que je puisse lui faire injure, si en me reposant dans mon fauteuil au coucher du soleil comme dans ce moment, je pensais aux hommes courageux qui crurent de leur devoir de prendre les armes contre son grand-père, et pour une cause qu'ils regardaient comme celle de leur prince légitime et de leur patrie :

Ils combattirent vaillamment,
Tous jusqu'au funeste moment
Où leur main, d'un sang noir trempée,
Dut se coller à leur épée.
Mais en luttant contre le sort,
Dans la tempête, leur courage
En ce combat ne fit naufrage
Qu'en atteignant le dernier port.

« Ne venez pas dans un semblable moment, lorsque ma tête est remplie de plaids ², de pibrochs ³ et de claymores ⁴, demander à

¹ Ceci nous fait naturellement souvenir du grave Oldbuck dans le roman de *l'Antiquaire*. A. M.

² Manteaux écossais. A. M.

³ Chants écossais des clans des montagnes. A. M.

⁴ Épées à deux tranchants des anciens guerriers écossais. A. M.

ma raison d'admettre ce que je crains bien qu'elle ne veuille nier ; je veux dire que le bien public voulait que ces choses cessassent d'exister. Je ne puis non plus refuser d'avouer la justesse de votre raisonnement ; mais étant convaincue contre ma volonté , vous gagnerez peu par vos observations ; vous pourriez tout aussi bien énumérer à un amant bien épris les imperfections de sa maîtresse : après en avoir déroulé la liste , vous n'aurez pour toute réponse que : c'est une raison pour lui de l'aimer davantage. »

Je ne fus pas fâché de changer les tristes idées de ma tante ; je répondis donc sur le même ton : « Je suis bien persuadé què notre excellent roi est d'autant plus certain de l'affection loyale de mistress Bothwell qu'il a en sa faveur le droit de naissance des Stuarts autant que par l'acte de succession.

— Il est possible que mon attachement soit plus vif à raison des droits dont vous parlez, répondit la tante Marguerite ; mais en vérité il serait aussi sincère que si le droit du roi n'était fondé que sur la volonté de la nation, comme l'a prouvé la révolution. Je ne suis pas un de vos gens *jure divino*¹.

— Et malgré cela, vous êtes une jacobite.

— Tant que vous voudrez, ou plutôt je vous promets de m'appeler comme ceux de leur parti, qu'on nommait, sous le règne de la reine Anne, les *Whimsicals*², parce qu'ils agissaient aussi souvent par sentiment que par principe. Après tout, il est assez singulier que vous ne vouliez pas permettre à une vieille femme d'être inconséquente dans ses sentiments politiques, tandis que presque tous les hommes le sont dans toutes les affaires de la vie ; car vous ne pouvez m'en citer un seul chez qui les passions et les préjugés ne viennent pas éloigner ou déranger les idées justes et raisonnables.

— Cela est vrai, ma tante ; mais vous, vous vous égarez volontairement, et je veux vous engager à rentrer dans la bonne voie.

— Épargnez-moi, je vous prie ; vous vous rappelez la chanson celtique dont je prononce incorrectement les paroles³, et dont voici le sens :

Je dors, mais ne m'éveillez pas.

« Je vous assure, mon cher parent, que cette espèce de *rêve tout*

¹ Partisans du droit divin. A. M.

² Les fantasques. A. M.

³ *Hatil mohatil, na dowski mi*, porte le texte. A. M.

*éveillé*¹ que mon imagination aime à nourrir, et que votre poète favori, Wordsworth, appelle *les Caprices de notre esprit*², valent tout le charme de mes vieux jours. Maintenant, au lieu de m'élançer dans l'avenir, comme je faisais dans ma jeunesse, ou de faire des châteaux en Espagne lorsque j'arrive sur le bord de ma tombe, je porte ma pensée, je songe aux jours, aux habitudes de mon jeune âge; de tristes et toutefois de consolants souvenirs me touchent, m'attendrissent; ils me sont si chers que je regarderais comme un sacrilège d'avoir plus de raison et d'abandonner des préjugés qui me dirigeaient et que je révérais même dans ma jeunesse.

— Je crois maintenant vous comprendre, répliquai-je, et je vois pourquoi vous préférez quelquefois la lueur douteuse de l'illusion à la vive lumière de la raison.

— N'ayant plus rien à faire, reprit ma tante, on peut rester dans l'obscurité si l'on s'y plaît. Si nous avons à nous occuper, alors la lumière deviendrait nécessaire.

— Et dans cette obscurité! lui répondis-je, l'imagination crée des visions ravissantes, que souvent on a la faiblesse de prendre pour des réalités.

— C'est vrai, » répliqua la tante Marguerite, qui avait beaucoup lu; ce sont surtout ceux qui ressemblent au traducteur du Tasse,

Poète ingénieux, dont l'esprit exalté
Aux merveilles qu'il peint prête une vérité.

« On n'exige pas cependant que vous éprouviez les sensations pénibles que ces prodiges peuvent faire naître; une semblable crédulité dans ces temps-ci n'appartient qu'aux sots et aux enfants. Il est inutile que vos oreilles éprouvent un espèce de tintement, ou que vous changiez de couleur comme Théodore à l'apparition du spectre du *Chasseur*³. Tout ce qui est indispensable pour jouir de la douce impression d'une crainte surnaturelle, c'est que vous soyez susceptible de ce léger tressaillement ou frissonnement, qu'un conte terrible fait éprouver, surtout lorsque le narrateur prévient d'avance qu'il doute de ce qu'il

¹ *Waking dreams*, dit en effet le texte. A. M.

² *Moods of my own mind*. Wordsworth est le poète des lacs; il se plaît à chanter au milieu des brouillards, et quelquefois ses vers s'en ressentent. A. M.

³ Ballade anglaise. A. M.

avance, mais qu'il trouve cependant inexplicable. Il existe un autre symptôme, c'est l'hésitation momentanée avec laquelle on regarde autour de soi lorsque l'intérêt du conte est porté au plus haut degré; et le troisième point est de craindre de se regarder dans un miroir lorsqu'on se trouve seul le soir dans sa chambre. Voilà les signes qui attestent que l'imagination d'une femme est montée au point d'exaltation nécessaire, pour qu'un conte de revenant produise chez elle cet effet. Je ne chercherai point à dépeindre les impressions analogues chez un homme.

— Cette particularité d'éviter les miroirs, ma chère tante, doit être assez rare parmi votre sexe.

— En fait de toilette, mon cher neveu, vous n'êtes encore que novice. Toutes les femmes consultent leur miroir avec empressement avant d'aller dans le monde; mais de retour chez elles, le miroir n'a plus pour elles le même charme. Le dé a été jeté; la personne a eu ou n'a pas eu de succès dans l'impression qu'elle a désiré produire; mais sans entrer davantage dans les mystères de la toilette, je vous dirai que moi-même, comme bien d'autres personnes, je n'aime pas à voir la surface noire et confuse d'une grande glace dans un appartement mal éclairé, et où la réflexion de la lumière paraît plutôt se perdre dans la profonde obscurité de la glace que de réfléchir sa lumière dans l'appartement. Une glace dans l'obscurité est un vaste champ pour le jeu de l'imagination; elle peut y faire voir d'autres traits que les nôtres, ou, comme dans les apparitions de la veille de la Toussaint, dont on amuse notre enfance, on croit apercevoir quelque forme étrangère regardant par-dessus notre épaule. Enfin, quand je me sens l'esprit disposé à voir des revenants, je dis à ma femme de chambre de tirer le rideau vert sur le miroir avant d'entrer dans ma chambre, afin que s'il doit en effet en paraître un, elle soit la première à le voir. Mais à dire vrai, cette répugnance de regarder dans un miroir, en certains temps ou en certains endroits, doit son origine à un conte que me lit ma grand'mère, qui fut partie intéressée dans les scènes que je vais vous raconter.

PREMIÈRE PARTIE.

Enfants, prêtez l'oreille.

Anonyme.

« Vous aimez, mon neveu, les esquisses de la société du temps passé. Je voudrais pouvoir vous dépeindre le chevalier Philippe Forester, le libertin modèle de la bonne compagnie d'Écosse vers la fin du siècle dernier. Je ne l'ai jamais vu ; mais, d'après ce que m'a dit ma mère, de son esprit, de sa galanterie, et de son goût pour la dépense, ce gai chevalier vivait à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e. C'était le sir Charles Easy¹ et le Lovelace² du jour et de son pays. Ses duels, ses bonnes fortunes et quelques actions sur lesquelles (si les lois s'appliquaient à tout le monde) il eût mérité d'être pendu, lui avaient acquis une célébrité dans le beau monde, et éloignaient facilement ses rivaux. Une telle réputation nous montre ou que nos mœurs actuelles sont meilleures, ou seulement plus décentes que celles d'autrefois, ou que le bon ton était plus difficile à atteindre que maintenant, et que par conséquent on était plus indulgent pour l'heureux possesseur de ces avantages. Nul petit-maître de nos jours ne se serait soumis avec autant de sang froid à la honte que lui attira l'affaire de la jolie Peggy Grindstone, la fille du meunier de Sillermills. Si elle fût arrivée à tout autre qu'à lui, elle eût nécessairement donné de la besogne au bourreau du roi ; mais elle ne fit pas plus de tort à sir Philippe que la grêle ne cause de dommage à la pierre du foyer. On le recevait tout aussi bien qu'au-paravant ; il a même diné chez le duc d'Argyle le jour de l'enterrement de cette malheureuse fille, qui mourut de chagrin. Mais ceci n'a aucun rapport avec mon conte.

« Avant tout, j'ai un mot à vous dire de ses parents et de ses alliés ; prêtez-moi toute votre attention, et je vous promets de ne pas être longue. Il est nécessaire à l'authenticité de mon histoire que vous sachiez qu'avec sa belle figure, ses talents et ses manières élégantes, sir Philippe épousa la plus jeune des demoiselles Jaleoner de Kings Copland. La sœur aînée de cette dame avait été la femme de mon grand-père, sir Geoffrey Bothwell ; cette

¹ Personnage d'une comédie de Libber. A. M.

² Personnage de la *Clarisse Harlowe* de Richardson. A. M.

union fit jouir notre famille d'une belle fortune. Miss Jemina ou miss Jemmie Falconer, ainsi qu'on l'appelait, apporta en dot à son mari 10,000 livres sterl., dot très-considérable alors.

« Les deux sœurs, quoiqu'elles eussent toutes deux leurs admirateurs étant demoiselles, ne se ressemblaient guère. Le sang bouillant du vieux roi Copland coulait dans les veines de milady Bothwell. Elle était hardie, sans effronterie, ambitieuse, désirant élever sa maison et sa famille aux honneurs. Elle excita, dit-on, mon grand-père, qui était naturellement indolent, à se mêler des affaires politiques, ce qu'il aurait bien mieux fait d'éviter. Cependant c'était une femme qui avait des principes solides, un bon sens supérieur, ainsi que le prouvent ses lettres qui sont renfermées dans mon cabinet.

« Jemina Falconer était tout à fait l'opposé de sa sœur; son intelligence, si toutefois elle en avait, était des plus ordinaires. Sa beauté, qu'elle conserva fort peu de temps, ne consistait que dans une grande délicatesse de traits et de teint, mais sans aucune expression. Les chagrins d'une union mal assortie détruisirent bientôt ses charmes. Elle aimait passionnément son mari, qui la traitait avec une indifférence polie. Une telle conduite envers une personne tendre et d'un jugement faible produisit sur elle un effet peut-être plus pénible que s'il l'avait traitée plus durement. Sir Philippe était voluptueux, ou plutôt parfait égoïste; son caractère était comme son épée, poli, tranchant et brillant, mais inflexible et sans pitié. Quoiqu'il observât soigneusement toutes les formes de la politesse envers sa femme, il ne se faisait pas scrupule de la priver même de la compassion du monde; et bien qu'elle serve peu à ceux qui la possèdent, il était pénible à un esprit comme celui de lay dForester de voir qu'elle n'en pouvait jouir.

« Dans le monde, on excusait le mari coupable aux dépens de la femme maltraitée. Quelques personnes l'accusaient de faiblesse, et déclaraient que si elle avait eu un peu de la fermeté de sa sœur, elle aurait fait ce qu'elle aurait voulu de son mari, fût-il un autre Falconbridge ¹. Une grande partie de leurs connaissances affectaient de la franchise, et disaient que les fautes étaient réciproques, quoiqu'en vérité il n'existât pas d'opresseur ni d'opprimée. « Certainement, ajoutaient-ils, personne ne justifiera sir Philippe Forester; mais on le connaissait, et Jemina

¹ Personnage d'un drame de Shakspeare. A. M.

Falconer devait s'attendre à ce qui lui arrive. Pourquoi voulut-elle l'épouser ? Il ne l'aurait jamais remarquée si elle ne s'était pas jetée à sa tête avec ses 10,000 livres sterling, et sans l'argent qu'il cherchait il aurait pu trouver mieux. Et puis, ayant épousé cet homme, pourquoi n'essaye-t-elle pas de rendre sa maison plus agréable en invitant plus souvent ses amis et en ne le tourmentant pas du bruit de ses enfants criards, et en ne l'entourant que de choses élégantes et de bon goût. Je le déclare, je crois que si on savait bien mener sir Philippe, il ferait un excellent mari. »

« Les critiques peu indulgents ne pensent pas qu'en élevant cet édifice de bonheur conjugal ils oublient que la principale pierre y manquait, et que pour recevoir honorablement bonne compagnie, il faut une fortune considérable, et que celle de sir Philippe était fort délabrée. Aussi, malgré les conseils qu'on lui donna et les sages réflexions qu'on lui fit, sir Philippe chercha le plaisir loin de chez lui, et abandonna sa femme triste et désolée.

« Enfin, gêné dans sa fortune, fatigué de l'ennui qu'il trouvait dans son intérieur, il se décida à parcourir le continent comme volontaire. Il était d'usage alors parmi les hommes de l'aristocratie de prendre ce parti ; mais il est possible que notre chevalier ait pensé qu'une légère teinte du caractère militaire ajouterait à ses avantages, sans pour cela le rendre fat ; sa qualité d'homme à la mode lui était nécessaire pour conserver sa position dans le monde.

« Cette résolution de Sir Philippe mit sa femme au désespoir. Il en fut tellement touché que, contre son habitude, il prit la peine de la tranquilliser. Cette fois, les larmes qu'elle versa ne furent pas sans quelque douceur. Lady Bothwell lui demanda comme une grâce la permission de prendre pendant son absence sa femme et ses enfants chez elle. Sir Philippe accepta avec plaisir cette proposition, qui d'abord lui était favorable comme économie, puis mettait fin aux propos des gens qui se permettaient de le blâmer de quitter sa famille. Par cette condescendance, il se rendait d'ailleurs agréable à lady Bothwell, pour qui il avait un certain respect ; car elle était la seule personne qui ôsat lui parler avec franchise et sévérité, sans redouter sa raillerie ou le prestige attaché à sa réputation.

« Quelques jours avant le départ de sir Philippe, lady Bothwell prit la liberté de lui faire, en présence de sa sœur, une question

directe que sa femme n'avait jamais osé lui adresser , quoiqu'en ayant le plus grand désir.

— Je vous prie , sir Philippe , de nous dire quelle route vous prendrez lorsque vous serez sur le continent.

— J'irai de Leith à Helvoet , par le paquebot qui porte les dépêches.

— Cela s'entend , » répliqua froidement lady Bothwell ; « mais vous ne comptez pas rester long-temps à Helvoet , je pense , et je désire savoir vers quel point vous vous dirigerez ensuite.

— Vous me demandez , répondit sir Philippe , ce que je ne sais pas encore moi-même ; cela dépend des hasards de la guerre. J'irai au quartier général probablement ; là je présenterai mes lettres de recommandation ; j'apprendrai autant de l'art militaire qu'il sera nécessaire pour un amateur comme moi ; je me lancerai dans la carrière des armes , et peut-être chercherai-je à voir ce que c'est qu'une bataille , comme les gazettes nous en entretiennent.

— J'espère , sir Philippe , que vous vous rappellerez que vous avez une femme et un enfant ; et que malgré votre goût pour la carrière militaire , vous éviterez un danger inutile et ne vous aventurerez pas comme un soldat.

— Lady Bothwell me fait trop d'honneur en daignant prendre tant d'intérêt à ma conservation ; mais , pour dissiper cette crainte si flatteuse pour moi , je la prie de se rappeler que je ne pourrais exposer le vénérable personnage qu'elle recommande à ma protection sans mettre en péril l'honneur d'un individu appelé Philippe Forester , avec lequel je suis lié depuis trente ans , et quoiqu'on le regarde généralement comme petit-maitre , je ne veux pas m'en séparer.

— Pardon , sir Philippe , vous êtes le meilleur juge de vos affaires ; et j'ai peu le droit de m'en mêler : d'ailleurs , vous n'êtes pas encore mon mari.

— Que Dieu m'en préserve ! » répondit vivement sir Philippe , ajoutant cependant , « que Dieu me préserve de vouloir priver mon ami sir Geoffrey d'un pareil trésor.

— Mais vous êtes le mari de ma sœur , ajouta lady Bothwell , et il me semble que vous ne pouvez ignorer tout le chagrin que votre absence va lui causer.

— Puisque j'en entends parler du matin au soir , répliqua sir Philippe , je dois certainement en savoir quelque chose.

— Je ne prétends pas riposter à cette saillie spirituelle, sir Philippe ; mais vous devez bien savoir que tout son chagrin vient des craintes qu'elle éprouve pour vous, pour les dangers que vous allez courir.

— S'il en est ainsi, je suis au moins surpris que lady Bothwell témoigne autant d'intérêt à un individu qui en est si peu digne.

— L'intérêt que je porte à ma sœur explique le désir que j'ai d'apprendre vos intentions, sir Philippe ; je suis bien persuadée que vous pouvez vous passer du mien ; la sûreté de mon frère m'occupe aussi.

— Vous voulez parler du major Falconer, votre frère du côté maternel ; quelle part peut-il avoir dans cette agréable conversation ?

— Vous avez eu quelques mots ensemble, sir Philippe.

— Tout naturellement : nous sommes parents, et comme tels nous avons eu des affaires à régler.

— Vous ne répondez pas à ma question, reprit lady Bothwell : je veux dire que par suite de quelques observations qu'il vous fit relativement à votre conduite envers votre femme, vous vous êtes querellés.

— Si vous supposez le major Falconer assez simple pour se mêler de mes affaires particulières, lady Bothwell, vous avez en vérité raison de croire que cette liberté me déplairait, et bien plus, je le prierais de garder ses avis jusqu'à ce que je les lui demandasse.

— Et c'est avec de pareilles dispositions que vous allez joindre l'armée où se trouve mon frère ?

Il n'y a pas d'homme qui observe mieux les devoirs de l'honneur que le major Falconer, répliqua sir Philippe. Et un aspirant comme moi ne peut choisir un meilleur guide. »

« Lady Bothwell se leva et alla vers la fenêtre les larmes aux yeux.

— Comment ! c'est par une froide raillerie que vous répondez aux craintes que nous vous manifestons sur les suites inévitables d'une querelle qui pourrait se terminer d'une manière fatale ! Grand Dieu ! de quoi sont formés les cœurs des hommes, pour se jouer ainsi du désespoir des autres ?

« Sir Philippe en fut touché ; il quitta son ton moqueur, et, saisissant sa main, lui dit :

— Ma chère lady Bothwell, nous avons tort tous deux : vous

êtes beaucoup trop sérieuse , et moi je ne le suis pas assez peut-être. La querelle que j'ai eue avec le major Falconer était de peu d'importance ; si quelque chose de grave nous eût obligés de la vider *par voie de fait*, comme nous disons en France, ni l'un ni l'autre n'aurions manqué à ce devoir. Permettez-moi de vous dire que si on savait que vous ou lady Forester avez des craintes d'une telle catastrophe, ce serait le plus sûr moyen de la faire arriver, et pour le moment, il n'en est nullement question. Je connais votre bon sens, milady Bothwell, et vous me comprendrez lorsque je vous dirai que mes affaires exigent que je m'absente quelque temps. Jemina ne peut en entendre parler ; elle me fait toujours les mêmes questions : « Pourquoi ne faites-vous pas ceci ou cela ? Pourquoi?... » Et lorsque je lui ai expliqué que toutes ses ressources seraient sans effet, il me faut recommencer les mêmes explications. Dites à votre sœur, je vous prie, ma chère lady Bothwell, que vous êtes maintenant rassurée et tranquille. Vous savez qu'elle est une de ces personnes sur qui l'autorité produit plus d'effet que le raisonnement. Ayez un peu de confiance en moi, et vous verrez que j'en serai digne. »

« Lady Bothwell secoua la tête comme quelqu'un qui n'est qu'à demi satisfait : « Il est bien difficile, reprit-elle, d'avoir quelque confiance, quand la base sur laquelle elle doit être assise a été si souvent ébranlée ; mais je ferai tout ce qui dépendra de moi pour tranquilliser ma sœur. Songez à vos promesses, car vous en serez responsable envers Dieu et les hommes.

— Ne craignez pas que je vous trompe, milady, le plus sûr moyen pour me faire passer vos lettres sera de les adresser à Helvoetsluys ; je donnerai des ordres pour qu'on me les expédie ; quant à ce qui regarde Falconer, notre première rencontre aura lieu devant une bouteille de bourgogne ; ainsi tranquillisez-vous. »

« Lady Bothwell ne pouvait pas être rassurée, mais elle sentait bien que sa sœur gâtait sa cause en laissant trop paraître le chagrin et le mécontentement que lui causait le voyage de son mari, surtout devant les étrangers qui ne manquaient pas de le répéter à sir Philippe, et c'est ce qui lui déplaisait beaucoup. Mais personne ne pouvait empêcher ces querelles conjugales, qui ne cessèrent que le jour du départ.

« Je suis fâchée de ne pouvoir vous dire précisément dans quelle année sir Philippe passa en Flandre. Seulement c'était une de celles où la campagne s'ouvrit avec une fureur extraordinaire ; et

plusieurs sanglantes escarmouches eurent lieu entre les Français et les alliés. De toutes nos modernes améliorations, il n'y en a pas de plus grande que l'exactitude et la promptitude avec laquelle les nouvelles sont transmises. Dans les campagnes de Marlborough le chagrin de ceux qui y avaient des parents était bien augmenté par l'inquiétude de ne pas en recevoir de nouvelles, surtout sachant qu'il y avait eu des batailles sanglantes livrées; et il était probable que ceux qui excitaient notre intérêt y avaient pris part. Parmi les personnes qui souffraient le plus de cette horrible inquiétude était... j'allais dire la femme abandonnée de l'élégant sir Philippe : une seule lettre l'avait informée de son arrivée sur le continent, et on n'en reçut point d'autres. Seulement on apprit par la gazette que le volontaire sir Philippe, ayant été envoyé comme chargé d'une reconnaissance dangereuse, avait déployé dans cette mission le plus grand courage et la plus active intelligence. On ajoutait en outre, qu'il avait reçu de son officier commandant les plus grands éloges. La pensée de la gloire qu'il avait acquise fit naître un instant une légère rougeur d'émotion sur la joue pâle de sa femme, mais bientôt aussi elle reprit sa pâleur habituelle en songeant au danger qu'il avait couru. Après cette nouvelle on n'en reçut ni de sir Philippe ni de leur frère le major Falconer. La position de lady Forester ne différait pas de celle de beaucoup d'autres; mais un esprit faible est toujours irritable, et l'incertitude que quelques personnes supportent avec une indifférence qui tient souvent de leur constitution, ou d'une résignation philosophique, ou enfin de l'heureuse disposition de voir tout en beau, était insupportable pour lady Forester qui en même temps était sensible, triste et dépourvue de la moindre force d'âme naturelle ou acquise.

SECONDE PARTIE.

La fatalité nous entraîne.

Anonyme.

« Comme on ne recevait point de nouvelles de sir Philippe directement ni indirectement, elle éprouvait une espèce de consolation en songeant à cette même insouciance qui lui causait tant de peine. « Il est si étourdi, disait-elle cent fois par jour à sa sœur; il n'écrit jamais lorsque tout va bien, c'est son habitude;

si quelque chose d'extraordinaire lui était arrivé, il nous l'aurait bien certainement appris. »

« Lady Bothwell écoutait sa sœur sans chercher à la consoler ; elle pensait probablement que même les plus mauvaises nouvelles de Flandre pourraient offrir quelque genre de consolation, et que la douairière lady Forester, si le hasard le voulait, pourrait jouir d'un bonheur inconnu à la femme du plus beau et du plus brillant chevalier de l'Écosse. Cette conviction ne faisait qu'accroître de jour en jour, surtout depuis qu'on avait appris du quartier général que sir Philippe n'était plus avec l'armée, soit qu'il eût été tué, ou fait prisonnier à une des escarmouches dans lesquelles il aimait à se montrer, ou bien soit que, par quelque nouveau caprice, il eût quitté le service sans que personne pût l'assurer. Ce fut alors que ses créanciers se montrèrent exigeants ; ils s'emparèrent de ses biens, et menaçaient même de le faire prendre, s'il osait se montrer en Écosse. Ces désagréments mettaient le comble à la mauvaise humeur de lady Bothwell contre le mari fugitif, et sa sœur ne voyait dans tout cela qu'un motif de plus pour ajouter à la douleur qu'elle ressentait de l'absence de celui que son imagination, dans ce moment, lui représentait galant, brillant, tendre enfin comme il était avant son mariage.

« A cette époque vint se fixer à Édimbourg un homme d'un singulier caractère. On lui donnait le nom de docteur de Padoue, parce qu'il avait fait ses études à cette célèbre université. On le disait possesseur de plusieurs recettes en médecine avec lesquelles, prétendait-on, il avait fait des cures merveilleuses ; mais en même temps que les médecins d'Édimbourg lui donnaient le nom de charlatan, il y eut beaucoup de personnes et une partie du clergé qui, tout en admettant la vérité de ses cures et la puissance de ses remèdes, affirmèrent que le docteur Battisto d'Amiotti se servait de charmes et d'un art illicite pour obtenir de grands succès dans sa profession. On défendit en chaire de recourir à lui pour recouvrer la santé par des moyens surnaturels ; mais la protection que le docteur trouva auprès d'amis puissants lui permit de braver ces fâcheuses imputations, et il passa, même dans la cité d'Édimbourg, renommée par son horreur de la sorcellerie et des nécromanciens, pour le dangereux interprète de l'avenir. Enfin, on allait jusqu'à dire, que pour certaines gratifications, qui bien entendu devaient être considérables, le docteur Battisto pouvait prédire le sort des absents et leur occupation du moment. Cette

nouvelle parvint aux oreilles de lady Forester dont le désespoir était arrivé à un point où l'on risque tout pour obtenir une certitude quelconque. Douce et timide dans toutes les circonstances ordinaires de la vie, l'état de son esprit la rendit énergique et pleine de hardiesse. Lady Bothwell ne fut pas peu surprise de l'entendre exprimer la résolution qu'elle avait prise de faire une visite à cet homme, pour qu'il lui fit connaître le sort de son mari. Lady Bothwell essaya de la convaincre de toute l'inconvenance d'une pareille démarche et de l'imposture de cet étranger.

« Il m'importe peu, » dit la malheureuse femme abandonnée, « qu'on me blâme ou qu'on me trouve ridicule; s'il y a une chance sur cent pour que je puisse avoir quelques renseignements sur le sort de mon mari, je ne manquerai pas de le tenter, au prix de tout ce que le monde pourrait m'offrir. »

« Lady Bothwell chercha ensuite à lui persuader qu'elle offensait Dieu en ayant recours à de tels moyens.

« Ma sœur, lui disait-elle, celui qui meurt de soif ne craint pas de se désaltérer même à une source empoisonnée; celle qui souffre de l'incertitude doit chercher à en sortir, quand même les moyens qu'elle emploie sont défendus et viendraient de l'enfer. Je veux connaître mon sort ce soir; le soleil qui se lèvera demain me verra, sinon plus heureuse, au moins plus résignée.

— Ma sœur, si vous êtes décidée à faire cette étrange démarche, répliqua lady Bothwell, vous n'irez pas seule. Si cet homme est un imposteur, vous seriez trop émue pour vous en apercevoir; et s'il y a de la vérité dans ce qu'il pourrait dire, je ne voudrais pas que vous vous exposassiez seule à entendre quelque chose d'aussi extraordinaire. Je vous y accompagnerai si vous êtes toujours déterminée à y aller; mais réfléchissez encore à ce parti, et puissiez-vous renoncer à un moyen coupable, et qui peut-être n'est pas sans danger. »

« Lady Forester se jeta dans les bras de sa sœur, la pressa contre son cœur, la remercia mille fois de son offre, mais en même temps refusa avec tristesse de suivre les conseils dont elle était accompagnée.

« Après le coucher du soleil, heure à laquelle le docteur de Padoue recevait les visites de ceux qui venaient le consulter, les deux dames quittèrent leur appartement, habillées comme des femmes d'une condition inférieure et la figure enveloppée de leurs plaids; car, dans ces temps d'aristocratie, on reconnaissait

la qualité des gens à la manière dont ils le portaient, et à la finesse de son tissu. Lady Bothwell engagea sa sœur à prendre cette espèce de déguisement, d'abord pour échapper aux observations des curieux qui les verraient aller à la maison du sorcier, et surtout pour juger de la pénétration de cet homme en paraissant devant lui sous des dehors qui n'appartenaient point à leur position dans le monde.

« Lady Bothwell l'avait fait payer par un domestique de confiance qui l'avertit en même temps que la femme d'un pauvre soldat désirait savoir ce qu'était devenu son mari, sujet sur lequel probablement le philosophe était souvent consulté.

« Jusqu'au dernier moment, et lorsque l'horloge du palais eut sonné huit heures, lady Bothwell regarda attentivement sa sœur, dans l'espoir qu'elle renoncerait à sa téméraire entreprise; mais la douceur et même la timidité sont capables quelquefois de volontés fermes et de fortes déterminations. Elle trouva sa sœur résolue, inébranlable et opiniâtre, quand l'instant du départ arriva. Mécontente de ce projet, mais décidée à ne pas quitter sa sœur en un semblable moment, lady Bothwell et lady Forester parcoururent plusieurs allées obscures et des rues sombres; le domestique leur servit de guide. Enfin il tourna subitement dans une petite cour, et frappa à une porte en forme d'arceau, qui paraissait appartenir à un antique bâtiment. Elle s'ouvrit, quoiqu'on ne vit point de portier, et le domestique se mettant de côté, fit signe aux dames d'entrer. A peine furent-elles entrées, que la porte se ferma et les sépara de leur guide. Les deux dames se trouvèrent dans un petit vestibule éclairé par une seule lampe qui répandait une faible lueur; la porte fermée, il n'y avait aucune communication avec l'air ou la lumière extérieure. Dans la partie éloignée du vestibule elles aperçurent une porte entr'ouverte.

« Ce n'est pas le moment d'hésiter, Jemina, » lui dit lady Bothwell; et se dirigeant vers cet appartement, elles y trouvèrent le docteur entouré de livres, de cartes géographiques, d'instruments de physique, et d'autres machines de forme et d'apparence particulières.

« Il n'y avait rien d'extraordinaire dans la personne de l'Italien; il avait le teint et les traits de son pays; il paraissait âgé d'environ cinquante ans, était bien mis, mais simplement, et comme

tous les médecins d'alors, il portait un habit noir. La chambre, fort bien meublée, était éclairée par des bougies dans des flambeaux d'argent. Il se leva à l'entrée des dames, et, malgré leurs vêtements, les reçut avec le respect dû à leur rang, et que les étrangers ne manquent pas de rendre aux personnes à qui reviennent de tels honneurs.

« Lady Bothwell essaya de garder l'incognito qu'elle s'était proposé; et comme le docteur les conduisait au haut bout de la chambre, elle fit un geste pour refuser cette politesse, comme n'étant pas digne de cet honneur : « Nous sommes de pauvres femmes, monsieur, lui dit-elle; le chagrin de ma sœur est la cause pour laquelle nous venons vous consulter. »

« Le docteur sourit, et interrompant lady Bothwell, il lui dit : « Je connais le chagrin de madame votre sœur et sa cause; je sais aussi que j'ai l'honneur de parler à deux dames de haut rang, milady Bothwell et milady Forester. Si je n'avais pas le pouvoir de les distinguer de la classe que leur costume indique, il y aurait peu de probabilité que je pusse leur donner les renseignements qu'elles sont venues chercher.

— Je comprends facilement, lui répondit lady Forester.

— Pardonnez ma hardiesse, d'interrompre Votre Seigneurie; vous vouliez sans doute me dire que j'avais appris vos noms par votre domestique : cette pensée serait contraire à la vérité; elle ferait injure à sa fidélité, et permettez-moi d'ajouter, au talent de votre humble serviteur, Battisto d'Amiotti.

— Je n'ai l'intention de faire ni l'un ni l'autre, monsieur, » répondit lady Bothwell en s'efforçant de garder son air calme, quoiqu'elle fût cependant assez surprise; « mais la position dans laquelle je suis est toute nouvelle pour moi; si vous nous connaissez, monsieur, vous devez savoir quel désir nous amène ici.

— Le désir de connaître le sort d'un Écossais distingué, qui est en ce moment, ou qui était encore il y a quelque temps sur le continent, répliqua le docteur. Il s'appelle le chevalier Philippe Forester; il a l'honneur d'être le mari de cette dame, et, avec la permission de Vos Seigneuries, j'ajouterai, qu'il a le malheur de ne pas apprécier comme il le devrait cet insigne avantage. »

« Lady Forester soupira, et lady Bothwell répondit :

« Puisque vous connaissez mes intentions, la seule question qui me reste à vous faire est de savoir si vous avez le pouvoir de calmer l'inquiétude de ma sœur.

— Je l'ai, madame ; mais j'ai aussi une autre question à vous faire. Auriez-vous le courage de voir de vos propres yeux ce que le chevalier Philippe Forester fait dans ce moment ? ou voulez-vous vous en rapporter à mon témoignage ?

— Ma sœur peut seule répondre à cette question, répliqua lady Bothwell.

— Je suis décidée à contempler tout ce que vous avez le pouvoir de me montrer, » répondit lady Forester, avec le même courage qu'elle n'avait cessé de montrer depuis qu'elle avait pris cette résolution.

« Il peut y avoir du danger.

— Si l'or peut le compenser.... » répliqua lady Forester en sortant sa bourse.

— Je n'agis pas par intérêt, milady. Je n'emploie pas mon art dans un tel but ; si j'accepte l'or du riche, ce n'est que pour soulager le pauvre ; je n'accepte même pas ce que j'ai reçu de votre domestique. Veuillez garder votre bourse, madame ; un adepte n'a pas besoin de votre or. »

« Lady Bothwell, croyant que ce refus n'était qu'un tour de charlatan afin de se faire donner une plus forte somme, et désirant voir le commencement de cette scène, lui offrit de l'or à son tour, en lui faisant observer que c'était dans l'intention d'agrandir la sphère de ses charités.

« Que milady Bothwell agrandisse la sphère de ses propres charités, répondit le docteur, non-seulement en faisant les aumônes dont elle n'est pas avare, mais en jugeant le caractère des autres ; et qu'elle fasse l'honneur à Battisto d'Amiotti de le croire honnête homme jusqu'à ce qu'elle ait le droit de le soupçonner de friponnerie. Ne soyez pas surprise, madame, si je réponds plutôt à vos pensées qu'à vos expressions, et veuillez me répéter si vous aurez assez de courage pour voir ce que j'ai l'intention de vous montrer.

— J'avoue, monsieur, que vos paroles ne laissent pas que de m'effrayer un peu ; mais je suis prête à regarder tout ce que ma sœur désire voir.

— Il n'y a de danger qu'autant que vous viendrez à manquer de résolution ; la représentation que j'ai l'intention de vous donner ne peut durer que sept minutes. Si vous interrompiez la vision par une seule parole, non-seulement elle en détruirait tout le charme, mais il pourrait en résulter du danger pour les specta-

teurs ; si , au contraire , vous pouvez rester silencieuse pendant seulement les sept minutes , votre curiosité sera satisfaite sans le moindre risque , je vous en donne ma parole . »

« Lady Bothwell n'eut pas beaucoup de confiance en cette promesse ; mais elle cacha ses soupçons comme si elle croyait vraiment que l'adepte , dont les traits sombres exprimaient un léger sourire , pouvait réellement lire dans ses plus secrètes pensées . Il se fit un moment de silence solennel , jusqu'à ce que lady Forster reprit assez de courage pour répondre au médecin (titre qu'il se donnait) , qu'elle contemplerait avec fermeté et en silence ce qu'il promettait de leur montrer ; alors il leur fit une profonde salutation , en leur disant qu'il allait préparer tout ce qui était nécessaire pour la réalisation de ses promesses .

« Les deux sœurs se tenaient par la main , comme si elles s'étudiaient par cette union à détourner le danger qui pouvait les menacer ; elles s'assirent sur des sièges placés l'un contre l'autre . Jemina cherchait un appui dans le courage mâle de lady Bothwell ; cette dernière , plus agitée qu'elle ne le pensait d'abord , essayait de se fortifier dans la résolution désespérée que le malheur de sa sœur l'avait forcée de prendre . L'une pensait intérieurement que sa sœur n'avait jamais rien craint , et l'autre réfléchissait que si une personne d'un esprit aussi faible que Jemina n'était pas effrayée , elle , dont l'esprit était plus fort , ne pouvait l'être .

« Quelques moments après , leurs réflexions furent interrompues par une musique si douce et si solennelle en même temps , qu'elle paraissait calculée pour éloigner et dissiper tout sentiment qui ne serait pas en rapport avec son harmonie , et pour ajouter en même temps à l'émotion que l'entrevue précédente avait causée . L'instrument qui produisait des sons aussi agréables était inconnu aux deux sœurs ; dans la suite , tout fit croire à ma grand'mère que c'était un harmonica , instrument qu'elle entendit long-temps après .

« Lorsque ces sons mélodieux cessèrent , une porte s'ouvrit , et elles virent d'Amiotti debout , élevé sur quelques marches , et qui leur faisait signe d'avancer . Son costume était si différent de celui qu'il portait quelques minutes auparavant , qu'elles purent à peine le reconnaître . La pâleur de son visage et quelque chose de sévère contractait ses muscles , comme chez quelqu'un qui vient de prendre une résolution violente ; et l'expression satirique avec laquelle il les avait regardées , particulièrement lady

Bothwell, avait totalement changé. Il avait les pieds nus, et portait une espèce de sandale antique, ses jambes aussi étaient découvertes jusqu'aux genoux ; il avait une culotte et un gilet de soie collants couleur cramoisie, et par-dessus une robe de lin flottante, blanche comme la neige, et qui ressemblait à un surplis ; il était décolleté, et ses longs cheveux noirs et plats étaient peignés avec soin dans toute leur longueur.

« Lorsque les dames s'approchèrent, d'après son ordre, il n'observa plus envers elles cette politesse cérémonieuse qu'il leur avait témoignée ; au contraire il leur fit signe d'avancer d'un air impérieux. Les deux sœurs obtempérèrent à cet ordre d'un pas incertain, en se donnant le bras, et elles s'approchèrent du lieu où il était. Il posa son doigt sur sa bouche en fronçant les sourcils, comme pour leur rappeler qu'elles devaient garder un silence absolu, et marchant devant elles, il les conduisit dans l'appartement voisin.

« C'était une chambre immense, tendue de noir comme pour un service funèbre. Au haut bout de cette chambre était une table, ou plutôt une espèce d'autel couvert de noir, et sur lequel étaient placés plusieurs instruments à l'usage des sorciers. Lorsqu'elles entrèrent dans la chambre, elles ne purent d'abord distinguer ces objets ; car, n'étant éclairée que par la lueur de deux lampes expirantes, il y faisait extrêmement sombre. Le maître, pour me servir de l'expression des Italiens à l'égard de ces personnes, s'approcha de l'espèce d'autel en faisant une génuflexion comme celle d'un catholique devant un crucifix. Les deux dames avancèrent en silence, se donnant toujours le bras. Deux ou trois marches fort basses conduisaient à une plate-forme sur le devant de cet autel, si toutefois on pouvait l'appeler ainsi. Là le maître s'arrêta et plaça les deux dames à côté de lui, leur recommandant de nouveau de garder le silence. Alors l'Italien étendant son bras droit de dessous son manteau, avança l'index vers cinq grands flambeaux ou torches placés à chaque côté de l'autel, ils s'allumèrent à l'approche de sa main ou plutôt du doigt, et répandirent une vive clarté dans toute la chambre. Alors les deux sœurs purent distinguer sur cette espèce d'autel deux épées nues et croisées, un grand livre ouvert, qu'elles pensèrent être la Bible, mais dans un langage qui leur était inconnu ; et à côté de ce volume mystérieux était un crâne humain. Mais ce qui les étonna le plus, ce fut un grand miroir qui occupait tout l'espace derrière

l'autel, éclairé par les torches, et qui réfléchissait les objets mystérieux qui se trouvaient dessus.

« Le maître se plaça ensuite entre les deux dames, et leur montrant le miroir, les prit chacune par la main sans leur dire un mot. Elles fixèrent leurs yeux sur la surface polie vers laquelle il dirigeait leur attention : tout à coup elle réfléchit non-seulement les objets placés devant elle ; mais, comme si elle contenait intérieurement des scènes qui lui étaient propres, d'abord les objets parurent d'une manière confuse, comme des formes vagues sortant d'un chaos, et s'arrangèrent ensuite distinctement. Ce fut ainsi qu'après quelques changements de lumière et d'ombre sur la surface de cette glace extraordinaire, on vit se former de chaque côté du miroir une longue perspective d'arches et de colonnes, avec un plafond voûté. Enfin, après plusieurs oscillations, la vision entière prit une forme fixe et stationnaire, et représentant l'intérieur d'une église étrangère. Les colonnes étaient d'une grande beauté, ornées d'écussons; les arches étaient majestueuses et magnifiques; le pavé était couvert d'inscriptions funéraires; mais on ne voyait aucune relique, point d'images, point de calice ni crucifix sur l'autel; ce qui faisait nécessairement supposer que c'était une église protestante. Un ministre revêtu d'une robe de Genève et d'un rabat se tenait debout près de la table de la communion; une Bible était ouverte devant lui, son clerc était derrière, et il semblait se préparer à procéder à quelque cérémonie de l'église à laquelle il appartenait.

« Enfin, une nombreuse société entra dans l'église; elle paraissait former le cortège d'une noce, car un jeune homme et une jeune femme se tenaient par la main, marchaient les premiers, suivis d'un grand nombre de personnes des deux sexes parées d'une manière brillante et somptueuse. La mariée, dont on pouvait apercevoir distinctement les traits, pouvait avoir au plus seize ans et semblait d'une grande beauté; le marié pendant quelques instants tournait la tête, ce qui empêchait qu'on ne vît sa figure; mais l'élégance de sa taille et sa démarche frappèrent les deux sœurs d'étonnement; il tourna soudain la tête, et leurs doutes furent cruellement expliqués. Elles virent dans le brillant marié qui était devant elles sir Philippe Forester. Lady Forester fit entendre une faible exclamation, qui parut mettre en mouvement toute la scène et sembla devoir rompre le charme.

« Je ne puis comparer ce spectacle, » dit lady Bothwell, lors-

qu'elle raconta cette merveilleuse histoire, « qu'à l'agitation du reflet d'un étang calme et profond, lorsqu'on y jette une pierre et que les rayons se dispersent et s'effacent. »

« Le maître pressa les mains des deux dames avec sévérité, comme pour leur rappeler leur promesse et le danger qu'elles avaient couru. L'exclamation que lady Forester était prête à faire s'arrêta, et la scène du miroir, après une fluctuation d'une minute, reprit encore sa première apparence d'une véritable scène représentée dans un tableau, excepté que les figures étaient mouvantes au lieu d'être stationnaires.

« La figure de sir Philippe était alors visible ; il parut conduire vers le ministre la jeune personne qui s'avancait en même temps avec une timidité mêlée d'une tendre fierté. Au moment où le ministre venait de placer la société et était prêt à commencer le service, un autre groupe, dans lequel étaient deux ou trois officiers, entra dans l'église. Ils s'avançaient comme poussés par la curiosité, pour être témoins de la cérémonie ; mais tout à coup un d'entre eux, qui tournait le dos aux spectateurs, se détacha de sa société et se précipita vers les mariés, et tous se regardèrent, comme étonnés par l'exclamation qu'il venait de faire. Aussitôt cet officier et le marié tirèrent leurs épées, et ils marchèrent l'un sur l'autre ; il y eut aussi des épées tirées de part et d'autre. Alors il se fit un grand tumulte ; le ministre et les personnes âgées paraissaient vouloir rétablir la paix. Enfin, tandis que les plus animés des deux partis brandissaient encore leurs armes, le court espace de temps que le devin avait promis des effets de son art expira. Les vapeurs se mêlèrent, la voûte et les colonnes de l'église se séparèrent et disparurent graduellement, et la surface du miroir ne réfléchit plus rien que les lumières des torches et les tristes appareils placés sur l'autel.

« Le docteur ramena les dames, qui eurent grand besoin de son secours dans l'appartement où elles étaient déjà entrées. Elles y trouvèrent des vins, des essences et tout ce qui était nécessaire pour leur rendre des forces. Il leur offrit des chaises qu'elles acceptèrent en silence. Lady Forester surtout, plus affectée, donna des marques d'un violent désespoir, éleva les yeux au ciel, sans prononcer une parole, comme si elle voyait toujours le fatal tableau.

« Serait-ce une réalité ? » demanda lady Bothwell qui commençait à recouvrer ses sens.

« Je ne puis le certifier positivement, répondit Battisto d'Amiotti ; mais cela se passe ou vient de se passer depuis peu ; et c'est le dernier événement remarquable arrivé à sir Philippe. »

Lady Bothwell exprima alors son inquiétude sur sa sœur, dont les traits changés et l'apparente insensibilité rendaient impossible son retour chez elle à pied.

« J'ai tout prévu, répliqua le devin ; j'ai ordonné à votre domestique de faire venir votre équipage aussi près que possible de ma maison et autant que le permet la largeur de la rue. Ne craignez rien pour madame votre sœur. Lorsque vous serez retournées chez vous, donnez-lui cette potion calmante, et elle sera mieux demain. Peu de gens, » ajouta le docteur d'un ton rêveur, « quittent ma maison en aussi bonne santé que lorsqu'ils y entrent : telles sont les conséquences de l'étude de l'avenir par des moyens mystérieux. Je vous laisse à penser ce que doit éprouver celui qui a le pouvoir de satisfaire une impardonnable curiosité. Adieu, mesdames, n'oubliez pas la potion.

— Je ne lui donnerai rien qui vienne de vous, répondit lady Bothwell au docteur. J'ai suffisamment apprécié votre art ; il est possible que vous nous empoisonniez toutes deux pour cacher vos sortilèges ; mais nous ne manquons pas de moyens ni d'amis pour venger les torts dont vous pourriez vous rendre coupables envers nous.

— Vous ne pouvez rien me reprocher, milady ; vous avez cherché un homme qui est fort peu ambitieux d'un tel honneur ; il n'engage personne, ne répond qu'à ceux qui le questionnent et qui viennent le trouver. Après tout vous n'avez appris qu'un peu plus tôt les mauvaises nouvelles que vous ne tarderez pas à connaître. J'entends votre domestique à la porte ; je ne veux pas reténir plus long-temps Vos Seigneuries. Le prochain courrier vous expliquera ce que vous avez déjà vu en partie. Si vous me permettez de vous donner un conseil, ne laissez pas sans précaution tomber entre les mains de madame votre sœur les lettres qui viendront du continent. »

« En prononçant ces mots, il souhaita le bonsoir à lady Bothwell, et, l'éclairant jusqu'au vestibule, il jeta un manteau sur son costume singulier ; puis, ouvrant la porte, il abandonna les deux dames aux soins de leur domestique.

« Lady Bothwell eut beaucoup de peine à conduire sa sœur jusqu'à leur voiture, quoiqu'elle ne fût qu'à vingt pas de là.

« Rentrées chez elles, on fut obligé de faire appeler le médecin ; c'était celui de la famille. Il tâta le pouls de la malade, et il dit en secouant la tête :

« Les nerfs de lady Forester ont éprouvé une forte secousse, je désire en savoir la cause. »

« Lady Bothwell avoua qu'elles avaient été voir l'enchanteur, et que lady Forester avait appris de mauvaises nouvelles concernant sir Philippe.

« Le coquin de charlatan ferait ma fortune s'il restait à Édimbourg, répondit le médecin : voici le septième cas nerveux que j'ai eu de sa façon, et tous causés par la terreur. »

« Il examina ensuite la potion que lady Bothwell avait apportée sans s'en douter. Il la goûta, trouva qu'elle convenait à l'état de la malade, et qu'elle rendrait inutile une course chez l'apothicaire.

« Il réfléchit un instant en regardant lady Bothwell d'une manière significative, et dit enfin :

« Je pense qu'il ne faut pas que je vous questionne sur la conduite de cet Italien.

— En vérité, docteur, répondit lady Bothwell, je regarde ce qui s'est passé comme une confidence ; et quoique cet homme puisse être un fourbe, ayant été assez sottes pour le consulter, nous devons, il me semble, être assez honnêtes pour garder le secret.

— *Puisse être un fourbe !* Allons, répliqua le docteur, je suis charmé que Votre Seigneurie convienne de cette possibilité d'un homme venant d'Italie.

— Ce qui vient d'Italie, docteur, peut être aussi bon que ce qui vient de Hanovre¹ ; mais nous devons rester bons amis, et pour cela nous ne parlerons ni de whigs ni de torys.

— Eh bien, » répondit le médecin en recevant ses honoraires et prenant son chapeau, « un carolus m'est aussi agréable qu'un guillaume. Mais je voudrais pourtant bien savoir pourquoi cette vieille lady Saint-Ringan et toute sa société mettent tant d'empressement à vanter ce charlatan étranger ?

— Vous feriez mieux de l'appeler jésuite. » A ces mots ils se séparèrent.

« La pauvre malade, dont les nerfs avaient éprouvé une forte

¹ C'est de là que vient la famille royale actuelle d'Angleterre, comme le Prétendant, fils de Jacques II et père de Charles-Édouard, venait d'Italie. A. M.

secousse, se calma peu à peu ; elle combattit contre une espèce de stupeur, conséquences naturelles d'une terreur superstitieuse. Enfin l'affreuse vérité arriva de la Hollande, et réalisa ses terribles craintes.

« Ces nouvelles furent envoyées par le fameux lord Stair ; elles apprirent qu'un duel avait eu lieu entre sir Philippe et son frère le capitaine Falconer, capitaine dans l'armée scoto-hollandaise, et qu'il avait été tué. La cause de cette querelle rendait cet accident encore plus affreux. Il paraissait que sir Philippe avait quitté tout à coup l'armée, pour n'avoir pu payer une forte somme qu'il avait perdue au jeu. Il avait changé de nom, et s'était retiré à Rotterdam, où il était parvenu à obtenir les bonnes grâces d'un riche bourgmestre par ses avantages physiques et ses manières élégantes, et il avait captivé les affections de son unique enfant, jeune personne d'une grande beauté et héritière d'une immense fortune.

« Enchanté des dons séduisants de celui qui se proposait pour son gendre, le riche négociant, qui avait une trop haute idée du caractère anglais pour prendre des informations sur les mœurs et sur la fortune de l'aspirant à la main de sa fille, consentit sans peine à ce mariage. La cérémonie était prête à être conclue, lorsqu'elle fut interrompue par une singulière circonstance.

« Le capitaine Falconer ayant été envoyé à Rotterdam pour chercher une partie de la brigade des auxiliaires écossais qui tenaient garnison dans la ville, une personne de sa connaissance, jouissant dans ce pays d'une grande considération, lui proposa, pour le distraire, de le mener à l'Église pour y voir un de ses compatriotes épouser la fille d'un riche bourgmestre.

« Le capitaine Falconer accepta l'offre d'accompagner le Hollandais avec quelques amis et deux ou trois officiers de la brigade écossaise. On peut juger de son étonnement lorsqu'il vit son propre beau-frère, un homme marié, sur le point d'être uni à une belle et innocente créature, qu'il allait tromper si indignement. Le capitaine Falconer proclama sur le lieu la perfidie de sir Philippe, et le mariage fut interrompu.

« Quoique beaucoup de gens sensés pensassent que sir Philippe était à jamais banni de la classe des gens d'honneur, le capitaine Falconer lui permit d'en avoir encore les privilèges en acceptant le cartel qu'il lui envoya, et dans le duel qui s'ensuivit le capi-

taine reçut une blessure mortelle. Tels sont les mystères de la Providence.

« Lady Forester succomba au coup de cette horrible nouvelle. »

CONCLUSION.

« Et cette tragédie, demandai-je à ma tante Marguerite, arriva-t-elle en même temps qu'on vit la scène dans le miroir ?

— Il est pénible d'être obligée de discréditer ma propre histoire, me répondit-elle ; mais pour vous dire la vérité, elle arriva quelque temps avant l'apparition.

— Ainsi il est probable que l'adepte en avait été instruit secrètement.

— Les incrédules le disaient du moins.

— Et que devint le charlatan ?

— Peu de temps après, un ordre arriva pour l'arrêter comme coupable de haute trahison et comme agent du chevalier Saint-George¹ ; alors lady Bothwell se rappela ce que lui avait dit le médecin, ami sincère de la succession protestante, et qui de plus avait découvert que l'adepte était particulièrement prôné parmi les vieilles matrones qui partageaient la même opinion politique que la sienne. Il semblait certainement probable que des nouvelles du continent, envoyées par un actif et puissant agent, le mirent en état de préparer cette scène de fantasmagorie que lady Bothwell et sa sœur avaient vue. Cependant il était si difficile d'expliquer positivement la chose, que, jusqu'à sa mort, elle en conserva des doutes, et souvent même elle fut tentée de couper le nœud gordien, en admettant l'existence d'un pouvoir surnaturel.

— Mais, ma chère tante, que devint cet homme habile ?

— Oh ! c'était un trop habile devin pour ne pas prévoir que sa propre destinée serait tragique s'il attendait l'arrivée de l'homme qui portait un *lévrier en argent* sur sa manche². Il disparut sans qu'on sût où il s'était enfui, et on n'entendit plus parler de lui. Il courut le bruit que quelques papiers ou lettres avaient été trouvés chez lui ; mais bientôt on ne parla pas plus de Battisto d'Amiotti que de Galien ou d'Hippocrate.

¹ Nom que l'on donnait au prétendant au trône d'Écosse. A. M.

² Signe distinctif de l'agent de police ou du messager du roi d'Angleterre. A. M.

— Et sir Philippe disparut-il aussi ? ne fut-il plus question de lui ?

— Non, » répondit ma complaisante narratrice, « on en entendit parler encore une fois, et ce fut dans une circonstance assez remarquable : on disait que nous autres Écossais, lorsqu'existaient une belle nation, nous possédions de nombreuses vertus, un ou deux légers vices, mais surtout celui de ne jamais pardonner et de ne jamais oublier les injures ; que nous nous faisons une idole de notre ressentiment comme la pauvre lady Constance¹ s'en fit une de son chagrin, et enfin, comme le dit le poète Burns, que nous avons coutume de nourrir notre colère pour lui conserver sa chaleur².

« Lady Bothwell partageait ces sentiments, et je crois que rien au monde, excepté la restauration des Stuarts, ne lui aurait été plus agréable que d'avoir une occasion de se venger de la conduite impérieuse et cruelle de sir Philippe, qui l'avait privée d'un frère et d'une sœur chérie ; mais on n'entendit parler de sir Philippe que bien des années après.

« Enfin un jour de carnaval, à une assemblée où se trouvaient réunies toutes les premières familles d'Édimbourg, et dans laquelle lady Bothwell était une des dames protectrices, un domestique vint l'avertir qu'un monsieur désirait lui parler en particulier.

« En particulier ! répondit-elle, et cela dans une assemblée ! Il faut que ce monsieur soit fou. Dites-lui de se rendre chez moi demain matin.

— Je l'y ai déjà invité, milady, répondit le domestique : alors il m'a prié de vous remettre ce papier. »

« Lady Bothwell ouvrit le billet, qui était singulièrement plié et cacheté ; elle n'y trouva que ces mots : *Sur une affaire de vie et de mort*, tracés d'une écriture qu'elle ne connaissait pas.

« Tout à coup il lui vint dans la pensée que cela pouvait intéresser la sûreté politique de quelques-uns de ses amis ; elle suivit donc le messenger vers une petite chambre où on avait préparé les rafraîchissements et où personne de la société n'entraît. Elle y trouva un vieillard qui, à son approche, se leva et la salua profondément. Son aspect annonçait une santé délabrée, et sa mise, quoique convenable pour un salon, était flétrie, usée, et

¹ Personnage d'une des pièces de Shakspeare. A. M.

² *Nursing our wrath to keep it warm.*

trop large pour son corps amaigri. Lady Bothwell, espérant pouvoir se débarrasser de l'importun avec de l'argent, chercha sa bourse; mais la crainte de se tromper l'arrêta, et elle lui donna le temps de s'expliquer.

« Ai-je l'honneur de parler à milady Bothwell? demanda l'étranger.

— Oui, monsieur; mais permettez-moi de vous faire observer que ce n'est ni le lieu ni le temps pour une longue explication. Que désirez-vous?

— Votre Seigneurie avait autrefois une sœur?

— C'est vrai, monsieur, une sœur que j'aimais de toute mon âme.

— Vous aviez aussi un frère?

— Le plus brave, le meilleur et le plus tendre des frères.

— Vous perdités ces êtres si chers par la faute d'un malheureux?

— Par le crime d'un vil et barbare assassin, s'écria la dame.

— Cette réponse me suffit, » répliqua le vieillard en saluant comme pour se retirer.

« Arrêtez, monsieur, je vous l'ordonne; qui êtes-vous d'abord? et qui ose, en ce moment et en un lieu semblable, venir me rappeler de si horribles souvenirs? je veux le savoir.

— Je suis un homme qui ne veut faire à lady Bothwell aucune injure; bien au contraire, je désire lui offrir une occasion d'un acte de charité que le monde pourrait trouver extraordinaire, mais que le ciel récompenserait. Hélas! je ne la trouve pas disposée à un sacrifice tel que je pourrais le lui demander.

— Parlez donc, monsieur. Que voulez-vous dire?

— Le misérable qui vous a fait tant de mal, répondit l'inconnu, est maintenant sur son lit de mort; ses jours ont été des jours de douleur et ses nuits des heures d'angoisses et sans sommeil. Cependant il ne peut mourir sans que vous lui accordiez votre pardon. Sa vie a été une vie de pénitence; mais il ne peut quitter la terre emportant avec lui votre malédiction.

— Dites-lui, » répondit lady Bothwell d'un air sévère, « de demander pardon à ce Dieu qu'il a tant offensé: il ne doit attacher aucune importance à celui d'une mortelle comme moi.

— Au contraire, milady, le vôtre serait une garantie pour celui qu'il demandera à Dieu. Rappelez-vous, milady Bothwell, que vous serez aussi un jour sur votre lit de mort; votre âme, comme

celle des autres, ne comparaitra qu'en tremblant devant le juge suprême, avec une conscience peu tranquille et accusatrice : que fera-t-elle alors de cette pensée : « Je n'ai pas accordé de pardon, comment donc puis-je espérer de l'obtenir ? »

— Homme ! qui que tu sois, reprit lady Bothwell, ne me presse pas si cruellement : ce serait un blasphème d'hypocrisie de prononcer un pardon que mon cœur démentirait et qui serait capable de faire sortir de sa tombe ma malheureuse sœur, ainsi que l'ombre sanglante de mon frère assassiné. Lui pardonner ! jamais ! jamais !

— Grand Dieu ! » s'écria le vieillard en levant les mains au ciel, « est-ce ainsi que des reptiles sortis de la poussière obéissent à tes commandements ? Adieu, orgueilleuse et malheureuse femme ! vante-toi d'avoir ajouté aux angoisses d'un mourant dévoré de misère et de chagrin les tourments de la religion, en le laissant implorer en vain ton pardon. »

« Le vieillard allait se retirer.

« Arrêtez ! s'écria lady Bothwell ; j'essaierai, oui, j'essaierai de lui pardonner.

— Gracieuse dame, répliqua le vieillard, vous soulagez une âme accablée qui n'ose pas quitter cette terre sans avoir fait la paix avec vous ; que sais-je même ? votre pardon pourra peut-être lui conserver des jours employés à faire pénitence.

— Ah ! » reprit lady Bothwell, comme tout à coup éclairée, « c'est le scélérat lui-même qui est devant moi, » et saisissant sir Philippe par le collet, car c'était bien lui, elle s'écria : « Au meurtre ! au meurtre ! arrêtez l'assassin ! »

« A une exclamation si extraordinaire et dans un tel endroit, toute la société se précipita dans la chambre ; mais sir Philippe était parti ; il s'était débarrassé de lady Bothwell, et s'était sauvé de l'appartement, qui s'ouvrait sur le palier de l'escalier. Il était presque impossible de fuir par cet endroit, car plusieurs personnes montaient et descendaient continuellement ; mais ce malheureux était déterminé, il se précipita par-dessus la rampe de l'escalier, et tomba sans accident dans le vestibule, malgré un saut de quinze pieds, se lança dans la rue, et se perdit dans l'obscurité.

« Quelques membres de la famille de lady Bothwell le poursuivaient, et s'ils avaient saisi le fugitif, ils l'auraient probablement massacré ; car dans ces jours-là le sang qui coulait dans

les veines des hommes était bouillant. Mais la police n'intervint pas, l'affaire criminelle s'étant passée depuis bien des années et sur une terre étrangère. On a toujours pensé que cette scène extraordinaire était un subterfuge hypocrite dont sir Philippe s'était servi pour s'assurer s'il pourrait revenir dans son pays natal, sans danger et sans craindre le ressentiment d'une famille qu'il avait tant outragée. Le résultat fut si contraire à son attente, que l'on croit qu'il retourna sur le continent où il mourut dans l'exil. »

Ainsi se termina l'histoire du mystérieux Miroir de ma tante Marguerite.

FIN DU MIROIR DE MA TANTE MARGUERITE.

LA CHAMBRE TAPISSÉE,

OU

LA DAME EN SAC¹.

Nous avançons de prodige en prodige.

Anonyme.

L'auteur de cette narration ne prétend ni à la louange ni au blâme. Il la livre au public telle qu'elle lui est parvenue, et c'est de mémoire qu'il l'a écrite. Il a évité d'employer un style trop recherché, afin de conserver à son conte toute la simplicité qu'il veut lui donner; il ne peut donc être condamné qu'en raison de son jugement dans le choix des matières.

Cependant on doit convenir que les contes qui tendent au merveilleux produisent une impression plus forte lorsqu'ils sont racontés que lorsqu'on les lit. Tout prête à l'intérêt quand on écoute le conteur autour du feu; les détails augmentent l'authenticité de la légende, les inflexions de la voix, le ton mystérieux lorsqu'il arrive aux passages terribles et extraordinaires de son histoire.

Ce fut avec ces avantages que l'écrivain entendit, il y a plus de vingt ans, raconter l'aventure suivante par la célèbre miss Seward de Litchfield, qui ajoutait à ses nombreuses perfections celle de bien raconter.

Ce même conte écrit perd beaucoup de l'intérêt qui y était attaché par la voix flexible et les traits séduisants de l'aimable conteuse que nous ne pouvons pas rendre. Cependant en le lisant à un auditoire composé de chiens et de loups, dans un appartement mal éclairé et solitaire, on pourrait encore le regarder comme une bonne histoire de revenant.

¹ *In the sacque*, dit le texte. Le sac est une espèce de robe pareille à une blouse, attachée autour du cou, et tombant en plis sur le corps, sans ceinture. A. M.

Miss Seward m'a assuré qu'elle la tenait de source authentique, quoiqu'elle évitât de me dire les noms des principaux personnages. Je ne veux rien ajouter de ce que j'ai pu avoir appris plus tard des localités de ce conte ; je le donne tel qu'on me l'a donné, sans l'augmenter ni le diminuer ; je le rapporte simplement comme une histoire de terreur surnaturelle.

Vers la fin de la guerre d'Amérique , lorsque les officiers de l'armée du lord Cornwallis qui s'étaient rendus à York-Town , et d'autres qui avaient été faits prisonniers pendant l'impolitique et fatale querelle , retournaient dans leur pays natal pour y jouir du repos et raconter leurs aventures , il se trouvait parmi eux un officier général à qui miss Seward donna le nom de Browne , seulement , m'a-t-elle dit , pour éviter le désagrément d'avoir un héros sans nom dans son histoire. Ce général Browne était un officier de grand mérite , de bonne famille , et très-instruit.

Quelques affaires avaient obligé le général Browne de parcourir les comtés de l'ouest. Il s'arrêta pour changer de chevaux, et se trouva dans les environs d'une petite ville qui offrait aux regards un site d'une beauté peu ordinaire et d'un genre tout à fait anglais.

Cette petite ville , et son église antique qui portait les marques de la dévotion des siècles passés , se trouvaient au milieu de pâturages et de champs de blé de peu d'étendue , mais entourés et divisés par de vieux arbres d'une grandeur immense. Il y avait peu de marques des progrès modernes ; rien n'indiquait ni la certitude des ruines ni le mouvement de la nouveauté. Les maisons étaient vieilles , mais en bon état , et la jolie petite rivière qui coulait librement près de la ville n'était resserrée ni par une écluse , ni gâtée sur les bords par les chevaux qui tirent les bateaux.

Sur une petite pente , à un mille à peu près vers le sud de la même ville , on apercevait , parmi plusieurs vénérables chênes et d'épais buissons , les tours d'un château aussi ancien que les guerres d'York et de Lancaster , mais qui paraissait avoir éprouvé quelques importants changements dans le siècle d'Élisabeth et de ses successeurs. Cette humble cité n'a jamais été considérable ; mais elle offrait tous les agréments qu'on pouvait désirer. Telles furent au moins les remarques que fit le général en observant la fumée qui sortait des cheminées du château. Le mur du parc le séparait de la grande route , et entre les chemins tracés dans le

bois on pouvait voir qu'il était bien touffu. Il y avait d'autres points de vue en perspective. La façade du château, quoique offrant les bizarreries magnifiques du siècle d'Élisabeth, tandis que la construction simple, mais solide, des autres parties du bâtiment semblait indiquer qu'elles avaient été bâties plutôt pour la défense que par luxe.

Ravi du coup d'œil superbe qu'il y avait du château à travers les bois et les vallons qui entouraient cette ancienne forteresse, notre voyageur militaire voulait savoir s'il y avait des objets de curiosité propres à mériter l'attention particulière, quelques tableaux ou autres choses dignes d'être vues.

En quittant les environs du parc, il passa par une rue bien propre et bien pavée, et s'arrêta à la porte d'une auberge de bonne apparence.

Avant de demander d'autres chevaux de poste pour continuer son voyage, le général Browne s'informa du nom du propriétaire de ce château qui l'avait tant intéressé. Il ne fut pas peu satisfait d'apprendre qu'il appartenait à un grand seigneur du nom de Woodville. Quelle heureuse rencontre ! car tous les souvenirs de sa jeunesse, de pension et de collège, l'unissaient au jeune Woodville. Il put se convaincre par toutes les questions qu'il fit que c'était bien la même personne qui était le propriétaire de ce beau domaine ; son père étant mort, il lui était échu en qualité d'héritier de sa pairie. L'aubergiste apprit au général, que le deuil étant terminé, le nouveau pair devait venir prendre possession de son bien dans la jolie saison d'automne, accompagné de quelques-uns de ses amis, pour y jouir du plaisir de la chasse. Le pays était renommé pour son gibier.

Ces nouvelles furent très-agréables à notre voyageur. Frank Woodville avait été le compagnon de jeux ¹ de Richard Browne à Éton ², et son ami de collège de Christ-Church. Leurs plaisirs et leurs études avaient été les mêmes, et le cœur de notre brave soldat s'échauffait à l'idée de trouver son ami d'enfance en possession d'une si belle propriété. L'aubergiste lui assurant qu'il avait assez de fortune pour soutenir l'entretien de cette maison, il était bien naturel que notre voyageur suspendit son voyage,

¹ *Fag*, dit le texte, pour désigner celui qui remplit les devoirs de domestique, parce que dans les collèges anglais un élève sert véritablement de domestique à l'autre. A. M.

² Collège près de Londres. A. M.

qui d'ailleurs n'avait rien de pressé, pour se trouver avec un vieil ami.

Les chevaux frais ne servirent donc qu'à conduire la voiture de voyage du général au château de Woodville. Le portier qui habitait une loge gothique, bâtie dans le même style que le château, sonna pour avertir les autres domestiques de l'arrivée d'une visite ; apparemment que le son de la cloche suspendit le départ de la société du château, qui venait de délibérer sur le genre de plaisir auquel on se livrerait ce jour-là, car en entrant dans la cour du château plusieurs jeunes gens s'amusaient, en costume de chasse, à passer en revue les chiens que les gardes tenaient en laisse et qui devaient les accompagner.

Comme le général Browne descendait de sa voiture, le jeune lord avança vers l'entrée du vestibule et regarda fixement l'étranger, que les fatigues de la guerre et ses blessures avaient beaucoup changé. Aussitôt que le général parla, son incertitude cessa ; le plaisir d'une telle reconnaissance et d'une entrevue aussi inattendue ne peut être senti que par ceux qui ont comme eux passé ensemble leurs premières années.

« Si j'avais pu former un souhait, mon cher Browne, lui dit milord Woodville, c'eût été celui de vous avoir parmi nous pour une occasion que mes amis sont assez bons pour fêter. Ne croyez pas que je vous aie jamais oublié pendant les longues années que vous avez été absent ; je vous ai suivi de la pensée à travers vos dangers, vos triomphes et vos malheurs, et j'étais toujours heureux et fier de voir que, lors même que nos armées étaient victorieuses ou battues, le nom de mon ami était toujours cité honorablement. »

Le général fit une réponse convenable en pareil cas, et fit compliment à son ami de ses nouvelles dignités et du bonheur qu'il avait de posséder ce beau domaine.

« Oh ! vous n'avez pas tout vu encore, répliqua lord Woodville, et j'espère que vous ne nous quitterez pas avant d'avoir fait avec lui plus ample connaissance. J'avoue que dans ce moment j'ai beaucoup de monde chez moi, et la vieille maison semblable à bien d'autres du même genre, ne possède pas autant de commodités que l'extérieur pourrait le faire croire ; mais nous pouvons vous donner une bonne chambre à coucher, quoique bien antique, et je pense que dans vos nombreuses campagnes vous avez trouvé de plus mauvais gîtes. »

Le général se mit à rire et lui dit : « Je crois sans peine, mon ami, que la plus mauvaise chambre de votre château est bien préférable au vieux tonneau dans lequel j'étais forcé de passer une nuit lorsque je me trouvai au bivouac avec mes troupes légères. Là, j'étais couché comme Diogène, et si content d'être ainsi à l'abri, que je voulais à toute force le faire rouler au quartier général ; mais mon commandant ne permit pas un tel luxe, et, les larmes aux yeux, je fus obligé de faire mes adieux au cher tonneau.

— Eh bien ! puisque vous ne craignez pas d'être mal logé, vous resterez avec moi une semaine au moins ; vous trouverez ici des fusils, des chiens, des lignes pour la pêche et tout ce qu'il faut pour un armement par terre ou par mer ; on vous procurera tous les plaisirs que vous voudrez choisir. Mais si vous préférez la chasse, je vous accompagnerai afin de juger si vous avez fait des progrès parmi les Indiens. »

Le général accepta avec joie les offres de son ami, et après une matinée passée dans les champs et dans les bois, tout le monde se trouva réuni pour le dîner.

Lord Woodville prit le plus grand soin de faire ressortir toutes les excellentes qualités de son ami, afin que les autres convives, qui étaient tous des hommes de la plus haute distinction, lui rendissent les honneurs qu'il méritait. Il amena adroitement le général à parler des scènes dont il avait été témoin, et comme chaque parole marquait également le brave soldat et l'homme sensible qui conserve le sang-froid dans les plus grands dangers, les convives regardèrent le soldat avec respect et admiration, comme un homme qui décélait le courage que chacun désire qu'on lui attribue.

La journée se passa à Woodville comme il est ordinairement d'usage dans les grandes maisons. Et comme le jeune seigneur était bon musicien, on fit de la musique au dessert ; des cartes et le billard furent laissés à ceux qui préféraient de tels amusements. Mais l'exercice du matin ayant fatigué les musiciens, il était tout au plus onze heures lorsqu'ils se séparèrent pour aller se coucher.

Le jeune seigneur conduisit lui-même le général à la chambre qui lui était destinée, et qui répondait parfaitement à la description qu'on lui en avait faite. Elle était commode, mais tout à fait antique ; le lit était d'une forme massive, comme ceux dont on se

servait dans le XVII^e siècle, et les rideaux de soie fanée garnis de franges en or terni ; mais les draps, les oreillers et les couvertures paraissaient délicieux au soldat, lorsqu'il les comparait à son tonneau. Les tapisseries qui couvraient les murs de la chambre étaient vieilles et usées, et répandaient un air sombre dans l'appartement. La brise d'automne les agitait légèrement. La table de toilette avec sa glace drapée, d'après la mode du commencement du XVII^e siècle, d'une soie couleur foncée, et une centaine de petites boîtes pour différents usages dont on ne se servait plus depuis cinquante ans, avait un aspect antique et même assez triste. Deux bougies allumées éclairaient fort agréablement l'appartement, et ce qui était encore mieux, un excellent feu de bois, qui non-seulement répandait la clarté dans la chambre, mais la réchauffait à merveille. En un mot on y trouvait, en contraste avec ses formes anciennes, toutes les commodités que le goût moderne a rendues nécessaires.

«Voici une antique chambre à coucher, mon général; mais j'espère que vous n'aurez pas lieu d'y regretter votre tonneau.

— Je ne suis pas difficile pour mon logement; mais si j'avais eu le choix, j'aurais donné la préférence à cette chambre sur toutes les plus modernes de votre château. Croyez-moi, mon ami, quand je rapproche son air moderne et ses commodités avec son antiquité vénérable, je me rappelle que cela appartient à Votre Seigneurie, et je m'y trouverai mieux que dans le meilleur hôtel de Londres.

— Je l'espère, et je ne doute même pas que vous ne vous y trouviez bien, mon cher ami, » répondit lord Woodville; et lui souhaitant encore une fois bonne nuit, il lui serra la main, et il partit.

Le général, regardant autour de lui, se félicita de se trouver encore dans son pays heureux et tranquille, après toutes les fatigues qu'il avait éprouvées, se déshabilla et se prépara à passer une excellente nuit.

Ici, contrairement à la coutume de ces sortes d'histoires, nous laisserons le général dans sa chambre jusqu'au lendemain.

La compagnie s'assembla de bon matin pour le déjeuner, mais le général ne parut point. Comme c'était le convive à qui lord Woodville désirait témoigner le plus d'égards, il exprima plus d'une fois son étonnement de cette absence, et envoya un domestique pour l'avertir qu'on l'attendait.

L'homme revint, et apprit à ces messieurs que le général était sorti à pied, de grand matin, malgré le mauvais temps.

« L'habitude d'un soldat, » dit le jeune seigneur à ses amis, « est de ne pouvoir dormir après l'heure où le devoir le forçait de se lever. »

Cependant cette explication que lord Woodville offrait à ses amis ne paraissait pas le satisfaire lui-même, et il attendait le retour du général en silence et avec inquiétude. Enfin il arriva une heure après que la cloche du déjeuner avait sonné. Il paraissait souffrant et fatigué. Ses cheveux, qu'il arrangeait avec un soin et une propreté qui marquaient l'homme de bon goût, étaient défrisés, sans poudre et mouillés par la rosée du matin. Sa cravate était dérangée, ses habits avaient été mis avec négligence, ce qui était surprenant pour un militaire dont le devoir est de soigner sa toilette; ses yeux étaient hagards et terribles au dernier degré.

« Il paraît, mon cher général, lui dit lord Woodville, que vous nous avez devancés le matin, ou que vous n'avez pas trouvé votre lit aussi bon que vous sembleriez l'espérer? Comment avez-vous passé la nuit?

Oh! fort bien, extrêmement bien, jamais mieux dans ma vie! » répondit promptement le général, ayant cependant l'air fort embarrassé, ce qui ne put échapper à son ami. Il prit à la hâte une tasse de thé, et négligeant ou refusant de prendre autre chose, il sembla absorbé dans ses rêveries.

« Vous m'accompagnerez à la chasse aujourd'hui, général? » lui demanda son hôte; mais il fut obligé de lui répéter la même question, qui lui valut cette brusque réponse :

« Non, milord, j'en suis fâché; mais je ne puis avoir l'honneur de rester plus long-temps chez Votre Seigneurie; je viens de commander des chevaux de poste, et ils seront ici dans l'instant. »

Tous les assistants furent très-surpris de ce changement, et lord Woodville répliqua aussitôt :

« Pourquoi ce changement, mon cher ami? Ne m'avez-vous pas promis de rester avec moi au moins une semaine? »

—Oui, » répondit le général avec beaucoup d'embarras; « dans le premier mouvement ne songeant qu'au plaisir d'être avec vous, je croyais pouvoir vous donner quelques jours; mais j'ai pensé depuis que c'était impossible.

— Cela est bien extraordinaire; hier vous paraissiez tout à fait

libre de vos actions ; vous n'auriez pas pu recevoir d'ordre pour partir depuis , car la poste n'est pas encore arrivée , et par conséquent on ne vous a point apporté de lettre. »

Le général , sans entrer dans aucune explication , marmottait entre ses dents que des affaires indispensables l'obligeaient de partir , sans que son hôte pût l'en empêcher d'aucune manière ; et en effet il s'aperçut que la résolution du général était bien prise. En conséquence il ne lui fit plus la moindre instance.

« Au moins, mon cher Browne, puisque vous êtes décidé à partir, faites-moi le plaisir de venir sur la terrasse avec moi pour jouir de la perspective que le brouillard qui se lève va nous laisser voir. »

Lord Woodville ouvrit une fenêtre, et passa sur la terrasse ; le général le suivit machinalement , mais semblait faire peu d'attention à ce que son hôte lui disait en lui montrant les différents objets qui se présentaient à leurs regards. Ils se retirèrent ainsi du reste de la compagnie. Alors, se tournant vers le général avec un air solennel, il lui adressa ces paroles :

« Richard Browne, mon vieux et très-cher ami, nous sommes maintenant seuls, veuillez me répondre avec la véracité d'un ami et l'honneur d'un soldat ; franchement, comment avez-vous passé la nuit ?

— D'une manière affreuse, milord ; je ne voudrais pas courir le risque d'une seconde, non-seulement pour tout ce que vous possédez, mais encore quand on devrait me rendre maître de tout ce pays.

— Ceci est bien extraordinaire ! » dit le jeune lord comme parlant à lui-même. « Alors il faut qu'il y ait quelque chose de vrai sur ce qu'on dit de cet appartement ; » puis, se tournant vers le général, il lui dit : « De grâce, mon cher ami, soyez franc avec moi, et apprenez-moi les désagréments que vous avez éprouvés sous ce toit hospitalier. »

Le général, paraissant mécontent de cette question, garda quelques moments le silence avant d'y répondre.

« Mon cher lord, dit-il enfin, ce qui m'est arrivé dans la nuit est si étonnant, si pénible, que j'ai réellement de la peine à vous le confier. Je désire pourtant vous complaire ; mais je crois que ma sincérité pourrait me conduire à expliquer des circonstances fâcheuses et mystérieuses, et que tout autre que moi, après les communications que j'ai à faire, passerait infailliblement pour un homme faible et un sot superstitieux, dont l'imagination est ou

trompée ou égarée ; mais vous m'avez connu enfant et jeune homme , et vous ne me croyez pas capable d'avoir adopté , dans mon âge viril, des défauts dont mes jeunes ans étaient exempts. » Ici il s'arrêta , et son ami répliqua :

« Ne doutez pas que je n'ajoute foi à tout ce que vous allez me dire , général ; je connais trop bien la fermeté de votre caractère pour penser qu'on ait pu vous en imposer , et je suis persuadé que vous n'exagérez en rien tout ce que vous avez véritablement vu.

— Alors je vais commencer ma singulière histoire aussi bien que je le pourrai , comptant sur votre indulgence , et j'aimerais cent fois mieux me trouver devant une batterie que de me rappeler ce qui m'est arrivé hier au soir. »

Il garda le silence encore quelque temps ; mais , voyant que lord Woodville ne lui répondait pas , et qu'il semblait attendre qu'il continuât , il commença , non sans quelque répugnance , l'histoire de son aventure dans la chambre tapissée.

« Lorsque Votre Seigneurie me quitta , je me déshabillai , et me mis au lit. Le feu brûlait vivement ; les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse , rappelés par le plaisir de vous revoir , m'empêchèrent de m'endormir de suite. Je dois cependant ajouter que ces souvenirs étaient tous très-agréables ; j'éprouvais aussi une vive joie d'avoir vu échangés les fatigues et les dangers de ma profession contre tous les agréments d'une vie tranquille , et ces doux liens d'amitié que je trouvais après en avoir été privé lorsque je dus marcher à la voix de l'honneur et du devoir. Pendant que mon esprit était occupé par ces agréables réflexions , et que je commençais à m'assoupir , je fus tout à coup réveillé par le bruit d'une robe de soie et le claquement d'une paire de souliers à hauts talons , comme si des femmes se promenaient dans la chambre. Avant que j'eusse pu tirer le rideau pour voir ce qui se passait , la figure d'une petite femme passa entre le lit et la cheminée , qui me tournait le dos , mais je vis bien , à son cou et à ses épaules , que cette femme était vieille ; son habillement était antique ; elle portait une robe qu'on appelle un sac ou une blouse , c'est-à-dire une espèce de robe sans cordon autour de la taille , mais attachée autour du cou , formant des plis qui tombent des épaules , et qui descendent jusqu'à terre avec une espèce de queue.

« Je trouvai cette visite assez singulière ; mais je pensai que ce ne pouvait être qu'une vieille femme de la maison , qui se plaisait

à se mettre à la mode de sa grand'mère ; que peut-être (comme Votre Seigneurie m'avait dit que vous n'aviez pas trop de chambres libres), ayant été obligée de quitter la sienne pour moi, elle l'avait oublié, et qu'elle revenait en prendre possession ; sur cette conjecture, je fis un mouvement dans mon lit, je toussai même pour que cette femme s'aperçut que quelqu'un y était ; alors elle se tourna lentement vers moi ; mais, grand Dieu, milord ! quelle figure elle me fit voir ! Il n'y avait plus à douter de ce qu'elle était, et rien ne laissait croire que ce fût un être vivant : cette figure portait les traces d'un cadavre et l'empreinte des plus viles et des plus hideuses passions qui l'avaient animée pendant sa vie. Le corps de quelque affieux criminel semblait sortir de son tombeau, et une âme revenir des enfers pour former une union avec son complice criminel.

« Je m'assis sur mon séant, et m'appuyant sur mes mains pour regarder cet horrible spectre, cette sorcière fit un vif mouvement vers le lit où j'étais couché, et s'assit dessus dans la même position que j'avais prise moi-même, avançant sa figure diabolique près de la mienne en faisant une grimace affreuse, qui semblait venir de quelque diable incarné. »

Le général s'arrêta, essuya de son front les gouttes de sueur qui en tombaient en songeant seulement à cette horrible vision.

« Milord, dit-il, je ne suis pas poltron ; je me suis trouvé dans tous les dangers inévitables de ma profession. Je puis même me vanter que jamais un seul homme n'a vu Richard Browne déshonorer son épée ; mais, dans cette horrible circonstance, sous les yeux et presque dans les bras d'un mauvais esprit, tout mon courage disparut comme la cire dans le feu ; je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, mon sang se glaça dans mes veines, et je me suis trouvé mal vraiment de frayeur, comme un enfant de dix ans. Je ne saurais dire combien de temps je suis resté dans cet état.

« Quand je repris mes sens, l'horloge du château sonna une heure avec un bruit aussi fort que si la cloche eût été dans ma chambre. J'osais à peine ouvrir les yeux, tellement je craignais de revoir ce spectre ! cependant j'eus la force de regarder autour de moi, et il n'était plus visible. Ma première pensée fut de sonner les domestiques et d'aller chercher le repos dans un grenier, plutôt que d'être exposé à recevoir une seconde visite de cet être mystérieux ; j'ai presque honte d'avouer que je changeai de réso-

lution, non par l'idée qu'on se moquerait de moi, mais plutôt dans la crainte que j'avais de rencontrer l'être infernal dans quelque coin de la chambre.

« Je n'essayerai pas de vous dépeindre tout ce que j'ai souffert pendant cette longue nuit ; quelques légers assoupissements à chaque instant interrompus, un réveil fatigant, cet état incertain, et de plus, cent objets terribles semblaient m'entourer ; mais il y avait encore une grande différence entre la vision que je vous ai décrite et celle qui s'ensuivit, et qui ne fut produite que par ma propre imagination et l'agitation de mes nerfs.

« Le jour parut enfin, et je quittai mon lit, malade et humilié à j'avais honte de moi-même comme homme et comme soldat, et surtout d'éprouver ce grand désir de m'échapper de ma chambre, ce qui fut plus fort que tout le reste. Ainsi, m'habillant à la hâte et sans soin, je sortis du château avec toute la vitesse possible ; espérant trouver dans l'air du secours contre ces attaques de nerfs venues, sans aucun doute, de l'affreuse vision d'un autre monde, car je ne puis croire autre chose. Votre Seigneurie connaît maintenant la cause de mon malaise et le motif qui me fait vivement désirer de quitter son toit hospitalier. Nous nous reverrons, je l'espère, en d'autres lieux. Dieu me garde de passer ici une seconde nuit ! »

Quelque étrange que parût cette histoire que le général raconta avec un tel air de vérité qu'il arrêta tous les commentaires qu'on eût pu faire en pareil cas, lord Woodville ne lui demanda pas même s'il était convaincu qu'il n'avait pas rêvé ce qu'il disait avoir vu. Il trouva même impossible qu'il fût trompé par des idées fantastiques ou une déception d'optique ; au contraire, il parut convaincu de la vérité de tout ce qu'il venait d'entendre ; et, après avoir gardé le silence quelque temps, il témoigna les plus vifs regrets que son ami eût éprouvé et souffert chez lui autant de désagréments.

« Je suis d'autant plus fâché de ce que vous avez souffert cette nuit, mon cher Browne, que c'est un malheureux essai que j'ai voulu faire. Il faut que vous sachiez que, depuis la mort de mon grand-père et de mon père, la chambre que je vous ai donnée avait été fermée d'après tous les bruits qui couraient qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Je pris possession de ce château il y a quelques semaines, et ne trouvant pas assez de chambres pour mes amis, je ne voulus pas permettre aux habitants

de l'autre monde d'occuper celle qui était la plus commode. Je fis donc ouvrir cette *chambre tapissée*, comme on l'appelle, et, sans apporter aucun changement à son air d'antiquité, je fis placer quelques meubles un peu plus modernes; mais, comme le bruit courait parmi les domestiques et dans le voisinage qu'il y avait des revenants dans cette pièce, je craignais que ce préjugé n'empêchât qui que ce fût de consentir à y passer la nuit, et que cela, en confirmant mieux encore tous les bruits qui couraient, ne permit pas de faire habiter cette pièce. Il faut que je vous avoue, mon cher ami, que votre arrivée hier, agréable sous tous les rapports, me semblait une bonne occasion pour détruire les bruits fâcheux que l'on avait pu faire courir, votre courage n'étant pas douteux, et votre esprit étant exempt de toute faiblesse sur ce sujet. Je ne pouvais choisir quelqu'un qui convint mieux pour l'es-sai que je désirais faire.

— En vérité, » répliqua le général un peu vivement, « je vous suis infiniment obligé, milord; il est probable que je me rappellerai long-temps les conséquences de l'épreuve, puisque Votre Seigneurie veut bien l'appeler ainsi, pour laquelle vous avez attendu mon arrivée.

— Vous êtes injuste, mon cher ami; réfléchissez un instant, et vous serez convaincu que je ne pouvais pas prévoir la possibilité du désagrément que vous venez d'éprouver. Hier encore je ne pouvais croire aux revenants, et je suis bien persuadé que si je vous avais averti de tout ce qu'on disait de cette chambre, vous l'auriez choisie pour y coucher. C'est un malheur, peut-être une erreur de ma part, mais assurément vous ne pouvez pas croire que ce soit ma faute que vous ayez été si étrangement tourmenté.

— Étrangement est le mot, » répondit le général en recouvrant sa bonne humeur; « et j'avoue que je n'ai aucun droit d'être offensé contre Votre Seigneurie, en me croyant un homme ferme et courageux, comme je me plaisais aussi à me croire tel. Mais je vois mes chevaux qui arrivent, et je ne veux plus vous retenir, milord.

— Mon cher ami, puisque vous ne voulez pas rester avec nous un jour de plus, et que je n'ose plus vous y engager, donnez-moi au moins une demi-heure. Vous aimez les tableaux, j'en ai quelques-uns, dans ma galerie, de Van-Dyck, et des portraits de mes ancêtres, peut-être aussi de lui; je crois que vous les trouverez bons. »

Le général accepta l'invitation, quoiqu'un peu malgré lui; il était évident qu'il ne devait respirer librement que hors du château. Cependant il ne pouvait refuser son ami, surtout voulant le dédommager de la mauvaise humeur qu'il lui avait déjà montrée.

Le général suivit donc lord Woodville à travers plusieurs chambres, dans une longue galerie remplie de portraits que son hôte lui montra du doigt en les désignant par leurs noms et donnant quelques détails sur les individus qu'ils représentaient. Le général prêta peu d'attention à ces détails, qui étaient les mêmes que ceux qu'on trouve dans toutes les familles : ici un cavalier qui avait perdu son patrimoine en défendant la cause de son roi ; là une belle dame qui l'avait fait rétablir dans ses droits, en donnant sa main à quelque homme puissant ; là encore pendait un galant chevalier qui avait couru risque de perdre sa tête en correspondant avec la famille exilée à Saint-Germain¹ ; ici un autre qui avait pris les armes pour Guillaume à la révolution ; et enfin un troisième qui avait été dans les deux partis, les whigs et les torys.

Pendant que lord Woodville accablait son ami de ces détails, et qu'ils gagnaient le milieu de la galerie, il vit le général tressaillir avec l'air de la plus grande surprise mêlée même d'effroi, lorsque ses yeux furent arrêtés et fixés sur le portrait d'une vieille dame dans un sac, habillée, comme nous l'avons dit plus haut, à la mode des derniers temps du XVII^e siècle.

« La voilà ! s'écria-t-il ; voilà sa forme et ses traits ! mais ils n'ont pas à beaucoup près l'expression diabolique de ceux de cette vieille sorcière qui m'a visité la nuit dernière.

— S'il en est ainsi, reprit le jeune lord, il n'y a plus de doute sur l'horrible apparition que vous avez eue ; c'était le portrait d'une de mes coupables ancêtres dont les crimes sont écrits sur le catalogue de l'histoire de ma famille, et que je garde dans mon coffre-fort. Le récit en serait trop long : qu'il vous suffise de savoir que, dans cette chambre fatale, l'inceste et un crime dénature furent commis. Je la rendrai à la solitude à laquelle le jugement meilleur de ceux qui m'ont précédé l'avait condamnée, et personne autre n'y pénétrera, au moins durant ma vie, pour subir les angoisses qui ont abattu un courage aussi éprouvé que le vôtre. »

¹ Celle des Stuarts. A. M.

Les deux amis, qui s'étaient rencontrés avec tant de plaisir, se séparèrent dans bien d'autres dispositions. Lord Woodville fit démeubler la chambre tapissée et condamner la porte, et le général alla chercher un pays moins beau, des amis moins distingués, pour effacer de sa mémoire la douloureuse nuit qu'il avait passée au château de Woodville.

FIN DE LA CHAMBRE TAPISSÉE.

LA

FANTASMAGORIE.

AU DIRECTEUR ANONYME

DU JOURNAL LITTÉRAIRE DE BLACKWOOD ⁴.

MONSIEUR ,

Il y a peu de choses qui se ressentent autant du changement de mœurs et de circonstances que la nature et les effets des preuves. Nous sommes quelquefois disposés à nier positivement des faits que nos pères étaient portés à croire sur le simple témoignage d'un oui-dire , lors même que ces faits sont appuyés par tout ce qui est regardé comme preuve , par l'aveu de l'auteur du délit , par les dépositions de ses victimes, par le témoignage oculaire et le serment de témoins impartiaux, ou par tout ce qui peut, dans un cas ordinaire , faire foi (pour me servir d'une expression de jurisconsulte) entre l'homme et l'homme. Dans le siècle où nous vivons , on couvrirait de huées comme un imbécile celui qui croirait une vieille femme coupable de sorcellerie , sur des témoignages dont la dixième partie suffirait pour qu'un jury de Middlesex condamnât un homme pour félonie, et nos ancêtres auraient regardé comme un sadducéen ou un infidèle celui qui , sur la vingtième partie des témoignages ainsi rejetés , n'aurait pas condamné les accusés aux fagots et au bûcher. Afin d'arranger ceux qui aiment les termes moyens en fait de jugement , ou qui sont disposés à décider avec le singe de Gilles Passamont que les aventures du souterrain de Montésino sont moitié vraies moitié fausses, le docteur Ferriar de Manchester a inventé un nouveau moyen de

⁴ Blackwood est un riche libraire éditeur à Édimbourg, où il publie une revue mensuelle ayant pour titre : *Blackwood's Magazine*, ou *Magasin de Blackwood* ; c'est un recueil rédigé dans une opinion entièrement aristocratique, et Walter Scott en était un des principaux collaborateurs. A. M.

juger les faits qui passent pour être évidents dans ces sortes d'affaires surnaturelles, moyen par lequel, sans attaquer la véracité du narrateur ou même récuser le témoignage des yeux à l'évidence desquels il en appelle, vous pouvez attribuer les prétendus prodiges qui l'ont frappé aux effets de préventions fortement enracinées et agissant sur des organes faibles ou malades. Je n'ai malheureusement pas les moyens, monsieur, de me mettre à la tête d'aucune secte de croyants ou d'incrédules sur ces points mystérieux ; car il est évident que des récits d'un genre si merveilleux doivent être vrais ou faux, ou plutôt en partie vrais, et en partie fabuleux ; et chacune de ces classes a déjà son chef et son patron. Comme vous êtes cependant vous-même, monsieur, un être mystérieux, et, selon quelques personnes, appartenant au néant, vous ne pouvez manquer de trouver de l'intérêt dans des exemples où il s'agit de choses mystiques, et dans ces faits qui, étant difficiles à croire, sont souvent rejetés comme incroyables. Étant vous-même un personnage très-peu communicatif, vous n'avez peut-être pas le droit d'attendre de la part de vos correspondants de très-grandes confidences. Je suis cependant disposé à vous donner les détails suivants, qui serviront de préface à ma correspondance présente et future.

Mon père, sir Michaelmas l'Ombre, habitait une vallée que le soleil n'éclairait guère plus de dix fois par an, quoique nous n'eussions aucune raison pour nous plaindre du manque de pluie. Il avait coutume de dire qu'il était descendu du célèbre Simon l'Ombre, que le fameux sir John Falstaff désirait avoir dans son régiment, parce qu'il espérait avoir en lui un soldat toujours frais, et qu'il serait agréable de se reposer auprès de lui après une fatigante journée de marche. Mon père abrégea ses jours en s'exposant à l'ardeur du soleil de midi, heure fatale à notre famille. Son intention était de rendre hommage à une éclipse qu'un coquin d'almanach avait annoncée comme étant sur le point de visiter notre globe. J'héritai, monsieur, de ses habitudes solitaires et de son goût pour l'incertain, le vague et le mystérieux. Averti par la fin prématurée de mon pauvre père, je ne me hasardai jamais à sortir en plein jour ; mais, s'il vous arrivait, monsieur, de quitter votre maison au soleil levant ou au soleil couchant, comme votre prototype le prophète anonyme de Moore, vous pourriez rencontrer ou distinguer votre correspondant à son grand corps maigre et efflanqué, à ses jambes longues comme des échasses,

et à la disproportion de ses pieds ; car je dois vous avertir , dans le cas d'une surprise désagréable , que mon extérieur est tout à fait l'opposé de celui de Michaelmas et des anciens sorciers dont il est dit que le diable avait volé l'ombre , au lieu qu'il paraîtrait plutôt, quant à ce qui me regarde, qu'il m'aurait volé la substance et ne m'aurait laissé que l'ombre sur cette terre. Mon éducation et mes lectures ont été aussi extraordinaires que ma personne, et, d'après un goût de famille pour ces histoires, qui, comme l'extrémité du pont dans la vision de Mirza, sont cachées par des ombres, des nuages et des ténèbres, elles se sont toutes dirigées vers les sciences secrètes et vers les points mystiques de l'étude. Ma bibliothèque est remplie d'auteurs qui parlent de la baguette divinatoire, du miroir magique ; d'onguent miraculeux pour les blessures, de charmes, de sceaux, de cristaux, de pentacles, de talismans et de sortilèges. Mon domaine héréditaire, appelé château Shadowy, a une tour de laquelle je puis observer les astres, étant un peu amateur en astrologie, comme le vaillant Guy Mannering ; il possède aussi un souterrain habité par l'esprit inquiet d'un tonnelier qui y fut autrefois renfermé jusqu'à sa mort par un de mes ancêtres, pour n'avoir mis que deux faibles cerceaux à un baril de bière de mars, ce qui fut cause que toute cette liqueur généreuse fut perdue. Ce revenant fera un bruit qui imitera les coups de marteau ou de baguette sur le tambour ; il agitera ses chaînes et poussera des gémissements tout aussi bien qu'un autre, depuis le château de l'Ermitage jusqu'à celui de Gernigo, et cela pour un pari de cent livres sterling, que les choses arrivent ou non.

Indépendamment de tout ceci, je prétends connaître tous les esprits qui habitent la terre, qui nagent dans les eaux, ou qui volent dans l'air ; les esprits-follets, les cauchemars, les vieilles sorcières, les vampires, les loups-garoux, les hommes noirs et les femmes vertes, et les lutins familiers, Oberon et tous ses danseurs du clair de la lune. Le Juif errant, le grand-prêtre de Rose-Croix, le génie de Socrate, le démon de Moscou, le tambour de Ledrourth, me sont tous connus, ainsi que leur caractère réel, leur essence et leur véritable histoire. Outre ces points qui traitent de sciences secrètes, je faisais aussi ma société des vieilles filles et des veuves qui me pardonnent d'avoir de grands pieds, des jambes en fuseaux et ma ressemblance frappante avec un squelette suspendu par des chaînes, en considération de mes talents

pour la conversation , qui consistent à garder un silence absolu. C'est de cette manière que , dès mon enfance , mon esprit s'est rempli de choses profondes et louables , dont la lecture ou la narration doit être faite quand l'aiguille de l'horloge marque minuit et que les chandelles ont la mèche longue. Le temps approche bientôt , monsieur , où , selon le cours de la nature , je dois m'attendre à passer dans cet état immense et obscur qui , n'ayant pas de lumière , ne peut par conséquent avoir d'ombre. Je ne veux pas que tant de connaissances utiles et intéressantes m'accompagnent dans ma sombre demeure. C'est à votre caractère mystérieux et anonyme que vous devez , monsieur , comme je l'ai déjà fait entendre , la préférence que je donne à votre recueil pour rapporter ces merveilles. Il ne faut pas craindre que je vous accable de trop de prodiges à la fois , car je sais par expérience quelle indigestion peut en résulter après s'être , comme Macbeth , rassasié d'horreur. De plus , vous pouvez donner toute votre confiance aux éclaircissements que je puis donner concernant mes autorités , me flattant de vous faire agréer cette offre , et que dans un moment où vous remuez ciel et terre pour instruire et amuser vos lecteurs , vous ne mépriserez pas non plus les secours des régions inférieures. Je vous envoie le premier article de mon traité , que j'intitulerai , avec votre permission ,

LA FANTASMAGORIE.

Venez comme des ombres , et partez de même.

L'incident que je me dispose à raconter est parvenu aux oreilles de votre très-humble correspondant par la voix la plus propre à de semblables renseignements. Je veux parler de celle d'une vieille femme. Je dois cependant ajouter que , quoique cette dame portât véritablement une robe noire , les paniers et les manchettes à triple étage , costume qui convenait le plus à son état assurément , elle surpassait de beaucoup en bon sens , en esprit , en fermeté et en intelligence , plusieurs individus de la même classe qui m'ont été montrés , soit qu'ils portassent la robe de pourpre ou l'uniforme militaire , soit qu'ils eussent un chapeau retroussé ou une perruque à trois marteaux. Je n'ai pas le plus petit doute qu'elle ne m'ait rapporté ce conte dans les propres termes de la personne de qui elle le tenait , et qui y joue le premier rôle. Elle ne prétendait pas par là forcer personne d'y ajouter foi dans

toute son étendue, comme à une vision surnaturelle, mais elle paraissait fortement convaincue que la dame à laquelle l'événement arriva n'était pas une femme à se laisser facilement tromper par son imagination, quelque exaltée qu'elle fût, et que la trempe de son caractère, ainsi que le cours de sa vie, la mettait à l'abri du plus léger soupçon d'avoir jamais essayé d'en imposer aux autres. Sans chercher plus de détours, et sans faire aucun effort pour orner ou embellir, je continue ma narration, avertissant seulement que, quoique je supprime le nom de la dame par respect pour des parents qui lui survivent encore, je n'en sais pas moins positivement qu'une dame, dont le mari possédait une assez belle propriété sur les confins du comté d'Argyle, resta veuve vers le milieu du dernier siècle, chargée de la direction d'un bien grevé d'hypothèques et de l'éducation d'un fils unique. Le jeune homme approchait de cette époque de la vie où il était nécessaire qu'il fût envoyé dans le monde pour embrasser une profession active. Son goût naturel, ainsi que celui de la plupart des jeunes gens de son âge, le portait à embrasser le parti des armes; disposition que sa mère voyait avec inquiétude. Sa tendresse maternelle lui exagérait les dangers attachés à cette profession, et le sentiment pénible de l'isolement et de l'abandon dans lequel elle devait nécessairement se trouver. Il se présenta cependant une circonstance qui la força de consentir avec moins de répugnance que dans toute autre à ce que son fils prit cette résolution. Un gentilhomme highlandais, nommé Campbell (nous nous abstenons de le désigner autrement), et très-proche parent de mistress..., fut à cette époque nommé au commandement d'une des compagnies indépendantes qui avaient été levées pour protéger la paix des Highlandais, et pour réprimer la maraude et les déprédations auxquelles les livrait de temps en temps la jeunesse des clans les moins civilisés. Ces compagnies étaient appelées Sedier-d'Em, (les soldats noirs), pour les distinguer des Sedier-Proy, ou soldats rouges de l'armée royaliste, et qui furent incorporés dans le régiment de ligne (le 42^e bien connu). Le corps conserva long-temps et conserve encore, à l'époque de mon histoire, le nom de gardes noires. Les compagnies indépendantes conservèrent leur première occupation et étaient généralement considérées comme n'étant obligées à servir que dans leur pays natal. Chaque corps était à peu près composé de

300 hommes, revêtus du costume et des armes des Highlandais, et commandés par des hommes capables d'inspirer une parfaite confiance au gouvernement de Brunswick. Ils ne s'étaient crus engagés qu'à sortir dans les hautes terres, et étaient plutôt considérés comme volontaires que comme soldats.

Ce genre de service si facile, qui semblait ne pas devoir exposer son fils à de bien grands dangers et se borner aux frontières du pays, était bien fait pour détruire une partie des objections qu'une mère aussi tendre ne pouvait manquer de faire à son fils pour le détourner de la carrière militaire. Elle avait aussi la plus grande confiance dans l'obligeance et l'attachement de son parent le capitaine Campbell, qui, tout en offrant de recevoir le jeune homme comme cadet dans sa compagnie indépendante, lui donnait en outre l'assurance solennelle de s'en occuper comme de son propre fils, et d'empêcher qu'il ne fût exposé à d'inutiles hasards jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge et l'expérience nécessaires pour se conduire. Mistress... s'étant réconciliée avec l'idée de se séparer de son fils d'après les assurances amicales de son futur commandant, il fut arrêté que le jeune homme joindrait son corps à une époque déterminée; et pendant ce temps-là, mistress..., qui demeurait alors à Édimbourg, fit les préparatifs nécessaires pour son équipement. Ils étaient déjà presque achevés lorsque mistress... reçut une triste nouvelle qui la fit hésiter de nouveau, et qui, en la pénétrant du chagrin le plus vif pour son parent, réveillait en elle, de la manière la plus cruelle, toutes les craintes et les incertitudes que ses promesses avaient assoupies. Un corps de katern ou maraudeurs, appartenant, si je ne me trompe, au pays de Lochiel, avait fait une descente dans un district voisin d'Argyleshire, et enlevé un creagh ou un butin considérable en bétail. Le capitaine Campbell s'était mis à la poursuite des maraudeurs, accompagné de tous ceux de sa compagnie indépendante qu'il put assembler dans un moment d'alarme, et les avait rejoints après une marche fatigante. Il s'en était suivi une escarmouche dont le résultat avait été de recouvrer le bétail, mais dans laquelle le capitaine avait été grièvement blessé. La blessure, dans le principe, n'avait pas paru mortelle, mais le devint bientôt faute d'abri et du secours du chirurgien; et le même courrier qui avait apporté à Édimbourg la nouvelle de l'escarmouche avait aussi donné à mistress celle de la mort de son parent. Au chagrin de l'avoir perdu se mêlait encore la pénible pensée de voir son fils

privé de l'appui, de la protection et des conseils d'une personne aux soins de laquelle elle avait résolu de le confier comme à ceux d'un père, s'il persistait à suivre la carrière qui lui avait été tracée; et cet événement, qui la jetait dans le chagrin et l'embarras, servait à lui prouver en outre que le service des compagnies indépendantes, quelque illimité qu'il fût dans son étendue, n'empêchait pas que ceux qui s'y étaient engagés ne fussent exposés alors à de grands dangers. Elle employa plus d'un argument pour retirer son consentement ou changer un plan qui avait déjà été poussé si loin. Il lui semblait d'une part que c'était sacrifier la vie de son fils que lui permettre de joindre son corps, et de l'autre que son honneur et son courage pourraient être mis en doute, si elle le forçait de renoncer à cette profession. Veuve, sans conseil, et mère d'un fils unique dont le sort dépendait entièrement du sage parti qu'elle prendrait, ces pensées excitèrent chez elle des émotions tumultueuses qui jetèrent son esprit dans les plus cruelles angoisses, et qui paraîtront peut-être suffisantes au lecteur pour expliquer d'une manière satisfaisante la vision extraordinaire que je vais rapporter.

Je n'ai pas besoin de rappeler à mes amis d'Édimbourg que, dans l'ancien temps, leurs pères habitaient, comme c'est encore l'usage à Paris, des appartements de plain-pied auxquels on avait accès par un escalier commun. L'appartement occupé par la dame était au-dessus de celui d'une famille avec laquelle elle était intimement liée, et chez qui elle avait l'habitude de prendre le thé tous les soirs. Il commençait à faire nuit, et elle réfléchissait que l'agitation de son esprit lui avait fait oublier l'heure à laquelle elle aurait dû rejoindre ses amis, quand, en ouvrant la porte de son petit parloir pour quitter son appartement, elle aperçut dans le passage, précisément en face d'elle, quelqu'un qui ressemblait exactement au capitaine Campbell, revêtu de son costume irlandais, avec la ceinture écossaise, le poignard, les pistolets, la giberne et le sabre, tout équipé enfin. Effrayée de cette vision, elle tressaillit en se reculant, ferma la porte de sa chambre, gagna une chaise en chancelant, et essaya de se convaincre que l'apparition qu'elle avait vue n'était que l'effet d'une imagination exaltée; elle y réussit, car elle était femme d'un esprit fort. Elle ne pouvait cependant se décider à ouvrir encore une fois la porte qui semblait la séparer de son parent, jusqu'à ce qu'elle entendit frapper au-dessus d'elle, ce qui était le signal ordinaire de ses amis

pour l'avertir de venir prendre le thé. Elle s'arma de courage , marcha fermement à la porte de l'appartement, l'ouvrit entièrement , et vit encore une fois le spectre sous l'uniforme de l'officier défunt des gardes noires. Il semblait se tenir à une toise de distance d'elle, et étendait sa main , non d'une manière menaçante, mais comme pour l'empêcher de passer devant lui. C'était trop pour son courage ; elle s'évanouit, et le bruit de sa chute fit craindre à ses amis qu'il ne lui fût arrivé quelque accident en se hâtant de monter pour se rendre à l'appartement de mistress. Ils ne virent rien d'extraordinaire dans le corridor ; mais en entrant dans le parloir, ils trouvèrent la dame dans de violentes convulsions. On la fit revenir à elle avec peine ; mais elle cacha la cause extraordinaire de cet accident. Ses amis l'attribuaient naturellement à la nouvelle désagréable qu'elle avait reçue depuis peu d'Argyleshire , et restèrent avec elle très-avant dans la nuit, s'efforçant de la distraire et de soulager son esprit. L'heure de se retirer arriva cependant, et il y avait pour madame... une nécessité qu'elle considérait comme très-alarmante : c'était celle d'aller seule dans son appartement. Elle avait à peine déposé sur une table la lumière qu'elle tenait à la main, et se préparait à rassurer son esprit en invoquant la protection de la Divinité contre les dangers de la nuit, quand, en tournant la tête, elle aperçut dans l'appartement la même vision qui lui avait apparu dans le corridor. En cette extrémité, elle rassembla tout son courage, et, appelant le spectre par son nom et surnom, le conjura, pour l'amour du ciel, de lui dire pourquoi il la poursuivait ainsi. L'apparition répondit sur-le-champ d'un air et d'un ton qui ne différait en rien de celui qu'il avait de son vivant : « Ma cousine, pourquoi n'avez-vous pas parlé plutôt ? je ne vous rendais visite que pour vous être agréable ; votre chagrin trouble le repos de ma tombe ; et c'est avec la permission du père de l'orphelin et du mari de la veuve que je viens vous dire de ne pas vous laisser décourager par mon sort, mais de poursuivre le plan que mes avis vous avaient dicté. Votre fils trouvera un protecteur plus capable et aussi dévoué que je l'aurais été moi-même ; il obtiendra un avancement rapide dans la carrière militaire, et vivra pour vous fermer les yeux. » En prononçant ces paroles, l'ombre du capitaine Campbell disparut tout à coup. Mistress... soutint avec conviction qu'elle était parfaitement éveillée quand le spectre se présenta à elle, et que ses oreilles ne l'avaient pas plus trompée

que ses yeux quand il lui avait adressé la parole. Elle répondit à la dame qui m'a raconté cette histoire et qui lui adressa encore d'autres questions, que l'ensemble de son extérieur ne différait aucunement de celui qu'il avait dans la force de l'âge et de la santé ; mais que dans cette dernière occasion , pendant que ses yeux considéraient le spectre avec effroi et anxiété, mais cependant avec une curiosité qui prouvait qu'elle était en quelque sorte familiarisée avec sa présence , elle remarqua une ou deux taches de sang sur sa poitrine , sur ses manchettes et sur ses mains , et qu'il s'efforçait de cacher quand il s'apercevait qu'elle le regardait. Il changea plus d'une fois d'attitude , mais légèrement et sans quitter sa première position. Le sort du jeune homme par la suite sembla justifier cette prophétie. Il entra au service, parvint à un grade très-élevé , et mourut en paix et honoré long-temps après avoir fermé les yeux de la vieille bonné dame qui avait choisi ou qui du moins disait avoir fixé l'état qui lui était destiné dans le monde d'après cette merveilleuse suggestion.

Il eût été facile à un habile narrateur de donner plus d'effet à ce conte en se permettant d'y faire quelques légers changements, ou d'exagérer un peu les circonstances ; mais l'auteur, dans la relation de ce fait, comme dans tous ceux qu'il pourra fournir par la suite, a résolu de s'en tenir strictement à ses autorités.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

SIMON SHADOW ¹.

¹ *Shadow* signifie ombre ou fantôme. A. M.

FIN DE LA FANTASMAGORIE.

EXTRAIT

DE

L'EYRBIGGIA-SAGA ,

C'EST-A-DIRE,

DES PREMIÈRES ANNALES DE CE DISTRICT DE
L'ISLANDE, QUI EST SITUÉ
AUTOUR DU PROMONTOIRE APPELÉ SNOEFELLS.

NOTA. Cet article a paru dans un ouvrage intitulé : *Illustrations des Antiquités du Nord*, publié sous la surveillance de deux antiquaires distingués, Robert Jamieson d'Édimbourg, écuyer, et feu Henri Weber. Les détails extrêmement curieux contenus dans ce volume (et l'on supposera facilement que l'auteur ne veut pas parler de la faible part qu'il y eut) méritaient un meilleur accueil du public, qui ne donna aucun encouragement à la continuation de cet ouvrage.

Parmi les diverses annales de l'histoire d'Islande, il n'y en a pas de plus intéressante que l'Eyrbiggia-Saga, composée (suivant les conjectures du savant Torkelin) avant 1264, et lorsque l'Islande était encore soumise à la domination de la Norwége. Le nom de l'auteur est inconnu ; mais la simplicité de ses Annales semble une garantie suffisante de leur fidélité. Elles contiennent l'histoire d'un territoire particulier de l'Islande, situé autour du promontoire appelé Snoefells, à compter du premier établissement qu'y formèrent des émigrés de la Norwége, et les détails historiques d'une grande étendue des haines qui divisèrent les familles par qui le pays était occupé, les progrès que firent les habitants vers un état plus régulier de société, leurs coutumes, leurs superstitions, leurs lois et leurs habitudes domestiques. Si les événements qui sont consignés dans ces annales provinciales ne sont pas en eux-mêmes d'une grande importance, le lecteur peut en revanche puiser dans les détails minutieux qui en sont donnés, une connaissance des mœurs des nations du Nord, qui ne s'acquiert pas ordinairement par la lecture d'une histoire plus

générale. On peut donc présumer qu'un extrait des morceaux les plus intéressants de l'Eyrbyggia-Saga sera agréable aux amateurs des antiquités du Nord. Le savant Torkelin publia une édition correcte de cette histoire en 1787, qui fut imprimée aux frais de Salun, l'illustre et généreux protecteur de la littérature du Nord. Une version latine, faite avec l'exactitude bien connue du traducteur, vient au secours de ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement l'islandais original.

L'an de grâce 883, un seigneur norvégien nommé Broin, ayant été banni par Harold, roi de Norwége, eut recours à la protection de Rolf, ou Rollo, qui réunissait le double caractère de prêtre et de guerrier, et gardait le temple de Thor, dans l'île de Mertur. Broin fut bientôt accueilli, et on lui fournit au retour du printemps un vaisseau pour tenter la fortune; mais Rolf, ou, comme on l'appelait d'après la sainteté de ses fonctions, Thorolf (*quasi Tor's Rolf*), voyant que par cette action il avait encouru le ressentiment de Harold, résolut d'abandonner son habitation et de mettre à la voile pour l'Islande, où, dix ans auparavant, Ingolf-Fols-Darne avait fondé une colonie. Thorolf fit un grand sacrifice à Thor avant de s'occuper des préparatifs de son départ, et ayant reçu ou fabriqué un oracle qui autorisait son changement de résidence, il partit emportant avec lui la terre sur laquelle le trône de Thor avait été placé, l'image de son dieu lui-même et la charpente de bois de son temple.

Lorsque le vaisseau de l'aventurier s'approcha de l'Islande, Thorolf jeta les colonnes du sanctuaire de l'idole dans la mer, et déclara son dessein d'établir sa nouvelle habitation sur l'endroit du rivage où le hasard les conduirait. Le courant dirigea ces colonnes vers un promontoire ou une péninsule, qui, d'après cette circonstance, fut appelée Thorness ¹. Ce fut donc là que Thorolf s'établit avec sa suite, et, reconnaissant envers son dieu tutélaire, il lui éleva un temple dont la vaste dimension était un témoignage de son ardente piété. Un sanctuaire intérieur renfermait l'autel du dieu sur lequel était placé un cercle d'argent qui pesait deux onces. Il l'employait toutes les fois qu'il s'agissait de prêter un serment solennel, et ornait la personne de Thor dans toutes les

¹ Thorness paraît être cette petite péninsule dont parle sir Georges Mackenzie dans son examen du *Golbringe Systel* de l'Islande, qui est lui-même un vaste promontoire sur la côte sud-ouest de cette île. Au près de la péninsule les voyageurs virent le Helgafels, sur lequel il existe encore un petit hameau, qui tire son nom à ce qu'ils observent, des usages superstitieux qui y eurent lieu autrefois.

occasions de réunion publique. Là était aussi déposé le vase qui contenait le sang des sacrifices, et les instruments sacrés pour en arroser l'autel et les adorateurs du dieu. Des idoles représentant les différentes déités de la mythologie scandinave étaient placées autour de l'autel, et une taxe était imposée à tous les colons pour l'entretien des rites et des sacrifices solennels destinés à les rendre propices. Thorolf se réserva la charge de grand-prêtre et le soin d'entretenir le temple, ainsi que de présider aux cérémonies.

Une suite d'ordonnances curieuses marque la fondation et l'étendue de son autorité. Tout le promontoire de Thorness était sous la protection de la divinité. Mais une petite éminence appelée Nelgafels (le Saint Mont), était regardée comme tellement sacrée qu'aucun des habitants ne devait y jeter les yeux avant d'avoir fait ses ablutions du matin, et toute créature vivante qui aurait osé mettre le pied sur ses limites aurait encouru la peine de mort. Aux terreurs de la religion se joignait tout ce qu'a d'important l'autorité légale. Près du Saint Mont, on avait établi le lieu de justice où se tenaient les assemblées populaires¹ : ce lieu n'était pas moins sacré, et ne devait pas être souillé par le sang. Il était également défendu d'y satisfaire aux besoins les plus vils de la nature, un rocher voisin ayant été choisi pour cet usage. Nous reconnaissons dans ces institutions les commencements grossiers de l'ordre social et des lois publiques. La colonie naissante de Thorolf fut augmentée par l'arrivée de Broin, ce même fugitif à cause duquel il s'était attiré le courroux du roi Harold, et par celle de plusieurs autres chefs du Nord que le sort de la guerre et l'amour des aventures avaient bannis de leurs pays respectifs. Chacun choisit son habitation suivant son goût, et l'établissement commença à se diviser en trois districts appelés Eyrarvert, Alpta-Tiord et Breida-Wick, qui tous reconnurent l'autorité du pontife Thorolf et la sainteté de ses institutions.

La mort de Thorolf cependant donna lieu à des dissensions intérieures. Un patriarche nommé, à cause de sa nombreuse famille, Brama Kiallak (riche en enfants), fut tenté de contester la sainteté du territoire de Thorness, qui avait été soigneusement

¹ Chaque petit district d'habitants avait son assemblée provinciale, dont le but était de faire des lois, d'imposer des châtimens et d'apaiser les querelles. A une époque moins reculée, des assemblées générales de tout le peuple islandais, appelées *alhing*, se tenaient dans un lieu nommé Thingwalla, sur les bords d'un lac d'eau salée. Voyez les *Voyages de Mackenzie*. Le mot *thing* répond au *negotium* des Romains.

stipulée. Sa tribu, confiante dans son propre nombre, disputa ouvertement le pouvoir à Thornstein, qui avait succédé à son père Thorolf, comme pontife, et déclara que quand l'occasion l'exigerait, il ne respecterait pas plus le sol du territoire sacré que le terrain qui ne l'était pas, et qu'ils ne prendraient pas la peine de se retirer sur le roc désigné pour les usages ordinaires de la vie. Dans ces intentions hostiles, ils marchèrent effectivement sur Thorness et rencontrèrent Thornstein à la tête de sa tribu, de ses serviteurs et de ses amis, et, après une escarmouche assez vive, il eut pourtant le bonheur de parvenir à empêcher la profanation qui menaçait le sol sacré. Mais comme aucun des deux partis ne put se vanter d'un succès décisif, on conclut un armistice et on ouvrit un congrès sous la médiation d'un vieux colon nommé Thordus. Cet arbitre ingénieux détruisit dans le principe le motif ostensible de la dispute, en déclarant que le territoire, ayant été souillé par le sang humain répandu dans le combat, il perdait toute sa sainteté, et pour anéantir également la cause secrète de cette querelle, il déclara que Thorgrein, un des fils de Kiallak, partagerait avec Thornstein la garde du temple de Thor, qu'ils seraient de moitié dans les droits et revenus des fonctions de pontife et dans la charge de protéger contre le sacrilège un nouveau sanctuaire de la justice qui serait établi. On décrit ce lieu comme une rangée circulaire de pierres se tenant debout, dans l'enceinte desquelles il s'en trouvait une plus remarquable appelée la pierre de Thor, sur laquelle on immolait au dieu foudroyant des victimes humaines, en leur rompant l'épine dorsale. Cette description peut servir à réfuter ces antiquaires qui sont d'avis d'attribuer ces enceintes de pierres exclusivement aux tribus celtiques et à leurs prêtres, les druides.

Thornstein, fils de Thorolf, périt dans un naufrage. Son petit-fils Snorro devint le soutien le plus distingué de sa famille, et le commencement de son histoire, que nous allons rapporter, fait connaître le singulier système des lois qui régnait déjà en Islande, et à quel point le sexe féminin était honoré dans ce pays à cette époque reculée de la société. La tutelle de Snorro, qui perdit son père étant encore jeune, avait été confiée à Borko le Gras, frère de son père, qui épousa Thordisa sa mère, et par ce mariage joignit le titre de beau-père à celui d'oncle. A l'âge de quatorze ans, Snorro avec deux compagnons fit le voyage de Norwège pour y aller voir quelques parents, et revint en Islande après une

absence d'un an. Un de ses compagnons, Thorlef, avait un costume, des armes et un équipement brillants : à sa ceinture pendait une épée d'un travail admirable, et il portait un bouclier peint en bleu et richement doré, avec une lance dont le manche était plaqué en or. Snorro, au contraire, était vêtu de deuil ; il montait une jument noire, et tout en lui annonçait la misère et l'abattement. Cette pauvreté feinte ne fit que lui procurer une meilleure réception à Helfels, qui était l'habitation de son oncle Borko ; car, par la loi d'hérédité, Snorro avait droit à la moitié des biens de son grand-père, alors administrés par Borko, et son misérable extérieur fit penser à son oncle que le besoin le forcerait à vendre son héritage à vil prix. Il ne fut donc pas fâché de voir revenir son neveu dans un état qui semblait annoncer qu'il n'aurait pas les moyens de se dérober à sa sûreté. Un incident singulier cependant vint troubler la bonne intelligence de la famille.

Il n'y avait pas long-temps que Snorro habitait avec son oncle, quand une troupe de douze hommes commandée par Eyulf Gray parut tout à coup à Nelgafels, et leur chef annonça qu'il venait de tuer un parent de Thordisa, mère de Snorro. Borko, à qui ce meurtre était indifférent, et qui était allié avec Eyulf, le reçut avec un grand plaisir, et commanda même à sa femme de lui faire bon accueil. Pendant qu'elle obéissait à cet ordre avec une répugnance qu'elle ne pouvait déguiser, Eyulf laissa tomber par hasard la cuiller avec laquelle il mangeait. Lorsqu'il se baissa pour la relever, la vindicatrice matrone lui arracha son épée et le blessa grièvement avant qu'il eût le temps de se remettre. Borko, irrité d'une pareille conduite envers son hôte, frappa sa femme, et allait redoubler, lorsque Snorro, se jetant entre lui et sa mère, repoussa ses coups et déclara hautement qu'il avait l'intention de la protéger. Eyulf s'échappa avec peine, et se fit ensuite payer une amende à titre de dommages intérêts par Borko, pour la blessure qu'il avait reçue. Alors l'oncle et le neveu furent obligés d'avoir recours à la justice pour régler leurs droits respectifs, cette querelle ayant rendu plus difficile encore tout arrangement à l'amiable entre eux.

Lorsque les plaideurs parurent devant les patriarches assemblés de l'établissement, Borko convint que son neveu, en vertu de ses droits à la succession de son père, pouvait prétendre à la possession de la moitié du territoire de Nelgafels, et il admit aussi qu'il était impossible qu'ils pussent en jouir en commun

sans inconvénient. Il offrit donc d'acheter la part de Snorro et de lui en payer un prix équivalent. A cette proposition, Snorro répondit que son oncle devait commencer par fixer le prix qu'il avait l'intention de lui donner, et qu'alors il verrait s'il lui convenait de vendre sa part de la propriété ; ou d'acheter celle de Borko au prix que lui-même aurait fixé. Borko, se fiant à la pauvreté où il supposait son neveu, estima la moitié du bien soixante onces d'argent, somme bien au-dessous de la valeur réelle de la propriété, et à son grand étonnement, Snorro lui compta immédiatement cet argent, et devint de cette manière seul propriétaire de sa maison et de ses biens patrimoniaux.

Les chagrins de Borko ne finirent pas là. Au moment où il allait quitter Nelgafels, sa femme Thordisa déclara solennellement devant témoins qu'elle divorçait, alléguant comme motif suffisant que son époux avait levé la main sur elle. Effectivement les droits de ces mères de famille islandaises étaient si bien établis, que le divorce et la division des biens eurent lieu immédiatement entre elle et son mari, quoiqu'il fût naturel de supposer que la tentative qu'elle avait faite d'assassiner un hôte en présence de son mari eût pu servir à celui-ci de justification satisfaisante. Snorro, ayant sans plus de peine obtenu la possession de son héritage paternel d'Helgafels, chercha aussitôt à se revêtir du caractère sacré de prêtre de Thor, et par sa hardiesse, son adresse et sa ruse, il continua à jouer un rôle important dans les différentes divisions qui agitaient les habitants de ce pays stérile et sauvage avec autant de fureur que s'ils se fussent disputé les mines du Pérou ou les vignobles de l'Italie. On peut donc regarder la suite de cette histoire comme les annales du pontificat de Snorro.

Notre annaliste n'a pas laissé de donner quelque variété à ses tableaux. Des guerres et des contestations devant l'assemblée du peuple forment bien à la vérité le fond de son ouvrage, mais les enchantements et les incidents surnaturels auxquels le siècle ajoutait foi y sont rapportés comme les augures et les miracles de l'histoire classique. La superstition ne peut manquer de jouer un rôle dans l'histoire d'un siècle grossier, et l'on doit soupçonner sérieusement l'authenticité des chroniques qui ne présentent pas ces exemples de la crédulité humaine. Le rapport suivant des preuves que donnèrent deux sorcières de leur savoir-faire occupe plusieurs pages de l'*Eyrbiggia-Saga*.

— Dis-moi, demandait Katla, veuve belle et enjouée, à Gunlaugar, jeune guerrier, brave et aimable, dis-moi pourquoi tu vas si souvent à Mahfahlida? est-ce pour y caresser une vieille femme?

— Ton âge, Katla, » répondit le jeune homme étourdiment, « devrait t'empêcher toi-même de reprocher à Geirrida le sien.

« Je ne me serais pas imaginé, » reprit la matrone offensée, « que l'on pût nous comparer l'une à l'autre. Mais toi qui supposes que Geirrida est la science infuse, tu pourrais éprouver un jour que d'autres l'égalent dans son art. »

Effectivement, il arriva dans le cours de l'hiver suivant que Gunlaugar, se trouvant avec Oddo, fils de Katla, renouvela à Geirrida une de ces visites que Katla lui avait reprochées. « Tu ne l'en retourneras pas ce soir, lui dit la sage matrone. Il y a de malins esprits au dehors, et ton mauvais sort pourrait l'être funeste. — Nous sommes deux, répondit Gunlaugar, et nous ne pouvons rien avoir à craindre. — Oddo, répliqua Geirrida ne te sera d'aucun secours; mais va, puisque tu le veux, tu payeras la peine de ta témérité. » En route ils s'arrêtèrent pour faire une visite à la matrone rivale, et Gunlaugar fut invité à passer la nuit chez elle. Il refusa cette invitation, et étant reparti seul, il fut trouvé le lendemain étendu devant la porte de son père, dangereusement blessé, et privé totalement de l'usage de ses sens. On attribua ce malheur à différentes causes; mais Oddo, ayant affirmé qu'ils s'étaient ce soir-là séparés de Geirrida en mauvaise intelligence, soutint que l'accident arrivé à son camarade était l'effet de quelques-uns de ses sortilèges. Geirrida fut donc citée devant l'assemblée du peuple et accusée de magie. Mais douze témoins ou *compurgators*¹ ayant affirmé sur serment l'innocence de l'accusée, Geirrida fut honorablement acquittée de l'accusation intentée contre elle. Son acquittement ne mit cependant pas un terme à la rivalité des deux sorcières, car Geirrida, étant issue de la famille de Killiakan, et Katla de celle du pontife Snorro, l'animosité qui subsistait encore entre ces races se réveilla par cette querelle.

¹ La langue française n'a pas de terme pour rendre ce mot. Ce sont des témoins à décharge. Cette cérémonie de la *compurgation* est la première origine du jugement par jury. Les *compurgators* n'étaient d'abord que des espèces de témoins qui, d'après la connaissance générale qu'ils avaient du caractère de l'accusé, déclaraient qu'il était incapable d'avoir commis le crime qui lui était imputé, et qui obtinrent par degrés le caractère de juges, formant leur opinion sur les déclarations que d'autres témoins vinrent faire en leur présence. A. M.

Thorbion, (appelé Digri ou le Corpulent), membre de la famille de Snorro, avait quelques chevaux qui paissaient dans la montagne près de ceux de Thorarin, surnommé le noir, fils de la magicienne Geirrida. Quand l'automne arriva, et que l'on alla chercher les chevaux pour les retirer de la montagne et les renfermer pour l'hiver, ceux de Thorbion ne se retrouvèrent nulle part, et Oddo, fils de Katla, ayant été envoyé consulter un sorcier, en rapporta une réponse qui semblait donner à entendre qu'ils avaient été volés par Thorarin.

En conséquence Thorbion, avec Oddo et une troupe d'hommes armés, partirent immédiatement pour Mahfalihda, demeure de Geirrida et de son fils Thorarin. Arrivés devant la porte, ils demandèrent permission de chercher les chevaux qui leur manquaient. Thorarin s'y refusa, alléguant que la perquisition qu'ils voulaient faire n'était pas autorisée par la loi, qu'on n'avait pas cité les témoins qui doivent y assister ordinairement, et que Thorbion n'offrait pas une garantie suffisante pour réclamer l'exercice d'un privilège aussi délicat. Thorbion répondit que dès que Thorarin se refusait à autoriser cette recherche, il devait être considéré comme avouant le crime; et constituant à cet effet une cour de justice temporaire en choisissant six juges, il accusa solennellement Thorarin de vol devant la porte de sa maison. Ce fut alors que la patience de Geirrida l'abandonna. « Eh bien, dit-elle à son fils, souffriras-tu que l'on dise de toi que tu es plutôt femme qu'homme, pour supporter sans rien dire un pareil affront ? » Thorarin, enflammé par ce reproche, sortit précipitamment de chez lui avec ses serviteurs et ses amis. Une escarmouche troubla bientôt le procès légal qui venait d'être commencé, et il y avait déjà eu de chaque côté un ou deux blessés ou tués, quand la femme de Thorarin, accompagnée de ses servantes, réussit à faire cesser le carnage en jetant leurs manteaux sur les armes des combattants. Thorbion et sa troupe s'étant retirés, Thorarin examina le champ de bataille. Hélas ! parmi les traces du combat, il y avait une main sanglante trop délicate et trop blanche pour avoir appartenu à aucun des combattants. C'était celle de sa femme Ada, à qui ce malheur était arrivé en cherchant à faire cesser l'escarmouche. Irrité au dernier point, Thorarin, oubliant la modération dont il avait fait preuve jusqu'alors, monta à cheval avec ses alliés et ses serviteurs, poursuivit ses ennemis et les rencontra dans un pré où ils avaient fait halte pour reposer leurs chevaux.

et se réjouir du mal qu'ils avaient fait. En ce moment Thorarin les assaillit avec tant de fureur qu'il laissa sur la place Thorbion ainsi que plusieurs des gens de sa suite.

Cependant Oddo, ayant été revêtu par sa mère d'un vêtement qui le rendait invulnérable, s'était échappé sans blessure. Après cette action plus sanglante que ne l'étaient ordinairement les combats islandais, Thorarin retourna à Mahfalihda, et sa mère lui ayant demandé des détails sur cette escarmouche, il répondit par une de ces improvisations poétiques et obscures, familières à son siècle et à son pays :

Loin, loin de moi le triste blâme,
 Par lequel la voix d'une femme
 A la guerre un jour excita !
 De moi, dont le brûlant courage
 Se fit un glorieux passage
 Sur l'ennemi qu'il immola
 (Car il est prédit que de Paigle
 Les rejetons, brisant la règle,
 Sur les corps à peine égorgés
 D'aliments frais seront gorgés) ;
 De moi, qui durant la mêlée
 Agitais ma lance ébranlée,
 Et qui peux, à l'autel d'Odin
 Apportant ma part du butin,
 Réclamer la juste louange
 Qu'à des exploits tels que les miens
 Le dispensateur de tous biens
 Permet d'accorder sans mélange.

A cette citation Geirrida répondit : « Tes vers sont-ils destinés à m'apprendre la mort de Thorbion ? » Et Thorarin, faisant allusion au procès légal que Thorbion avait intenté contre lui, continua à chanter :

L'épée a frappé rudement
 Le capuchon de celui dont le zèle
 Poursuivit sa propre querelle ;
 Il fallut des torrents de sang,
 Avant que le glaive effroyable,
 Rentré dans le fourreau, redeût exorable ;
 Et sur le houquier de mort
 Assis maintenant par le sort,
 Le corbeau fait un repas exécrable.
 Il est noyé de sang, le visage hardi
 De ce guerrier qui vient ici
 Pour oser défier ma vaillance indomptable.

Comme il était probable que Snorro ne souffrirait pas ce massacre sans en poursuivre l'auteur, Thorarin s'empessa d'avoir

recours à ses alliés et à ses parents dont les plus puissants étaient Arnkill, son oncle maternel, et Verimond, qui promirent avec empressement leur secours, soit sur le champ de bataille, soit dans les comices ou assemblées populaires qui étaient convoquées au printemps, époque avant laquelle on présumait que Snorro citerait Thorarin à comparaître pour se justifier du meurtre de son parent. Arnkill ne put cependant s'empêcher de demander à son neveu comment il avait pu perdre à ce point l'empire qu'il avait sur ses passions; il lui fit la réponse suivante :

Jusqu'ici de mon caractère
 J'étais resté le maître austère.
 Partout on louait ma bonté,
 Ma douceur, mon urbanité ;
 Mais de cette femme arrogante
 La langue ennemie et piquante
 Pendant l'hiver pourrait soudain
 Éveiller dans son vil repaire,
 Bien que glacée, une vipère,
 Et lui dérober son venin.

Thorarin passa l'hiver avec son oncle Arnkill, et sa mère Geirrida lui fit savoir qu'Oddo, fils de son ancienne rivale Katla, était celui qui avait coupé la main d'Ada, et qu'il s'en glorifiait. Thorarin et Arnkill se décidèrent immédiatement à en tirer vengeance, et se mettant aussitôt en campagne, ils surprirent la maison de Katla. L'imperturbable sorcière, les entendant approcher, ordonna à son fils de rester assis auprès d'elle; et quand les assaillants entrèrent, ils ne virent que Katla occupée à filer un lin grossier sur ce qui leur parut une grosse quenouille, et ses servantes assises autour d'elle. Son fils, leur dit-elle, était parti pour un voyage, et Thorarin et Arnkill ayant fait une perquisition inutile dans la maison, furent obligés de s'en retourner avec cette réponse.

Ils venaient à peine de s'éloigner, que se rappelant à quel point Katla était habile dans l'art du sortilège et de fasciner les yeux par des prestiges, ils résolurent de faire chez elle une seconde perquisition plus exacte. A leur retour ils trouvèrent Katla occupée, suivant toute apparence, à tondre le poil d'un chevreau familier, tandis qu'en réalité elle coupait les cheveux de son fils Oddo. En entrant dans un des appartements de la maison, ils trouvèrent la grosse quenouille négligemment jetée sur un banc. Ils revinrent une troisième fois et furent dupes d'une troisième illusion qui

leur avait été préparée , car Katla avait donné à son fils la forme d'un cochon occupé à fouiller dans un monceau de cendres. Arnkil saisit alors et brisa la quenouille qui avait été l'objet de ses soupçons , ce qui fit observer à Katla avec mépris que si leurs visites avaient été aussi fréquentes pendant cette soirée, on ne pouvait pas dire qu'elles eussent été tout à fait infructueuses puisqu'ils avaient brisé une quenouille.

Ils s'en revenaient donc complètement joués , lorsque Geirrida les rencontra et leur reprocha la négligence avec laquelle ils avaient cherché leur ennemi. « Retournez-y encore une fois, leur dit-elle , et je vous accompagnerai. » Les suivantes de Katla, qui continuèrent à faire guet, lui annoncèrent le retour du parti ennemi dont le nombre était augmenté de quelqu'un qui portait un manteau bleu. « Hélas ! s'écria Katla , c'est la sorcière Geirrida contre laquelle mes enchantements ne me serviront à rien. » Se levant alors du banc où elle était assise , qui était haut et fermé par des planches, elle cacha Oddo dessous , le recouvrit de coussins comme auparavant et s'y étendit en se plaignant d'être malade. A l'entrée de la troupe hostile , Geirrida , sans dire un mot, jeta son manteau de côté , prit un morceau de peau de veau marin dont elle enveloppa la tête de Katla , et ordonna à quelques gens de sa suite de la tenir dans cette position ; elle fit ensuite briser les planches qui recouvraient l'espace dans lequel Oddo était caché ; ils se saisirent de lui , le lièrent , et l'emmenèrent captif avec sa mère. Le lendemain matin, Oddo fut pendu , et Katla lapidée , mais après toutefois lui avoir arraché l'aveu que c'était à ses sortilèges qu'on devait le malheur de Gunlaugar qui avait amené toutes ces querelles. Cette exécution est remarquable en ce qu'elle paraît avoir eu lieu sans aucune des formes préalables de procédure judiciaire que les Islandais considéraient pourtant comme des préliminaires indispensables à la condamnation et à l'exécution des criminels.

Le printemps approchait , et il devenait nécessaire que Thorarin prit un parti , car quoiqu'il parût possible que le carnage qui avait eu lieu à l'occasion de ces malheureuses querelles pût être expié par une imposition pécuniaire, cependant tant de personnes avaient été tuées, que les amendes ordinaires proportionnées à leur rang étaient plus que suffisantes pour épuiser sa fortune. Afin de hâter sa résolution, Snorro, accompagné d'une troupe de quatre-vingts cavaliers , parut devant la maison d'Arnkil pour som-

mer Thorarin de répondre du meurtre de Thorbion. Cette citation fut faite conformément à la loi islandaise, qui ne permettait pas qu'aucune accusation fût portée contre un individu, à moins de l'en avoir informé préalablement par une sommation¹ faite à sa personne ou dans son habitation. Cette cérémonie s'étant passée tranquillement, Thorarin remarquant la troupe nombreuse qui entourait Snorro, se livra de nouveau à une effusion poétique :

Ce n'est point la main d'une femme,
 Ce n'est point un faible pouvoir
 Qui vient par une lutte infâme
 M'exiler du natal manoir.
 Une troupe ardente et nombreuse
 Accable ma main valeureuse ;
 En vain des hommes et des dieux
 J'atteste la puissance ou l'ombre :
 Hélas ! je dois céder au nombre
 Et me cacher sous d'autres cieux.

En conséquence, avant que l'assemblée populaire pût s'assembler, Thorarin s'embarqua avec son parent Verimond, sur un vaisseau qui partait pour la Scandinavie. L'histoire ne nous apprend pas ce que devint le premier ; mais Verimond, qui s'en sépara et qui passa l'hiver suivant à la cour du comte Haco, fils de Sigard, alors régent de Norwége, continua de figurer dans l'Eyrbiggia-Saga.

Il paraît que Haco avait alors à sa cour deux de ces champions remarquables, appelés Bersekir, hommes qui, par des excitants ou moraux ou physiques, s'exaltaient au point de tomber dans un état de frénésie pendant lequel ils accomplissaient des actions surnaturelles, et se précipitaient, sans aucun égard pour le danger ou pour la douleur, dans tous les genres de péril qu'on pouvait leur opposer. Ils ne se servaient pas d'armures défensives, et combattaient quelquefois couverts seulement de leurs vêtements de dessous ; de là leur vient peut-être leur nom Bersekir, qui veut dire *nu*, excepté le *sark'* ou chemise. Verimond contracta une espèce de liaison avec ces guerriers qui, à moins qu'ils ne fussent en proie à leurs accès de fureur, n'étaient pas tout à fait dépourvus de courtoisie et d'humanité ; mais comme toute contradiction était dans le cas d'exciter leurs passions orageuses, on ne pouvait regarder leur compagnie comme très-agréable, ni très-

¹ Il est souvent question de la loi des sommations, et il paraît qu'on insistait beaucoup sur son exécution. Elle n'était cependant pas sans dangers pour celui qui se hasardait à la faire, car elle se terminait presque toujours par une escarmouche.

sûre. Verimond cependant, qui désirait retourner en Islande, s'imagina que dans les combats qu'il pourrait avoir à soutenir, l'appui des deux Bersekir lui serait de la plus grande utilité. En conséquence, lorsqu'Haco, à son départ, l'autorisa à lui demander quelque chose qu'il pût raisonnablement lui accorder, il le pria de permettre que ces deux champions l'accompagnassent dans son pays natal. Le comte y consentit, non sans lui montrer pourtant le danger de cette requête. Ils sont accoutumés, dit Haco, ne se soumettre qu'à des hommes de grand pouvoir et de haut rang, et ce seront des salariés intraitables, et réfractaires pour un individu d'une condition inférieure.

Verimond profita cependant de la permission que le comte lui accordait, quoique à regret, et fit de grandes promesses à Halli et à Leikner pour les déterminer à l'accompagner en Islande. Ils lui objectèrent avec franchise la pauvreté du pays; cependant ils consentirent à l'y suivre, prévenant en même temps leur guide que leur amitié ne serait pas de longue durée s'il leur refusait jamais aucune grâce qu'ils pourraient lui demander, et qu'il serait en son pouvoir de leur accorder. Verimond les assura de nouveau du désir ardent qu'il avait de les satisfaire sur tous les points, et les emmena avec lui en Islande, où il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il s'était chargé d'un fardeau bien pénible. La première demande d'Halli fut qu'on lui procurât une épouse riche, noble et belle. Mais comme il n'était pas facile de trouver une jeune fille qui possédât tous ces dons, et qui consentit à unir son sort à celui d'un étranger de basse naissance qui était en même temps un Bersekir, Verimond fut contraint d'éluder la demande du guerrier.

Cette circonstance menaçait de faire naître entre eux une telle inimitié que Verimond commença à penser qu'il lui conviendrait fort de céder ces intraitables et incommodes satellites à son frère Arngrim, homme d'un caractère dur, féroce et rétif, qui s'était engagé dans plusieurs combats, et qui dans plusieurs circonstances avait refusé de faire des compensations pécuniaires pour les meurtres qu'il avait commis. C'est pourquoi il était généralement appelé Styr le Remuant ou le Turbulent, de même que Verimond était surnommé Miofei ou le Délicat. Styr, cependant, tout turbulent qu'il était, ne put se décider à devenir le patron des Bersekirs. Ce fut en vain que Verimond lui protesta qu'il lui faisait don de deux champions qui le mettraient en état de triom-

pher facilement dans tous les combats qu'il pourrait avoir à soutenir , et qu'il devait regarder ce présent comme un gage de leur union fraternelle. Styr , tout en professant une confiance sincère dans l'affection de son frère , lui fit entendre qu'il en savait assez sur le caractère de ces guerriers étrangers pour être certain qu'ils lui seraient plus embarrassants qu'utiles, et qu'il était fermement décidé à ne jamais les recevoir dans sa famille.

Verimond fut donc obligé de changer de ton , et avouant l'effroi que lui inspiraient les Bersekirs, il demanda à son frère son avis et son appui pour l'aider à s'en débarrasser.

« Voilà , dit Styr , une proposition toute différente ; je ne les aurais jamais acceptés comme don ou gage d'amitié ; mais pour te débarrasser d'une difficulté et d'un danger , je consens à m'en charger. » Le point embarrassant était maintenant de réconcilier avec ce changement de maîtres les Bersekirs qui pourraient s'offenser de se voir ainsi cédés comme des esclaves d'un frère à l'autre.

Le caractère hardi et belliqueux de Styr était plus analogue au leur que celui de Verimond ; ils consentirent promptement à l'échange , et ayant accompagné leur nouveau patron dans une excursion nocturne , ils donnèrent un échantillon de leur force , en brisant une forte charpente de bois en forme de lit dans lequel un de ses ennemis s'était réfugié , et le firent ainsi tomber entre les mains de Styr , qui le tua. La présomption d'Halli cependant troubla bientôt leur bonne intelligence. Le guerrier plaça ses affections sur Asdisa, fille de son patron, demoiselle fière, hardie et robuste, et bien faite en un mot pour captiver le cœur d'un Bersekir. Il annonça formellement à Styr qu'il la lui demandait en mariage ; qu'un refus mettrait un terme à leur amitié , mais que s'il voulait accepter son alliance, son frère et lui deviendraient les plus puissants de toute l'Islande.

A cette proposition inattendue Styr resta quelque temps silencieux , réfléchissant de quelle manière il pourrait éluder la demande présomptueuse de ce champion frénétique, à qui il répondit qu'il devait consulter les amis de sa famille pour l'établissement de sa fille. « Trois jours , dit Halli , te suffiront pour cela , et souviens-toi que notre amitié dépend de ta réponse. » Styr , plein d'incertitude et de soucis , se rendit à Nelgafels pour consulter l'expérience du pontife Snorro. Quand Snorro apprit qu'il venait lui demander avis : « Gravissons , lui dit-il , le mont sacré ; il est

rare que les résolutions qu'on prend dans ce saint lieu ne tournent d'une manière favorable. » Ils restèrent en conférence sérieuse sur le mont de Thor jusqu'au soir et sans que personne pût savoir le dessein qui les occupait ; mais ce qui va suivre donnera une idée suffisante de la nature des conseils qui leur furent suggérés sur les mont sacré.

Aussitôt que Styr fut de retour chez lui, il annonça à Halli que puisqu'il ne pouvait pas acheter sa fiancée par le paiement d'une somme d'argent, selon l'usage établi alors, il attendait de lui qu'il y substituât, suivant l'ancien droit et l'ancienne coutume, l'exécution de quelque tâche extraordinaire et difficile.

« Et laquelle ? demanda le prétendant.

— Tu pratiqueras, dit Styr, un sentier à travers les rochers de Biarnachaf, et tu élèveras une palissade entre mes domaines et ceux de mes voisins. Tu construiras aussi une maison pour recevoir mes troupeaux, et ces tâches une fois accomplies tu auras Asdisa pour femme.

— Quoique inaccoutumé à des travaux serviles, j'accepte néanmoins tes conditions, » lui répondit Halli ; en effet, avec l'aide de son frère, il pratiqua le sentier demandé, ouvrage de la plus grande difficulté, et il éleva la palissade dont il restait encore des vestiges du temps de notre historien.

Les Bersekirs travaillèrent ensuite à l'étable pour les troupeaux, tandis que les serviteurs de Styr s'occupaient à la construction d'un bain souterrain, imaginé de telle sorte qu'il pouvait être tout à coup inondé d'eau bouillante, ou échauffé à un degré excessif. Le dernier jour, et lorsque les frères approchaient du terme de leurs travaux, Asdisa, fille de Styr, passa auprès d'eux richement parée. Halli lui chanta ceci :

De quel côté, fille angélique,
Sous ce vêtement magnifique,
Vas-tu donc diriger tes pas ?
Jamais encor je ne t'ai vue
Loin du logis, ainsi vêtue,
Promener tes divins appas.

Leikner chanta ensuite.

Jusqu'à présent, ô jeune fille,
Tu n'avais d'un manteau d'éclat
Revêtu ton corps délicat.
Apprends-nous donc, beauté gentille,
La cause de pareils apprêts ;

N'évite point notre présence,
 Les yeux fiers, la bouche en silence,
 Et vaine enfin de tes attraits.

Mais Asdisa, à laquelle ne plaisait pas sans doute le poète ou la poésie, et peut-être tous les deux, passa son chemin sans leur faire de réponse.

Le soir approchait, et la tâche convenue étant accomplie, les champions retournèrent à l'habitation de Styr. Les Bersekirs étaient extrêmement fatigués, circonstance ordinaire aux personnes de leur constitution, qui, ayant donné de grandes preuves de force et d'activité, éprouvent un degré proportionnel de relâchement après un travail pénible. Ils acceptèrent donc avec empressement la proposition de Styr de faire usage du bain nouvellement construit. Lorsqu'ils y furent entrés, leur perfide patron fit bloquer la porte et étendre devant l'entrée la peau d'un bœuf nouvellement écorché, ensuite il fit verser de l'eau par l'ouverture qui avait été réservée pour cet usage, et chauffer le bain à un degré de chaleur insupportable. L'infortuné Bersekir essaya de s'échapper, et Halli réussit à forcer la porte; mais son pied s'étant embarrassé dans la peau glissante du taureau, il fut frappé par Styr avant de pouvoir se défendre; son frère, en essayant de passer aussi, fut fortement repoussé et précipité dans le bain. De cette manière ils périrent tous deux. Styr fit enterrer leurs corps dans une étroite et profonde vallée, et composa la chanson suivante sur cet exploit :

« Ces champions venus de l'autre côté de l'Océan étaient le fléau des enfants de l'Islande. Je ne craignis pas de m'exposer moi-même à la fureur frénétique de leurs armes; mais les ayant vaincus, je destinai cette vallée ténébreuse à devenir le tombeau des farouches Bersekirs. »

Quand le pontife Snorro eut appris l'heureux résultat du stratagème de Styr, il lui fit une visite, et après un jour de consultation, Asdisa, fille de Styr, lui fut donnée en mariage. Il fut célébré peu de temps après, et l'activité et l'intrépidité de Styr étant soutenues par la sagesse et l'expérience de Snorro, qu'il soutenait à son tour, le pouvoir de chacun s'étendit et se fortifia beaucoup par cette alliance.

Laissant de côté quelques combats qui offrent peu d'intérêt, nous passerons à l'histoire de Thorolf Bøegifot. Ce chef avait dans sa jeunesse défié en combat singulier un vieux guerrier nommé Ulfar, dans le but de devenir maître de son territoire. Ulfar,

quoique vieux et ayant la vue affaiblie , préféra la mort au dés-honneur et accepta le combat. Ulfar fut tué , mais Thorolf reçut une blessure à la jambe, dont il resta toujours boiteux par la suite, ce qui lui valut le nom de Bøgifot, ou pied tourné. Thorolf eut un fils, ce même Arnkill qui figure dans l'histoire de Thonnarrir le Noir , et deux filles , dont l'une était la célèbre magicienne Geirrida. Thorolf, en vieillissant , devint d'un caractère sauvage et acrimonieux , et aussi mal fait d'esprit que de corps. Plusieurs causes de discorde s'élevèrent entre son fils et lui , jusqu'à ce qu'ils en vinsent enfin à un point d'inimitié complète.

Le plus proche voisin de Thorolf Bøgifot était Ulfar , affranchi de Thornbrand , et qui possédait une belle propriété. On disait de ce cultivateur qu'il entendait l'art de faire le foin mieux que tout homme en Islande , et que sa récolte ne souffrait jamais de la pluie , ni ses bestiaux des orages. Thorolf alla consulter ce sage sur ce qu'il y avait à faire au sujet d'un champ de luzerne qu'ils avaient en commun. « Cette semaine , dit Ulfar , il y aura de la pluie ; employons-la à couper le foin ; elle sera suivie d'une quinzaine de sécheresse dont nous profiterons pour le sécher. » Thorolf cependant s'impacienta , et doutant du changement de temps, il ordonna que son foin fût porté dans sa cour , et mis en meule , tandis que celui d'Ulfar était encore sur le pré , et en même temps, soit cupidité , caprice ou jalousie , il fit enlever aussi une partie de la récolte qui appartenait au prévoyant Ulfar. Ce dernier réclama son bien ; après quelques altercations , il ne vit pas de plus sûr moyen d'obtenir une réparation que de s'adresser à la justice d'Arnkill , fils de Thorolf. Arnkill , après avoir fait vainement appel à l'avarice de son père , consentit enfin à indemniser Ulfar en lui payant la valeur du foin , proposition à laquelle son père avait refusé d'accéder , disant , dans toute la plénitude du pouvoir oppressif , que le manant n'était déjà que trop riche. Arnkill cependant s'indemnisait du prix du foin en s'appropriant douze bœufs gras appartenant à son père , qui firent compensation , dit-il , à l'argent qu'il avait avancé pour lui à Ulfar.

La fête de Jol arriva , et Thorolf , qui avait beaucoup bu et avait fait donner à ses serfs une assez grande quantité de liqueurs fortes , se trouva si irrité contre Ulfar , qu'il offrit la liberté à celui de ses esclaves qui brûlerait sa maison et le ferait périr au milieu des flammes. Six de ses serfs partirent pour exécuter ce

charitable exploit ; mais les flammes , en s'élevant , furent aperçues d'Arnkil , qui accourut avec ses serviteurs à la maison d'Ulfar , éteignit le feu et fit les incendiaires prisonniers. Il les fit conduire chez lui , et les pendit le lendemain matin sans cérémonie , ce qui augmenta encore le ressentiment de son père. Ulfar , d'un autre côté , se réjouissant d'avoir acquis un protecteur si puissant et si actif , choisit Arnkil pour son patron , au grand déplaisir de la famille de son premier maître , Thornbrand , qui vit avec mécontentement le risque qu'elle courait de perdre l'héritage de l'affranchi de leur père.

Cette circonstance irrita à un tel point Thorolf contre son fils , qu'il alla trouver le pontife Snorro pour le décider à se venger sur Arnkil du meurtre de ses six serfs. Snorro refusa d'abord d'intervenir dans cette affaire , alléguant la bonne réputation dont jouissait Arnkil , et la noire trahison dans laquelle les serfs de Thorolf avaient été surpris quand ils furent arrêtés et exécutés. « Je devine bien la cause de tes égards pour Arnkil , répondit Thorolf : tu penses qu'il te payera ta protection dans l'assemblée plus généreusement que moi. Mais écoute , je connais le désir que tu as de posséder les beaux bois de Krakeness , qui m'appartiennent ; je te les donnerai , si tu veux poursuivre l'affaire du meurtre de mes affranchis avec la plus grande sévérité , sans avoir de ménagement pour les liens de parenté qui existent entre lui et moi , ni pour l'amitié qu'il te porte. » Snorro ne put résister à la perspective d'un avantage qui lui était si artificieusement promis , et s'engagea à faire tous ses efforts pour en tirer une vengeance éclatante.

Les plaidoiries furent ingénieuses , en considération du siècle et du pays , et elles montrent quelques progrès dans les subtilités pointilleuses de la jurisprudence municipale. Snorro s'appuya sur ce qu'on avait mis à mort les esclaves sans leur faire légalement leur procès. L'accusé fit valoir avec chaleur qu'ils avaient été pris à incendier l'habitation d'Ulfar. On lui répliqua que quoique ceci eût pu justifier la mort qu'ils auraient reçue sur le lieu même , cependant cela ne donnait pas à ceux qui les avaient pris le droit de les exécuter après un jour d'intervalle. A la fin , l'affaire fut confiée à l'arbitrage des deux frères Styr et Verimond , qui condamnèrent Arnkil à payer onze onces d'or par chaque domestique. Thorolf , irrité au dernier point de la modération de cette amende , s'exhala en plaintes contre Snorro , qu'il regarda comme

ayant trahi sa cause, et se retira de l'assemblée en méditant une vengeance sanglante contre tous ses ennemis.

Ulfar, le plus faible et le plus innocent, fut le premier à éprouver les effets de cette colère. Il avait assisté à un banquet chez son patron Arnkill, et était parti chargé d'armes et d'autres présents, lorsqu'il fut égaré dans son chemin et assassiné par un nommé Spagil, scélérat que Thorolf avait payé largement pour commettre ce crime. Arnkill, étant sorti ce soir-là, aperçut à quelque distance un homme portant le bouclier qu'il avait donné à Ulfar. « Il ne se sera point séparé volontairement de ce bouclier, » dit-il à un des gens de sa suite ; « poursuivez celui qui le porte, et si, comme je le crains, il a assassiné mon client à l'instigation de mon père, ne me l'amenez pas devant moi, mais tuez-le sur-le-champ. » On se mit immédiatement à la poursuite de Spagil, et l'ayant ainsi forcé d'avouer son crime, et de faire connaître celui qui l'avait porté à le commettre, ils le tuèrent sur le lieu même, et rapportèrent à Arnkill la dépouille du malheureux Ulfar.

Les disputes qui s'élevèrent au sujet de sa succession augmentèrent encore la division de la colonie. Elle était réclamée par la famille de Thornbrand, dont Ulfar avait été l'affranchi, et par Arnkill, comme son patron et son protecteur direct. Les premiers furent pourtant les plus faibles, et, s'étant adressés à Snorro, ils l'engagèrent fortement à ne pas plaider contre Arnkill. « Vous subissez seulement, » leur dit le rusé pontife, « le sort général de la tribu, qui, tant qu'Arnkill vivra, doit supporter de telles agressions sans en tirer vengeance. — Voilà une grande vérité, répondirent les fils de Thornbrand, et nous ne pouvons nous plaindre, Snorro, de ton refus d'épouser notre cause, toi qui es si timide et si froid quand il s'agit de la tienne ; » et lui ayant adressé ce reproche, ils quittèrent l'assemblée très-mécontents.

Thorolf Bægifot commença alors à se repentir d'avoir donné à Snorro les bois de Krakeness sans en obtenir la satisfaction qui devait en être le prix. Il alla trouver le pontife, et lui en demanda la restitution, alléguant qu'il n'avait eu l'intention que de les lui prêter, et non de les lui donner. Mais Snorro refusa d'écouter cette demande, et en appela au témoignage de ceux qui avaient été présents à cette transaction, qu'il avait reçu les bois en toute propriété. Dans ce moment d'irritation, Thorolf eut alors recours à son fils, et lui proposa de renouveler leur alliance naturelle, et

pour gage de leur union , de reprendre à Snorro les bois de Kra-keness. « Ce ne fut que par amour pour moi, dit Arnkill, que tu donnas à Snorro la possession de ces biens, et, quoique je sache qu'il n'y avait pas de titres valables, cependant je ne chercherai pas à déclarer la guerre au pontife pour satisfaire ton ressentiment.—Ta lâcheté, répondit Thorolf, est, plus que tout autre motif, la cause de ta modération prétendue. — Pense tout ce que tu voudras de cette affaire, lui répliqua Arnkill, mais je ne veux pas me mettre mal avec Snorro pour cela. »

Ainsi repoussé de tous côtés et dévoré d'une rage impuissante, Thorolf Bægifot s'en retourna chez lui. Il ne parla à personne, ne soupa pas, laissa partir ses domestiques sans quitter lui-même son siège, et le lendemain il fut trouvé mort à la même place et dans la même posture qu'il avait prise.

Un messenger fut immédiatement envoyé à Arnkill pour lui apprendre la nouvelle de la mort de son père. Lorsqu'il arriva, le corps était encore assis dans l'attitude où il avait rendu le dernier soupir, et la famille, terrifiée, supposa qu'il avait péri du genre de mort qui est de tous le plus redouté des Islandais ¹. Arnkill entra dans l'appartement, mais de manière à n'approcher du cadavre que par derrière, et il recommanda à tous les gens de la maison de ne pas regarder le corps en face avant que les rites expiatoires eussent été accomplis. Ce ne fut pas sans avoir recours à la force qu'on parvint à enlever le cadavre du siège qu'il avait occupé. La figure était alors voilée, et on rendit au mort les devoirs ordinaires. Les cérémonies achevées, Arnkill ordonna que le mur de la chambre fût abattu derrière l'endroit où Thorolf avait expiré; et le corps ayant été soulevé avec quelque peine, on le fit sortir par cette brèche ², pour le déposer dans un tombeau solidement construit.

Mais les honneurs qu'on lui rendit, et ce tombeau, tout fortifié qu'il était, ne purent ni apaiser ni contenir l'esprit turbulent de Thorolf Bægifot. Il apparut dans le district, de nuit et de jour, tua des hommes et des bestiaux, harcela tellement le pays par ses fréquentes apparitions et ses exploits malfaisants, que son fils

¹ Il paraît qu'il est question de suicide. A. M.

² C'est encore un article de superstition populaire en Écosse, que le corps d'un suicidé ne doit pas être transporté hors de l'appartement par la porte, mais qu'il faut le descendre par une fenêtre, ou le faire sortir par une brèche ouverte dans le mur. On suppose que négliger cette coutume serait exposer la maison à être hantée par des revenants.

Arnkil, sur les plaintes réitérées des habitants, résolut de changer le lieu de la sépulture de son père. Il rencontra quelque opposition de la part des héritiers de Thornbrand, qui voulaient refuser de laisser passer le corps sur leur domaine, si leur père ne leur eût rappelé qu'il était illégal de refuser le passage à ceux qui remplissaient un devoir prescrit par la loi, et que tel était d'ailleurs l'enterrement des morts. En creusant le tombeau, on y trouva le corps de Thorolf; mais son aspect avait quelque chose d'effrayant et de farouche au dernier point. Il fut placé dans un cercueil porté sur deux bœufs robustes, qui néanmoins furent épuisés avant de l'avoir transporté à un mille de là. On les remplaça par d'autres; mais quand ils eurent atteint le sommet d'une montagne à quelque distance du lieu désigné pour la sépulture, ces animaux devinrent furieux, et, rompant leur joug, ils se précipitèrent au bas de la montagne, où ils périrent. Le corps était aussi devenu d'un poids tel qu'il fut impossible de le transporter plus loin; Arnkil fut obligé de le faire déposer à terre sur la cime de la colline où il était parvenu, et qui prit, dès cet époque, le nom de *Bagifot*. Arnkil fit élever un monticule d'une hauteur considérable sur le tombeau; et Thorolf, pendant la vie de son fils, vécut paisiblement dans sa nouvelle demeure, quoique, comme nous le verrons par la suite, il ait recommencé à causer de nouveaux désordres après la mort d'Arnkil.

Thorolf ayant cessé de vivre, Arnkil eut plusieurs contestations avec le pontife Snorro pour la restitution des biens de Krakeness, et avec les fils de Thornbrand à cause de leurs anciennes querelles. Il eut le dessus dans plusieurs escarmouches qui s'ensuivirent, et dans différentes discussions devant l'assemblée nationale. Snorro lui-même, pendant long-temps, ne put réussir dans les divers efforts qu'il fit pour se débarrasser de ce puissant rival; car, quoique prêtre, il ne fut nullement délicat dans le choix des moyens qu'il pouvait employer en pareille occasion; il tenta même plusieurs fois à la vie d'Arnkil, en cherchant à le faire assassiner. A la fin, cependant, extrêmement exaspéré d'avoir entendu des étrangers exalter le courage et la puissance d'Arnkil comme supérieurs aux siens, le pontife résolut de faire servir à sa vengeance les fils de Thornbrand. Il remit à Thorelf Kimbi, le plus fort de ces guerriers, une hache de guerre qu'il avait choisie, et lui faisant remarquer la longueur du manche, il ajouta: « Cependant c'est tout au plus si elle est assez longue

pour atteindre la tête d'Arnkil pendant qu'il fait les foins à la ferme d'Ulfar. » Nous ferons remarquer qu'Arnkil n'osait pas occuper la ferme d'Ulfar, qui avait été le sujet de tant de contestations entre les fils de Thornbrand et lui ; il se contentait d'y envoyer des faucheurs dans le jour, et de les en faire revenir avant la nuit. Dans le temps des foins, cependant, il employait aussi ses serfs au clair de la lune pour transporter le foin de ces domaines dans les siens. Les fils de Thornbrand, d'après les conseils du pontife, éprièrent tous ses mouvements, et apprenant que pendant une nuit éclairée par la lune, Arnkil avait accompagné lui-même ses serfs dans ce but, ils dépêchèrent un messenger à Snorro pour l'informer que le vieil aigle avait pris son essor vers Orligstad. Le pontife se leva immédiatement, et, accompagné de neuf hommes armés, il traversa la place à Allipord, où il rejoignit la troupe des fils de Thornbrand, qui étaient au nombre de six. Arnkil, qui avait aperçu ses ennemis s'avancer vers lui, envoya chez lui ses compagnons qui n'étaient pas armés, pour appeler ses serviteurs à son aide. « En attendant, dit-il, je me défendrai sur ce tas de foin, et je ne laisserai pas à mes ennemis une victoire facile. » Mais l'un de ses messagers se noya en traversant un torrent, et l'autre s'amusa en chemin. Pendant ce temps, Arnkil se défendait vaillamment ; mais étant enfin accablé par le nombre, il succomba, et fut tué. C'est le sujet d'un des chants du scalde Thormoda Ulfilson :

Aux petits de l'aigle sauvage
 Le pontife assure un repas ;
 Un cadavre ennoblit la tombe
 Quand le vaillant Arnkil qui tombe
 Se fraye un glorieux trépas.

Arnkil est regretté par l'annaliste comme le modèle des qualités les plus admirées chez un chef islandais. Il excellait dans l'observation exacte des anciens rites et coutumes ; il était ferme et vaillant dans une entreprise, et si sage et d'une éloquence si entraînant, qu'il gagna toujours toutes les causes qu'il plaida devant les assemblées du peuple. Ces qualités attirèrent sur lui cette jalousie qui fut la cause de sa mort. Le monticule qui recouvrait sa tombe était encore visible du temps de notre historien. Les biens d'Arnkil, et le soin de venger le meurtre dont il avait été victime, passèrent à des femmes, ce qui fut cause que ce dernier devoir fut assez mal rempli. Thorelf Kimbi, qui avait porté le coup

mortel, fut banni pour trois ans de l'Islande, faible expiation de l'assassinat d'un tel guerrier. Et c'est ce qui fut cause, dit l'annaliste, qu'on décréta qu'aucune femme ni aucun jeune homme au-dessous de seize ans ne poursuivrait à l'avenir une cause qui aurait pour but la vengeance d'un meurtre.

Sans nous arrêter sur un combat furieux entre les fils de Thornbrand et ceux de Thorlac, nous ferons seulement remarquer la précision avec laquelle le *compensatio injuriarum* fut pesé dans les comices d'Helgafels quand cette querelle fut arrangée. Chaque malheur arrivé à un parti fut balancé par un autre du même genre souffert par l'autre. Vie pour vie, blessure pour blessure, œil pour œil, dent pour dent, tout fut pesé avec la plus scrupuleuse exactitude; et la balance s'étant élevée en faveur d'une des familles belligérantes, le surplus fut évalué et acquitté par une amende pécuniaire. Cet arrangement, qui fut suivi d'une paix intérieure d'une durée extraordinaire, eut lieu en 999.

L'an 1000, la religion chrétienne fut introduite en Islande par ses apôtres Gizur le Blanc et Hialto¹. Snorro se convertit, et contribua puissamment à propager la nouvelle croyance². Il n'est pas facile de comprendre quel motif pouvait avoir le prêtre de Thor de renoncer à un culte, auquel il présidait lui-même, pour une nouvelle religion; car le caractère d'égoïsme, de ruse et d'immoralité complète dont Snorro était revêtu, ne permet pas qu'on lui fasse l'honneur de croire qu'il agit en cette circonstance d'après sa conviction. Cependant il fit ériger une église chrétienne à Helgafels, au lieu même où était le temple de Thor, et fit preuve sur tous les autres points d'une conversion sincère. Comme c'était pour la troisième fois qu'on essayait de prêcher le christianisme en Islande, il paraît probable que le bon sens de ses habitants avait déjà rejeté sérieusement les superstitions du paganisme, et que

¹ Hialto était Islandais de naissance; mais il avait été banni pour avoir composé une chanson en mépris des divinités païennes; en voici la traduction littérale :

« Je ne veux pas servir une idole de bois : l'une et l'autre sont les mêmes à mes yeux ; car, ou Odin est un chien, ou Freya est une chienne. » A. M.

² Nous apprenons d'une autre autorité que les prêtres païens et les nobles tinrent une conférence publique avec les missionnaires chrétiens, dans l'assemblée générale des tribus d'Islande. Pendant qu'on discutait, la nouvelle arriva qu'une éruption de lave venait de désoler un district voisin. « C'est l'effet de la colère de nos divinités offensées, » s'écrièrent les adorateurs d'Odin et de Thor. « Et quel motif excitait donc leur colère ? » répondit Snorro, le héros de l'Eyrbyggia-Saga, quoique encore païen lui-même, « quel motif excitait donc leur colère quand ces rochers de lave que nous foulons maintenant étaient eux-mêmes des torrents enflammés ? » La promptitude de cette réponse imposa silence aux défenseurs du paganisme.

le culte de Thor avait perdu dans l'estime du peuple ; Snorro donc aura pu, conséquemment avec son caractère, se mettre à l'abri d'une révolution religieuse à laquelle il prévint qu'il ne pourrait s'opposer.

La même année est indiquée comme étant la date d'un légende fort curieuse. Un vaisseau islandais vint hiverner dans un port auprès d'Helgafels. Parmi les passagers était une femme native des Hébrides, qui passait parmi les matelots pour posséder des vêtements et des meubles bien au-dessus de ceux qui étaient alors en usage en Islande. Le bruit en étant parvenu à Thurida, sœur du pontife Snorro et épouse de Thorodd, femme d'un caractère vain et cupide, et, disait-on aussi, de mœurs licencieuses, elle alla faire une visite à l'étrangère, mais ne put la décider à lui montrer ses trésors. Persistant cependant dans ses importunités, elle pressa Thorgunna d'accepter un logement dans la maison de Thorodd. Cette dernière n'y consentit qu'avec répugnance ; mais elle ajouta que comme elle connaissait tous les genres d'industrie qui pouvaient être utiles dans un ménage, elle espérait de cette manière acquitter les obligations qu'elle pourrait contracter envers cette famille, sans pour cela rien céder des effets qu'elle possédait en dédommagement de son logement. Comme Thurida continuait de la presser d'accepter cette invitation, Thorgunna l'accompagna à Troda, habitation de Thorodd, où les matelots déposèrent une grande boîte et une énorme armoire qui contenaient les effets de l'étrangère, et sur lesquels Thurida jeta des regards pleins de curiosité et de convoitise. Aussitôt qu'on lui eut assigné sa chambre à coucher, elle ouvrit son coffre et en tira une belle courte-pointe brodée et une tenture magnifique et complète de tapisserie, avec une garniture de lit de linge d'Angleterre mêlée de soie, comme on n'en avait jamais vu en Islande. « Vendez-moi cette belle garniture de lit, lui dit l'envieuse matrone. — Crois-moi, lui répondit Thorgunna, je n'ai point envie de coucher sur la paille pour satisfaire ton goût luxurieux et ta vanité. » Cette réponse déplut tellement à Thurida, qu'elle ne lui renouvela jamais sa demande.

Thorgunna, au caractère de laquelle les événements suivants prêtèrent une espèce d'importance mystique, est représentée comme une femme d'une taille haute et imposante, avec un teint brun et une épaisse chevelure noire. Elle était d'un âge avancé, assidue dans les travaux des champs et de l'aiguille, assistant

exactement au service divin , grave , silencieuse et solennelle dans ses rapports avec la société. Elle était peu communicative avec les habitants de la maison de Thorodd , et il y en avait deux surtout pour lesquels elle montrait une aversion décidée. L'un était Thorer , qui , ayant perdu une jambe dans l'escarmouche entre Thorbion et Thorarin le Noir , était appelé Thorer Wildlegr , à cause de celle qu'il lui avait substituée , et l'autre , sa femme Thorgunna , appelée Galdra-Kinna (méchante sorcière) d'après l'art qu'on lui prêtait des enchantements. Kiartan , jeune garçon de belle espérance , était le seul être de la maison auquel Thorgunna montrait de l'affection , et elle était fort affectée toutes les fois que le petit garçon , emporté par la pétulance de l'enfance , se montrait peu reconnaissant de ses bontés.

Nous sommes obligés de faire ici une petite digression en faveur de ce jeune Kiartan. Il était fils de Thurida , sœur du pontife Snorro , et passait aussi pour l'être de son époux Thorodd ; mais ce fait était moins certain. Biorn , étranger qui avait acquis le surnom de héros de Bradwick , avait été très-assidu dans ses visites à Thurida l'année qui précéda la naissance de Kiartan. Elles avaient éveillé la jalousie du mari , qui eut recours à une sorcière pour évoquer une tempête nocturne dans le but de faire périr Biorn pendant qu'il se rendrait chez sa maîtresse. Cette tentative , cependant , fut infructueuse , ainsi que quelques autres qui furent faites contre sa vie. A la fin , lorsque Snorro , qui croyait son honneur intéressé à défendre sa sœur Thurida , était sur le point de cerner Biorn avec une troupe de cavaliers , le guerrier , s'étant aperçu de son dessein , saisit le pontife à l'improviste , et lui mettant le poignard sur la gorge , il le força à consentir à un traité par lequel il s'engageait à retirer ses gens , et Biorn , de son côté , promettait de cesser de porter atteinte à la réputation de Thurida , en quittant immédiatement l'Islande. Il tint parole , car pendant fort long-temps on n'en entendit plus parler. Bien des années après , cependant , un vaisseau islandais qui était sur la côte occidentale d'Islande fut surpris par une tempête qui le jeta dans des parages de l'océan Atlantique inconnus au pilote. Après avoir long-temps navigué à l'ouest , ils atteignirent une terre inconnue habitée par un peuple sauvage qui s'empara aussitôt des marchands et de l'équipage du vaisseau ; il s'éleva alors entre eux de grandes discussions , les uns voulant les réduire à un état d'esclavage , les autres les tuer sur le lieu même. En ce moment arriva

un corps de cavaliers commandés par un homme d'une haute stature et d'un aspect distingué, que les naturels assemblés semblaient respecter comme leur chef. Il s'adressa aux marchands dans la langue norse, et apprenant qu'ils venaient d'Islande, il leur fit beaucoup de questions sur le pontife Snorro, sa sœur Thurida, mais surtout sur son fils Kiartan. Leurs réponses ayant été satisfaisantes sur tous les points, il leur fit part de l'intention qu'il avait de leur rendre la liberté, en les avertissant de ne jamais revenir dans cette île, les habitants étant ennemis des étrangers. Alors les marchands se hasardèrent à demander le nom de leur bienfaiteur. Il refusa de leur dire, dans la crainte que ses amis d'Islande, en venant le chercher, ne s'exposassent au danger dont il les délivrait, dans un moment où il n'aurait peut-être plus les mêmes moyens de les protéger comme il convenait de le faire; car il y avait dans ce pays, leur dit-il, des chefs plus puissants que lui. Lorsqu'ils furent sur le point de partir, il les pria de remettre pour lui une épée à Kiartan et une bague à Thurida, comme venant de la part de quelqu'un qui aimait la sœur de Snorro plus qu'elle n'était aimée de Snorro lui-même. On crut reconnaître dans ces paroles Biorn, le héros de Bradwick et le père de Kiartan par suite de son intrigue secrète avec Thurida, et toute cette histoire sert à prouver que les Islandais avaient quelque tradition obscure, fondée sur des conjectures ou sur des relations accidentelles, de l'existence d'un pays à l'ouest de l'Atlantique.

Revenons maintenant à Thorgunna que nous avons laissée habitant la maison de Thorodd et de sa femme. Il y avait déjà quelque temps qu'elle demeurait à Froda lorsqu'un jour qu'elle travaillait à faire les foins avec quelques membres de la famille, un nuage s'élevant tout à coup des montagnes du nord fit craindre à Thorodd une forte averse. Il ordonna à l'instant aux faucheurs de relever en meules tout ce qu'ils avaient déjà fauché. On se rappela ensuite que Thorgunna ne fit pas un tas de sa portion de foin, mais le laissa étendu sur le pré. Le nuage approchait avec une grande rapidité, et couvrant les environs de la ferme, les enveloppa dans une telle obscurité qu'on pouvait à peine voir au delà des limites du pré. Une violente averse tomba ensuite, et aussitôt que les nuages se furent dispersés, on remarqua qu'il avait plu du sang. Ce qui était tombé de cet affreux orage sur les meules des autres faucheurs ne tarda pas à sécher, mais le foin que Thorgunna avait fauché n'ayant pas été relevé, resta humide de sang.

La malheureuse Hébridienne, terrifiée de ce sinistre augure, se mit au lit, et fut saisie d'une maladie mortelle. Aux approches de la mort, elle demanda Thorodd, son propriétaire, et lui confia la disposition de ses biens et effets : « Je désire, lui dit-elle, que mon corps soit transporté à Skalhot, car mon esprit présage qu'il sera fondé dans ce lieu l'église la plus remarquable de l'île. Que mon anneau d'or soit donné aux prêtres qui célébreront mes obsèques, et indemnise-toi des dépenses que mes funérailles occasionneront sur le reste de mes effets. Je lègue à ta femme mon manteau de pourpre, afin d'obtenir par ce sacrifice fait à son avarice de pouvoir disposer de mes autres effets comme bon me semblera. Mais quant à mon lit avec sa garniture et ses tentures de tapisserie, je te conjure de les livrer aux flammes. Ce désir ne vient pas du regret que j'aurais de penser que quelqu'un le posséderait après ma mort, mais parce que je veux éviter les malheurs que je prévois devoir arriver si la moindre chose est changée dans l'exécution de mes dernières volontés. »

Thorodd promit d'exécuter fidèlement et de point en point ce testament extraordinaire.

En conséquence, aussitôt que Thorgunna fut morte, son fidèle exécuteur prépara un bûcher pour brûler ce lit somptueux. Thurida entra et apprit avec étonnement et colère le but de ces préparatifs. Elle répondit aux représentations que lui fit son mari, que ces menaces de danger futur n'étaient occasionnées que par un sentiment d'envie et d'égoïsme de la part de Thorgunna qui ne voulait pas que personne jouît de ses trésors après sa mort. Voyant que ses arguments ne pouvaient rien sur l'esprit de son mari, elle eut recours aux caresses et aux subterfuges, et à la fin obtint de lui la permission de détacher de la garniture du lit les rideaux en tapisserie et le couvre-pied. Le reste fut livré aux flammes par obéissance pour la volonté de la défunte.

Le corps de Thorgunna, après avoir été enveloppé et placé dans une bière, devait ensuite être transporté à travers les précipices et les marais de l'Islande dans un district éloigné qu'elle avait désigné pour le lieu de sa sépulture. Un incident remarquable se présenta pendant le trajet. Ceux qui portaient le corps arrivèrent fort tard le soir, fatigués et trempés par la pluie, dans une maison appelée Nether-Ners, où l'avare hospitalité du propriétaire ne leur accorda que l'abri de son toit, sans y ajouter ni feu ni nourriture. Mais aussitôt qu'ils entrèrent, un bruit ex-

traordinaire se fit entendre dans la cuisine de la maison, et la figure d'une femme qu'on reconnut bientôt pour être celle de la défunte Thorgunna parut, et se mit à préparer à manger avec activité. Cette effrayante apparition ayant été rapportée à leur hôte inhospitalier, il consentit aussitôt à leur donner tout ce qui pouvait leur être nécessaire, et la vision disparut sur-le-champ. Le bruit de cette apparition s'étant répandu, ceux qui transportaient le corps ne furent plus exposés à demander deux fois l'hospitalité sur leur route, et ils arrivèrent sans accident à Skalhót, où Thorgunna, après l'accomplissement de toutes les cérémonies voulues par la religion, fut paisiblement déposée dans la tombe. Mais les résultats de la violation de son testament se firent cruellement sentir à Froda.

L'auteur, pour mieux faire comprendre les prodiges qui s'en suivirent, donne des détails sur la maison de Froda et le genre de vie qu'on y menait. C'était un édifice d'une construction simple et patriarcale, et bâti d'après la mode en usage parmi les familles riches de l'Islande. La salle à manger était très-vaste, et une partie qui en était séparée par une cloison contenait les lits de la famille. De chaque côté était une espèce de magasin, dont l'un contenait de la farine et l'autre du poisson séché. Tous les soirs on allumait de grands feux dans cet appartement pour préparer les aliments, et les serviteurs de la famille s'asseyaient ordinairement autour jusqu'à ce que le souper fût fait.

Le soir où les gens qui avaient transporté le corps de Thorgunna revinrent à Froda, tout le monde vit une espèce de météore ou corps lumineux, ressemblant à une demi-lune, qui se glissa le long des boiseries de la salle, dans une direction opposée au cours du soleil ¹, et continua à accomplir sa révolution jusqu'à ce que les domestiques allassent se livrer au repos. La même apparition se renouvela une semaine entière, et Thorer à la jambe de bois décida bientôt que ce devait être un présage d'épidémie et de mortalité. Bientôt après, un pâtre donna des symptômes

¹ C'était là une circonstance importante. Tout ce qui suivait le mouvement du soleil était regardé comme d'un heureux présage. De même les Highlandais, en faisant leur *deahl*, espèce de bénédiction qu'ils donnent en tournant autour de la personne à laquelle ils veulent être favorables, observaient toujours le cours du soleil. D'autre part, les sorcières faisaient leurs cercles, *widderskins*, comme l'exprime le dialecte écossais, ou en opposition avec le mouvement de l'astre du jour. L'apparition de la demi-lune nous rappelle Hécate, les mystères d'Isis dans Apulée, et un passage des *Menteurs* de Lucien, où la lune est évoquée par des opérations magiques.

d'aliénation mentale, et on crut reconnaître à plusieurs signes qu'il avait subi les persécutions des esprits malins. Un matin cet homme fut trouvé mort dans son lit, et alors commencèrent des apparitions de revenants, énoncées dans les annales de la superstition.

La première victime fut Thorer, qui avait prédit ces calamités. Un soir qu'il était sorti, il fut assailli par le spectre du berger au moment où il cherchait à rentrer dans la maison; sa jambe lui fut bien peu utile dans une pareille lutte, car il fut terrassé et si horriblement maltraité qu'il mourut des suites de ses contusions. Thorer ne fut pas plutôt mort, que son spectre s'associa à celui du pâtre, et l'aida à attaquer et à poursuivre les habitants de Froda. En même temps une maladie épidémique se répandit rapidement, et plusieurs serfs en furent atteints successivement, et des présages sinistres se manifestèrent dans l'intérieur de la maison. La farine était déplacée et mêlée, et le poisson séché dispersé de toutes parts, sans qu'on ait pu découvrir qui l'avait fait. A la fin, un soir que les domestiques formaient cercle autour du feu, un spectre, dont la tête ressemblait à celle d'un veau marin, apparut sortant du plancher de la salle, et fixant ses yeux ronds et noirs sur les rideaux du lit de Thorgunna. Quelques-uns des domestiques se hasardèrent à frapper cette figure; mais, loin de céder à leurs efforts, elle sembla s'élever davantage du plancher, jusqu'à ce que Kiartan, qui paraît avoir été doué d'une influence dominante sur ces apparitions surnaturelles, saisit un gros marteau de forge, frappa à plusieurs reprises cette tête de veau marin, et l'obligea de disparaître en la faisant rentrer en terre à coups redoublés, comme s'il eût enfoncé un pieu.

Ce prodige, à ce qu'on vit ensuite, annonçait une autre calamité. Thorodd, le chef de la famille, avait entrepris quelque temps auparavant un voyage sur mer pour apporter une cargaison de poisson séché; mais en traversant la rivière de Cuna, l'esquif fit naufrage et il périt avec toute sa suite. Une cérémonie eut lieu à Froda en mémoire du défunt, et, au grand étonnement des convives, les ombres de Thorodd et de ses compagnons apparurent dans l'appartement, qui était tout rempli d'eau. Cependant cette vision excita moins d'horreur qu'on aurait pu s'y attendre, car les Islandais, quoique chrétiens de nom, conservaient, parmi d'autres superstitions païennes, la croyance que les spectres de ceux des noyés qui avaient été bien reçus par la déesse Rana

avaient l'habitude d'apparaître à leurs funérailles. Ils virent donc sans crainte Thorodd et ses compagnons tout trempés s'établir autour du feu dont tous les conviés, probablement par humanité, se retirèrent pour leur faire place.

On supposait que cette apparition ne se renouvellerait pas après la fin de la fête; mais cet espoir fut bien trompé, car, aussitôt que tous les convives funèbres furent partis, le feu étant allumé, Thorodd et ses compagnons allèrent se mettre d'un côté, toujours tout trempés, et de l'autre entra Thorer à la tête de tous ceux qui étaient morts de l'épidémie, et qui parurent couverts de poussière. Les deux bandes occupèrent les sièges qui étaient à l'entour du feu, et les domestiques, à moitié morts de terreur et de froid, passèrent toute la nuit sans lumière et sans feu. Le même phénomène se présenta le lendemain soir, quoique les feux eussent été allumés dans une maison séparée, et Kiartan fut enfin obligé de transiger avec les spectres, en leur faisant allumer un grand feu dans l'appartement principal, et un autre, pour la famille et les domestiques, dans un bâtiment séparé. Ces prodiges continuèrent pendant toute la fête de Jol. D'autres augures sinistres vinrent alarmer cette famille malheureuse. La maladie contagieuse reparut de nouveau, et, quand elle faisait une victime, son spectre ne manquait pas de se joindre à la troupe de ceux qui persécutaient la maison de Froda, et qui s'en étaient déjà presque entièrement emparés. Thorgunna Galdra-Kinna, femme de Thorer, succomba aussi à son tour. En un mot, de trente domestiques, dix-huit moururent, et cinq s'enfuirent par frayeur des apparitions, de sorte qu'il n'en resta que sept au service de Kiartan.

Kiartan eut alors recours aux avis de son oncle maternel Snorro, d'après le conseil duquel (conseil qui paraîtra peut-être singulier au lecteur), on prit des mesures judiciaires contre les spectres. Un prêtre chrétien, cependant, fut joint à Thordo-Kausa, fils de Snorro, et à Kiartan, pour présider à ces mesures et les sanctifier. Les habitants furent régulièrement cités à comparaître sur l'enquête, comme il est d'usage dans une cause entre un homme et un autre, et le tribunal fut constitué devant la porte de la maison, au moment où les spectres venaient de prendre leur place accoutumée auprès du feu. Kiartan se risqua hardiment à les approcher, et saisissant dans le feu un tison, il ordonna que la tapisserie, appartenant à Thorgunna, fût portée au dehors, et

là il y mit le feu, et la réduisit en cendres avec les autres ornements du lit, qui avaient été si indiscrètement conservés d'après le grand désir de Thurida. Un tribunal ayant été constitué ¹, une accusation fut portée par Kiartan contre Thorer à la jambe de bois, par Thordo-Kausa contre Thorodd, et par d'autres accusateurs contre les dix spectres présents, les accusant de porter le trouble et le désordre dans la maison, et d'introduire la maladie et la mort parmi ses habitants. Toutes les formes les plus solennelles de la procédure judiciaire furent observées dans cette singulière occasion; les preuves furent produites, les charges résumées et la cause formellement décidée. Il ne paraît pas cependant que les spectres se soient défendus, de sorte que la sentence d'expulsion fut prononcée contre eux individuellement, en bonne et due forme.

Quand Thorer entendit le prononcé du jugement, il se leva en disant : « Je suis resté ici tant qu'il m'a été permis de le faire; » et il quitta l'appartement par la porte opposée à celle auprès de laquelle le tribunal s'était assemblé. Chacun des spectres, en entendant sa sentence respective, quitta la place en disant quelque chose qui indiquait sa répugnance, et Thorodd lui-même, ayant été solennellement averti de partir, disparut en disant : « Cette habitation n'étant plus tranquille, nous allons la quitter. »

Kiartan entra dans la salle avec ses compagnons, et le prêtre, avec de l'eau bénite et la célébration de l'office, acheva de remporter sur les spectres une victoire qu'avaient déjà décidée le pouvoir et l'autorité de la loi islandaise.

Nous nous sommes peut-être trop étendu sur cette légende; mais c'est le seul exemple où l'on voie l'administration ordinaire de la justice se supposer du pouvoir jusque sur les habitants de l'autre monde, et où la charge d'exorciser les esprits ait été transférée du prêtre au juge. Ceci, joint aux divers exemples qu'on trouve dans l'Eyrbiggia-Saga, d'une espèce de respect pour les formes de la jurisprudence, même au milieu des divisions les plus violentes, semble prouver quelle influence extraordinaire était attribuée aux lois municipales par ce singulier peuple, même dans l'état le plus reculé de la société.

¹ Il ne paraît pas que les juges en Islande formaient un ordre séparé; au contraire, chaque tribunal semblerait avoir été constitué par choix, *ex asstantibus*, et en cela ces cours de justice ressemblaient à un jury choisi pour décider une cause spéciale, et dissous une fois cette tâche remplie.

Snorro, qui au total peut être considéré comme le héros principal de l'histoire, fut jeté dans de nouveaux embarras et de nouvelles dissensions par la mort de son frère Styr, qui fut tué par les habitants d'un district voisin; et, malgré toute l'éloquence de Snorro dans l'assemblée populaire, et les forces guerrières qu'il déploya, il ne put se venger dignement de ce meurtre. Il se tira de la querelle qu'il eut avec Ospakar d'une manière qui lui fait plus d'honneur.

Cet Ospakar, homme d'une haute stature et d'une grande force personnelle, toujours entouré des satellites du même genre, différait des autres chefs islandais par le mépris qu'il professait ouvertement pour les lois de la propriété. Il entretenait un bon vaisseau toujours prêt pour des excursions de piraterie, et avait entouré sa maison de hauteurs, qui en faisaient une espèce de citadelle. Il arriva qu'une baleine fut jetée sur le rivage de la mer dans une portion de l'île où la loi en assignait une partie à Snorro, et l'autre partie à son voisin Thorer. Mais, pendant que ce Thorer, et Alfar, surnommé le petit, intendant de Snorro, étaient occupés à se la partager, Ospakar parut à la tête d'une suite de gens armés, et après avoir étourdi Thorer par un coup de hache, il s'appropriâ toute la baleine. Il y eut escarmouche sur escarmouche, et le sang coula des deux côtés, jusqu'à ce qu'enfin Snorro songeât à invoquer la justice des comices contre ce brigand sans frein, et obtint une sentence contre Ospakar, qui le condamnait au bannissement avec ses compagnons. Ils se soumirent à cet arrêt pendant quelque temps, et Snorro fit partager les effets d'Ospakar parmi ceux qui avaient le plus souffert de ses rapines; Thorer et Alfar furent ceux qui obtinrent la plus grande partie de ses dépouilles. Ce fut cependant un don fatal pour le premier. Ospakar, qui continuait toujours sa profession de pirate, fit une brusque descente sur la côte, et s'emparant de Thorer, le fit périr devant la porte de sa maison. Alfar, lui échappant avec peine, se réfugia auprès de Snorro, et Ospakar, malgré la sentence prononcée contre lui, reprit possession de sa maison fortifiée, et la mit en état de soutenir un siège. Snorro déploya dans cette occasion la prudence qui le caractérisait ordinairement. On a pu voir qu'une meule de foin ordinaire était regardée comme un poste très-sûr dans la tactique islandaise, mais une maison entourée d'un banc de terre était une fortification bien plus respectable encore; aussi Snorro ne regarda-t-il

pas comme prudent d'attaquer la forteresse du pirate avant d'avoir assemblé ses amis et ses satellites les plus distingués.

Parmi ces derniers était un nommé Thraudar, que l'on appelait Bersekir, avant qu'il eût embrassé la foi chrétienne; et quoi qu'il eût perdu la force surnaturelle que déployaient ces individus, qui, d'après le dire de l'auteur, était l'effet naturel du baptême, probablement parce que le champion, en devenant chrétien, avait abandonné l'usage des drogues qui l'excitaient à la fureur; cependant il conservait toujours une vigueur et un courage naturels qui étaient encore très-formidables.

Au premier avis que lui donna le messenger de Snorro, Thraudar accompagna le pontife armé, comme quelqu'un qui se trouve impliqué dans une mauvaise affaire. Les autres alliés de Snorro marchèrent rapidement vers la forteresse d'Ospakar, et le sommèrent de se rendre à discrétion. Le brigand ayant refusé de se soumettre, le mont fut vaillamment assailli, mais aussi bravement défendu. Thraudar, en enfonçant le fer de sa hache d'armes dans le haut du rempart, parvint à l'escalier en se servant de la poignée pour se soulever, et il se défit de Rafen, pirate fort renommé, qui l'avait attaqué pendant qu'il gravissait la hauteur. Ospakar lui-même périt d'un coup de lance, et ses compagnons se rendirent à la seule condition qu'on les laisserait s'échapper avec la vie sauve. Derscalde Thonnodar composa sur ce combat un poëme appelé *Rafinaul* ou *la mort de Rafen*.

Les oiseaux d'Odin, dans leur joie,
 Ont à la fin trouvé leur proie;
 Car dans le golfe de Bitra
 Un carnage horrible régna.
 On vit étendus dans la plaine
 Les trois voleurs de la baleine;
 Et puis le terrible Rafen,
 Après ses dangers, ses rapines,
 A rencontré dans les collines
 Sous le fer une digne fin.

Après la mort du brave Arnkill, l'esprit de son père Thorolf, Bøgifot, ou au pied contourné, commença, comme nous l'avons déjà fait entendre, à redevenir incommode. Il sortait de nuit de dessous le mont que l'on avait élevé sur lui, et errait dans le pays, ravageant les récoltes, estropiant les bestiaux, et terrifiant au plus haut point les habitants, de sorte que le pays était menacé de devenir désert. Des plaintes ayant été faites de toutes parts à

Thorodd, il résolut de prendre des mesures pour pacifier cet esprit turbulent et implacable.

Ayant emmené avec lui une troupe d'hommes, Thorodd gravit le sommet sur lequel Arnkill avait enterré le corps de son père. On pratiqua ensuite une ouverture dans le monticule qui le couvrait, et le corps de Thorolf fut trouvé bien conservé, mais prodigieusement enflé, et offrant un visage horrible, et d'une effrayante lividité. Comme il était évident que l'âme du vindicatif suicidé, ou de quelque mauvais démon qui avait pris sa place, se servait de ses dépouilles mortelles, de même que le vampire hongrois, pour commettre ses forfaits nocturnes, Thorodd résolut d'agir d'après cette supposition. En conséquence il ordonna qu'on sortit de la tombe ce corps, qui fut trouvé d'un poids si considérable, qu'on ne put le soulever qu'avec un levier. Il fit ensuite transporter sur le rivage de la mer ce cadavre maudit, qui fut déposé sur un vaste bûcher, où il le fit brûler. On n'y réussit pas sans peine, car, pendant quelque temps, le feu parut n'avoir aucune influence sur Thorolf. Cependant il fut enfin réduit en cendres, dont une partie fut jetée au vent, et l'autre dans la mer. Cette cérémonie achevée, le spectre au pied crochu ne parut plus, cependant ses restes continuèrent à occasionner de nouveaux prodiges.

¹ Il était à peu près neuf heures du soir, heure à laquelle on trait les vaches, quand Thorodd revint après avoir brûlé le corps de Thorolf, et, en s'approchant de l'étable, une vache, qui courait devant lui, se démit le pied. Cette vache, qui était stérile, fut prise, et, comme elle était trop maigre pour être tuée, Thorodd lui lit bander le pied, et, aussitôt qu'elle fut en état de faire le voyage, il l'envoya à Ulfarsfell pour y être engraisée, les pâturages étant aussi bons là que dans les marais. Pendant que cette vache paissait dans ce lieu, elle allait souvent sur le bord de la mer où le bûcher funèbre de Thorolf avait été élevé, et léchait les pierres qui étaient sur le rivage où le vent avait fait voler une partie des cendres. Quelques personnes prétendent que des insulaires, qui portaient leur poisson dans la partie intérieure de la

¹ La légende suivante du *Bœuf surnaturel* était omise dans l'esquisse originale de ce petit ouvrage, parce que cette histoire se trouve dans une autre partie des *Antiquités du Nord*, à l'appui de la curieuse ballade danoise de Rosner Hafmand. Elle est maintenant rendue à l'ouvrage dont elle fait partie, et il convient de dire que cette légende est donnée, à l'exception des rimes, d'après la version de M. Robert Jamieson, qui la traduisit de l'islandais.

baie pour l'y faire sécher, virent avec cette vache, sur le bord du bois, un taureau fort étrange, couleur de souris, et que personne ne reconnaissait. L'automne suivant, Thorodd songea à tuer la vache, mais ceux qu'il envoya la chercher ne la purent trouver nulle part. Après l'avoir long-temps cherchée inutilement, ils finirent par la regarder comme perdue, supposant qu'elle était morte ou avait été volée. Un peu avant le temps de Jol, un matin que le vacher de Kørstead allait à l'étable comme à l'ordinaire, il vit devant la porte la vache au pied démis, et qu'on avait tant cherchée ; il la fit entrer dans l'étable, et alla en porter la nouvelle. Thorodd vint la voir en personne, et l'ayant bien examinée et tâtée, il découvrit qu'elle était pleine, et par conséquent peu propre à tuer et à mettre sur le marché, d'autant plus qu'il avait assez de viande sans cela pour lui et sa famille. Vers la fin du printemps suivant, elle eut une génisse, et bientôt après un veau, qui était si gros, que la vache mourut après avoir vêlé. Ce veau énorme fut emmené dans la maison, il était couleur de souris, et paraissait valoir la peine d'être élevé. Les deux veaux ayant été portés dans la chambre, il s'y trouva par hasard un vieille paysanne qui avait été mère nourrice de Thorodd, et était devenue aveugle. Dans son jeune temps, elle avait la réputation d'être douée de seconde vue, mais quand elle vieillit ses prédictions furent regardées comme le radotage insensé de la vieillesse, quoique plusieurs eussent été justifiées par l'événement. Le veau, ayant été posé par terre les jambes liées, commença à mugir, sur quoi la vieille femme s'écria avec la plus grande terreur : « C'est là le mugissement du petit d'un lutin, et non d'une créature terrestre, et vous ferez bien de le tuer sur-le-champ. Thorodd fit observer que ce serait dommage de sacrifier un veau qui, s'il était élevé avec soin, pouvait devenir un excellent bœuf de charrue. Le veau beugla alors une seconde fois, et la vieille laissa tomber ce qu'elle tenait à la main, en s'écriant : « Mon enfant ! fais tuer ce veau, car, si on l'élève, nous aurons un jour grand sujet de nous en repentir. — Eh bien, nourrice ! puisque vous le voulez, répondit Thorodd, on le tuera. » Les deux veaux furent alors emmenés hors de la chambre, et Thorodd donna l'ordre qu'on tuât la génisse, et qu'on portât le veau dans l'étable pour y être élevé avec injonction sévère de ne pas en parler à la vieille nourrice.

Le veau devint si gras, qu'avant le printemps il était aussi gros que ceux qui avaient plusieurs mois de plus que lui. Quand on le

laissa sortir, il se mit à courir dans la prairie et beugla comme un taureau, et si haut, qu'on l'entendit de la maison. Ce qui fit dire à la vieille femme : « Puisque ce monstre n'a pas été tué, il fera assurément plus de mal qu'on ne peut l'exprimer par des paroles. » Le veau grossit à vue d'œil, et l'été on le mit dans un champ où on laissait croître l'herbe. Quand l'automne arriva, il était d'une taille telle que peu de veaux âgés de deux ou trois ans pouvaient lui être comparés. Il avait de belles cornes et la peau bien luisante, et de tout le troupeau c'était le plus bel animal qu'on pût voir; c'est ce qui fut cause qu'on l'appela Glœsir. Avant d'avoir deux ans, il était aussi gros qu'un hœuf qui en avait cinq; il paissait au milieu des autres non loin de la maison, et toutes les fois que Thorodd allait voir le troupeau, Glœsir s'approchait de lui, le sentait et léchait ses habits, et Thorodd le caressait. Il était doux comme un agneau pour les gens et pour les bêtes; mais quand il beuglait, il était effrayant, et la vieille femme ne l'entendait jamais sans exprimer la plus grande consternation et la plus grande horreur. Quand Glœsir eut quatre ans, si les femmes, les enfants, ou les jeunes gens passaient près de lui, il n'y faisait aucune attention; mais si c'étaient des hommes, il écumaït et devenait menaçant, si méchant et si fougueux, qu'ils avaient beaucoup de peine à l'éloigner d'eux.

Glœsir continuant d'être intraitable et de beugler aussi terriblement, Thorodd, touché des avis continuels et des craintes de sa nourrice, promit enfin sérieusement de le tuer l'automne suivant, aussitôt qu'il serait assez gras. Mais la vieille devineresse lui prédit que ce serait trop tard, et l'entendant encore une fois mugir avec fureur, elle s'abandonna, comme il arrive souvent aux Islandais, à une sorte de transport poétique.

Du troupeau le roi mugissant
Menace les gens du village;
Ses cornes et son front sauvage
Annoncent la mort et le sang.
Dans l'horrible mugissement
Pont il remplit au loin la plaine.
De ta mort funeste et prochaine
Tu dois voir le pressentiment.

« Vous radotez, nourrice, au lieu de prophétiser, » répondit Thorodd; alors elle répliqua :

Quand la vieille parle ou murmure,
Elle est folle, dit-on tout bas.

Je vois ta sanglante blessure ;
Mais pour toi, tu ne la vois pas.
Je ne sais quelle peur soudaine
Me glace en voyant ce taureau ;
Mais avant la moisson prochaine
Tu verras creuser ton tombeau.

Un jour de ce même été, que Thorodd avait fait rassembler sur le pré et relever tout le foin en meules, il plut beaucoup. Le lendemain matin les domestiques, en sortant, remarquèrent que Glœsir était dans le champ ; il s'était débarrassé de la planche qu'on lui avait mise devant les cornes depuis qu'il était devenu méchant, et il courait çà et là, dispersant le foin par tout le pré, ce qu'on ne lui avait jamais vu faire ; et ses beuglements et ses mugissements terrifièrent tellement les domestiques, qu'aucun n'osa aller le chasser. Lorsqu'ils avertirent Thorodd de ce que faisait Glœsir, il sortit, et saisissant une grande fourche, il se hâta d'aller dans le pré avec cette arme sur l'épaule pour attaquer le taureau. Glœsir, s'en étant aperçu, cessa ses dégâts, et s'avança à la rencontre de son maître, sans faire attention à ses menaces et au bruit qu'il faisait pour l'intimider. Thorodd le frappa si fort entre les cornes que les fourches de son pieu se brisèrent. Glœsir se précipita alors sur Thorodd, qui, le saisissant par les cornes, lui détourna la tête : de cette manière ils luttèrent ensemble pendant quelque temps, Glœsir poussant toujours Thorodd, et celui-ci l'évitant jusqu'à ce qu'enfin il commençât à se fatiguer ; alors il lui sauta au cou, et s'appuyant sur ses cornes il l'étreignit, le serra de toute sa force, espérant l'étouffer ou le fatiguer au moins ; et de cette manière le taureau se mit à courir dans le pré le portant sur son cou.

Les domestiques voyant leur maître dans un si grand danger et n'osant se hasarder sans moyens de défense, rentrèrent à la maison pour prendre des piques et d'autres armes. Alors le bœuf baissa la tête entre ses jambes et la secoua jusqu'à ce qu'il parvint à passer une de ses cornes sous Thorodd, puis la releva par une secousse si violente qu'il le jeta les jambes en l'air, de sorte qu'il se trouva, pour ainsi dire, la tête en bas sur le cou du taureau. Lorsqu'il retomba sur ses jambes, Glœsir, baissant encore une fois la tête, le frappa au ventre de son autre corne, si fort que le sang en jaillit avec abondance et que Thorodd fut obligé de lâcher prise. Le taureau alors, mugissant avec furie, courut le long du pré vers la rivière. Les domestiques le poursuivirent à

travers un ravin de la montagne, appelé Geirvaur , jusqu'à l'instant où ils le virent atteindre un marais situé au-dessous de la ferme de Nello , et là , se précipitant dans un étang , il disparut, et l'on ne le revit jamais. Depuis lors on donna à ce marais le nom de Glœscirkellda. Les domestiques, en rentrant dans la maison , trouvèrent Thorodd mort de sa blessure ¹.

Les annales nous apprennent ensuite la mort de Snorro, pendant l'hiver qui suivit celle de saint Olave; il laissa après lui une famille nombreuse et florissante pour soutenir sa réputation. Il fut enterré dans l'église de Tunga qu'il avait fondée lui-même, mais quand elle fut transférée, on transporta aussi ses os dans le nouvel emplacement. D'après ses dépouilles, le célèbre Snorro paraîtrait avoir été un homme d'une stature ordinaire, et en effet, on ne voit nulle part qu'il ait acquis l'ascendant qu'il possédait dans l'île par sa force personnelle, mais plutôt par la subtilité de l'esprit qu'il déployait dans la conduite de ses entreprises, et par son adresse et son éloquence dans les assemblées populaires. Quoique souvent mêlé dans des combats, sa valeur paraît avoir été tempérée par une prudence raisonnable, et les exploits guerriers qu'on chanta en sa faveur devaient plutôt être attribués au bras vigoureux de quelque allié ou de quelque satellite. Il avait une si grande égalité de manières, qu'il était difficile de distinguer ce qui lui plaisait de ce qui lui était désagréable. Lent et prudent à se décider à la vengeance, une fois résolu, il la poursuivait avec ténacité et d'une manière implacable. Il était d'excellent conseil pour ses amis, mais habile à insinuer à ses ennemis les mesures qui devaient ensuite leur devenir fatales. Enfin, comme le dit l'historien ecclésiastique de l'Islande, en faisant le résumé de ses bonnes et mauvaises qualités, si on ne pouvait vanter dans Snorro ni la bonté, ni la piété, il était du moins regardé comme possédant plus de sagesse, de prudence et de sagacité que n'en ont ordinairement les autres hommes. Ce pontife ou préfet est cité avec beaucoup de distinction dans d'autres chroniques islandaises que

¹ Nous renverrons le lecteur curieux aux notes de M. Jamieson, et nous nous contenterons de dire ici qu'il n'y a pas de tradition universelle dans les hautes et basses terres d'Écosse, aussi bien qu'en Islande, que celle du taureau marin, animal surnaturel sous quelque rapports, mais regardé cependant comme faisant partie des créatures terrestres. Les peuples parmi lesquels cette légende passe pour un article de foi s'accordent merveilleusement entre eux sur les facultés et les habitudes qu'ils lui attribuent, de sorte qu'on pourrait penser que cette croyance a été fondée sur l'existence d'une espèce d'animal amphibie qui remonterait à une époque très-éloignée, et dont la race serait maintenant éteinte.

dans celle de l'*Eyrbiggia-Saga*. Le livre du *Laudnama*, seconde partie, troisième chapitre, renferme aussi plusieurs des événements dont on a parlé plus haut, ainsi que le *Laxdæla-Saga* et le *Saga* de Olu Tryggaton.

En voyant un homme, dont le caractère tenait plus du juriconsulte ou du politique que du guerrier, s'élever si haut à une époque si reculée, on reconnaît la préférence que les Islandais accordaient déjà à la supériorité intellectuelle sur les attributs grossiers de la force et du courage, et l'on y trouve une nouvelle preuve de la civilisation prématurée de cette république extraordinaire. Sous d'autres rapports le caractère de Snorro n'avait rien d'estimable, et offrait des rapports frappants avec celui des sauvages. La ruse et la subtilité lui tenaient lieu de sagesse, et souvent le soin jaloux avec lequel il ne cessait de s'occuper de ses propres intérêts, comme dans la dispute qui s'éleva entre Arnkill et son père, lui fit oublier les liens du sang et de l'amitié. Cependant l'égoïsme de sa conduite semble avoir été plus utile à l'établissement qu'il gouvernait que n'eût été celle d'un guerrier vaillant et généreux qui se serait laissé diriger par l'impulsion du moment. Son ascendant, quoique lent, acquis par des moyens peu estimables, semble avoir produit dans ce petit canton à peu près le même effet que celui d'Auguste sur l'empire romain. Quoique moins coupable que ce grand empereur, le pontife d'Helgafels n'a pas détruit la liberté de son pays ni légué la puissance qu'il avait acquise à un successeur tyrannique. Ses fils lui succédèrent dans l'administration de ses domaines, mais non dans ses charges politiques, et ses biens ayant été également partagés entre eux, ils fondèrent plusieurs familles long-temps respectées en Islande comme descendant du pontife Snorro.

C. Hotsford, ce 15 octobre 1815.

MORT DE JOCK¹,

FILS DU LAIRD.

A L'ÉDITEUR DU KEEPSAKE²

Vous m'avez demandé, monsieur, de vous fournir un sujet pour la peinture ; quoique je puisse me flatter d'avoir quelque habitude des compositions littéraires, et que je ne puisse me dire entièrement étranger aux trésors de l'histoire et de la tradition qui offrent les meilleurs modèles aux pinceaux de l'artiste, cependant je sens toute la difficulté de répondre à votre demande. Mais, bien que *sicut pictura poesis* soit un axiome ancien et incontestable, et que la poésie et la peinture aient toutes deux le même but, celui d'exalter l'imagination de l'homme en lui présentant des images agréables ou sublimes de scènes idéales, cependant l'une passant à l'esprit par les oreilles, et l'autre ne s'adressant qu'aux yeux, les sujets qui conviennent le mieux au poète et au narrateur sont quelquefois totalement impropres à la peinture, où l'artiste doit nous faire voir d'un seul coup d'œil tout ce que son art a la puissance de nous dire. Le peintre ne peut ni récapituler le passé, ni faire pressentir l'avenir, le présent seul est tout ce qu'il peut nous montrer, et de là sans doute plusieurs sujets, soit réels, soit fictifs, qui nous charment en poésie ou dans une narration, ne peuvent pas être avec effet représentés sur la toile.

Comprenant une partie de ces difficultés, quoique ignorant sans doute leur étendue, et les moyens par lesquels on pourrait les diminuer ou les vaincre, j'ai cependant essayé de vous présenter la narration suivante d'une tradition qui offre une histoire, dont, une fois les détails généraux connus, l'intérêt se concentre sur une situation si forte, et est d'un pathétique si déchirant, qu'un seul coup d'œil suffit pour la comprendre et en être touché. J'ai

1 Littéralement, *Mort du Jock du laird*. En écossais *Jock* est pour *Jean*. A. M.

2 Souvenir. A. M.

donc présumé qu'elle pourrait être agréable, et fournir peut-être plusieurs idées à quelqu'un des nombreux artistes qui se sont distingués depuis quelques années et qui ont formé l'école anglaise dont ils sont les soutiens.

On a assez parlé en prose et en vers

De la terre exposée aux lances meurtrières
Et des belliqueuses frontières,

pour rendre les mœurs de ceux qui les habitaient avant l'union de l'Écosse avec l'Angle terre familières à la plupart de vos lecteurs. Les traits les plus rudes et les plus grossiers de leur caractère étaient adoucis par leur amour pour les beaux arts, qui avaient donné lieu à ce dicton, que sur les frontières chaque vallée était rendue mémorable par un combat, chaque rivière avait été célébrée dans un chant poétique. Une sorte de chevalerie grossière continuait encore d'être en usage, et les combats singuliers étaient les amusements qui remplissaient les courts intervalles de trêve qui interrompaient la durée presque constante de la guerre. On peut juger par l'incident qui va suivre à quel point cette coutume était invétérée.

Bernard Gilpin, l'apôtre du Nord, le premier qui entreprit de prêcher les doctrines protestantes aux habitants des frontières, fut très-surpris un jour, en entrant dans leurs églises, de voir un gantelet ou gant de mailles pendu au-dessus de l'autel. Ayant demandé ce que signifiait l'étalage peu respectueux de ce symbole de guerre dans le lieu sacré, il apprit que ce gant appartenait à un fameux homme d'épée qui l'avait pendu là comme gage de bataille et de défi général à quiconque oserait l'en ôter. « Donnez-le-moi, » demanda le révérend ecclésiastique. Le clerc et le sacristain ayant refusé tous deux de se charger de cette tâche dangereuse; Bernard Gilpin fut obligé de détacher lui-même le gant, et il pria ceux qui en furent témoins de dire au champion que c'était lui, et lui seul, qui s'était emparé de ce gage de défi. Mais le champion craignit autant de regarder en face Bernard Gilpin que les deux fonctionnaires de l'église avaient hésité à déplacer ce gage de combat.

L'histoire suivante date à peu près des dernières années du règne d'Élisabeth, et les événements se passèrent dans le Liddesdale, canton agreste et montueux du comté de Roseburg, qui d'un côté de ses limites n'est séparé de l'Angleterre que par une petite rivière.

Pendant le bon vieux temps où les hommes n'étaient occupés qu'à se harceler et à se battre ¹, cette vallée était principalement cultivée par la famille ou clan des Armstrong. Le chef de cette race belliqueuse était le laird de Mangerton. A l'époque dont je parle, le domaine de Mangerton, avec le pouvoir et la dignité du chef, appartenait à John Armstrong, homme d'une haute stature et doué de beaucoup de force et de courage. Tant que son père vécut, il fut distingué des autres membres de son clan par l'épithète de *Jock du Laird*, c'est-à-dire Jack ou Jock, fils du Laird. Il rendit ce nom célèbre par tant d'exploits hardis et courageux, qu'il le conserva même après la mort de son père, et qu'il est ainsi désigné et dans des annales authentiques, et dans la tradition. Quelques-uns de ces hauts faits sont rapportés dans les poésies des frontières écossaises, et d'autres sont cités dans les chroniques du temps.

Dans l'espèce de combat singulier que nous avons décrit, le Jock de Laird était sans rivaux, et aucun champion du Cumberland, du Westmoreland ou du Northumberland, ne pouvait résister au poids de sa large épée à double poignée qu'il brandissait avec aisance, et que peu d'hommes auraient pu même soulever. Cette terrible épée, comme disait le peuple, lui était aussi chère que Durusdane ou Fushberta à leurs maîtres respectifs, et était presque aussi formidable à ses ennemis que ces armes si renommées le furent aux ennemis du christianisme. Cet arme lui avait été léguée par un proscrit anglais, nommé Hobbie-Noble, qui, ayant commis quelque action qui l'exposait à la poursuite de la justice, se réfugia dans le Liddesdale, et devint le compagnon et le frère d'armes du célèbre Jock, jusqu'au moment où s'étant risqué à reparaitre sur le territoire d'Angleterre avec une faible escorte, un guide infidèle, et une mauvaise épée à poignée simple, au lieu de l'arme pesante qu'il portait ordinairement, Hobbie-Noble, attaqué par un nombre supérieur au sien, fut fait prisonnier et exécuté.

Avec son arme, et au moyen de sa force et de son adresse, le Jock du Laird maintint la réputation du meilleur homme d'épée des frontières, et défit ou tua plusieurs individus qui voulurent lui disputer ce titre formidable.

¹ *Of rugging and riving*, dit le texte; mot à mot, *de tirer et de déchirer*. Ceci est une allusion aux temps des guerres civiles et des querelles intestines des XIV^e et XV^e siècles en Écosse; et l'auteur emploie à cet effet des expressions qui ont pour équivalents des *désordres* et des *brigandaues*. A. M.

Mais les années s'écoulent pour les hommes vigoureux et braves, comme pour les faibles et les timides. Un temps vint où Jock fut incapable de manier ses armes, et même de toute effort actif plus ordinaire encore. Le guerrier impotent fut enfin réduit à garder le lit, et n'eut pour toute consolation que les soins assidus d'une fille unique, sa garde et sa compagne fidèle.

Indépendamment de cette vertueuse enfant, le Jock du Laird avait un fils unique sur lequel reposait la charge périlleuse de guider le clan au combat, et de soutenir le renom guerrier de son pays natal, qui avait été disputé par les Anglais dans différentes occasions. Le jeune Armstrong était actif, brave et vigoureux, et rapporta dans ses foyers, après plusieurs aventures, des gages assurés de succès. Cependant, il paraît que le vieux chef ne crut pas que l'âge et l'expérience de son fils lui donnassent encore le droit de se voir confier l'épée à double poignée, avec laquelle il s'était lui-même distingué d'une manière si redoutable.

A la fin, un guerrier Anglais, du nom de Foster (si je me rappelle bien), eut l'audace d'envoyer un défi à la meilleure lame du Liddesdale, et le jeune Armstrong, soupirant après la gloire chevaleresque, accepta le défi.

Le cœur du vieillard impotent se gonfla de joie lorsqu'il apprit que le défi avait été donné et accepté, et que la rencontre devait avoir lieu sur un terrain neutre qui servait d'emplacement en pareille occasion, et que lui-même avait déjà rendu célèbre par plusieurs triomphes. Il éprouvait d'avance une joie si orgueilleuse de la victoire qu'il espérait que son fils remporterait, que, pour exiter encore davantage ses vaillants efforts, il lui donna, comme au champion de son clan et de sa province, la célèbre épée qu'il avait jusque-là gardée lui-même.

Ce n'est pas tout : quand le jour du combat arriva, le Jock du Laird, en dépit des tendres prières de sa fille, résolut, quoiqu'il n'eût pas quitté le lit depuis deux ans, d'être lui-même témoin du duel, sa volonté était encore une loi pour ses gens, qui le portèrent sur leurs épaules, enveloppé de plaids et de couvertures, au lieu où le combat devait se livrer ; là on l'assit sur un fraguement de rocher, appelé encore aujourd'hui la pirere du Laird Jock ; et il resta les yeux fixés sur l'arène où les deux champions allaient se mesurer. Sa fille, après avoir fait tout ce qu'elle put pour qu'il fût placé commodément, était immobile à côté de lui, partagée entre les craintes qu'excitaient en elle la santé de son vieux père et l'is-

sue du combat où allait s'engager son frère bien aimé. Avant même que le combat commençât, les vieux guerriers qui y assistèrent fixaient les yeux sur leur chef, qu'ils revoyaient alors pour la première fois depuis des années, et comparaient tristement ses traits flétris et ses membres décharnés, avec le modèle de vigueur et de beauté qu'ils se rappelaient avoir vu en lui. Les jeunes contemplaient sa haute stature et sa robuste constitution, comme s'il eût été quelque antique géant échappé au déluge.

Mais le son des trompettes des deux côtés rappela sur l'arène l'attention générale, et elle était entourée d'une foule de spectateurs des deux nations curieux d'assister à un pareil événement. Il est inutile de décrire le combat : le champion écossais fut vaincu. Foster, posant le pied sur son antagoniste, saisit l'épée redoutée, si chère aux yeux de celui qui l'avait possédée si long-temps, et la brandit au dessus de sa tête comme un trophée de sa conquête. Les Anglais poussèrent des cris de triomphe ; mais le cri de désespoir du vieux guerrier qui voyait son pays déshonoré, et son épée long-temps la terreur de leur race, en la possession d'un Anglais, s'entendit au-dessus des acclamations de la victoire. Il parut un moment animé de toute son ancienne vigueur, car il s'élança du rocher sur lequel il était assis, et tandis que les vêtements dont on l'avait entouré tombaient à ses pieds et laissaient à découvert ses membres décharnés et les débris de son ancienne force, il élevait ses bras au ciel d'un air égaré, en poussant un cri d'indignation, d'horreur et de désespoir, qui, suivant la tradition, fut entendu à une distance extraordinaire, et ressemblait plutôt au rugissement d'un lion mourant qu'au son d'une voix humaine.

Ses amis le reçurent dans leurs bras lorsqu'il retomba entièrement épuisé de cet effort, et le portèrent dans son château avec une douleur muette, tandis que sa fille, tout en pleurant sur son frère, cherchait à adoucir et à calmer le désespoir de son père ; mais c'était une chose impossible, le seul lien qui attachait le vieillard à la vie venait d'être brusquement rompu, et son cœur en avait été brisé. La mort de son fils n'était pour rien dans sa douleur, et il ne voyait en lui que l'enfant dégénéré, par lequel l'honneur de son pays et de son clan avait été perdu. Il mourut trois jours après, sans avoir prononcé une fois le nom de son fils, mais ne cessant de s'exhaler en plaintes sur la perte de sa noble épée.

Il me semble que le moment où les facultés du chef intime, ré-

veillées par le désespoir du moment, l'entraînent à un dernier effort, offrirait au peintre un sujet heureux. Il pourrait obtenir l'avantage de faire contraster la figure farouche du vieillard dans l'accès du plus furieux désespoir, avec la douceur et la beauté d'une figure de femme. Le champ fatal pourrait être représenté en perspective de manière à donner un plein effet à ces deux figures principales ; et avec la seule explication que le tableau représente un guerrier contemplant la mort de son fils et la perte de l'honneur de son pays, il me semble qu'il serait suffisamment intelligible au premier coup-d'œil ; si l'on croyait nécessaire d'indiquer plus clairement la nature du combat, on pourrait le faire en représentant un pennon de Saint-Georges déployé à une des extrémités de la lice, et celui de Saint-André de l'autre.

Je suis, monsieur,

Votre obéissant serviteur,

L'AUTEUR DE WAWERLEY.

FIN DE LA MORT DE JOCK.

ABBOTSFORD,

OU

DESCRIPTION DU DOMAINE

DE WALTER SCOTT¹.

NOTA. Une lettre particulière d'un Américain distingué nous fait connaître la description du château de Walter Scott. Nous l'offrons avec plaisir à nos lecteurs. La renommée de l'illustre propriétaire a volé dans toutes les parties du globe; son nom est devenu un passe-port pour ses compatriotes partout où la gloire du génie est reconnue. L'admiration que ses nombreux ouvrages ont excitée nous fait présumer que l'on verra avec intérêt quelque chose de plus de celui qui nous procure tant de charmes. Le lieu et les promenades où il médite, le cabinet d'étude où il conçoit et écrit ses productions magiques, la plume de notre ami nous donne ces détails avec beaucoup de vivacité et d'énergie. (l'Éditeur anglais.)

J'ai été très-malheureux dans un des principaux motifs qui m'engagèrent à faire mon expédition du nord, car j'ai justement choisi pour ma visite en Écosse le seul mois où sir Walter s'en fût absenté depuis des années. Mon bon ami R... m'avait assuré que vers le 12 ou le 13 sir Walter Scott serait sur les bords de la Tweed. J'avais bon nombre de lettres de recommandation. Je quittai la malle à Silkirk² le 15, bien convaincu que j'arriverais près du château du grand poète. Les gens de l'auberge me confirmèrent dans cette croyance; le shériff³ (comme ils l'appelaient), me dirent-ils, était bien certainement chez lui; car la cour de justice étant terminée, il devait prendre ses vacances. Jamais il ne restait dans la poussière⁴ d'Édimbourg,

¹ *Abbotsford*, mot à mot *gué de l'abbé*, est la maison de campagne de Walter Scott, située sur les bords de la Tweed, au midi de l'Écosse, à trente lieues d'Édimbourg. La Tweed se jette dans la mer du Nord, près de Berwick, ville qui n'est ni écossaise ni anglaise, quoique sur la rive écossaise de ce fleuve, qui autrefois servait de limite aux deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse. A. M.

² Ville du midi de l'Écosse. A. M.

³ Premier magistrat d'un comté civil. A. M.

⁴ C'est-à-dire dans la foule à Édimbourg, ville dont la *poussière* n'incommode guère, puisqu'elle a des rues magnifiques, bien pavées et bien arrosées, indépendamment de trottoirs de quinze à vingt pieds de large, en dalles. A. M.

lorsque ses devoirs lui permettaient de retourner à la campagne.

Je m'avançais donc avec de grandes espérances. De loin on me montra du doigt les tours d'Abbotsford, au milieu d'un superbe bois de jeunes chênes et de bouleaux, peu éloigné de la rivière; mais, pour abrégér mon histoire, je trouvai les grilles fermées et verrouillées. Après avoir frappé et sonné long-temps, je n'entendis d'autre bruit que les aboiements des chiens de l'intérieur. Enfin un paysan se présenta, suivi d'un chien de chasse et une hache sur l'épaule. Il m'apprit, dans un langage peu intelligible, que sir Walter et sa famille étaient partis pour l'Irlande, et qu'on ne les attendait que dans quelques semaines. Cette nouvelle était contrariante; mais enfin, comme elle était sans remède, je demandai à voir la maison et les jardins. Il me répondit que les gens qui montraient le château étaient tous partis pour une foire dans le voisinage, mais que tout autre jour ils pourraient me satisfaire. Après quelques moments de réflexion, je me déterminai à visiter la belle Melrose⁴ et à revenir le lendemain à Abbotsford.

J'avais été assez heureux dans mon voyage pour faire la connaissance d'un monsieur qui m'offrit poliment de me servir de cicérone, et je crois qu'en l'absence des gens du poète, personne n'était plus capable de s'acquitter de ces fonctions. Je déjeunai avec lui, et il me conduisit ensuite à la grille du parc.

Cette fois je la trouvai moins rebelle à tourner sur ses gonds. Il me montra toute la maison et ses dépendances. Ensuite je passai une charmante soirée sous son toit hospitalier, situé sur l'autre rive de la Tweed.

Il me dit : « Il y a quinze ou seize ans, rien n'était moins remarquable que ce coin du monde, où maintenant Abbotsford étale sa singulière architecture, ses bois et les beaux jardins qui l'entourent. A l'endroit où est bâti l'édifice actuel était une mauvaise petite ferme; cette belle cour a remplacé un jardin potager, et cette florissante plantation qui couvre plusieurs milliers d'arpents, et qui paraît avoir doublé son importance, a succédé à une vilaine rangée de sapins. La rivière, toutefois, est restée dans le même état, et j'ai peine à croire qu'une terre aussi près de ses

⁴ Superbes ruines d'un abbaye de moines. C'est là que Walter Scott a placé une grande partie la scène de son poème intitulé *the Lay of the last Minstrel*, le *Chant du dernier ménestrel*. A. M.

eaux limpides fût totalement dépourvue de charmes. Cependant l'aspect était des plus sauvages ; un terrain meuble et couvert de petits champs de navets, une chaumière et une petite ferme écossaises, et quelques sapins d'Écosse, voilà tout ce que l'on pouvait y voir ; et il serait difficile d'imaginer un contraste plus frappant entre l'Abbotsford de ces temps peu éloignés et celui de 1825.

Vous savez sans doute que sir Walter est grand agriculteur et amateur de plantations. On assure qu'il a obtenu de ses terres des produits étonnants et presque miraculeux. On pourrait penser, en voyant ces merveilles, qu'il ne s'est jamais livré à d'autre occupation depuis qu'il a pris le titre de laird d'Abbotsford. Il possède des terres labourables sur les bords de la Tweed, et vers la petite ville de Melrose, qui est à trois milles de son château, mais l'ensemble de cette propriété est montagneux ; elle est entourée de vallons profonds et étroits ; il a mis la plus grande partie en plantations d'arbres utiles, et l'on est forcé de convenir que cette forêt naissante a été disposée avec un goût et un soin qui ne laissent rien à désirer. La vue de la Tweed, qui s'étend à quelques milles, est tout à fait changée ; elle s'est embellie par ces gracieuses plantations, dont dans vingt ou trente ans le produit ajoutera considérablement au revenu annuel de la propriété. L'abri que les bois procurent en même temps aux moutons a amélioré le paturage. Déjà la moitié de la surface produit le double du revenu de ce qu'on espérait de la totalité dans son état primitif. A travers cette forêt sont de grandes avenues en gazon, si bien établies qu'on pourrait s'y promener pendant des semaines entières sans pouvoir en découvrir toutes les beautés. Il y a plus de vingt cascades dans les ravins, et près de chacune d'elles des sièges et des bosquets placés de manière à procurer des vues pittoresques. Il y a deux ou trois petits lacs de montagne dans le domaine ; l'un d'eux cependant n'est pas très-petit, car il a près d'une demi-lieue de circonférence ; on en a tiré le parti le plus avantageux. Au total, c'est un très-beau coup d'œil, et qui ne peut que gagner à mesure que les arbres acquerront de la hauteur.

Mon guide me fit observer que le propriétaire passait plusieurs heures de la journée à parcourir ses bois, soit à pied ou monté sur son petit cheval, sa hachette et sa serpe à la main. C'est ici

qu'il établit son cabinet d'étude ; et, comme Jacques ¹, il trouve toujours ses livres dans ses arbres,

Nul poète jamais n'a rencontré sa muse,
Tant qu'il n'a pas appris, dans l'erreur qui l'abuse,
Solitaire, à longer un ruisseau murmureux
Sans éprouver d'ennui, quoique toujours errant,

comme dit le poète Burns, et un de ces Burns ¹, pour le dire en passant, est le Huntley-Burn ou Thomas d'Exceldonne², qui rencontrera la reine des fées. Ce fut près de l'arbre d'Eildon que cette rencontre eut lieu, dit le vieux poète ; mais depuis long-temps cet arbre a disparu. Presque toutes les promenades de sir Walter ont les montagnes d'Eildon en perspective ; mais je vous tiens trop long-temps éloigné de Monkbarns, situé sur la dernière chaîne de ces montagnes irrégulières, semblables à de grands escaliers descendant du haut d'Eildon vers la Tweed. La maison, de tous les côtés, excepté celui de la rivière, est entourée de jardins, suivant la vieille coutume. L'habitation ne manque par ce moyen ni d'air ni d'étendue ; mais le bâtiment est d'une telle bizarrerie que personne autre que sir Walter Scott n'aurait pu en faire construire un pareil sans courir le risque d'être tourné en ridicule. Cependant son aspect est imposant, plusieurs de ses détails sont d'une grande beauté, et le tout n'est pas dénué d'intérêt historique. Il est construit, on peut le dire, de pièces et de morceaux, mais calculés habilement. On pourrait rire de cette fantaisie, si elle eût été celle d'un homme ordinaire ; mais les goûts et même les bizarreries d'un grand homme inspirent tout autre sentiment. Les esquisses et les ornements, tels qu'une porte d'entrée de Linlithgow, un toit du château de Roslin, une cheminée de l'abbaye de Melrose, ont été empruntés de toutes les parties de l'Écosse.

Ce bâtiment, par ses détails, ne ressemble à rien de ce qui existe en Angleterre ; mais, en général, comme je l'ai déjà dit, il est noble et d'une grande beauté. On en peut concevoir cette opinion

¹ Personnage d'une comédie de Shakspeare. A. M.

² *A burn*, en écossais, veut dire un ruisseau. L'auteur fait donc ici un jeu de mots à propos de Burns le barde, un des trois plus grands poètes qui aient écrit dans l'idiome écossais ; savoir : Ferguson, auteur de poésies diverses ; Ramsay, auteur du *Gentle Shepherd* (le gentil Berger ou le Berger noble) ; et le même Burns, auteur d'un recueil de compositions lyriques et presque toutes en langage écossais. A. M.

² Le domaine de Thomas le Rimeur, auteur de prophéties et de vers en écossais très-ancien. A. M.

en l'observant, que sir Walter eût été aussi habile architecte que grand écrivain, s'il se fût adonné à cet art.

Par l'entrée principale, vous arrivez brusquement au bâtiment, et, comme on dit en France, *vous tombez sur le château* ; mais le mal, si c'en est un, était inévitable, à cause de la proximité de la voie publique, qui sépare le château et les dépendances de la principale partie du bois et du parc.

Le chemin est assez droit : vous vous trouvez, après quelques minutes, en quittant la grande route, à la porte principale dont nous avons déjà parlé : cette porte est une arche élevée d'un mur crénelé d'une hauteur considérable, et les sougs⁵, comme on les appelle, bien connus dans les temps féodaux, y pendent, mais rongés par la rouille ; ce sont, des restes de la grande citadelle des Douglas, de leur château du comté de Galloway.

En entrant, est un enclos de plus d'un demi-arpent ; deux côtés sont protégés par le grand mur dont nous avons déjà également parlé. Ce chemin est couvert de treilles, de roses et de chèvre-feuille ; sur le troisième côté, on voit un mur d'arches séparées, dans le style gothique ; chacun des vides est garni de fils de fer qu'on n'aperçoit qu'en approchant de très-près, ce qui ne nuit point aux jolies vues des jardins qui s'étendent en montant, et sont couverts d'ornements d'architecture, de tours, d'arcs, d'urnes, de vases, d'un genre qui ferait palpiter le cœur du vieux *Price le pittoresque*.

Le mur est non seulement d'un nouveau genre, mais très-gracieux ; et si jamais la vieille école devient encore de mode, il trouvera plus d'un amateur qui voudra l'imiter. Il aboutit au côté oriental de la maison et se prolonge jusqu'au nord et une partie de l'occident du grand clos. Rien ne m'a paru plus beau que l'effet de ce clos dans l'état paisible et solitaire où je l'ai vu. Il est couvert de gazon et planté de rosiers de toutes les espèces, qui lient graduellement ce pavé vert avec le toit de treilles de verdure sur lequel on aperçoit le mur grisâtre avec les petites tours.

Tout ce tableau est dominé par le chêne, l'orme, le bouleau et le coudrier. Un des côtés est si élevé que les arbres, quoique jeunes, offrent déjà l'effet d'un amphithéâtre de bois. L'arrière plan de ce côté est tout en forêt ; à l'est, le jardin se perd par degrés ; à l'occident, il y a aussi bois sur bois ; mais on a plusieurs vues

⁵ *Sougs*, espèces de carcans attachés aux murs des châteaux, où les seigneurs, dans le bon vieux temps, attachaient les vassaux pour de légères fautes A. M.

de la Tweed , et dans le lointain , à quelques milles une *sierra*¹ complète de cimes de montagnes , entre la Tweed et le Yarrow. Le plus élevé de ces sommets est celui de Newark, au bas duquel est le vieux château où le dernier ménestrel a chanté ces mots :

On aperçoit encor quelques nobles ruines².

Vous me pardonnerez si je ne vous donne pas de plus grands détails sur la construction de cette maison ; mais je ne suis pas habile en style d'architecture ; seulement je pourrais ajouter qu'elle a été bâtie à plusieurs reprises, qu'elle a une tour élevée de chaque côté , toutes les deux de formes différentes , et offrant aux regards un singulier contraste ; les parapets et les bords du toit dentelés, un grand nombre de vitres peintes, des groupes de cheminées à l'Élisabeth , des balcons de toutes grandeurs et de formes fantastiques, des pierres sculptées avec des inscriptions héraldiques placées çà et là dans les murs ; enfin une porte d'entrée des plus imposantes, *fac-simile*, dit-on, d'un certain palais en ruines qui jadis avait frappé l'imagination du poète , ainsi que le prouvent les vers suivants :

Entre les palais élevés
Pour de royales résidences,
Au-dessus des mieux achevés
Je place Linlithgow avec ses dépendances.

Les gravures vous donneront , beaucoup mieux que je ne puis le faire, une idée de tout cela ; une lettre ne peut rendre les détails minutieux, et par parenthèse, la meilleure gravure est celle qu'on trouve sur l'enveloppe d'un taffetas en coupures.

De ce portique , qui est grand et ouvert par devant , orné en haut de quelques cornes de cerf pétrifiées, vous entrez par deux porte sbattantes dans le vestibule , et alors le premier coup-d'œil de l'intérieur du château du poète se présente d'une manière imposante. Deux fenêtres très-élevées sont couvertes d'écussons ; en plein jour cet endroit est aussi sombre que le douzième siècle ; mais la délicieuse fraîcheur de l'atmosphère vous serait bien agréable pour quelques instants ; et lorsque vos yeux s'accoutument par degrés à l'effet de ces vitraux historiques, vous vous apercevez que vous êtes dans l'appartement le plus pittoresque.

Le vestibule peut avoir quarante pieds de long, vingt de haut et

¹ Mot espagnol pour *montagne* ou *gorge*. A. M.

² *Still exhibits some noble ruins.*

de large ; les boiseries sont en chêne richement sculpté et très-foncé ; elles viennent, à ce qu'il paraît, du vieux château de Dumferline. Le plafond est une rangée d'arches à pointe de chêne. Aussi chaque poutre représente-t-elle un écusson richement blasonné. Le nombre de ces écussons est suffisant pour contenir tous les faits d'armes d'une généalogie entière , si le poète voulait la montrer ; mais à l'extrémité il y a deux ou trois vides ; ils ont été couverts par des exquisses de Loudland , avec cette inscription : *Nos alta velat*. Les boucliers sont remplis des noms de familles célèbres ; ce sont d'un côté les descendants de Scott d'Arden, et de l'autre de Rutherford. Mais tout cela ne se trouve-t-il pas dans les chroniques de Douglas et de Nisbet ?

Il y a aussi une entrée à l'est du vestibule, au dessus et autour de laquelle le baronnet a placé une autre rangée d'écussons sur toutes les corniches de cette noble salle : ce sont les armoiries de ses amis et de ses compagnons ; je les ai remarqués avec autant d'intérêt que les siens. On y voit d'autres écussons différemment blasonnés. Au centre d'une des extrémités de la chambre, j'ai vu le cœur sanglant de Douglas , et vis-à-vis le lis royal d'Écosse ; entre les côtés, il y a une inscription en lettres gothiques que j'ai déchiffrée avec quelque difficulté ; je regrette de ne l'avoir pas copiée ; mais , autant que je puis m'en souvenir, en voici à peu près le sens : « Voici les armoiries des tribus et des chefs de tribu qui ont défendu les frontières de l'Écosse pour servir leur roi , dans le vieux temps. Il y a près de trente à quarante ans qu'ils se sont ainsi distingués ; ils furent braves ; ils firent leur devoir et Dieu les protégea. Douglas, Sunlier, Buccleugh, Maxwell, Johnstone, Glendoning, Herries, Butherford-Kerr, Elliot, Pringle, Home, et tous les autres héros et ministres de l'Écosse. »

Le vestibule est pavé de dalles de marbre blanc et noir des Hébrides, en forme de losanges, et la partie supérieure des murs est totalement couverte d'armes et d'armures ; deux armures en bel acier occupent deux niches à l'est de la salle ; une autre, d'un Anglais du temps de Henri V ; une troisième, moins ancienne, d'un Italien. Les variétés de cuirasses noires et blanches, unies et sculptées, sont sans nombre. Une grande quantité de casques, des étriers, des éperons de toutes espèces, sont suspendus autour d'épées de toutes les formes et de tous les ordres, depuis l'arme à deux masses, avec laquelle le paysan suisse osa braver les lances de la cavalerie autrichienne, jusqu'à la claymore de quarante-cinq

et la rapière de Dittingen. Au fait, je pourrais aller encore plus loin; car, entre autres dépouilles, j'ai vu des lances polonaises recueillies sur le champ de bataille de Waterloo, par l'auteur des *Lettres à Paul*; une armure entière, ou cotte de mailles, prise sur le cadavre d'un garde du corps de Tippto, à Seringapatam, et un grand nombre d'épées dont se servent les bourreaux en Allemagne. Sur une des lances, j'ai vu les armes d'Augsbourg avec une légende qui peut être ainsi expliquée.

Lorsque je frappe, la poussière
Dit à la poussière : « Arrêtez !
O doux Jésus qui m'écoutez,
Sauvez une âme en sa misère. »

Je regrette qu'il n'y ait pas de catalogue de cette ancienne et curieuse collection; sir Walter devrait en faire un lui-même; car mon cicerone m'a appris qu'il y avait une histoire particulière attachée à chaque pièce d'armure, et connue de lui seul.

Marchant à l'ouest de ce vestibule, comme dit Wordsworth, vous arrivez à une chambre bien basse et voûtée, qui s'étend sous toute la longueur de la maison, ayant à chaque extrémité une fenêtre blasonnée, couverte d'armures et d'armes plus petites que les autres, telles que des épées, des fusils, des lances, des dards, des poignards, etc., etc. On trouve dans cet endroit les pièces les plus estimées, en raison de leur histoire respective. J'ai remarqué entre autres choses le fusil de Rob-Roy, avec son chiffre dessus, *R. M. C.*, c'est-à-dire Robert Mac-Grégor, Campbell. Le gros mousqueton de Hofer est un cadeau que fit sir Humphrey Davy à sir Walter Scott, une superbe épée montée magnifiquement est un don de Charles I^{er} au grand Montrose. La poignée porte les armes du prince Henri; le flacon de chasse du beau roi Jacques; les pistolets de Napoléon, trouvés dans sa voiture à Waterloo, je e crois *cum multis aliis*, concourent à enrichir cette collection.

Je devrais ajouter les reliques du vieux monstre de la montagne, les cornes de cerf et de taureau suspendues en grand nombre au-dessus des portes de la salle.

Dans un des coins les plus sombres (ce qui doit être), il y a un assortiment complet de vieux instruments écossais de torture, sans oublier les poucettes, et que le cardinal Castairs souffrit sans aucune émotion; la couronne de fer de Wisheart le martyr; une espèce de machine avec des barres de fer, vissées sur la victime pour l'empêcher de crier au fort de ses souffrances, lorsqu'il était

au poteau. Enfin , sans doute semblable à Grose , de joyeuse mémoire, le grand ménestrel possède :

Assez de casques tout rouillés,
De cuissards, de cottes de mailles,
Débris dn vingt et vingt batailles,
Pour fournir de clous effilés,
Pendant douze mois écoulés
Les trois Lothians assemblés,
Armés de marteaux et tenailles.

Ces antiquailles des temps obscurs sont disposées avec tant de grâce et d'élégance que M. Hope lui-même ne pourrait trouver rien à redire dans les belles salles qui les renferment.

On passe ensuite dans une des plus petites salles qui communiquent au salon et à la salle à manger. Cette pièce est meublée de divans bien bas , ce qui est assez agréable quand l'appartement est occupé ; mais, malheureusement pour moi, je l'ai trouvé vide.

Lorsqu'il fait chaud, le baronnet dîne dans le vestibule, qui est encore un superbe réfectoire , où un candélabre peint est suspendu au plafond. Le dessin de la cheminée est le même que celui de la salle de l'abbaye de Melrose. Cette cheminée est si vaste qu'elle contient assez de bois pour les grands feux de Noël de l'ancien temps. Si la société portait des costumes analogues , le dîner ressemblerait à une des fêtes des mystères d'Udolphe.

Au delà de la plus petite salle d'armes se trouve une superbe salle à manger, et quoiqu'il n'y ait rien ici d'udolphique , je conçois que si elle était bien éclairée et les rideaux baissés, elle nous donnerait l'idée d'une petite salle de quelque haut et puissant abbé des comtes de Cantorbéry. La chambre est très-belle ; le plafond est un peu bas, en bois de chêne foncé, richement sculpté ; elle a une immense fenêtre cintrée, un dais élevé, *more majorum*. Les plafonds sont bien ornés, et il y a des niches pour les lampes , etc., etc. Enfin tous les petits détails sont , je crois, des *fac-simile* d'après Melrose.

La chambre est tapissée en couleur cramoisie , mais presque couverte de tableaux. Les plus remarquables sont : le portrait du général parlementaire lord d'Essex à cheval, de grandeur naturelle ; le duc de Monmouth , par Lely ; Hogarth par lui-même ; Prior et Guy, tous deux par Gervas ; et Marie , reine d'Écosse , sur un plateau peint par Amias Carood le lendemain du jour où elle fut décapitée à Fotheringay ; portrait envoyé, il y a quelques

années , à Walter Scott par un noble Prussien , dans la famille duquel ce tableau se trouvait depuis deux cents ans ; c'est un chef-d'œuvre d'horreur , et les traits ressemblent assez aux médailles de cette victime , mais nullement aux portraits que j'ai vus ; je crois qu'on ne peut douter de l'authenticité de ce portrait curieux.

Parmi les nombreux portraits de famille , j'ai surtout remarqué le bisaïeul de sir Walter Scott ; le vieux chevalier dont il parle dans une des épîtres de *Marmion* , qui laisse croître sa barbe après l'exécution de Charles I^{er} , et qu'on voit représenté avec une barbe blanche , tombant jusqu'à la ceinture. Le portrait du fils de ce vieux gentilhomme est à côté de lui , et sous ce costume , je l'aurais pris pour celui de Walter Scott lui-même. Il ressemble beaucoup aux portraits ordinaires du poète ; mais il n'a aucun rapport avec celui de Thomas Lawrence ou avec le buste de Chautrey. Il y a aussi un magnifique portrait de Lacy Waters , mère du duc de Monmouth ; et un autre , parfaitement exécuté , d'Anne , duchesse de Buccleugh , la même qui

Dans l'orgueil de la jeunesse
Et dans la fleur de la beauté,
Sur le tombeau sanglant de Monmouth regretté
Epanchait dans les pleurs sa profonde tristesse.

Tous les meubles de cette chambre sont gothiques , en bois de chêne massif , et comme je l'ai déjà dit , quand cette salle est bien éclairée , avec son argenterie et les cristaux , elle doit avoir une noble et antique apparence.

Plus loin et à côté de cette salle sont d'étroits couloirs qui font croire qu'on est dans quelque vieux monastère ; les plafonds , les murs et les fenêtres serrées , longues et ovales , sont sculptés en pierres provenant des précieux restes de Melrose et de la chapelle de Roslin.

Un de ces couloirs conduit à une charmante salle à déjeuner qui donne sur la Tweed d'un côté , et de l'autre sur la Yarrow , et sur l'Ettrick renommé par ses chansons.

Une autre pièce est remplie de romans et de poésies d'une part , de l'autre par une belle collection d'aquarelles , principalement de Turner , de Thompson et de Duddingstone ; enfin par des dessins formant le magnifique ouvrage intitulé : *les Antiquités provinciales d'Écosse*. Sur la cheminée il y a un grand tableau peint

à l'huile, Eastcastle, par Thompson, *alias*, le Wofs-Grag, de la *Fiancée de Lammermoor*; un autre tableau de marine, le plus triste et le plus beau que j'aie jamais vu, et quelques dessins en noir et blanc; des visions de don Roderick par sir James Stewart d'Allanback, dont vous avez vu les illustrations, ou dont vous avez entendu parler.

La chambre est encombrée de singuliers coffrets et boîtes. Dans une niche est le buste du vieux Henri Mackenzie, par Joseph, d'Édimbourg.

En retournant vers la salle d'armes, est un corridor d'un côté, à demi éclairé, puis une serre et une fontaine devant, la même qui jadis ornait la place d'Édimbourg, et qu'on remplissait de vin de Bordeaux les jours de couronnement des Stuarts: c'est un joli dessin et un monument de la barbarie de l'innovation moderne.

De la petite salle d'armes on va, comme je vous l'ai dit, dans le salon: c'est une grande et très-belle pièce meublée à l'antique, en ébène, et des rideaux en soie cramoisie, des cabinets en laque, de la porcelaine de la Chine, des glaces en quantité, quelques portraits, entre autres celui du célèbre John Dryden, par sir Peter Lely, avec ses cheveux gris flottants sur ses épaules d'une manière très-pittoresque, ses yeux égarés, représentant le vieux barde dans un moment d'irritation nerveuse qu'il éprouvait lorsqu'il fut interrompu au milieu de la composition de sa *Fête d'Alexandre*.

Ce salon conduit à la plus grande pièce de la maison: c'est la bibliothèque, très-belle et noble salle, il faut l'avouer. Elle est oblongue, a cinquante pieds de long sur trente de large; une projection au centre vis-à-vis la cheminée, une fenêtre circulaire couverte aussi de divises et représentant une espèce de chapelle d'église; le plafond est de chêne sculpté d'un riche dessin à la Roslin. Les tablettes où sont placés les livres sont aussi en chêne sculpté jusqu'au plafond. Tout autour de la chambre se trouve la collection de livres, qui se monte à quinze ou vingt mille volumes, tous placés suivant leur sujet. L'histoire de la Grande-Bretagne et ses antiquités tapissent le mur principal de la chambre; les poètes, les auteurs dramatiques, classiques, anglais, et divers autres livres sont à une extrémité de l'appartement; la littérature étrangère, surtout française et allemande, est à l'extrémité opposée. Les rayons vis-à-vis de la cheminée ont une grille fermée à clé; cette partie renferme des objets plus précieux et portatifs,

des livres et des manuscrits relatifs aux insurrections de 1715 et 1745. Une autre partie, dans l'embrasure de la fenêtre, contient les traités de magie, et ces rayons sont tous, comme on me l'a dit, et je le crois sans peine, des collections très-curieuses et très-rares. Mon ciceron me fit surtout remarquer les OEuvres de Montfaucon, en dix volumes in-folio, reliés magnifiquement en écarlate, revêtus des armes royales : c'est un don du roi actuel. On trouve dans cette précieuse bibliothèque presque tous les ouvrages des auteurs vivants, offerts par eux-mêmes. Mon ami me montra toutes sortes d'inscriptions dans toutes les langues européennes. Tous les livres sont reliés, et ce sont les meilleures éditions.

Il n'y a dans cette salle qu'un seul portrait, c'est celui du fils aîné de sir Walter Scott, en costume de hussard, tenant son cheval. Il est de Allan, d'Édimbourg. Un beau buste, celui de Shakspeare, repose dans une petite niche, dans le centre du côté de l'est ; c'est le seul de ce genre.

Sur un riche piedestal de porphyre, dans un coin, est placée une urne en argent, remplie d'ossements de différents poètes, et portant cette inscription : « Donné par George Gordon, lord Byron, à sir Walter Scott. » Cette urne contenait les lettres qui accompagnèrent ce présent, mais elles ont disparu, sans que personne ait pu savoir qui les avait prises. Mais, comme l'observait mon guide, on les a emportées pour le seul plaisir de les prendre ; car c'est un vol qu'on ne peut avouer, puisqu'il est impossible de les montrer ; le voleur se poignarderait sans doute plutôt que de se déclarer un infâme voyageur.

Cette chambre, meublée de riches et commodes secrétaires et de fauteuils, m'a semblé trop élégante pour un cabinet de travail. Je trouvai, en passant la porte, un *sanctum*, lieu de retraite, en dedans et au delà de cette bibliothèque, ce qui, comme vous pouvez bien le penser, ne fut pas pour moi la partie la moins intéressante de toute la maison, quoique ce soit assurément la moins belle.

L'autre véritable du lion littéraire est une chambre de vingt-cinq pieds carrés sur vingt de hauteur, contenant peu de meubles : une seule petite table pour écrire est placée au centre, un fauteuil couvert en maroquin noir, fort commode (car je m'y suis assis pour l'essayer), et une seule chaise, preuve irrécusable qu'il n'y reçoit personne. De chaque côté de la cheminée il y a des

rayons remplis de livres in-douze et d'in-folios consacrés aux recherches ; mais, excepté ceux-ci, il n'y a que ceux qui sont placés dans une espèce de galerie qui fassent le tour des trois côtés de la chambre. On y parvient par un escalier en chêne sculpté.

Puisque vous avez été à l'Élysée-Bourbon et à la Malmaison , vous vous en rappellerez sans doute la bibliothèque. Cette galerie est à peu près semblable à l'une de celles de ces maisons royales ; mais je ne saurais positivement dire à laquelle des deux. Cette pièce ne renferme que deux portraits : l'un est original, c'est-à-dire celui de la belle et mélancolique tête de Claverhouse ; l'autre est un petit portrait en pied de Rob-Roy. Plusieurs petits cabinets antiques l'environnent, chacun ayant un buste placé au-dessus.

Dans un coin j'ai vu des armes fort utiles dans une forêt , telles que des haches et des serpes de toute espèce ; il n'y a qu'une seule fenêtre percée dans un mur très-épais , ce qui rend la pièce un peu sombre. Le léger travail au-dessus de la galerie est bien en harmonie avec les livres. La chambre est commode , et ne ressemble à aucune de celles que j'ai déjà vues. Je ne dois pas oublier les claymores des montagnards groupées autour , un bouclier de Cantorbéry , ni un nécessaire à écrire , en bois sculpté , doublé en velours cramoisi et rempli d'argenterie, nécessaire qui paraissait avoir appartenu au vieux Chancer lui-même ; mais les armes gravées sur le couvercle laissaient apercevoir qu'il venait avant de quelque prince italien du temps de Léon le Magnifique.

A un coin du *sanctum* est un petit *sanctum sanctorum* en forme de cabinet , qui ressemble à l'oratoire de quelque vieille dame de roman : il donne sur les jardins. Le rez-de-chaussée de cette tour est fermé par un escalier qui conduit à la galerie au-dessus , et même aux étages supérieurs que j'ai aussi visités ; mais je pense que la description des chambres à coucher et des cabinets de toilette ne vous serait d'aucune utilité.

Des principaux appartements on peut jouir de la vue de la Tweed , qui est superbe. Vous regardez au travers des bosquets par-dessus une pièce de beau gazon sur la rivière , excessivement claire et bordée de bois de bouleaux ; on aperçoit dans le lointain les collines de la forêt d'Étrick , et l'on peut facilement se faire une idée du reste.

Cet endroit, au total, est destiné à des pèlerinages ; il renferme

des beautés naturelles dignes des ouvrages qui s'y enfantent. Nul poète n'habita un aussi agréable séjour, et jamais aucun n'en a créé un semblable; c'est la réalisation d'un rêve. Quelques Français, m'a-t-on dit, lui ont donné le nom de *roman en pierres et en plâtre*.

FIN DE LA DESCRIPTION D'ABBOTSFORD.

LA MAISON D'ASPEN,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Cette ébauche dramatique fut composée l'époque où les œuvres sublimes de Goethe et de Schiller parurent pour la première fois en Angleterre, et y furent reçues, comme on peut se le rappeler, avec un enthousiasme universel. On cherche généralement à imiter ce qu'on admire, et l'auteur, ne se fiant pas à ses propres efforts, a emprunté le fond de l'histoire et une partie de la diction à un roman dramatique, intitulé : *Die Heilige weltme*, c'est-à-dire, *le tribunal secret*, qui remplit le sixième volume des *sageuden voizeit*, ou *Contes de l'antiquité*, de Beit Weber. Ce drame peut être regardé plutôt comme une imitation de l'original que comme une traduction, puisqu'il n'en est, pour ainsi dire, que l'extrait, et que les incidents et le dialogue en diffèrent souvent beaucoup. L'imitateur ignore le véritable nom de son ingénieux auteur, ayant appris que celui de Beit Weber est fictif.

Un M. John Kemble avait eu le désir de faire représenter cette pièce à Drury-Lane 1, qui devait alors tout son éclat à ses talents et à ceux de son incomparable sœur, et c'étaient eux qui auraient rempli les rôles de la mère et du fils infortuné : mais de grands obstacles s'opposèrent à la représentation de cette pièce. Il y avait à craindre que le sort principal de l'action, les engagements obligatoires formés par les membres du tribunal secret, ne fussent pas suffisamment compris par un auditoire anglais, qui n'avait pas été familiarisé de bonne heure avec la nature de cette institution singulière et mystérieuse ; il y avait aussi, d'après l'expérience de M. Kemble, trop de sang répandu, et quelque chose de trop semblable à la catastrophe de Tom Thumb où tout le monde meurt sur la scène. On regardait d'ailleurs comme dangereux de mettre le cinquième acte et l'apparat solennel du conclave secret à la merci des décorateurs et des figurants, qui par un mouvement, un geste ou un accent ridicule auraient pu faire perdre à cette scène de sa gravité.

L'auteur ou plutôt le traducteur se rendit à ce raisonnement, et n'essaya jamais, depuis, de briguer les honneurs du cothurne. Le genre allemand aussi défiguré par un nombre d'imitateurs qui, incapables de s'élever à la sublimité des grands maîtres de l'école, y suppléèrent par des extravagances et des déclamations ampoulées, tomba bientôt en désuétude et reçut le coup de grâce des efforts réunis de feu M. Canning et de M. Frère. L'effet de cette spirituelle et piquante satire, appelée *les Rôdeurs* (parodie qui parut dans l'Anti-Jacobin), fut que l'école avec ses beautés et ses défauts passa complètement de mode, et que la pièce suivante fut condamnée à l'obscurité et à l'oubli. Dernièrement, cependant, l'auteur la vit avec des sentiments bien différents de ceux qui appartenaient à l'époque aventureuse de sa vie littéraire où elle fut écrite, mais avec des sensations assez semblables peut-être à celles que pourrait éprouver un libertin converti, en regardant le fruit illégitime d'un premier amour. Il y a sans doute en lui quelque chose qui lui inspire de la honte, mais après tout la vanité paternelle lui dit tout bas que l'enfant ressemble à son père.

Nous ajouterons seulement ici qu'il existe un si grand nombre de copies manuscrites du drame suivant, que si l'auteur n'avait pas livré lui-même cette pièce au public, elle ne pouvait manquer de paraître lorsqu'il n'aurait plus été là pour corriger les épreuves, et par conséquent se serait montrée d'une manière plus désavantageuse qu'en ce moment.

Abbotsford, 1^{er} avril 1830.

PERSONNAGES.

HOMMES.

RUDIGER, baron d'ASPEN, vieux guerrier allemand.

GEORGE D'ASPEN, }
HENRI D'ASPEN, } fils de Rudiger.

RODERIC, comte de MALTINGEN, chef d'un département du tribunal invisible, et ennemi héréditaire de la maison d'Aspen.

GUILLAUME, baron de WOLFFSTEIN, et allié du comte Roderic.

BERTRAM D'EBERSDORF, frère du premier mari de la baronne d'Aspen, déguisé en ménestrel.

LE DUC DE BAVIÈRE.

WICKERD, }
REYNOLD, } partisans de la maison d'Aspen.

CONRAD, page de Henri d'Aspen.

MARTIN, écuyer de George d'Aspen.

HUGO, écuyer du comte Roderic.

PETER, ancien domestique de Rudiger.

LE PÈRE LUDOVIC, chapelain du Rudiger.

FEMMES.

ISABELLE, autrefois mariée à Arnolf d'Ébersdorf, maintenant femme de Rudiger.

GERTRUDE, nièce d'Isabelle, fiancée à Henri.

Soldats. Juges du tribunal secret.

La scène se passe au château d'Ébersdorf, en Bavière, dans les ruines de Grienechans et dans le pays adjacent.

LA MAISON D'ASPEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une chambre gothique dans le château d'Ebersdorf; des lances, des arbalètes et d'autres armes, avec des cornes de buffle et de daim, sont suspendues aux murailles. On y voit un antique buffet avec des verres et des bouteilles en grès.

RUDIGER, baron d'Aspen, et ISABELLE, sa femme, sont assis auprès d'une grande table de chêne.

RUDIGER.

Peste soit de ce cheval *rouan* ! s'il n'était pas tombé avec moi dans le gué je serais maintenant avec mes fils.

Ils sont à peine à trois milles de moi qui se battent avec le comte Roderic, et il faut que leur père reste ici comme un manuscrit rongé des vers dans la bibliothèque d'un couvent ! Malheur à moi ! n'est-il pas bien dur pour un guerrier qui a fait tant de lieues pour aller déployer la bannière de la croix sur les murs de Sion, d'être maintenant incapable de lever une lance devant la porte de son propre château ?

ISABELLE.

Cher époux, votre impatience retarde votre rétablissement.

RUDIGER.

C'est possible, mais votre silence et votre mélancolie y sont aussi pour beaucoup ; il y a un mois et plus que je suis condamné à rester là ; depuis cette chute maudite il n'y a eu pour moi ni chasse, ni festin, ni tournoi ! Et mes fils ? George entre ici avec une froideur et une réserve ! comme si ses épaules étaient chargées du poids de l'empire, nous demandant par monosyllabes et d'un air froid, « Comment vous portez-vous ? » puis il va se renfermer tout seul dans sa chambre pendant des jours entiers. Au moins Henri, mon jovial Henri...

ISABELLE.

Assurément lui, du moins...

RUDIGER.

Lui aussi m'abandonne, et plus prompt que l'éclair, il gravit l'escalier de la tour pour aller joindre votre belle pupille sur les remparts. Je ne puis pas le blâmer; car, foi de chevalier, si j'étais à sa place, il me semble qu'en dépit de mes contusions et de mes os brisés, j'aurais de la peine à ne pas la suivre. Mais après tout, il n'en faut pas moins que je reste ici tout seul.

ISABELLE.

Non pas tout seul, cher époux. Le ciel sait ce que je voudrais faire pour adoucir l'ennui de votre captivité.

RUDIGER.

Ne me dites pas cela, madame. Lorsque je te connus d'abord, Isabelle, la belle fille d'Amheim, la joie de ses compagnes, elle portait la vie partout où elle se montrait. Ton père te fit épouser Arnolf d'Ebersdorf, un peu contre ta volonté, il est vrai; (elle se cache le visage); allons, pardonne-moi, Isabelle, tout cela est maintenant passé; il mourut, et nos liens que ton mariage avait rompus se renouvelèrent; mais mon Isabelle ne retrouva pas avec eux sa sérénité et sa gaieté.

ISABELLE pleurant.

Rudiger, mon bien aimé, tu pénètres dans les replis de mon âme! pourquoi rappeler des temps passés, des jours de printemps qui ne peuvent jamais renaître? Ne t'aimais-je pas plus que femme n'aima jamais son mari?

RUDIGER, lui tendant les bras et l'embrassant.

Et c'est pourquoi tu seras toujours mon Isabelle chérie. Mais dis-moi, n'est-il pas vrai? ta gaieté ne s'est-elle pas évanouie depuis que tu es devenue dame d'Aspen? ne te repens-tu pas de ton amour pour Rudiger?

ISABELLE.

Ah, non! jamais! jamais!

RUDIGER.

Eh bien donc, pourquoi t'entourer de moines et de prêtres et laisser ton vieux chevalier tout seul, quand pour la première fois de sa vie orageuse il a pu se reposer pendant plusieurs semaines dans l'enceinte de son château? As-tu commis un crime dont l'amour de Rudiger ne puisse t'absoudre.

ISABELLE.

Oh! trop grand ! trop grand !

RUDIGER.

Eh bien, que ce baiser te serve de pénitence. Mais dis-moi, Isabelle, n'as-tu pas fondé un couvent, et ne l'as-tu pas doté des meilleures terres de ton premier époux ? et même d'une vigne que j'aurais su apprécier tout aussi bien que ces bons moines. Ne fais-tu pas distribuer tous les jours des aumônes à vingt pèlerins ? Ne fais-tu pas chanter chaque nuit dix messes pour le repos de l'âme de feu ton mari.

ISABELLE.

Elle ne peut en avoir.

RUDIGER.

En ce cas, que la paix de Dieu soit avec Arnolf d'Ebersdorf ! son nom te rend toujours triste, quoique tant d'années se soient écoulées depuis sa mort.

ISABELLE.

Mais à présent, cher époux, n'ai-je pas de trop justes sujets d'inquiétude ? Henri et George, nos fils bien-aimés, ne sont-ils pas en ce moment même engagés dans un combat, dont nous ne pouvons prévoir l'issue, avec notre ennemi héréditaire, le comte Roderic de Maltingen.

RUDIGER.

Voilà précisément en quoi consiste la différence : tu t'affliges de les savoir en danger, et moi de ne pouvoir le partager avec eux. Mais, j'entends les pieds des chevaux sur le pont-levis, regarde par la fenêtre, Isabelle.

ISABELLE, à la fenêtre.

C'est Wickerd, votre écuyer.

RUDIGER.

Alors nous allons avoir des nouvelles de George et de Henri. (Wickerd entre.) Eh bien, Wickerd, en êtes-vous déjà venus aux coups.

WICKERD.

Pas encore, noble sire.

RUDIGER.

Pas encore ? honte à mes fils de tant tarder ! qu'attendent-ils donc !

WICKERD.

L'ennemi est dans une position trop forte, sire chevalier ; il

est à Wolfshill, près des ruines de Griefenhaus ; c'est pourquoi votre noble fils George d'Aspen vous salue, et requiert de vous vingt hommes d'armes de plus, et avec ce renfort, il espère, avec l'aide de saint Théodore, vous envoyer la nouvelle de la victoire.

RUDIGER essaie brusquement de se lever.

Sellez mon barbe noir, j'en prendrai le commandement. (Il se rassied.) Que la peste étouffe ce maudit cheval *rouan* ! j'avais oublié ma chute. Appelez Reynold, Wickerd, et dites-lui de prendre tous ceux dont il peut se passer pour la défense du château ; puis emmenez avec vous mon barbe noir, et dites à George de le monter pour charger l'ennemi. (Wickerd sort.) Maintenant, vois, Isabelle, si je néglige la sûreté de mon fils ; je lui envoie le meilleur cheval que chevalier ait jamais monté. Quand nous étions devant Ascalon, j'avais à la vérité un beau cheval bai persan, mais tu ne m'écoutes pas...

ISABELLE.

Pardon, cher époux, mais nos fils sont en danger, ne porteront-ils pas la peine de nos fautes ? Dans leur situation actuelle...

RUDIGER.

Leur situation, je la connais bien, ils occupent un champ de bataille aussi favorable qu'aucun de ceux que j'aie jamais parcourus. (Il trace des lignes sur la table.) Ici sont les ruines de l'ancien château de Griefenhaus, ici le Wolfshill, et là le marais à droite.

ISABELLE.

Le marais de Griefenhaus.

RUDIGER.

Nos enfants doivent le traverser.

ISABELLE.

Le traverser ! (à part.) Ciel vengeur, ta main est sur nous.

(Elle sort à la hâte.)

RUDIGER.

Eh bien, où cours-tu donc ? La voilà partie, cela finit toujours par là. (Peter entre.) Aide-moi à marcher jusqu'à la galerie, que je puisse les voir à cheval.

(Il sort, appuyé sur Peter.)

SCÈNE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la cour d'Ebersdorf, c'est un carré environné de bâtimens gothiques ; des soldats et des partisans de Rudiger passent à la hâte, comme se préparant à une excursion.

WICKERD.

Allons donc, Reynold, Reynold, par Notre-Dame, l'esprit des sept dormeurs s'est emparé de lui ; pas encore à cheval, Reynold.

REYNOLD *entre.*

Me voici, me voici. Que le diable t'étouffe avec tes cris, crois-tu que le vieux Reynold ne soit pas aussi disposé que toi pour une escarmouche ?

WICKERD.

Je voulais plaisanter, Reynold. Mais, par ma foi, ce serait une honte que nos jeunes gens en fussent venus aux mains avec le comte Roderic, avant que nous autres barbes grises fussions arrivés.

REYNOLD.

Que le ciel nous en préserve ! nos hommes sellent leurs chevaux, encore cinq minutes et nous serons prêts ; alors, que le comte Roderic se tienne ferme.

WICKERD.

Peste soit de lui ! il a toujours serré de près notre noble maître

REYNOLD.

Surtout depuis qu'on lui a refusé la main de la nièce de notre maîtresse, la belle lady Gertrude.

WICKERD.

Oui-da, ma foi ! fallait-il au renard de Maltingen un morceau aussi friand que le charmant agneau de notre jeune baron Henri. Par ma foi, Reynold, quand je regarde ces deux amants, ils me rajeunissent de vingt ans, et quand je rencontre l'homme qui aurait voulu les séparer... je ne dis rien, mais qu'il prenne garde à lui.

REYNOLD.

Et comment se trouvent nos jeunes lords ?

WICKERD.

Tous deux fort bien dans leur genre ; le baron George froid et sévère suivant son habitude, et son frère aussi gai que jamais.

REYNOLD.

Oh ! parle-moi donc du baron Henri.

WICKERD.

Et cependant George t'a sauvé la vie.

REYNOLD.

C'est vrai, mais avec autant d'indifférence que s'il avait tiré un marron du feu, tandis que le baron Henri pleurait sur mes dangers et sur mes blessures. C'est pourquoi ma vie appartient à George, mais tout mon attachement est pour Henri.

WICKERD.

Le baron George montre son humeur sombre jusque dans le choix d'un favori.

REYNOLD.

Oui, dans celui qu'il fit de Martin, jadis écuyer d'Arnolf d'Ébersdorf, le premier mari de sa mère. Je m'étonne qu'il n'ait pas su choisir un écuyer parmi les fidèles serviteurs de son digne père, qu'Arnolf et ses partisans haïssaient autant que le diable hait l'eau bénite. Mais Martin est bon soldat, et il a soutenu de pied ferme le choc de plus d'un rude combat, aux côtés de George.

WICKERD.

Le drôle est assez solide, mais il est si rechigné ! J'ai remarqué, frère Reynold, que lorsque Martin montrait sa figure fâcheuse dans un banquet, notre noble maîtresse laissait tomber la coupe qu'elle portait à ses lèvres, et que de sombres nuages remplaçaient son sourire, comme si le chagrin devait se communiquer à la ronde, de même que le baiser qui est le signe de l'amitié et de la faveur.

REYNOLD.

Sa présence lui rappelle son premier mari, et tu sais bien que ce souvenir l'attriste toujours.

WICKERD.

Faut-il s'en étonner ? elle fut mariée à Arnold pour ainsi dire par force, et l'on dit qu'avant sa mort il la força à s'engager par serment à ne jamais épouser Rudiger. Les prêtres ne veulent pas l'absoudre pour la violation de ce vœu, et c'est ce qui trouble son esprit ; car vois-tu, Reynold...

(On entend le son du cor.)

REYNOLD.

Trêve à tes discours, à cheval, et que Dieu bénisse nos armes.

WICKERD.

Que saint George intercède pour nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le théâtre représente la galerie du château, terminée par un grand balcon qui domine une vue éloignée. On entend au dehors des voix, le son du cor, des timbales, les pas des chevaux, etc.

RUDIGER, appuyé sur Peter, est au balcon; GERTRUDE et ISABELLE sont près de lui.

RUDIGER.

Les voilà partis enfin; regarde, Isabelle; regarde, Gertrude, voilà les guerriers au bras de fer, qui apprendront à Roderic ce qu'il doit lui en coûter pour avoir voulu l'arracher à ma protection. (On entend des fanfares, Rudiger au balcon étendant les bras); Allez, mes enfants, que la bénédiction de Dieu vous accompagne! regarde mon barbe noir, Gertrude, ce cheval là se ferait jour dans une phalange, eût-elle vingt piques d'épaisseur. Quel regret pour moi de ne pouvoir le monter. Vois comme le vieux Reynold à l'air fier.

GERTRUDE.

J'ai de la peine à reconnaître mes amis sous leurs armures.

(Les cors et les timbales s'éloignent.)

RUDIGER.

Et moi je pourrai te les désigner tous par leurs noms même à cette distance, et quand ils seraient couverts, comme je les ai vus quelquefois, de poussière et de sang. Celui qui monte le cheval gris pommelé est Wickerd, vigoureux drôle, mais un peu bavard. Celui qui galope si bien, est le jeune Conrad, le page de ton Henri, ma fille.

(Le son des cors s'éloigne de plus en plus.)

GERTRUDE.

Que le ciel les protège. Hélas! cette voix de la guerre qui anime vos joues de rougeur et réchauffe votre sang arrête au contraire et glace le mien.

RUDIGER.

Ne parle pas ainsi, c'est un glorieux spectacle, ma fille. Vois comme leurs armures brillent, tandis qu'ils suivent les détours de cette montagne! vois comme leurs lances étincellent au milieu de cette longue trainée de poussière; écoute, tu peux encore entendre les dernières notes de leurs trompettes, et

Rudiger, le vieux Rudiger au bras de fer, ainsi que les croisés l'avaient surnommé, doit rester ici avec des prêtres et des femmes. Eh bien, eh bien !

(Il chante.)

Un chevalier allait à la bataille,
Et tandis qu'il montait son ardent dextrier...

Remplis-moi une coupe de vin, Gertrude ; et toi, Peter, appelle le ménestrel qui est venu hier soir.

(Il chante.)

Le cavalier galopait,
Tra tra ;
Relevant ses moustaches,
Tra tra ;

(Peter sort, Rudiger s'assied et Gertrude lui verse du vin.)

Grand merci, mon amour, versé de ta main il me paraît meilleur. Isabelle, à la gloire et au triomphe de nos enfants !

(Il boit.)

ISABELLE.

A leur salut, et que Dieu nous l'accorde.

(Elle boit : Bertram entre déguisé en ménestrel avec un garçon portant sa harpe, et Peter.)

RUDIGER.

Ton nom, ménestrel ?

BERTRAM.

Minhold, sous votre bon plaisir.

RUDIGER.

Es-tu Allemand ?

BERTRAM.

Oui, noble sire, et de cette province.

RUDIGER.

Chante-moi une chanson guerrière ?

(Bertram chante en s'accompagnant de la harpe.)

Fort bien, ménestrel, voilà qui est vaillamment chanté. Qu'en dis-tu, Isabelle ?

ISABELLE.

Je ne l'ai point écouté.

RUDIGER.

En vérité, tu es par trop inquiète ; calme toi, et toi aussi, ma belle Gertrude. Dans quelques heures ton Henri sera de retour ; il te tressera de ses lauriers une guirlande pour parer ta tête ; combattant pour toi il doit être vainqueur.

GERTRUDE.

Hélas ! pourquoi verser du sang pour une jeune fille ?

RUDIGER.

Cela ne peut être autrement, car les chevaliers ne rompraient pas de lances si ce n'était pour l'honneur et l'amour des dames, n'est-ce pas, ménestrel ?

BERTRAM.

Et ne vous en déplaît, aussi pour punir le crime.

RUDIGER.

Fi donc ! voudrais-tu faire de nous des bourreaux ? De telles œuvres déshonoreraient nos épées. Nous abandonnons les malfaiteurs au tribunal secret.

ISABELLE.

Dieu de bonté, quel mot viens-tu de prononcer, Rudiger !

GERTRUDE.

On dit qu'inconnus et invisibles eux-mêmes, ces juges terribles sont toujours présents aux coupables ; que les crimes passés et présents, les secrets du confessionnal, les pensées même les plus secrètes du cœur leur sont connues ; que leur arrêt est aussi sûr que celui du sort, quoique les moyens et les exécutions en soient ignorés.

RUDIGER.

On ne se trompe pas ; les secrets de cette association et les noms de ceux qui la composent sont aussi impénétrables que le tombeau. Nous savons seulement qu'elle a pris de profondes racines et qu'elle étend au loin ses branches. Chaque jour, tranquillement assis dans la salle de mon château, sais-je si je n'y suis pas entouré de plusieurs de ces juges secrets, tous engagés par le serment le plus solennel à venger le crime. Une fois, une seule fois, un chevalier, sur la demande et à la prière instante de l'empereur, fit entendre qu'il appartenait à cette société ; le lendemain matin on le trouva assassiné dans une forêt ; le poignard était resté dans la blessure et portait cette inscription : « C'est ainsi que les juges invisibles punissent la trahison. »

GERTRUDE.

Grand Dieu ! ma tante, comme vous pâlissez !

ISABELLE.

Ce n'est qu'une légère indisposition.

RUDIGER.

Et que vous importe après tout : nous savons que le ciel lit

dans nos cœurs; craignons-nous que quelque mortel y pénètre? Allons sur les remparts; de là nous découvrirons plus tôt le retour de nos guerriers.

(Rudiger sort avec Gertrude et Peter.)

ISABELLE.

Ménestrel, envoyez-moi ici le chapelain. (Bertram sort.) Dieu de miséricorde! l'aimable innocence de ma nièce, la mâle énergie de mon loyal Rudiger me font éprouver tous les jours de nouvelles tortures. Pendant qu'il était engagé dans des expéditions actives et dangereuses, mes craintes pour sa sûreté et ma joie quand il était de retour au château me permettaient de déguiser aux autres les angoisses secrètes qui me déchirent. Mais ai-je pu jamais me les dissimuler à moi-même? Oh! juges de sang qui vous cachez en plein jour comme au milieu de la nuit; vous qui vous vantez de découvrir les crimes secrets et de pénétrer dans les profondeurs du cœur humain, combien votre pénétration est aveugle; combien sont vains vos poignards et vos tortures, comparés à la conscience du pécheur!

(Le père Ludovic entre.)

LUDOVIC.

Que la paix soit avec vous, madame!

ISABELLE.

Elle n'est point avec moi; je l'attends de toi.

LUDOVIC.

Et c'est l'absence des jeunes chevaliers qui cause ton inquiétude?

ISABELLE.

Leur absence et leur danger.

LUDOVIC.

Ma fille, ta main s'est étendue avec bonté sur le pauvre et sur le malade, tu n'as pas refusé un asile aux voyageurs fatigués, ni une larme aux malheureux, aie confiance en leurs prières et dans celles du saint couvent que tu as fondé; peut-être te rendront-elles tes enfants sains et saufs.

ISABELLE.

Tes frères ne peuvent prier ni pour moi ni pour les miens; leur vœu les oblige à prier jour et nuit pour un autre, à supplier sans cesse la miséricorde éternelle pour l'âme de celui qui... Oh! le ciel seul sait à quel point il a besoin de leurs prières!

LUDOVIC.

La miséricorde du ciel est sans bornes. L'âme de ton premier mari...

ISABELLE.

Je t'en conjure, prêtre, ne le nomme point. (A part.) Malheureuse que je suis ! le plus humble des gens de ma maison à le pouvoir de me torturer jusqu'à la folie.

LUDOVIC.

Écoute-moi, ma fille : la faute que tu as commise envers Arnolf d'Ébersdorf n'est pas aux yeux du ciel aussi criminelle que tu te le figures.

ISABELLE.

Répète-le-moi encore une fois ; dis-moi que je ne puis paraître aussi criminelle aux yeux du ciel ! Prouve-moi que des siècles de la plus austère pénitence, que des larmes de sang peuvent effacer un tel crime ; prouve-le moi seulement, je te ferai bâtir une abbaye qui fera honte à la plus belle de la chrétienté.

LUDOVIC.

Allons, allons, ma fille, votre conscience est trop timorée, en supposant que par crainte du sévère Arnolf, vous avez juré de ne jamais épouser votre mari actuel ; il ne lui était pas permis d'exiger de vous un tel serment, et la violation en est vénielle.

ISABELLE, reprenant du calme.

Ainsi soit-il, mon père ! Je cède à tes justes raisons ; et maintenant, dis-moi, tes pieux soins ont-ils accompli la tâche que je t'avais confiée ?

LUDOVIC.

De surveiller le nouvel hôpital que tu as fait bâtir pour les pèlerins ? Oui, noble dame ; et la nuit dernière le ménestrel qui est maintenant au château y a logé.

ISABELLE.

Pourquoi donc alors est-il venu au château ?

LUDOVIC.

Reynold l'y a amené par ordre du baron.

ISABELLE.

D'où vient-il, et qui est-il ? Quand il chanta devant Rudiger, il me sembla avoir entendu autrefois ses accents ; cette figure ne m'était pas inconnue.

LUDOVIC.

Il est possible que vous l'ayez vu, noble dame, car il se vante

d'avoir été connu Arnolf d'Ébersdorf, et d'avoir vécu autrefois dans ce château. Il s'est beaucoup informé de Martin, écuyer d'Arnolf.

ISABELLE.

— Allez, Ludovic, allez vite, bon père, cherchez-le; remettez-lui cette bourse; dites-lui de quitter de suite le château, et veillez à hâter vous-même son départ.

LUDOVIC.

Puis-je savoir pourquoi, noble dame ?

ISABELLE.

Tu est curieux, prêtre. J'honore les serviteurs de Dieu, mais je n'approuve pas l'esprit de curiosité dans un moine. Sors.

LUDOVIC.

Mais le baron, noble dame, voudra savoir pourquoi j'ai congédié son hôte.

ISABELLE.

C'est vrai; pardonne ma vivacité, mon père; je pensais au coucou qui, lorsqu'il devient trop gros pour le nid du moineau, étrangle la mère qui l'a nourri. Ces oiseaux ne font-ils point leur nid dans les murs des couvents ?

LUDOVIC.

Madame, je ne vous comprend pas.

ISABELLE.

Hé bien donc, dis au baron que j'ai renvoyé depuis long-temps tous ceux qui servaient l'homme dont tu as parlé tout à l'heure, et que désormais je n'en veux avoir aucun sous mon toit.

LUDOVIC, avec curiosité.

Excepté Martin.

ISABELLE, sèchement.

Oui, excepté Martin, qui sauva la vie à mon fils George. Fais ce que je te commande.

Elle sort.

LUDOVIC, seul.

Toujours la même, aussi impérieuse, aussi sévère pour les autres que rigoureuse pour elle-même; hautaine même avec moi, devant qui, dans un autre moment, elle s'agenouillera pour obtenir l'absolution, et dont elle baignera les genoux de larmes. Je ne puis réellement la pénétrer. Le zèle extraordinaire avec lequel elle remplit ses terribles pénitences ne peut-être de la religion, car je soupçonne fort qu'elle ne croit pas à leur bienheureuse efficacité. Il est vraiment heureux pour elle qu'elle soit la

fondatrice de notre couvent, autrement je ne crois pas que nous nous fussions trompés en la dénonçant comme hérétique.

(Il sort.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une forêt à travers une longue avenue obstruée de broussailles ; on découvre dans le fond les ruines de l'ancien château de Griefenhaus. On entend pendant cette scène le bruit éloigné d'une bataille.

GEORGE D'ASPEN entre, portant une hache d'armes comme s'il venait de descendre de cheval, il soutient MARTIN et l'aide à marcher.

GEORGE.

Couche-toi là, mon vieil ami. Les chevaux de l'ennemi auront de la peine à se frayer un passage au milieu de ces broussailles à travers lesquelles je t'ai traîné ici.

MARTIN.

Oh! ne me quittez pas, ne me quittez pas d'un instant; mes moments sont comptés, et je voudrais profiter de ceux qui me restent.

GEORGE.

Martin, vous vous oubliez, vous m'oubliez moi-même; il faut que je retourne au combat.

MARTIN, essayant de se lever.

Alors, traînez-moi avec vous sur le champ de bataille; je ne puis mourir qu'en votre présence; je n'ose me trouver seul; restez pour donner la paix à mon âme qui est prête à s'échapper.

GEORGE.

Je ne suis point prêtre, Martin.

(Il s'en va.)

MARTIN, se relevant avec difficulté.

Baron George d'Aspen, je t'ai sauvé la vie dans les combats Au nom de ce service, écoute-moi un seul moment.

GEORGE, revenant.

Je t'écoute, mon pauvre ami.

MARTIN.

Mais approche, approche plus près de moi. Vois-tu, sire chevalier, cette blessure, je l'ai reçue pour toi; et celle-ci, et encore celle-ci : ne te le rappelles-tu pas?

GEORGE.

Je me les rappelle.

MARTIN.

Je t'ai servi quand tu n'étais encore qu'enfant, servi fidèlement; jamais je ne t'ai quitté.

GEORGE.

Il est vrai.

MARTIN.

Et maintenant, je meurs pour ton service.

GEORGE.

Tu peux guérir.

MARTIN.

Je ne le puis; mais en faveur de mes longs services, de mes cicatrices, de cette blessure mortelle, et de la mort dont j'approche, oh! ne me hais point pour ce que je vais te révéler.

GEORGE.

Sois assuré que je ne puis jamais te haïr.

MARTIN.

Ah! c'est ce que tu ne peux savoir.... mais jure-moi que tu diras un mot de consolation à mon âme défaillante.

GEORGE, lui prenant la main.

Je te le jure. (On entend une alarme et des cris). Mais, sois bref, tu sais combien le temps presse.

MARTIN.

Écoute-moi donc. J'étais l'écuyer, le compagnon de prédilection d'Arnolf d'Ébersdorf. Arnolf était ferouche comme l'ours de la montagne. Il était amoureux de la dame Isabelle, qui ne le payait pas de retour, car elle aimait ton père; mais le sien, le vieux sire de Arnheim était l'Arnolf, et elle fut forcée de l'épouser. Ce fut à minuit, dans la chapelle d'Ébersdorf que cette cérémonie sinistre fut accomplie; sa résistance, ses cris furent inutiles. Ces bras la retinrent de force à l'autel jusqu'à ce que la bénédiction nuptiale eût été prononcée. Peux-tu me pardonner?

GEORGE.

Je te pardonne : ton obéissance envers un maître féroce a été expiée par les longs services que tu as rendus à sa veuve.

MARTIN.

Des services, tu peux dire, de sanglants services, car ils ont commencé (Ne quitte pas ma main), ils ont commencé par le meurtre

de mon maître! (George laisse aller sa main et reste pétrifié d'horreur.) Foule-moi aux pieds, frappe-moi de ton poignard, j'ai aidé ta mère à empoisonner son premier mari! Grâce au ciel! l'aveu en est fait!

GEORGE.

Ma mère, juste ciel! Martin, tu perd la tête; la fièvre qui accompagne ta blessure a troublé ta raison.

MARTIN.

Non, elle n'est point égarée. Plût au ciel qu'elle le fût. Mets-moi à l'épreuve. Ici est le Wolfshill, là-bas le vieux château de Griefenhaus, et plus loin et plus bas le marais rempli de ciguë où j'ai cueilli la plante fatale qui porta la mort dans le sein d'Arnolf. (George traverse le théâtre dans la plus grande agitation, et quelquefois s'arrête auprès de Martin, les mains jointes avec force.) Oh! si vous l'aviez vu lorsque le breuvage produisit son effet! Si vous aviez entendu les cris de son délire; si vous aviez vu les convulsions de son effrayant visage! Il mourut comme il avait vécu, dans la rage et l'impénitence, et il est allé où j'irai bientôt moi-même. Vous ne parlez pas, vous ne me dites rien.

GEORGE avec effort.

Misérable! comment le pourrais-je?

MARTIN.

Ne pouvez-vous me pardonner?

GEORGE.

Puisse Dieu te pardonner, quant à moi jamais!

MARTIN.

Je t'ai sauvé la vie.

GEORGE.

Reçois malédiction en récompense d'un tel service. (Il saisit sa hache et s'élançe du côté où l'on entend le bruit du combat.)

MARTIN.

Écoute-moi, ce n'es pas tout; encore de nouvelles horreurs. Il cherche à se relever, et retombe pesamment; bruyante alarme, Wickerd entre à la hâte.

WICKERD.

Au nom de Dieu! Martin, prête-moi ton fer.

MARTIN.

Prends-le.

WICKERD.

Où est-il?

MARTIN, le regardant d'un air égaré.

Dans la chapelle d'Ébersdorf, ou englouti dans le marais à la ciguë.

WICKERD.

Les blessures du vieux grondeur lui ont donné le délire. Martin, s'il te reste une étincelle de raison, donne-moi ton épée. Le sort nous poarsuit cruellement aujourd'hui.

MARTIN.

La voilà : plonge-la dans le cœur de ton maître, George, tu lui rendras un vrai service, celui d'un bon serviteur.

(Conrad entre.)

CONRAD.

Allons, Wickerd, à cheval et à la poursuite. Le baron George a changé le sort de la journée, il se bat plus en démon qu'en homme : il a désarçonné Roderic et tué six de ses guerriers ; ils fuient à toute bride et en désordre ; le marais à la ciguë est teint de leur sang ! (Martin pousse un profond gémissement et perd connaissance.) Partons, partons.

(Ils sortent à la hâte.)

(Roderic de Malingen entre sans casque, ses armes en désordre et brisées ; il tient à la main le tronçon d'une lance ; il est suivi du baron de Wolfstein.)

RODERIC.

Maudit soit la fortune, et doublement maudit soit George d'Aspen ! Jamais, jamais je ne lui pardonnerai ma disgrâce. Me voir renversé comme un tronc d'arbre pourri par un tourbillon de vent !...

WOLFSTEIN.

Consolez-vous, comte Roderic ; il est heureux que nous n'ayons été faits prisonniers. Voyez comme les guerriers d'Aspen se répandent dans la plaine, tels que les vagues du Rhin ! C'est un bonheur pour nous d'être cachés dans ce taillis.

RODERIC.

Pourquoi ne m'arracha-t-il pas la vie quand il m'enleva l'honneur et l'objet de mon amour ? Pourquoi sa lance ne me perçat-elle pas le cœur, quand la mienne se brisa sur ses armes comme un frêle roseau ? (Il jette sa lance brisée.) Ciel et terre ! soyez-moi témoins que si je survivis à cette disgrâce, c'est dans le seul espoir d'en tirer vengeance !

WOLFSTEIN.

Consolez-vous : cette victoire a coûté du sang aux chevaliers

d'Aspen ; et voyez , ici même , git un des compagnons de George .

(Apercevant Martin.)

RODERIC.

C'est son écuyer Martin ; s'il n'est pas mort , il faut nous assurer de lui . Il est le dépositaire des secrets de son maître . Lève-toi , fidèle serviteur de la maison d'Aspen .

MARTIN, revenant à lui.

Ne me quittez pas , ne me quittez pas , baron George ; mes yeux sont obscurcis par les approches de la mort . Je n'ai pas encore tout dit .

WOLFSTEIN.

Ce vieillard vous prend pour son maître !

RODERIC.

Qu'as-tu encore à dire ?

MARTIN.

Oh ! je voudrais dire ce qui m'engagea à commettre le meurtre d'Ébersdorf .

RODERIC.

Le meurtre ? voilà qui mérite qu'on y fasse attention . Continue .

MARTIN.

J'aimais la fille de l'intendant d'Arnolf ; mon maître la séduisit ; elle fut chassée , bannie , et mourut dans la misère . Je jurai vengeance , et je la vengeai en effet .

RODERIC.

Avais-tu des complices ?

MARTIN.

Pas d'autre que ta mère .

RODERIC.

La dame Isabelle !

MARTIN.

Elle-même : elle haïssait son mari ; il connaissait son amour pour Rudiger ; et quand elle apprit que ton père était revenu de la Palestine , sa vie se trouva menacée par la jalousie de son époux ; ainsi préparés au mal , le démon nous tenta , et nous succombâmes .

RODERIC, avec transport.

O fortune ! tu répars aujourd'hui toutes tes rigueurs . Ma vengeance et mon amour seront satisfaits ! Wolfstein , rappelle nos guerriers ! Hâte-toi , sonne du cor .

(Wolfstein sonne du cor.)

MARTIN, regardant avec étonnement autour de lui.

Ce n'est pas là le cor de la maison d'Aspen. Que vois-je ? Le comte Roderic de Maltingen ! Dieu ! qu'ai-je dit ?

RODERIC.

Ce que tu ne peux plus révoquer.

MARTIN.

Alors c'en est fait de moi ! Cela devait être ! C'est dans ce même lieu que le poison fut recueilli , c'est une juste rétribution !

(Entrent trois ou quatre soldats de Roderic.)

RODERIC.

Assurez-vous de ce guerrier blessé ; pansez-le , et gardez-le bien. Portez-le aux ruines de Griefenhaus, et ayez soin de l'y bien cacher jusqu'à ce que les troupes d'Aspen aient cessé leurs poursuites. Surveillez-le si vous tenez à la vie.

MARTIN, emmené par les soldats.

Ministre de vengeance , ma dernière heure est sonnée.

(Ils sortent.)

RODERIC.

Espoir , joie et triomphe , vous m'apparaissez encore une fois ! vous êtes accueillis avec transport de ce cœur dont vous fûtes absents si long-temps ! Une chance heureuse vient de faire pencher la balance en faveur de la maison de Maltingen.

WOLFSTEIN.

Je prévois , en effet , que la maison d'Aspen va être déshonorée si cet écuyer blessé soutient ce qu'il a dit.

RODERIC.

Et de quelle manière crois-tu que ce déshonneur l'atteindra ?

WOLFSTEIN.

Sans doute par le châtement public de la dame Isabelle.

RODERIC.

Et voilà tout ?

WOLFSTEIN.

Que veux-tu de plus ?

RODERIC.

Homme peu clairvoyant ! George d'Aspen , ainsi que toi , membre du cercle invisible et sacré auquel je préside moi-même...

WOLFSTEIN.

Parle plus bas , pour l'amour de Dieu ? ce sont de ces choses qui ne peuvent être mises au grand jour.

RODERIC.

Il est vrai : mais n'est-il pas lié par le serment le plus solennel que la religion puisse prescrire , à découvrir au tribunal toutes les iniquités cachées dont il aurait connaissance , quel qu'en soit l'auteur ? Oui , quand même ce serait son père ou sa propre mère ; peux-tu douter qu'il ait entendu la confession de Martin ?

WOLFSTEIN.

C'est possible ; mais , bienheureuse vierge ! crois-tu qu'il accuse sa propre mère devant les juges invisibles ?

RODERIC.

S'il ne le fait pas , il devient parjure ; et , d'après notre loi , il doit mourir. D'un côté comme de l'autre ma vengeance est accomplie ; que ce soit comme parjure ou comme parricide , peu m'importe ; mais , comme l'un ou comme l'autre , j'écraserai l'orgueilleux George d'Aspen.

WOLFSTEIN.

Ta vengeance médite des coups terribles.

RODERIC.

Aussi terribles que les blessures que j'ai reçues de cette hautaine famille. Rudiger tua mon père dans un combat , George à deux fois vaincu et déshonoré mes armes , et Henri m'a enlevé le cœur de ma bien-aimée : mais Gertrude ne peut rester plus longtemps sous la protection de cette femme criminelle , de la mère sanguinaire de cette race de loups ; bien moins encore épouser ce jeune imberbe quand tant de scélératesse sera dévoilée.

(On entend le son du cor.)

WOLFSTEIN.

Écoute ? on sonne une retraite ; enfonçons-nous dans le bois.

RODERIC.

Les vainqueurs approchent ! Je détruirai leur triomphe ! Fais afficher les sommations secrètes pour convoquer les membres de la société cette nuit même ; je vais m'occuper des autres mesures.

WOLFSTEIN.

Dans quel lieu ?

RODERIC.

Comme à l'ordinaire , dans la vieille chapelle des ruines de Griefenhaus.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

GEORGE D'ASPEN, revenant de la poursuite.

GEORGE, s'avançant lentement.

Que de malheureux sont aujourd'hui tombés sous mes coups ; auxquels la vie pouvait être chère, quoique misérables serfs du comte Roderic ! Et moi, moi qui ai cherché la mort en présentant ma tête à toutes les haches, ma poitrine à tous les traits, suis-je assez malheureux pour n'avoir pu trouver que la victoire. C'est ici que j'ai laissé ce misérable Martin ! Martin ! holà, Martin ! Mère de Dieu ! il est parti ! S'il répétait à quelque autre l'affreux récit qu'il m'a fait ! Martin ! Il ne répond point. Peut-être s'est-il enfoncé dans le taillis et y est-il mort. S'il en était ainsi, je suis seul dépositaire de cet horrible secret.

(Henri d'Aspen entre avec Wickerd, Reynold et d'autres.)

HENRI.

Je te félicite, mon frère, quoique, de par saint François, je ne voudrais pas remporter une autre victoire s'il fallait encore te voir combattre avec tant de désespoir et de mépris pour la vie. Ton salut est presque un miracle.

REYNOLD.

De par Notre-Dame ! quand le baron George frappait, on aurait dit qu'il avait oublié que ses ennemis étaient des créatures de Dieu. Je n'avais jamais vu porter des coups si furieux, et il y aura pourtant quarante-deux ans à la Saint-Barnabé que je suis soldat.

GEORGE.

Paix ! Quelqu'un de vous a-t-il vu Martin ?

WICKERD.

Noble sire, il n'y a pas long-temps que je le laissai ici.

GEORGE.

Mort, ou vivant ?

WICKERD.

Vivant, noble sire, mais cruellement blessé. Je présume qu'il est prisonnier ; car il lui aurait été impossible de bouger d'ici tout seul.

GEORGE.

Serviteur imprévoyant ! Et pourquoi l'as-tu quitté ?

HENRI.

Mon cher frère, Wickerd a fait pour le mieux ; il est venu à notre secours, et à l'aide de ses compagnons...

GEORGE.

Je te dis , Henri , que la sûreté de Martin était bien plus importante que la vie de dix de ceux qui sont ici.

WICKERD, marmottant.

Voilà bien du bruit pour un vieux domestique à moitié fou.

GEORGE.

Que murmures-tu là ?

WICKERD.

Rien , sire chevalier , si ce n'est que Martin paraissait avoir la tête égarée lorsque je le quittai , et que peut-être il s'est enfoncé dans le marais et y a péri.

GEORGE.

Comment ! la tête égarée ? (avec inquiétude.) T'a-t-il parlé ?

WICKERD.

Oui , noble sire.

GEORGE.

Cher Henri , avance-toi un peu sous ces arbres , et de là tu pourras voir si l'ennemi se rallie sur le Wolfshill. (Henri s'éloigne.) Et vous , retirez-vous ! (Aux soldats.) (Il amène Wickerd sur le devant du théâtre.) Que t'a dit Martin , Wickerd , dis-le-moi , au nom de l'obéissance que tu me dois !

WICKERD.

Il m'a parlé comme un homme complètement en délire , sire chevalier ; il m'a présenté son épée pour vous tuer.

GEORGE.

N'a-t-il pas parlé de tuer quelque autre ?

WICKERD.

Non ; mais la douleur de sa blessure lui avait donné la fièvre et le transport.

GEORGE, joignant les mains.

(A part.) Je respire ! J'entrevois une consolation. Pourquoi ne penserais-je pas comme cet homme , que le malheureux blessé pouvait être en délire ? cherchons à le croire du moins jusqu'à ce que j'aie la preuve du contraire (Haut.) Wickerd , ne songe pas à ce que je t'ai dit ; l'emportement de la bataille avait échauffé mon sang. Tu as désiré la ferme située au bas d'Ébersdorf ; elle t'appartient.

WICKERD.

Grand merci ! mon noble seigneur !

(Henri rentre.)

HENRI.

Non, ils ne se rallient pas, ils en ont eu assez comme cela ; mais Wickerd et Conrad resteront avec vingt soldats et autant d'archers, pour battre les bois de Griefenhaus, afin d'empêcher les fuyards de se rassembler et de nous tenir tête. Nous nous rendrons avec le reste à Ébersdorf ; qu'en dis-tu, mon frère ?

GEORGE.

C'est bien pensé. Wickerd, aie soin de chercher Martin partout et de me l'amener mort ou vif. Ne laisse pas un coin du bois sans être examiné.

WICKERD.

Je vous réponds, noble sire, que je le trouverai, dût-il être enseveli sous terre comme une marmotte.

HENRI.

Je pense qu'il doit être prisonnier.

GEORGE.

Que le ciel nous en préserve ! (À un des hommes d'armes.) Prenez une trompette, Eustache, et galopez au château de Maltingen ! vous demanderez à parlementer ; offrez quelque rançon que ce soit ; offrez dix, vingt ; offrez même, s'il le faut, tous nos prisonniers en échange.

EUSTACHE.

Vous pouvez compter sur moi, sire chevalier.

HENRI.

Auparavant, sonnez, trompette, et entonnez le chant de la victoire.

CHANT GUERRIER.

Joie aux vainqueurs ! aux fils du vieil Aspen ,
 Dans les combats la race sans rivale !
 Elle a conquis la palme triomphale
 Que la victoire offre au guerrier pour gain.
 On les a vus ces enfants intrépides,
 D'exploits nouveaux de plus en plus avides,
 Au champ d'honneur forcer des rangs épais,
 Et poursuivant Roderic et ses armes,
 Semer partout les sanglantes alarmes,
 Et de lauriers ceindre l'aimable paix !

Joie aux vainqueurs, qui dans cette journée
 De gloire ont vu leur marche couronnée.
 Cure aux blessés palpitants de douleur,
 Et paix à ceux que la hache obstinée
 A dévorés dans sa juste fureur !

Tous défiant Roderic et sa lance,
 Ont ce matin signalé leur vaillance ;
 Et tous encore à leur dernier moment,
 De Maltingen ont pu voir la déroute ;
 Et leur triomphe alors aura, sans doute,
 Mêlé son baume à leur souffle expirant.

Heureux vainqueurs, nous reportons la vue
 Vers le séjour du belliqueux Aspen.
 Jeune guerrier, ta présence imprévue
 D'une beauté, damoiselle ingénue,
 Saura combler le fortuné destin.
 Elle essuira ton front paré de gloire ;
 De la tourelle elle te tend la main :
 Goûte en ses bras le bonheur souverain,
 Lorsque la coupe, en signal de victoire,
 Aura gaiement animé le festin,
 Et que ta voix aura d'un doux refrain
 Fait résonner le joyeux réfectoire.

HENRI, après le chant.

Maintenant déployons nos bannières, et rendons-nous en triomphe à Ébersdorf, nous allons y calmer bien des inquiétudes et y porter la joie dans le cœur de notre vieux père, frère George.

GEORGE, à part.

Ou peut-être la douleur et la mort.

(Ils s'éloignent ; les trompettes sonnent, et les soldats de la maison d'Aspen défilent sur le théâtre. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle du château d'Ébersdorf.

RUDIGER, ISABELLE, GERTRUDE.

RUDIGER.

Je t'en prie, chère femme, reprends un peu de gaieté ; tout doit être fini maintenant, et avec honneur, car autrement les mauvaises nouvelles nous seraient déjà parvenues.

ISABELLE.

Et si elles étaient bonnes, ne devrions-nous pas déjà en être informés ?

RUDIGER.

Oh ! elles ne se communiquent pas aussi facilement que vous pouvez le penser ; d'ailleurs, je gage qu'ils sont tous à la poursuite

des fuyards. Oh ! il n'y a point un page qui ait voulu abandonner leurs talons qu'ils n'aient été forcés de rentrer dans leur retraite; mais si mes enfants eussent perdu la bataille, il serait déjà arrivé quelque fugitif au château. Va à la croisée, Gertrude; ne vois-tu rien ?

GERTRUDE.

Il me semble que je vois un cavalier.

ISABELLE.

Un seul cavalier ! alors nous avons tout à craindre.

GERTRUDE.

Ce n'est que le père Ludovic.

RUDIGER.

Peste soit de toi ! comment peux-tu prendre un gros moine sur sa mule pour un des guerriers de la maison d'Aspen ?

GERTRUDE.

Mais je vois s'élever là-bas un gros nuage de poussière.

RUDIGER, avec vivacité.

Vraiment !

GERTRUDE.

Ce ne sont que des chariots chargés de vin qui se dirigent vers le couvent de ma tante.

RUDIGER.

Le diable confonde les chariots de vin, les mules et les moines ! Ote-toi de la croisée, et ne me parle pas plus long-temps de ces choses étranges que tu y vois.

GERTRUDE.

Cher oncle, que puis-je faire pour vous amuser maintenant ? vous dirai-je ce que j'ai rêvé cette nuit ?

RUDIGER.

Quelle sottise ! mais parle, cela vaut mieux que de ne rien dire.

GERTRUDE.

Hé bien done, j'ai rêvé que j'étais dans la chapelle, et qu'on y enterrait ma tante Isabelle toute vive; et qui croyez-vous, ma tante, qui vous servait de fossoyeur et vous recouvrait de terre ? c'était le baron George et le vieux Martin.

ISABELLE, paraissant frappée.

Dieu, quelle idée !

GERTRUDE.

Songez quelle était ma terreur, et Minhold le ménestrel jouait pendant tout le temps pour couvrir vos eris.

RUDIGER.

Et le vieux père Ludovic sans doute dansait la sarabande avec le clocher du nouveau couvent sur sa tête en guise de mitre. Trêve à ces fariboles : chante-nous quelque chose, mon amour, et mets de côté tes rêves et tes visions.

GERTRUDE.

Que vous chanterai-je ?

RUDIGER.

Quelque chose de guerrier.

GERTRUDE.

Je ne puis pas chanter les batailles ; mais vous allez entendre la complainte d'Éléonore de Toro, dont l'amant fut tué à la guerre.

ISABELLE.

Ah ! pas de complainte, Gertrude.

RUDIGER.

Alors chante-nous une chanson joviale.

ISABELLE.

Cher époux, est-ce le moment de se livrer ainsi à la gaieté ?

RUDIGER.

Il paraît que ce n'est le moment de chanter ni rien de triste ni rien de gai. Je crois qu'Isabelle aimerait mieux entendre le père Ludovic entonner le *De profundis*.

GERTRUDE.

Cher oncle, ne vous fâchez pas. A présent je ne saurais chanter que le lai de la pauvre Éléonore. Cet air me touche le cœur dans ce moment, comme si la pauvre affligée était ma propre sœur.

LAI D'AMOUR.

Sur le lac de Toro le doux soleil a lui ;
La forêt sombre à peine élevait son murmure ;
Une beauté, d'amour éprouvant la blessure,
Aux flots mêlait ses pleurs, aux vents son doux ennui.

« O vous qui souriez dans la paix éternelle,
Vierge sainte, écoutez les vœux d'une mortelle :
Exaucez ma prière, accueillez mon désir ;
Rendez-moi Frédéric, ou laissez moi mourir. »

Le bruit de la bataille était lointain encore,
Dans le souffle des vents tout le bruit s'évapore.
Il revient plus terrible, et de vastes clameurs
Annoncent du combat les dernières fureurs.

La jeune fille attend, immobile, en silence ;
Elle aperçoit enfin un guerrier qui s'avance.

La source de ses jours s'épuise à chaque pas ;
La douleur le saisit, son casque est en éclats.

« Sauve-toi, jeune fille, à mon aspect troublée,
Ton Frédéric n'est plus ; un farouche ennemi
S'approche et renouvelle une affreuse mêlée ;
Tu périras toi-même ; éloigne-toi d'ici ! »

(La voix de Gertrude s'affaiblit par degrés jusqu'au moment où elle fond en larmes.)

RUDIGER.

Eh bien ! qu'est-ce donc Gertrude ?

GERTRUDE.

Hélas ! le sort de la pauvre Éléonore ne peut-il pas en ce moment être le mien.

RUDIGER.

Jamais, ma fille ! jamais. (On entend une musique militaire.) Écoute, ces sons te le confirment. (Tous se lèvent et se dirigent vers la croisée.) O bonheur ! ils reviennent et ils sont victorieux. (Le refrain du chant se fait entendre.) O bienheureux spectacle ! mes pauvres yeux ont donc pu voir encore une fois la bannière de la maison de Maltingen trainée dans la poussière. Isabelle, fais percer nos plus vieilles barriques, le vin paraît bon après le combat.

(Henri entre suivi de Reynold et des soldats.)

RUDIGER.

Je te félicite, mon fils, que ton vieux père te presse contre son cœur.

ISABELLE.

Je te bénis, ô mon fils ! (Elle l'embrasse.) Oh ! combien d'heures passées dans l'amertume sont payées par cet embrassement ! Je te bénis, mon Henri. Où as-tu laissé ton frère ?

HENRI.

Tout près d'ici, en ce moment il doit traverser le pont-levis. N'as-tu pas de félicitations à m'adresser, Gertrude ?

(Il s'approche d'elle.)

GERTRUDE.

Les combats ne me causent aucune joie.

RUDIGER.

Mais elle avait des larmes pour tes dangers.

HENRI.

Grand merci, ma douce Gertrude : vois, j'ai rapporté ton écharpe d'un combat qui n'a pas été sans gloire.

GERTRUDE, épouvantée,

Elle est ensanglantée.

RUDIGER.

Est-ce une raison pour que cela te fasse tressaillir , ma fille ?
 Quand ce serait son propre sang au lieu de celui de ses ennemis,
 tu devrais t'en glorifier. Va , Reynold , va faire bonne chère avec
 ces hommes.

(Reynold sort avec les soldats.)

(George entre d'un air pensif.)

GEORGE, allant droit à Rudiger.

Mon père , ta bénédiction.

RUDIGER.

Je te la donne , mon fils.

ISABELLE, s'élançant pour l'embrasser, il se détourne.

Comment ! es-tu blessé ?

GEORGE.

Non.

RUDIGER.

Tu es pâle comme la mort.

GEORGE.

Ce n'est rien.

ISABELLE.

Que la bénédiction du ciel se répande sur mon brave George !

GEORGE à part.

Elle ose me donner une bénédiction ? Oh ! le récit de Martin ne
 pouvait être que l'effet du délire.

ISABELLE.

Daigne donc nous sourire une fois , mon fils ; que ton front ne
 s'obscurcisse pas dans ce jour de réjouissance : nos moments de
 joie sont rares ; mes fils ne doivent-ils pas les partager ?

GEORGE à part.

Elle a des moments de joie, c'était donc l'effet du délire ?

ISABELLE.

Gertrude, mon amour, viens m'aider à désarmer le chevalier.

(Elle détache son casque.)

GERTRUDE.

Il y a jusqu'à trois entailles sur le casque , sans que l'acier en
 ait été percé.

RUDIGER.

Voyons, voyons, voilà un bon casque !

GERTRUDE.

Sans cela tu étais perdu.

ISABELLE.

! Je récompenserai l'armurier en lui en donnant le poids en or.

GEORGE à part.

Elle doit être innocente.

GERTRUDE.

Et le bouclier d'Henri est entamé aussi. Laissez-moi vous le montrer, mon oncle.

(Elle porte le bouclier d'Henri à Rudiger.)

RUDIGER.

Montre, mon amour ; et toi, viens ici, Henri ; tu me raconteras les détails de la journée.

(Henri et Gertrude causent à part avec Rudiger ; George s'avance, Isabelle s'approche de lui.)

ISABELLE.

Il faut assurément qu'il soit arrivé quelque malheur, George ? Tu es ordinairement grave ; mais cette sombre tristesse...

GEORGE.

Un malheur, en effet. (A part.) Maintenant venons-en à l'épreuve.

ISABELLE.

Votre perte a-t-elle été grande ?

GEORGE.

Non... Oui. (A part.) Je ne saurais.

ISABELLE.

Peut-être as-tu à déplorer la perte de quelque ami ?

GEORGE à part.

Il le faut. (Haut.) Martin est mort.

(Il la regarde avec inquiétude, mais fixement, en prononçant ces mots.)

ISABELLE, tressaillant et montrant une expression de joie effrayante.

Mort !

GEORGE à part et accablé par la force de ses sensations.

Elle est coupable ! coupable !

ISABELLE, sans remarquer son émotion.

As-tu dit qu'il était mort ?

GEORGE.

Moi, non ; j'ai dit seulement qu'il était blessé à mort.

ISABELLE.

Blessé, seulement blessé ? Où est-il, que je vole vers lui ?

(Elle va pour sortir.)

GEORGE, d'un air sévère.

Arrêtez, madame, ne parlez pas si haut ; vous ne pouvez le voir ; il est prisonnier.

ISABELLE.

Prisonnier et blessé, voilà de quoi le délivrer ! Offre de l'or, des terres, des châteaux, tous nos biens pour sa rançon. Jamais je ne saurais trouver de repos que ces murs ou le cercueil ne le renferment.

GEORGE à part.

Coupable ! coupable !

(Peter entre.)

PETER.

Hugo, l'écuyer du comte de Maltingen, vient d'arriver ; il est porteur d'un message.

RUDIGER.

Je le recevrai dans la grande salle.

(Il sort, appuyé sur Certrude et sur Henri.)

ISABELLE.

Va, George, va chercher Martin.

GEORGE avec fermeté.

Non, j'ai avant une tâche à remplir ; et quand même la terre s'ouvrirait pour me dévorer vivant, il faut que je l'accomplisse. Mais d'abord, d'abord... O nature ! prends ton tribut.

(Il tombe sur le sein de sa mère, et pleure amèrement.)

ISABELLE.

George, mon fils, pour l'amour du ciel, que signifie cette horrible frénésie ?

GEORGE traverse deux fois le théâtre et reprend un air calme.

Écoutez, ma mère. J'ai connu un chevalier en Hongrie, brave dans les combats, hospitalier et généreux pendant la paix. Le roi lui avait donné son amitié et l'administration d'une province ; cette province était ravagée par des brigands et des meurtriers. Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

ISABELLE.

Avec la plus grande attention.

GEORGE.

Ce chevalier s'était lié, lié par le serment le plus terrible qu'un homme puisse faire, d'agir à l'égard de tous les malfaiteurs avec la justice la plus impartiale et la plus sévère en même temps. N'était-ce pas un vœu terrible ?

ISABELLE, avec une affectation de calme.

C'était un serment solennel, sans doute, comme celui de tout magistrat.

GEORGE.

Et inviolable ?

ISABELLE.

Sûrement, inviolable.

GEORGE.

Eh bien ! il arriva que, tout en poursuivant les brigands, il fit un prisonnier. Et qui pensez-vous que pouvait être ce prisonnier ?

ISABELLE, avec une terreur croissante

Je ne saurais dire !

GEORGE, tremblant, mais continuant rapidement.

Son propre frère jumeau, celui qui avait sucé le même lait que lui et reposé sur le sein de la même mère ; un frère qu'il chérissait autant que son âme... Comment devait agir ce chevalier à l'égard de son frère ?

ISABELLE, éperdue.

Hélas ! que fit-il ?

GEORGE, détournant la tête les mains serées.

Il fit ce à quoi je ne pourrai jamais me déterminer : il fit son devoir.

ISABELLE.

Mon fils ! mon fils ! miséricorde ! miséricorde !

(Elle s'attache à lui.)

GEORGE.

Cela est donc vrai ?

ISABELLE.

Quoi ?

GEORGE.

Ce que Martin m'a dit (Isabelle se cache la figure.) serait donc vrai ?

ISABELLE, relevant la tête avec un air de dignité.

Écoute : ô toi qui instituas les lois de la nature ! vois la mère jugée par son enfant (elle se retourne vers lui.) Oui, il est vrai que craignant pour ma propre vie, je l'ai assurée par le meurtre de mon tyran. Fatale lâcheté ! funeste erreur ! je ne savais guère à quelle terreur je m'exposais pour éviter l'agonie d'un moment. Tu as mon secret.

GEORGE.

Sais-tu à qui tu viens de le révéler ?

ISABELLE.

A mon fils !

GEORGE.

Non, non, à un bourreau.

ISABELLE.

Soit ! va proclamer mon crime, et n'oublie pas mon châtiement ; n'oublie pas que celle qui assassina son époux a été dévorée de remords secrets pendant de longues années, pour être enfin conduite à l'échafaud par un fils qu'elle chérissait. Tu gardes le silence.

GEORGE.

Le langage de la nature m'est interdit , et comment pourrai-je en employer un autre ?

ISABELLE.

Regarde-moi, George. Le bourreau doit-il trembler devant le criminel ; regarde-moi ; moi, mon fils, je te pardonne du fond de mon âme.

GEORGE.

Que me pardonnes-tu ?

ISABELLE.

Le projet que tu médites : que la vengeance soit sévère , mais qu'elle soit secrète ; n'ajoute pas la mort d'un père à celle d'une femme coupable. O Rudiger !... Rudiger , cause innocente de mon forfait et de mes malheurs , quel sera ton désespoir lorsque tu apprendras le crime de celle que tu as si souvent pressée sur ton cœur , lorsque tu entendras proclamer son infamie par le fils sur qui tu fondais tes plus chères espérances.

(Elle pleure.)

GEORGE , avec émotion.

La nature se fait entendre par force ; ma mère, ma mère bien-aimée , je vous sauverai ou je périrai. (Il se jette dans ses bras.) C'est ainsi que s'évanouissent mes serments.

ISABELLE.

Redeviens homme, je ne te demande point la vie. Il ne sera jamais dit qu'Isabelle d'Aspen ait détourné son fils du sentier du devoir, quoique pour le parcourir il dût fouler aux pieds son corps sanglant. Redeviens homme.

GEORGE.

Non , non , les liens de la nature furent formés par Dieu même. Maudit soit l'orgueil stoïque qui voudrait les briser, et appellerait cela une vertu !

ISABELLE.

Mon fils ! mon fils ! comment pourrai-je te regarder jamais !

(On entend trois coups à la porte de l'appartement.)

GEORGE.

Écoute : un, deux, trois ; (à part.) Roderic, tu n'as pas perdu de temps.

ISABELLE , ouvrant la porte.

Un parchemin piqué à l'extrémité, avec un poignard ! (Elle ouvre le parchemin.) Ciel et terre, une citation des juges invisibles !

(Elle le laisse tomber.)

GEORGE , lisant avec émotion.

« Isabelle d'Aspen, accusée de meurtre par le poison, nous t'adjurons par la corde et par le fer à paraître cette nuit devant les vengeurs du sang, qui jugent et punissent en secret, comme la Divinité. Selon que tu seras innocente ou coupable, tu seras absoute ou condamnée. » Martin, Martin, tu nous a trahis !

ISABELLE.

Hélas ! où fuirai-je ?

GEORGE.

Tu ne peux pas fuir : une mort immédiate en suivrait la tentative ; cent mille bras seraient levés contre ta vie, chaque morceau destiné à apaiser ta faim, chaque goutte d'eau dont tu voudrais désaltérer tes lèvres, la brise même du ciel, faite pour te rafraîchir, contribueraient à ta perte. Il ne te reste qu'une chance de salut, obéis à la sommation.

ISABELLE.

Pour périr ! Et cependant, pourquoi craindrais-je la mort... Soit !

GEORGE.

Non ; j'ai juré de vous sauver, et je saurai accomplir mon serment. Quelqu'un, autre que Martin, connaît-il ce funeste secret ?

ISABELLE.

Personne.

GEORGE.

Allez donc, affirmez que vous êtes innocente, et abandonnez-moi le reste.

ISABELLE.

Malheureuse que je suis ! comment pourrais-je soutenir la tâche que tu voudrais m'imposer ?

GEORGE.

Songez à mon père : vis pour lui. Il aura besoin de toutes les consolations que tu pourras lui offrir. Que la pensée que sa ruine suivrait la tienne te soutienne pendant cette terrible épreuve.

ISABELLE.

Soit ! c'est pour Rudiger que j'ai vécu... c'est pour lui que je continuerai à porter le fardeau de l'existence. Mais le moment où il viendrait à connaître mon crime serait le dernier de ma vie. Avant de recevoir de lui un seul regard de mépris ou de haine, ce poignard se sera abreuvé de mon sang.

(Elle met le poignard dans son sein.)

GEORGE.

Ne craignez pas... Il ne peut jamais le savoir... Aucun témoin ne peut déposer contre vous.

ISABELLE.

Comment obéirai-je à cette citation ? et où trouverai-je le siège de ce tribunal redoutable ?

GEORGE.

Laissez cela aux juges, et songez seulement à obéir ; vous trouverez un guide. Allez à la chapelle ; allez y prier pour vos péchés et les miens ; (il la conduit dehors et revient.) Oui, mes péchés. Je viole un serment terrible, mais je sauve la vie d'une mère, et la pénitence que je ferai pour mon parjure effrayera jusqu'à ces juges sanguinaires.

(Reynold entre.)

REYNOLD.

Sire chevalier, le messenger du comte Roderic désire vous parler.

GEORGE.

Fais-le entrer.

(Hugo entre.)

HUGO.

Le comte Roderic de Maltingen vous salue ; il vous fait dire qu'il écoutera cette nuit le vol de la chauve-souris et les cris du hibou, et demande s'il vous plaira aussi d'y assister.

GEORGE.

Je comprends : je m'y trouverai.

HUGO.

Et le comte vous fait dire qu'il ne veut point de rançon pour votre écuyer blessé, quand vous lui donneriez le poids de son meilleur cheval en or. Mais vous pouvez lui envoyer un confesseur, car il assure qu'il en aura besoin.

GEORGE.

Est-il si près de la mort ?

HUGO.

Non pas, à ce qu'il me semble ; il est affaibli par la perte de son sang ; mais depuis que sa blessure a été pansée, il peut se tenir et marcher : notre comte a un baume bienfaisant qui lui a fait grand bien.

GEORGE.

C'est assez ; j'enverrai un prêtre. (Hugo sort.) Je pénètre son dessein, il voudrait avoir un autre témoin de la déposition de Martin ; mais aucun prêtre ne l'approchera. Reynold, ne penses-tu pas que nous pourrions envoyer un de nos hommes d'armes pour protéger la fuite de Martin.

REYNOLD.

Noble sire, les gens de votre maison sont si bien connus de ceux de Maltingen, que je crains que ce ne soit impossible.

GEORGE.

Ne connais-tu aucun étranger qu'on puisse employer ? Il sera récompensé au delà de ses espérances.

REYNOLD.

Sauf votre bon plaisir, je pense que le ménestrel serait bien capable de se charger d'une telle mission. Il est fin et adroit, et il sait lire et écrire comme un prêtre.

GEORGE.

Appelle-le... (Reynold sort.) Si ce moyen ne me réussit pas, il faudra que j'emploie la force ouverte. Martin une fois éloigné, aucune voix ne pourrait allirmer cette vérité sanglante.

(Le ménestrel entre.)

GEORGE.

Approche, Minhold, as-tu le courage d'exécuter une entreprise dangereuse ?

BERTRAM.

Ma vie, sir chevalier, n'a été qu'une série de périls et de dangers. J'ai oublié comment on craint.

GEORGE.

Ton langage est au-dessus de ta condition ! Qui es-tu ?

BERTRAM.

Un malheureux chevalier obligé de se cacher sous ce déguisement.

GEORGE.

Quelle est la cause de tes malheurs ?

BERTRAM.

J'ai tué un prince dans un tournoi , et j'ai été mis au ban de l'empire.

GEORGE.

J'ai du crédit auprès de l'empereur. Jure d'accomplir la tâche que je t'imposerai, et j'obtiens pour toi la levée du ban.

BERTRAM.

Je le jure !

GEORGE.

Alors , prends le déguisement d'un moine , et accompagne l'écuyer du comte Roderic , comme pour aller confesser Martin , mon écuyer blessé. Change avec lui de costume et reste en prison à sa place. Ta captivité sera courte , et je te donne ma parole de chevalier , que je travaillerai à exécuter ma promesse , quand tu te seras décidé à me confier ton histoire.

BERTRAM.

Je suivrai vos ordres. La vie de votre écuyer est-elle en danger ?

GEORGE.

Oui , à moins que tu ne puisses réussir à protéger sa fuite.

BERTRAM.

Je vais le tenter.

(Il sort.)

GEORGE.

Tels sont les vils expédients auxquels George d'Aspen doit maintenant avoir recours. Ce n'est plus sur le champ de bataille que je puis me mesurer avec Roderic. Un chevalier corrompu et parjure ne doit lutter avec lui que d'artifice , de dissimulation et de perfidie. Oh , ma mère , ma mère ! la plus amère conséquence de ton crime a été la naissance de ton premier enfant ! Mais il faut que j'avertisse mon frère de l'orage qui s'approche. Pauvre Henri , dans son humeur enjouée , combien il est loin de prévoir

tant de malheurs !... Holà, quelqu'un. (Un domestique entre.) Où est le baron Henri ?

LE DOMESTIQUE.

Noble sire, après avoir pris quelque rafraîchissement, il est monté à cheval pour aller rejoindre le détachement resté sur le champ de bataille.

GEORGE.

Selle mon coursier, je vais le suivre.

LE DOMESTIQUE.

Sauf votre bon plaisir, votre noble père vous a deux fois réclamé au banquet.

GEORGE.

N'importe, tu diras que je suis allé au Wolfshill. Où est ta maîtresse ?

LE DOMESTIQUE.

Dans la chapelle, sire chevalier.

GEORGE.

Selle mon cheval bai ; (à part.) C'est probablement pour la dernière fois.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le bois de Griefenhaus avec les ruines du château vu d'un peu plus près que dans le second acte, mais encore dans le lointain.

RODERIC, WOLFSTEIN, suivis de soldats venant d'une reconnaissance.

WOLFSTEIN.

Ils veulent profiter de leurs succès, et ils pousseront leurs avantages. Il faut nous retirer de bonne heure, comte Roderic.

RODERIC.

Nous sommes en sûreté ici pour le moment. Ils ne semblent pas vouloir s'avancer immédiatement. Je ne crois pas que George ni Henri soient avec le détachement qui est dans le bois.

(Hugo entre.)

HUGO.

Noble sire, comment vous apprendrai-je ce qui vient d'arriver ?

RODERIC.

Qu'est-ce ?

HUGO.

Martin s'est échappé.

RODERIC.

Misérable ! ta vie me le payera.

(Il frappe Hugo : Wolfstein le retient.)

WOLFSTEIN.

Arrêtez, arrêtez, comte Roderic ; Hugo peut n'avoir aucun tort.

RODERIC.

Infidèle esclave ! Comment a-t-il fait pour s'échapper ?

HUGO.

Il a changé d'habit avec le moine , que , d'après vos ordres , nous avons amené pour le confesser.

RODERIC.

Y a-t-il long-temps qu'il est parti ?

HUGO.

Il y a un peu plus d'une heure qu'il est passé devant nos sentinelles , déguisé sous l'habit du chapelain d'Aspen ; mais il marchait si lentement et d'un pas si faible , que je ne crois pas qu'il puisse encore avoir atteint les postes de l'ennemi.

RODERIC.

Où est ce prêtre perfide ?

HUGO.

Il attend son arrêt.

RODERIC.

Qu'on me l'amène ici. Le mécréant qui a arraché au lion de Maltingen la proie sur laquelle il allait assouvir sa vengeance expirera dans les tortures.

(Hugo, Bertram, suite.)

RODERIC.

Scélérat ! qui a pu te tenter , sous l'habit d'un ministre de la religion , à dérober un criminel à la main de la justice ?

BERTRAM.

Je ne suis point un scélérat , comte Roderic , et je n'ai fait que protéger la fuite d'un malheureux blessé que tu voulais tuer lâchement.

RODERIC.

Esclave vil et menteur ! tu as favorisé un meurtrier sur qui la justice avait des droits sacrés.

BERTRAM.

Je ne suis ni menteur ni esclave ; j'espère bientôt te prouver que je suis encore une fois ton égal.

RODERIC.

Toi , toi !

BERTRAM.

Oui , le nom de Bertram d'Ébersdorf jadis ne te fut pas inconnu.

RODERIC étonné.

Toi , Bertram , le frère d'Arnolf d'Ébersdorf , le premier mari d'Isabelle d'Aspen.

BERTRAM.

Lui-même.

RODERIC.

Qui , il y a bien des années , dans une querelle à un tournoi , tua le parent de l'empereur et fut mis au ban ?

BERTRAM.

Lui-même.

RODERIC.

Et qui maintenant , sous le déguisement d'un prêtre , vient de favoriser la fuite de Martin , écuyer de George d'Aspen ?

BERTRAM.

Lui-même , lui-même.

RODERIC.

Alors , par la sainte croix de Cologne , tu as mis en liberté le meurtrier de ton père Arnolf.

BERTRAM.

Comment ? Je ne t'entends pas , je ne te comprends pas.

RODERIC.

Misérable dupe ! Martin , d'après son propre aveu , et Wolfstein l'a entendu , a confessé qu'il avait aidé Isabelle à assassiner son mari. J'avais préparé un plan de vengeance qui avait fait frémir toute l'Allemagne ; et tu viens de le faire échouer , toi , le frère de la victime !

BERTRAM.

Est-ce bien possible , Wolfstein ?

WOLFSTEIN.

J'ai entendu Martin avouer le meurtre.

BERTRAM.

Alors , je suis vraiment infortuné !

RODERIC.

Au nom de l'esprit de mal , qui t'a amené ici ?

BERTRAM.

Je suis le dernier de ma race. Lorsque je fus proscrit , comme tu le sais , les terres d'Ébersdorf , mon héritage légitime , furent confisquées , et l'empereur les donna à Rudiger quand il épousa Isabelle. J'essayai de défendre mes domaines ; mais Rudiger, que l'enfer l'en remercie , soutint le ban contre moi à la tête de ses vassaux , et je fus forcé de fuir. Depuis lors, j'ai fait la guerre contre le Sarrasin en Espagne et dans la Palestine.

RODERIC.

Mais pourquoi es-tu venu dans un pays où tu ne peux éviter une mort certaine , si tu viens à être découvert ?

BERTRAM.

Je ne pus résister au désir impatient de revoir une terre natale et les tours d'Ébersdorf. Je suis arrivé hier ici sous le nom d ménestrel Minhold.

RODERIC.

Et qui a pu te décider à entreprendre la délivrance de Martin ?

BERTRAM.

George, quoique je ne lui aie pas dit mon nom, s'était engagé à me procurer en échange la levée du ban ; d'ailleurs il me dit que la vie de Martin était en danger, et je ne considérai que ce vieux scélérat, le dernier serviteur qui restât de notre maison. Mais, comme Dieu me jugera un jour, je ne pouvais pas même soupçonner le récit plein d'horreur que tu viens de me faire ; le bruit avait couru que mon frère était mort de la peste.

WOLFSTEIN.

Ce bruit avait été propagé sans doute afin qu'on n'entourât par son lit de mort et qu'on ne procédât pas à son autopsie.

BERTRAM.

La vengeance sera aussi terrible que le crime. Les usurpateurs de mon héritage, ceux qui m'ont ravi l'honneur, et qui ont assassiné mon frère, seront détruits jusqu'à la racine.

RODERIC.

Alors, sois le bienvenu ici, surtout si tu es encore un véritable frère de notre ordre invisible.

BERTRAM.

Je le suis.

RODERIC.

Une assemblée a été convoquée ici pour cette nuit, relativement à la mort de ton frère. Voici quelques-uns des nôtres qui arrivent, il faut que je les envoie à la poursuite de Martin.

(Hugo entre.)

HUGO.

L'ennemi s'avance, sire chevalier.

RODERIC.

En arrière, en arrière ! aux ruines ! Viens avec nous, Bertram, nous t'apprendrons en route cette terrible histoire.

(Ils sortent : on voit entrer du côté opposé George, Henri, Wickerd, Conrad et des soldats.)

GEORGE.

On n'a pas encore des nouvelles de Martin.

WICKERD.

Aucune, sire chevalier.

GEORGE.

Ni du ménestrel ?

WICKERD.

Non plus.

GEORGE.

Alors il m'a trahi, ou il est prisonnier, des deux côtés le malheur est égal. Pars, et va battre le bois, Wickerd.

(Wickerd sort suivi des soldats.)

HENRI.

Toujours cette affreuse tristesse sur ton front, mon frère ?

GEORGE.

Que veux-tu ?

HENRI.

Autrefois tu me jugeais digne de ton amitié.

GEORGE.

Henri, tu es bien jeune...

HENRI.

Est-ce une raison pour trahir ta confiance ?

GEORGE.

Non ; mais tu es d'un naturel doux et tendre ; ton esprit n'a pas assez de force pour supporter le fardeau qui accable le mien, bien moins encore pour approuver les moyens que je veux employer pour m'en débarrasser.

HENRI.

Mets-moi à l'épreuve.

GEORGE.

Je ne le puis.

HENRI.

Alors tu ne m'aimes plus.

GEORGE.

C'est parce que je t'aime, au contraire, que je ne veux pas t'entraîner dans mes malheurs.

HENRI.

Je les supporterai avec toi.

GEORGE.

Si tu les partageais, ils me paraîtraient doubles.

HENRI.

Ne crains point, je trouverai un remède.

GEORGE.

Il t'en coûterait la paix de ton âme à présent et à jamais.

HENRI.

J'en courrai le risque.

GEORGE.

Cela ne se peut, Henri. Tu deviendrais le confident de crimes passés, et le complice de crimes à venir.

HENRI.

Devinerai-je ?

GEORGE.

Non, je t'en conjure.

HENRI.

Il le faut ; tu es un des juges secrets.

GEORGE.

Malheureux jeune homme, qu'as-tu dit ?

HENRI.

N'est-il pas vrai ?

GEORGE.

Sais-tu ce que cette découverte te coûte ?

HENRI.

Peu m'importe.

GEORGE.

Celui qui découvre quelque membre de nos mystères doit lui-même faire partie de notre société.

HENRI.

Comment ?

GEORGE.

S'il n'y consent pas, sa mort nous assure bientôt de sa discrétion ; nous en avons fait serment. Choisis maintenant.

HENRI

Hé bien ! n'êtes-vous pas alliés en secret pour punir ces malfaiteurs que le glaive ne peut atteindre, ou qui sont mis à l'abri de ses coups par l'égide du pouvoir ?

GEORGE.

Tel est en effet le but de notre association ; mais ce but, elle le poursuit à travers des sentiers obscurs, tortueux et souvent teints de sang ; quel est celui qui peut les parcourir sans danger ? Maudite soit l'heure où j'entrai dans ce sombre labyrinthe , et doublement maudite celle où tu dois perdre aussi la douce sérénité d'une âme qui ne connut jamais la dissimulation !

HENRI.

Et cependant, pour l'amour de toi, je deviendrai membre des francs-juges.

GEORGE.

Henri, lorsque tu t'es levé ce matin, tu étais libre ; personne n'aurait eu le droit de te demander compte de la moindre de tes actions, et ce soir tu te coucheras l'esclave le plus misérable qui ait jamais manié la rame ; l'esclave d'hommes dont les actions te paraîtront incompréhensibles et féroces, et que tu seras engagé à aider contre le monde entier au péril de ta propre vie.

HENRI.

N'importe , je partagerai ton sort.

GEORGE.

Hélas, Henri ! que le ciel t'en préserve ! Mais, puisque par une parole précipitée tu viens de te lier à nous, je profiterai de l'offre de tes services. Prends ton meilleur cheval, et rends-toi cette nuit même auprès du duc de Bavière : il est chef souverain de notre chapitre ; montre-lui ce cachet et cette lettre, dis-lui qu'on doit discuter cette nuit des affaires qui concernent la maison d'Aspen, et prie-le de se rendre en toute hâte à l'assemblée, car il sait bien que le président est notre ennemi mortel. Il te recevra membre de notre sainte association.

HENRI.

Quel est l'ennemi que vous craignez ?

GEORGE.

Jeune homme, le premier devoir que tu as à remplir est celui d'une obéissance passive et aveugle.

HENRI.

Hé bien, je serai bientôt de retour, et je ne tarderai pas à te revoir.

GEORGE.

De retour, oui; mais quant au reste.... N'importe, ne parlons pas de cela.

HENRI.

Je pars. Tu placeras ici une sentinelle.

GEORGE.

Oui. (Henri s'éloigne.) Reviens, mon cher Henri; laisse-moi t'embrasser, dans le cas où tu ne pourrais plus me revoir.

HENRI.

Ciel! que veux-tu dire?

GEORGE.

Rien. La vie des mortels est précaire, et si nous ne nous voyons plus, reçois ma bénédiction et cet embrassement, et encore celui-ci. (Il l'embrasse tendrement.) Maintenant rends-toi en toute hâte chez le duc. (Henri sort.) Pauvre jeune homme, tu ne sais guère ce que tu as entrepris! Mais si Martin s'est échappé et que le duc arrive on n'osera pas procéder sans preuve.

(Wickerd entre suivi de soldats.)

WICKERD.

Nous avons fait prisonnier un homme de Maltingen, baron George, et il vient de nous apprendre que Martin s'est échappé.

GEORGE.

O joie! joie! la seule que je puisse maintenant éprouver! Rendez-lui la liberté pour cette bonne nouvelle. Et vous, Wickerd, gardez-moi ce poste avec vigilance toute la nuit; envoyez des vedettes en avant pour chercher Martin, dans le cas où il ne serait pas en état d'arriver à Ébersdorf.

WICKERD.

Vous serez obéi, noble sire.

(Fanfares de trompettes et de tymbales. La toile tombe.)

SCÈNE II.

Le théâtre représente la chapelle d'Ebersdorf, ancien bâtiment gothique.

ISABELLE, se relevant de devant l'autel sur lequel brûlent deux cierges.

Je ne puis pas prier; la terreur et les remords ne laissent plus de place à la dévotion. Il faut avoir le cœur en paix et les mains pures pour les élever vers le ciel. Minuit est l'heure de la somniation. Comment pourrais-je prier quand je vais paraître devant mes juges, résolue à nier un crime que tout ce que j'ai de sang dans les veines ne pourrait effacer! Et mon fils! oh! il sera victime de mes forfaits! Arnolf, Arnolf! que tu es bien vengé!
 (On frappe à la porte.) J'entends les pas de mon redoutable guide.
 (On frappe encore.) Mon courage m'abandonne! (Gertrude entre.) Gertrude, est-ce toi? es-tu seule?

(Elle l'embrasse.)

GERTRUDE.

Ma chère tante, quittez ce lieu; il glace le sang! Ma tante m'a envoyée vous chercher pour vous faire venir chez elle.

ISABELLE.

Qui est avec elle?

GERTRUDE.

Reynold seule et la famille, avec qui mon oncle se livre à la joie.

ISABELLE.

N'as-tu pas vu de figures étrangères?

GERTRUDE.

Non; personne que des amis.

ISABELLE.

Es-tu sûre de cela? George y est-il?

GERTRUDE.

Non, ni Henri; tous deux sont sortis à cheval. Je pense qu'ils pourraient rester un jour, au moins. Mais venez, ma tante, je hais ce lieu; il me rappelle mon rêve. Voyez, là-bas est l'endroit où il m'a semblé qu'on vous enterrait vivante sous un monument.

(Elle montre du doigt le point qu'elle veut indiquer.)

ISABELLE, tressaillant.

Le monument de mon premier mari! Laisse-moi, laisse-moi, Gertrude; je te suis dans un moment. (Gertrude sort.) Oui, c'est là qu'il repose! oublieux à la fois de ses crimes et de ses outrages!

insensible, comme si cette chapelle n'eût jamais retenti de mes gémissements, ou le château répété le râle de ses derniers soupirs ! Quand dormirai-je de ce dernier sommeil ? (Comme elle attache les yeux sur le monument, une figure enveloppée de noir apparaît de derrière.) Dieu miséricordieux ! est-ce une vision comme celle qui a hanté ma couche ? (Elle approche : elle avance avec un sentiment mêlé de terreur et de résolution.) Esprit ou fantôme, es-tu l'esprit sans repos de celui qui expira dans les tourments de l'agonie ? ou bien es-tu l'être mystérieux qui me guida pour commettre mon crime ? (La figure s'incline, et fait un signe affirmatif.) **Demain ! demain ! je ne puis te suivre à présent !** (La figure montre un poignard caché sous son manteau.) **Tu m'y contrains ! Je te comprends : je te suivrai.**

(Elle suit la figure quelques pas ; le fantôme se retourne, et arrache de sa tête un voile noir et lui prend la main : ils sortent ensemble, et passent derrière le monument.)

SCENE III.

La forêt de Griefenhaus.

Un coin de feu autour duquel s'asseyent **WICKERD**, **CONRAD** et autres, enveloppés dans leurs manteaux.)

WICKERD.

La nuit est bien froide.

CONRAD.

Oui ; mais tu t'en es garanti avec ton manteau et le vieux nectar du Rhin.

WICKERD.

C'est vrai ; et je vais vous en donner un preuve.

(Il chante.)

LE VIN DU RHIN.

Qui sait de vaillants bataillons
Soudain réchauffer le courage ?
Le raisin des rians vallons
Qui du Rhin forment le rivage.
Oh ! béni soit donc le raisin
Qui croit au rivage du Rhin !

Que les ornements, les fourrures
Que les déponilles d'animaux,
Despotes, couvrent les troupeaux
Des soldats dont mille blessures
Signalent les exploits rivaux.
Je serais glacé sans la flamme
Du vin qui réjouit mon âme,
Lorsque le givre des forêts
Est descendu sur les marais.

Oui, sur le Rhin, sur le Rhin naissent.
 Les grappes de ce jus divin,
 Qui, lorsque les soldats s'affaissent,
 Vient réveiller leur cœur souvain :
 Béni soit le nectar du Rhin !

CONRAD.

Bien chanté, Wickerd ! tu es toujours un cœur jovial !

(Un soldat ou deux entrent.)

WICKERD.

As-tu fait les rondes, Franck ?

FRANCK.

Oui ; jusqu'au marais de la Ciguë. Il fait une nuit bien orageuse ; la lune brillait sur la colline du Loup¹, et sur les corps morts dont le travail du jour a couvert ce lieu. Nous avons entendu l'esprit de la maison de Maltingen, éveillé sur le carnage de ses adhérents ; je n'ai osé aller plus loin.

WICKERD.

Misérable cœur de poule ! L'esprit de quelques vieux corbeaux qui a sur leurs os recueilli sa pâture.

CONRAD.

Non, Wickerd ; les gens d'église prétendent qu'il existe de pareilles choses.

FRANK.

Oui ; et le père Ludovic nous a dit dans son dernier sermon comment le diable tordit le cou à dix fermiers à Kletterback , pour avoir refusé le denier de saint Pierre.

WICKERD.

Oui, quelque diable d'église, sans doute.

FRANK.

Non ; le vieux Reynold nous a dit qu'en passant près de la vieille chapelle de notre château, il l'a vue tout éclairée, et il a entendu chanter en chœur le service funéraire.

AUTRE SOLDAT.

Le père Lodovic l'a aussi entendu.

WICKERD.

Écoutez-moi, vous enfants à cœur de lièvre ! pouvez-vous regarder la mort en face sur le champ de bataille, et craindre une telle nourriture de spectres ? Le vieux Reynold était entre deux vins lorsqu'il eut cette vision. Quant au chapelain, loin de moi

¹ *Wolf's Hill*, dit le texte pour exprimer une localité. A. M.

l'idée de nommer esprit qui le visite ; mais je sais que penser , lorsque je le trouve confessant la jolie petite Agnès, fille de Bertrand, dans le bosquet de noisetiers.

CONRAD.

Mais , Wickerd , bien que souvent j'aie ouï faire des contes étranges auxquels je ne saurais ajouter foi, pourtant , dans notre famille , il en est un si bien attesté , que j'ai peine à le croire. Vous le dirai-je ?

TOUS LES SOLDATS.

Oui ; dites-le, brave Conrad.

WICKERD.

Je prendrai un autre verre de vin du Rhin pour me fortifier contre les horreurs du récit.

CONRAD.

C'est à peu près mon oncle et mon grand père Albert de Horsheim.

WICKERD.

Je l'ai vu ; c'était un vaillant guerrier.

CONRAD.

Bien ! Il fut long-temps absent, et fut employé dans les guerres de Bohême. Lors d'une expédition, il fut pris par la nuit, et il vint à une maison sur la lisière de la forêt : lui et les siens heurtèrent vainement plusieurs fois à la porte. Ils l'enfoncèrent , mais ne trouvèrent personne.

FRANK.

Et eurent-ils de bons quartiers ?

CONRAD.

Oui ; et Albert se retira pour se reposer dans une chambre au premier étage. En face du lit sur lequel il se jeta était un miroir. A minuit, il fut éveillé par de profonds gémissements ; il porta les yeux sur le miroir, et vit...

FRANK.

Juste ciel ! n'entendez-vous rien ?

WICKERD.

Oui, le vent qui souffle parmi les feuilles flétries des arbres. Continuez, Conrad. Votre oncle était un sage.

CONRAD.

Plus que d'autres à cheveux blancs.

WICKERD.

Ah ! jeune homme , es-tu si impertinent ? Quoique page de

lord Henri , je t'apprendrai qui commande le parti que tu veux mépriser.

TOUS LES SOLDATS.

Paix ! paix ! bon Wickerd ; que Conrad continue.

CONRAD.

Où en étais-je ?

FRANK.

Au miroir.

CONRAD.

C'est vrai. Mon oncle aperçut dans le miroir la réflexion d'une figure humaine, tordue et couverte de sang. Une voix prononça distinctement ces mots : « Il en est temps encore. » Ils étaient à peine prononcés , que mon oncle reconnut dans le visage du spectre les traits de son père.

UN SOLDAT.

Chut ! par saint François, j'entends un gémissement.

(Ils tressaillent tous à l'exception de Wickerd.)

WICKERD.

C'est le coassement d'une grenouille, qui a eu froid cette nuit, et qui chante d'une manière plus dure que de coutume.

FRANK.

Tu n'es sûrement pas chrétien.

(Ils s'asseyent en se rapprochant du feu.)

CONRAD.

Bien. Mon oncle appela ses domestiques, et ils firent des perquisitions infructueuses dans tous les coins de la chambre. Ils cachèrent le miroir avec un drap, laissèrent de nouveau Albert seul ; mais à peine eut-il fermé les yeux, que la même voix cria : « Il est maintenant trop tard. » Le drap fut levé, et il vit de rechef la figure...

FRANK.

Sainte Vierge Marie ! Elle paraît.

(Tous se lèvent.)

WICKERD.

Où ? quoi ?

CONRAD.

Voyez-vous la figure venir du bosquet ?

Martin entre sous l'habit de moine, en grand désordre ; il a la figure pâle et la démarche très-lente.

WICKERD levant sa pique.

Homme ou démon , qui que tu sois , tu vas sentir la pointe de

mon fer, si tu avances un pas de plus. (Martin s'arrête.) Qui es-tu que cherches-tu ?

MARTIN.

Je voudrais me chauffer à votre foyer, car il fait terriblement froid.

WICKERD.

Voyez là-bas, vous autres, poltrons ! cette prétendue vision n'est qu'un pauvre moine anuité : assieds-toi, père. (Ils placent Martin près du feu.) Par le ciel, c'est Martin, notre Martin. Martin, où es-tu donc allé ? nous t'avons cherché toute la nuit.

MARTIN.

Comme font beaucoup d'autres encore.

CONRAD.

Oui, ton maître.

MARTIN.

L'avez-vous vu aussi ?

CONRAD.

Qui ? le baron George ?

MARTIN.

Non, mon premier maître, Arnolf d'Ébersdorf.

WICKERD.

Il extravague.

MARTIN.

Il m'a dépassé tout à l'heure dans le bois, monté sur son vieux cheval noir, ses narines soufflaient la fumée et la flamme : ni arbres ni rochers ne pouvaient l'arrêter. Il m'a dit : « Martin, tu rentreras cette nuit à mon service. »

WICKERD.

Dépouille-toi de ton manteau, Francis ; il est tout raide de froid. Ne te souviens-tu pas de moi, vieil ami ?

MARTIN.

Oui, vous êtes le sommelier d'Ébersdorf : c'est vous qui êtes chargé du soin de la coupe dorée, ornée des portraits des douze apôtres. C'était la coupe favorite de mon vieux maître.

CONRAD.

Par Notre-Dame, Martin, il faut que tu sois distrait pour penser que notre maître confierait à Wickerd le soin de la cave.

MARTIN.

Il y a une figure semblable à l'apostat Judas gravée sur la

coupe. Je remarque cette ressemblance en regardant dans le miroir.

WICKERD.

Essaye d'aller te reposer, cher Martin, tu en as besoin. (On entend des pas d'hommes dans le bois.) Aux armes !

(Ils prennent leurs armes.)

(Deux membres du tribunal invisible enveloppés dans leurs manteaux.)

CONRAD.

Arrêtez ! qui êtes-vous ?

PREMIER MEMBRE.

Des voyageurs égarés dans la forêt.

WICKERD.

Êtes-vous amis d'Aspen ou de Maltingen ?

PREMIER MEMBRE.

Nous n'épousons pas leur querelle : nous sommes des amis du bon droit.

WICKERD.

Alors, vous êtes des nôtres, et vous serez les bienvenus de passer la nuit près de notre foyer.

SECOND MEMBRE.

Merci.

(Ils s'approchent du feu, et regardent Martin très-fixement.)

CONRAD.

N'avez-vous aucune nouvelle du dehors ?

SECOND MEMBRE.

Aucune, si ce n'est que l'oppression et la scélératesse dominent plus que jamais.

WICKERD.

C'est ce dont on se plaint depuis long-temps.

PREMIER MEMBRE.

Non. Jamais les temps anciens n'ont vu autant de méchanceté que le nôtre ; et cependant, comme si l'énormité des crimes qui se commettent ne suffisait pas pour tacher le soleil, chaque heure découvre de nouveaux forfaits que la plume se refuse à tracer.

CONRAD.

Il est fâcheux que le saint tribunal sommeille dans ses devoirs.

SECOND MEMBRE.

Jeune homme, il ne sommeille pas ; lorsque le moment de

la vengeance est arrivé, il tombe sur eux comme la foudre du ciel.

MARTIN, essayant de se lever.

Laissez-moi partir.

CONRAD, le retenant.

Pour aller où, Martin ?

MARTIN.

A la messe.

PREMIER MEMBRE.

Même en ce moment nous écoutons un misérable qui, ingrat comme la froide couleuvre, piqua le sein qui l'avait réchauffé.

MARTIN.

Conrad, emporte-moi : je voudrais m'éloigner de ces hommes.

CONRAD.

Sois tranquille, et tâche de sommeiller.

SECOND MEMBRE.

Le misérable dont nous parlons devint, par vengeance ou par cupidité, le meurtrier du maître qui le nourrissait.

WICKERD.

Loin de nous, le monstre !

PREMIER MEMBRE.

Depuis près de trente ans, il a pu embarrasser la terre. Le misérable s'imaginait que son crime était caché ; mais la terre qui gémissait sous ses pas, les vents qui soufflaient sur sa tête maudite, le ruisseau qu'il souillait de ses lèvres, le feu auquel il réchauffait ses mains teintes de sang, tous ces éléments réunis ont été témoins de son crime.

MARTIN.

Conrad, bon jeune homme, conduis-moi dehors, et je te montrerai le lieu où, il y a trente ans, j'ai déposé un présent d'un grand prix.

CONRAD.

Prends patience, bon Martin.

WICKERD.

Et où le mécréant fut-il saisi ?

(Les deux membres mettent brusquement la main sur Martin, et tirent leurs poignards ; les soldats courent à leurs armes.)

PREMIER MEMBRE.

A cet endroit.

WICKERD.

Traîtres ! renoncez à votre prise.

PREMIER MEMBRE.

Au nom de l'invisible tribunal, je vous l'ordonne, n'entravez pas l'accomplissement de notre devoir.

(Tous baissent leurs glaives et se tiennent sans mouvement.)

MARTIN.

Au secours ! au secours !

PREMIER MEMBRE.

Aidez-le de vos prières.

(Il est entraîné. La toile se baisse.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente la chapelle souterraine du château de Griefenhaus. Elle paraît déserte et en ruines. Il y a quatre entrées, dont chacune est défendue par une porte en fer. A chaque porte se tient un garde, vêtu en noir et masqué, armé d'une épée nue. Durant toute la scène, ils restent immobiles à leurs postes. Au centre de la chapelle est un autel délabré, moitié renversé sur le sol, où l'on voit un gros livre, un poignard et un paquet de cordes, outre deux flambeaux allumés; des banes de pierre antiques de différente hauteur sont placés autour de la chapelle. Au fond de la scène on aperçoit l'entrée en ruine de la sacristie, qui est tout à fait sombre. Divers membres du tribunal invisible entrent par les quatre différentes portes. Chacun d'eux parle bas à l'oreille du garde en passant près de lui, et le garde répond par un signe de tête. Le costume des membres consiste en une longue robe noire, propre à envelopper la figure : quelques-uns la portent ainsi ; d'autres ont la figure déconverte, à moins qu'il n'entre un étranger : ils s'asseyaient dans un profond silence sur les banes de pierre.

LE COMTE RODERIC entre, vêtu d'un manteau d'écarlate de la même forme que ceux des autres membres. Il prend sa place sur le banc le plus élevé.

RODERIC.

Gardes, assurez-vous des portes.

(Les portes sont barrées avec le plus grand soin.)

Héraut, à ton devoir !

(Les membres se lèvent : le héraut se tient près de l'autel.)

LE HÉRAUT.

Membres du tribunal invisible, qui jugez en secret, et vengez de même en secret, comme les dieux, vos cœurs sont-ils exempts de malice, et vos mains sont-elles vierges de sang ?

(Tous les membres font un signe de tête.)

LE HÉRAUT.

Que ma voix s'entende de l'est à l'ouest, du nord au sud, là où se cache la trahison, où existe un forfait sanglant, un sacrilège,

une sorcellerie, un vol, un parjure; là, que la malédiction plane, et qu'elle perce la moelle et les os. Élevez donc vos voix, et dites avec moi : Malheur ! malheur aux coupables !

TOUS.

Malheur ! malheur !

(Tous s'asseyent.)

LE HÉRAUT.

Que celui qui connaît un crime impuni se souvienne du serment qu'il fit lorsqu'il posa la main sur le glaive et la corde, et qu'il appelle l'assemblée à la vengeance !

UN MEMBRE, se levant la face découverte.

Vengeance ! vengeance ! vengeance !

RODERIC.

Et sur qui ?

L'ACCUSATEUR.

Sur un frère de cet ordre qui en a transgressé et violé les lois.

RODERIC.

Apprenez-nous son crime.

L'ACCUSATEUR.

Ce frère parjure a juré sur le glaive et sur la corde, de dénoncer les malfaiteurs à ce tribunal, fût-ce l'épouse de son cœur, ou son fils chéri : cependant il a caché le crime de celui qui lui était cher ; il a dérobé le forfait à la connaissance du tribunal : il a éloigné l'évidence du délit et arraché le coupable à la justice. Alors, que mérite son parjure ?

RODERIC.

Accusateur, viens devant l'autel ; pose ta main sur la corde et sur le poignard, et jure que ton accusation est conforme à la vérité.

L'ACCUSATEUR, la main sur l'autel.

Je le jure.

RODERIC.

Veux-tu prendre sur toi la pénalité du parjure, dans le cas où ton accusation serait fausse ?

L'ACCUSATEUR.

Oui.

RODERIC.

Frères, quelle est votre sentence ?

(Les membres confèrent un moment à demi-voix : silence.)

LE MEMBRE LE PLUS AGÉ.

Notre avis est que le parjure mérite la mort.

RODERIC.

Accusateur, tu as entendu la voix de l'assemblée ; nomme le coupable.

L'ACCUSATEUR.

George, baron d'Aspen.

(Murmures dans l'assemblée.)

UN MEMBRE, se levant soudain.

Je suis prêt, suivant nos saintes lois, à jurer sur la corde et sur le glaive, que George d'Aspen n'est pas coupable, et que c'est une calomnie.

L'ACCUSATEUR.

Misérable ! peux-tu faire aussi légèrement un pareil serment.

LE MEMBRE.

Je ne le fais pas légèrement. Je défends l'innocence et la vertu.

L'ACCUSATEUR.

Et si George d'Aspen reconnaissait lui-même l'accusation ?

UN JUGE.

Alors je ne me fierais plus à aucun homme.

L'ACCUSATEUR.

Écoutez-le donc rendre témoignage contre lui-même.

(Il jette son manteau en arrière.)

RODERIC.

George d'Aspen ?

GEORGE.

Lui-même, prêt à expier le crime dont on vient de l'accuser.

RODERIC.

Et cependant, si tu veux découvrir le nom du criminel que tu as dérobé à la justice, à cette condition seule tes frères peuvent te sauver la vie.

GEORGE.

Crois-tu que pour l'amour de la vie je trahirais un secret que j'ai conservé en violant ma parole ? Non, j'ai pesé la valeur de mon obligation : je ne veux pas la remplir ; mais me voici disposé à en payer la peine.

RODERIC.

Retire-toi, George d'Aspen, jusqu'à ce que l'assemblée ait prononcé le jugement.

GEORGE.

Votre sentence sera bien accueillie par moi. Je suis las de votre joug de fer. Un rayon de lumière a éclairé mon âme. Malheur à celui qui cherche la justice dans le sombre dédale du mystère et de la cruauté. Cette fille du ciel ne doit se montrer qu'au brillant éclat du soleil, et la clémence l'accompagne toujours. Malheur à ceux qui voudraient travailler au bien général en foulant aux pieds les affections sociales ! Ils aspirent à être plus que des hommes ; ils deviendront pires que des tigres. Je pars : j'aime mieux que vos autels soient tachés de mon sang que mon âme noircie par vos crimes.

(George sort par la porte ruinée qui donne dans la sacristie.)

RODERIC.

Frères, qui avez juré sur le fer et sur la corde de venger en secret, sans faveur et sans pitié : quel jugement prononcerez-vous contre George d'Aspen, qui s'accuse lui-même de parjure et de résistance aux lois de notre association ?

(On entend de longs et profonds murmures dans l'assemblée.)

RODERIC.

Prononcez votre arrêt.

LE PLUS ANCIEN JUGE.

George d'Aspen s'est déclaré parjure ; et la peine du parjure est la mort !

RODERIC.

Père des francs juges, toi le plus ancien de ceux qui vengent en secret, arme-toi du fer et de la corde, que le coupable disparaisse de la terre !

LE VIEUX JUGE.

J'ai quatre-vingt-huit ans. Mes yeux sont troubles et ma main est faible : bientôt je vais être appelé devant le trône de mon Créateur ; comment m'y présenterai-je souillé du sang d'un tel homme ?

RODERIC.

Comment te présenteras-tu devant ce trône, chargé du crime d'un serment violé ? Que le joug du criminel retombe sur nous et les nôtres !

LE VIEUX JUGE.

Ainsi soit-il au nom de Dieu !

(Il prend le poignard sur l'autel, et s'avance lentement et avec répugnance vers la sacristie.)

LE VIEUX JUGE , derrière le théâtre.

Me pardonnes-tu ?

GEORGE , derrière le théâtre.

Oui, je te pardonne.

(On l'entend tomber pesamment : le vieux juge rentre de la sacristie ; il porte sur l'autre le poignard sanglant.)

RODERIC.

As-tu fait ton devoir ?

LE VIEUX JUGE.

Je l'ai fait. (Il s'évanouit).

RODERIC.

Il se trouve mal, qu'on l'emporte.

(On l'emmène : pendant ce temps quatre des juges entrent dans la sacristie et en rapportent une bière couverte d'un drap mortuaire, qu'ils placent sur les degrés de l'autel : profond silence.)

RODERIC.

Juges du crime, vous qui condamnez et vengez en secret comme la Divinité, que Dieu détourne vos pensées du mal, et vos mains du crime.

BERTRAM.

J'élève ma voix dans cette assemblée, et je crie vengeance ! vengeance ! vengeance !

RODERIC.

C'est assez pour cette nuit. (Il se lève et amène Bertram en avant.) Pense à ce que tu fais, George a péri ; ce serait un meurtre de tuer à la fois la mère et le fils.

BERTRAM.

George d'Aspen était ta victime : tu l'as sacrifié à ta haine et à ta jalousie. Je réclame la mienne : elle appartient à la justice et à mon frère assassiné ! Reprends ton siège ! Tu ne peux pas arrêter le rocher que tu as mis en mouvement.

(Roderic se rasseyant.)

RODERIC.

Contre qui demandes-tu vengeance ?

BERTRAM.

Contre Isabelle d'Aspen.

RODERIC.

Elle a été sommée.

UN HÉRAUT.

Isabelle d'Aspen, accusée de meurtre par poison, je te commande de paraître et de te préparer à te défendre.

(On entend trois coups à une des portes ; un garde l'ouvre : Isabelle entre la tête toujours enveloppée d'un voile, et conduite par son guide : tous les juges se couvrent le visage.)

RODERIC.

Découvrez-lui les yeux.

(On lui ôte son voile ; Isabelle regarde avec égarement autour d'elle.)

RODERIC.

Sais-tu où tu es, dame châtelaine ?

ISABELLE

Je le devine.

RODERIC.

Dis ce que tu crois.

ISABELLE.

Devant les vengeurs du sang.

RODERIC.

Sais-tu pourquoi tu es appelée en leur présence ?

ISABELLE.

Non.

RODERIC.

Parle, accusateur.

BERTRAM.

Je t'accuse, Isabelle d'Aspen, devant cette redoutable assemblée, d'avoir fait mourir, secrètement et par le poison, Arnolf d'Ébersdorf, ton premier mari.

RODERIC.

Peux-tu attester cette accusation par serment ?

BERTRAM, la main sur l'autel.

Je mets la main sur le fer et sur la corde, et je le jure.

RODERIC.

Isabelle d'Aspen, tu as entendu l'accusation. Qu'as-tu à répondre ?

ISABELLE.

Que le serment d'un accusateur n'est pas la preuve d'un crime.

RODERIC.

As-tu quelque autre chose à dire ?

ISABELLE.

Oui.

RODERIC.

Parle donc.

ISABELLE.

Juges invisibles au soleil, et que contemplant seulement les as-

tres de la nuit, je parais devant vous accusée d'un crime énorme, d'un crime inouï et prémédité. Je n'avais encore que dix-huit ans lorsque je fus mariée à Arnolf; Arnolf était défiant et jaloux, toujours prêt à me soupçonner sans cause, sans autre cause que de m'avoir lui-même offensée. Comment donc aurais-je pu comploter et exécuter une telle action? L'agneau ne vient pas se jeter sur le loup, quoique prisonnier dans son antre.

RODERIC.

Avez-vous fini?

ISABELLE.

Un moment. Des années se sont écoulées sans qu'il fût question de cet odieux soupçon; Arnolf avait laissé un frère; et quand même l'opinion publique se serait tue, l'amitié fraternelle se serait fait entendre contre moi. Pourquoi donc ne m'accusa-t-il pas? Et ma conduite même a-t-elle justifié cette horrible imputation? Je puis répondre non aux juges redoutables: j'ai fondé des cloîtres, j'ai doté des hôpitaux; les biens que le ciel m'avait accordés, je ne les ai point refusés aux malheureux. J'en appelle à vous, juges du crime, ces preuves d'innocence peuvent-elles être balancées par l'assertion d'un accusateur inconnu, déguisé, et peut-être malveillant.

BERTRAM.

Je renonce à ce déguisement. (Il jette son manteau.) Me connais-tu maintenant?

ISABELLE.

Oui, je reconnais en toi un ménestrel vagabond, objet de la charité de mon mari.

BERTRAM.

Non, perfide! reconnais en moi Bertram d'Ébersdorf, le frère de celui que tu assassinas. — Appelez son complice Martin. Ah! tu pâlis maintenant!

ISABELLE.

Puis-je avoir un peu d'eau. (à part.) Juste ciel! quel souvenir ce regard vindicatif me rappelle!

UN JUGE.

Martin est mort entre les mains de nos frères.

RODERIC.

Connais-tu l'accusateur, châtelaine?

ISABELLE se ranimant.

Que la nature qui succombe pendant cet affreux jugement ne

ne passe pas ici pour la conscience du crime. — Je connais l'accusateur ; il est proscrit pour homicide et au ban de l'empire , et son témoignage ne peut être reçu.

UN VIEUX JUGE.

Elle a raison.

BERTRAM à Roderic.

Alors je te somme toi et William de Wolfstein de rendre témoignage de ce que vous savez.

RODERIC.

Wolfstein n'est pas présent , et ma place m'empêche de déposer comme témoin.

BERTRAM.

Alors j'en appellerai un autre. En attendant , que l'accusé soit éloignée.

RODERIC.

Retirez-vous , madame.

(On conduit Isabelle à la sacristie.)

ISABELLE en sortant.

La terre est humide et glissante ; Dieu ! elle est baignée de sang !

RODERIC à part à Bertram.

Qui veux-tu appeler ?

(Bertram lui parle tout bas.)

RODERIC.

Ceci me passe. (Après un moment de réflexion.) Mais, soit ! Maltingen verra Aspen humilié dans la poussière. (Haut.) Mes frères , l'accusateur demande un témoin qui est resté dehors. On va l'admettre.

(Tous se couvrent le visage.)

(Rudiger entre les yeux bandés, appuyé sur deux juges : on lui donne un tabouret, et on lui ôte son bandeau.)

RODERIC.

Sais-tu où tu es , et devant qui ?

RUDIGER.

Je l'ignore, et m'en inquiète peu. Deux étrangers m'ont sommé de quitter mon château pour aider, m'ont-ils dit, à un grand acte de justice. Je suis monté dans la litière qu'ils avaient amenée , et me voici.

RODERIC.

C'est pour coopérer au châtement du parjure, et à la découverte d'un meurtre. Es-tu disposé à nous prêter ton appui ?

RUDIGER.

Très-volontiers , comme mon devoir m'y oblige.

RODERIC.

Et si ce crime était celui d'un ami ?

RUDIGER.

Il cesserait dès-lors de l'être.

RODERIC.

S'il avait été commis par ton propre sang ?

RUDIGER.

Je le répandrais avec le poignard.

RODERIC.

Alors tu ne pourrais nous blâmer de cet acte de justice. Enlevez le drap mortuaire.

(Le drap est ôté, et laisse voir le corps sanglant de George : Rudiger s'en approche en chancelant.)

RUDIGER.

George, mon fils George ! et tu n'as pas péri de la mort glorieuse des batailles, mais tu es tombé sous le poignard d'assassins judiciaires ! O mon fils bien aimé ! tu seras l'objet éternel de mes regrets ; mais ce n'est pas ici le moment de m'y abandonner. Je ne verserai pas une larme sur ta mort que je n'aie d'abord vengé ta gloire. Écoutez-moi, assassins nocturnes : il était innocent et droit comme la vérité elle-même. Que celui qui oserait le nier ramasse ce gage ! Si le Tout-Puissant ne rend pas à ces membres vieillissés la force nécessaire pour soutenir la cause d'un père, il me reste un autre fils qui vengera l'honneur de la maison d'Aspen, ou qui joindra sa dépouille sanglante à celle de son frère.

RODERIC.

Homme audacieux et insensé, écoute-s-en d'abord la cause ! apprends le déshonneur de ta maison.

ISABELLE, de la sacristie.

Non, jamais il ne l'apprendra, que celle qui en fut l'auteur n'ait cessé d'exister.

(Rudiger cherche à s'élançer vers la sacristie, on l'en empêche. Isabelle entre blessée et se jette sur le corps de George.)

ISABELLE.

Assassiné pour moi ! pour moi ! oh mon fils ! mon cher fils !

RUDIGER, qu'on retient toujours.

Lâche scélérats ! laissez-moi ; Maltingen, voilà de tes œuvres ; tu peux déguiser tes traits, mais non tes actions. Je te défie immédiatement au combat à mort.

ISABELLE, levant les yeux.

Oh ! non, non ! n'expose pas ta vie pour moi ! c'est moi, moi-

même... Je n'ai pu supporter la pensée que tu l'apprendrais.

(Elle meurt.)

RUDIGER.

Oh ! laissez-moi , laissez-moi seulement essayer d'arrêter son sang , et je pardonnerai tout.

RODERIC.

Entrainez-le , et gardez-le à vue. Les accents de la plainte ne doivent pas troubler les sévères délibérations de la justice.

RUDIGER.

Tigre de Maltingen ! cette basse vengeance est digne de toi ! Les marques de la lance de mon fils sont encore sur ton cimier déshonoré ! vengeance sur vous tous !

(On traîne Rudiger à la sacristie.)

RODERIC.

Frères , nous sommes découverts ! que doit-il être fait à celui qui a pénétré nos mystères ?

UN VIEUX JUGE.

Il faut qu'il devienne un membre de notre ordre , ou qu'il meure.

RODERIC.

Cet homme ne se réunira jamais à nous. Il ne peut pas donner la main à ceux qui les ont teintes du sang de sa femme et de son fils ; c'est pourquoi il doit mourir ! (murmures dans l'assemblée.) Mes frères , je ne m'étonne pas de votre répugnance ; mais cet homme est puissant , il a des amis et des alliés pour soutenir sa cause ; nous sommes perdus ainsi que notre société , si nos lois ne sont exécutées ! (les murmures s'affaiblissent.) D'ailleurs , ne nous sommes-nous pas engagés par un serment terrible à obéir à ses statuts ? (profond silence) (au vieux juge.) Prends le fer et la corde.

LE VIEUX JUGE.

Il n'a fait aucun mal ; il a été mon compagnon d'armes , je refuse.

RODERIC à un autre.

Eh bien ! va , toi , et succède à celui qui a désobéi. Rappelez-vous vos serments !

(Le juge prend le poignard , et s'éloigne d'un pas irrésolu : il regarde dans la sacristie et revient.)

LE JUGE.

Il s'est évanoui , évanoui de douleur pour sa femme et son fils. La terre ensanglantée est jonchée de ses cheveux blancs , arrachés par ses vaillantes mains , qui combattirent pour la chrétienté. Je ne veux pas être son bourreau.

(Il jette le poignard.)

BERTRAM.

Homme parjure et sans courage, le spoliateur de mon héritage, l'auteur de mon exil, mourra de ma main !

RODERIC.

Grâces te soient rendues , Bertram ; exécute l'arrêt , assure la tranquillité du saint tribunal.

(Bertram saisit le poignard et va s'élançer dans la sacristie, quand trois coups frappés très-fort se font entendre à la porte.)

TOUS.

Arrêtez ! arrêtez !

(Le duc de Bavière, suivi de plusieurs membres du tribunal secret, entre. Il est revêtu d'un manteau d'écarlate, garni d'hermine, et porte la couronne ducale et une baguette à la main : tout le monde se lève ; un murmure se fait entendre parmi les juges, qui s disent à voix basse les uns aux autres : C'est le duc ! c'est le chef !)

RODERIC.

Le duc de Bavière ! je suis perdu !

LE DUC, voyant les corps.

Je suis arrivé trop tard ; les victimes ont péri.

HENRI, qui entre avec le duc.

Bonté du ciel ! George !

RUDIGER, de la sacristie.

Henri, j'entends ta voix : sauve-moi.

(Henri s'élançait dans la sacristie.)

LE DUC.

Roderic de Maltingen, descends de ce siège que tu as déshonoré. (Roderic quitte son siège, sur lequel le duc se place.) Tu es accusé d'avoir perverti les lois de notre ordre, et comme ennemi mortel de la maison d'Aspen, d'avoir abusé d'une autorité sacrée pour satisfaire ta vengeance particulière, et Wolfstein s'en porte ici témoin.

RODERIC.

Chef parmi nos cercles, je n'ai fait que me conformer à nos lois.

LE DUC.

Tu as en effet suivi nos statuts à la lettre, et je dois déplorer que leur triste conséquence ait été la sanglante tragédie de cette nuit. Je ne puis pas te traiter comme je le voudrais, mais je ferai du moins tout ce qu'il m'est permis de faire. Tu n'as pas en effet transgressé nos lois, mais tu les as torturées, et tu en a abusé. Agenouille-toi donc, et place tes mains dans les miennes. (Roderic baït.) Je te dégrade de ton office sacré ! (Il repousse Roderic.) et si dans deux jours tu oses encore souiller de tes pas le territoire de Bavière, que ce soit au péril de ta vie, à la merci du fer et de la corde. (Roderic se lève.) Je dissous cette assemblée. (Tout le monde se lève.)

Juges et condamnateurs des autres , que Dieu vous apprenne à vous connaître vous-mêmes.

(Tous s'inclinent, le duc brise sa baguette et s'avance.)

RODERIC.

Seigneur duc , tu m'as accusé de trahison. Tu es mon prince souverain , mais je dirais de tout autre qui oserait soutenir cette accusation qu'il en a menti.

HENRI , s'élançant de la sacristie.

Scélérat ! j'accepte ton défi !

RODERIC.

Jeune présomptueux ! ma lance te châtiara dans la lice ; voici mon gage !

LE DUC.

Henri , par l'obéissance que tu me dois , je te défends de le ramasser ! (A Roderic.) Tu ne dois plus entrer dans la lice , désormais tu ne manieras plus de lance. (Il lui tire son épée.) Avec cette épée je t'ai fait chevalier ; avec cette épée je te dégrade ! Moi , ton prince (Il le frappe légèrement du plat de son épée) , je t'enlève le rang de chevalier et les privilèges de la chevalerie ; tu n'es plus un baron allemand libre ; te voilà dépouillé de tes dignités et de tes prérogatives. Tes funérailles seront célébrées , car tu es mort quant aux honneurs et à la gloire chevaleresque ; tes éperons te seront arrachés , tes armes flétries et renversées par le bourreau. Va , traître déshonoré , va cacher ta honte dans une terre étrangère. (Roderic exprime par ses gestes une rage muette.) Assurez-vous de Bertram d'Ébersdorf ; de par le ciel , il portera la peine attachée à la violation de son ban. Henri , occupons-nous d'éloigner ton père de cette scène déchirante ; qu'il ignore à jamais ce terrible secret. Je m'efforcerai autant qu'il sera en mon pouvoir d'adoucir ses chagrins , et de rétablir l'honneur de la maison d'Aspen.

(La toile tombe.)

FIN DE LA MAISON D'ASPEN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.....	Page	5
LE NAIN NOIR.....		7
LE MIROIR DE MA TANTE MARGUERITE.....		173
LA CHAMBRE TAPISSÉE, ou LA DAME EN SAC.....		207
LA FANTASMAGORIE.....		225
EXTRAIT DE L'EYRBIGGIA-SAGA.....		231
MORT DE JOCK, FILS DU LAIRD.....		271
ABBOTSFORD, ou DESCRIPTION DU DOMAINE DE WALTER-SCOTT.....		277
LA MAISON D'ASPEN, TRAGÉDIE.....		393

— 399 —

et se montrer plus dévoué au sultan qu'il l'a en Candie et en Morée contre les ennemis de l'Empire, contre les Grecs schismatiques co-religieux des Russes soulevés (1); et les deys d'Alger également plus de dévouement qu'en lui livrant toutes leurs forces navales disponibles, aux yeux au combat de Navarrin ?

C'est cette force morale inconnue en Europe qui a conservé jusqu'à ce jour, et conservera core l'empire ottoman contre les manœuvres d'une politique ennemie; elle permettra au sultan Mahmoud, dont les vues saines et vées ne peuvent être contestées, d'accomplir grand œuvre de la régénération de son empire et de coordonner autant que possible son (1) Aussi la bravoure d'Ibrahim Pacha et ses brillantes qui promettaient un puissant soutien à l'empire turc, appelles la sollicitude de l'ennemi. Quels moyens a-t-on employés si digne d'être bien servi? La diplomatie russe est reconnue habile. Il en fut de même dans les dernières guerres pour le soulèvement des gréco-russes. Mais alors les cabdopéens furent plus sages, et leur direction, depuis 1821 ce jour, ne se conçoit même pas. Raguse venu de Paris en Egypte de même que les Saint-Simoniens de Paris seraient-ils trouvés réunis presque en même temps et au même par le fait du hasard seul? Je l'ignore; mais il était bien de déjouer toutes ces intrigues, d'éclaircir et le Sultan et pour le bien de l'Empire et de l'Europe!

